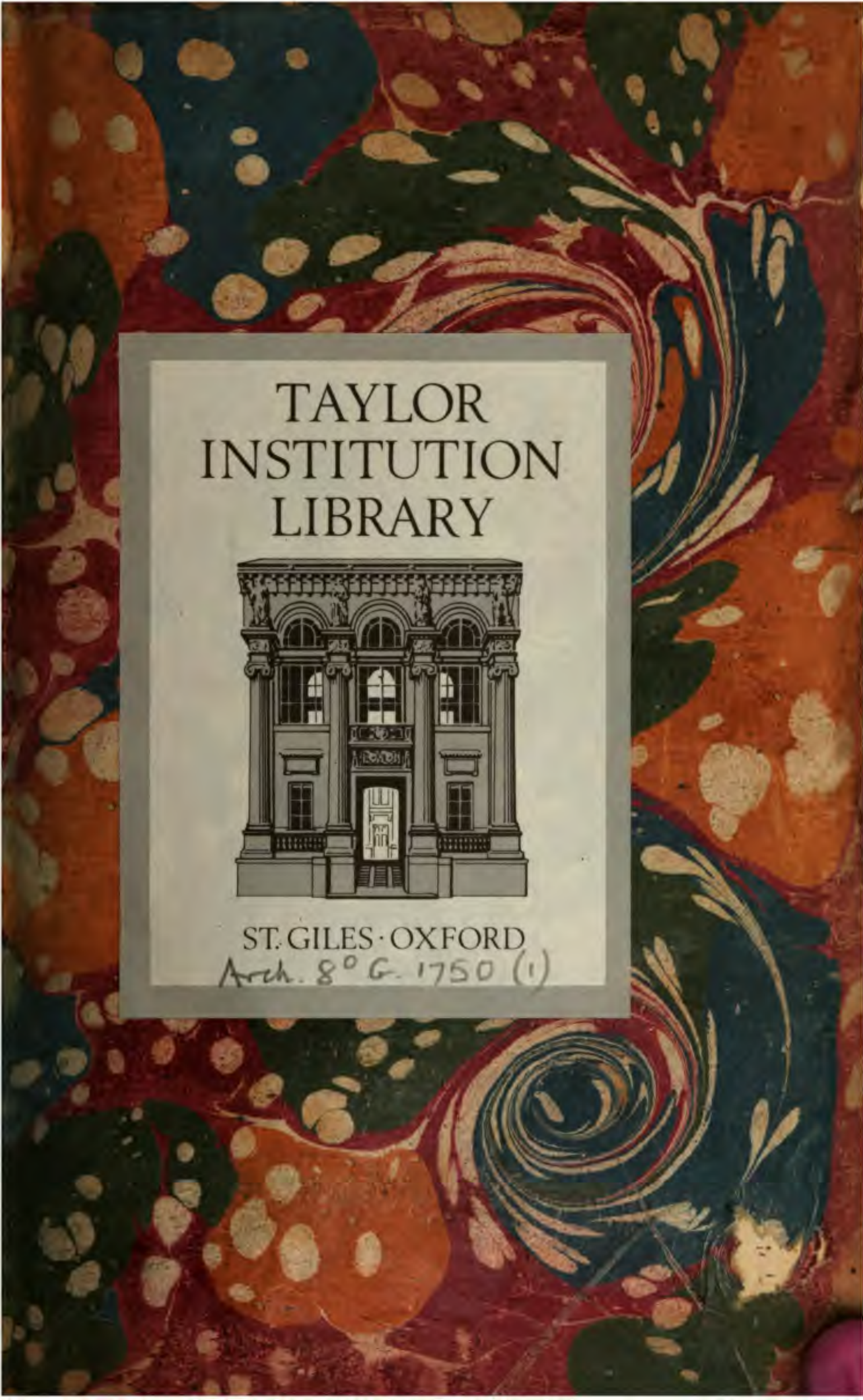

William Downes.


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
Arch. 8° G. 1750 (1)

L. d. T.

ŒUVRES

DU

PHILOSOPHE

DE

SANS-SOUCI.

TOME PREMIER.

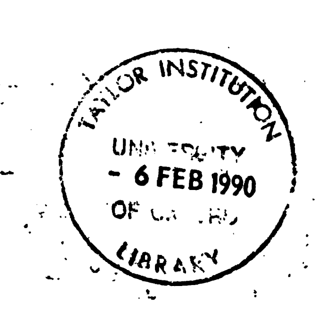
MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
BRANDEBOURG.

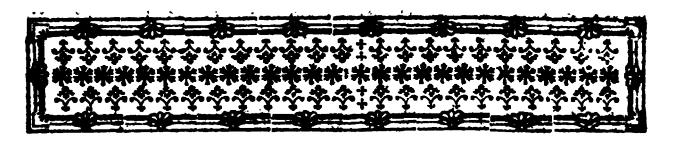


AU DONJON DU CHASTEAU.

M. DCC. L.

Avec Privilége d'Apollon.


TAYLOR INSTITUTION
- 6 FEB 1990
LIBRARY



AU PRINCE DE PRUSSE.

MON CHER FRERE,

J'AI employé depuis quelque tems les momens de mon loisir à faire l'abrégé de l'histoire de la maison de Brandebourg. A qui pouvois-je mieux adresser cet ouvrage, qu'à celui même qui fera un jour l'ornement de cette histoire ? à celui que la naissance appelle au trône & auquel j'ai consacré tous les travaux de ma vie ? Vous étiez instruit des actions de vos ancêtres avant que je prisse la plume pour les écrire. Les soins que je me suis donnés en faisant cet abrégé ne pourront servir qu'à vous en rappeller la mémoire. Je n'ai rien déguisé ; je n'ai rien tû, j'ai representé les princes de vôtre maison tels qu'ils ont été. Le même pinceau qui a peint les vertus civiles & militaires du GRAND ELECTEUR, a touché les défauts

du premier roi de Pruſſe, & ces paſſions qui par les deſſeins cachés de la Providence ont ſervi dans la ſuite des temps à porter cette maiſon au point de la gloire où elle eſt parvenue. Je me ſuis élevé au-deſſus de tout préjugé. J'ai regardé des princes, des rois, des parens, comme des hommes ordinaires : loin d'être ſéduit par la domination, loin d'idolatrer mes ancêtres, j'ai blamé le vice en eux-mêmes avec hardieſſe, parce qu'il ne doit pas trouver d'azile ſur le trône. J'ai loué la vertu par-tout où je l'ai trouvée, en me défendant même contre l'enthouſiaſme qu'elle inſpire, afin que la vérité ſimple & pure regnât ſeule dans cette hiſtoire. S'il eſt permis aux hommes de pénétrer dans les tems qui doivent s'écouler après eux ; ſi l'on peut en approfondiſſant les principes deviner leurs conſéquences : je préſage, par la connoiſſance que j'ai de votre caractère, la proſpérité durable de cet empire. Ce n'eſt point l'effet d'une amitié aveugle qui me ſéduit en votre faveur ; ce n'eſt point le langage d'une baſſe flatterie, que nous déteſtons tous deux également ; c'eſt la vérité qui m'oblige de dire avec une ſatisfaction intérieure, que vous vous êtes déja rendu digne du rang où la naiſſance vous appelle. Vous avez mérité le titre de DEFENSEUR DE LA PATRIE en expoſant généreuſement vos jours pour ſon ſalut. Si

vous ne dédaignâtes point de passer par les grades subordonnés du militaire, c'est que vous pensiez que pour bien commander il falloit auparavant sçavoir obéir, & que votre modération vous défendoit de vous parer de la gloire que le vulgaire des princes est avide d'usurper sur l'expérience des anciens capitaines. Uniquement attaché au bien de l'état, vous avez fait taire toute passion & tout intérêt particulier, lorsqu'il étoit question de son service. C'étoit par un même principe que Boufflers s'offrit au roi de France, la campagne de 1709, & qu'il servit sous Villars quoiqu'il fût l'ancien de ce maréchal. Souffrez que je vous applique ce mot de Villars, lorsqu'il vit arriver son doyen à l'armée, & qu'il sçut qu'il venoit pour servir sous ses ordres, il lui dit : DES COMPAGNONS PAREILS VALENT TOUJOURS DES MAÎTRES. Ce n'est pas seulement sur ce sang froid inaltérable dans les plus grands périls, sur cette résolution toujours pleine de prudence dans des momens décisifs, qui vous ont fait connoître des troupes comme un des instrumens principaux de leur victoire, que je fonde mes espérances & celles du public : les rois les plus valeureux ont souvent fait les malheurs des Etats, témoin l'ardeur guerriere de François I, de Charles XII & de tant d'autres princes qui ont pensé se perdre, ou qui ont ruiné leurs affaires par un débordement d'am-

bition : permettez moi de vous le dire, c'eſt la douceur, & l'humanité de votre caractère ; ce ſont ces larmes ſincères & vraies que vous avez verſées, lorſqu'un accident ſubit penſa terminer mes jours, que je regarde comme des gages aſſurés de vos vertus, du bonheur de ceux dont le ciel vous confiera le gouvernement. Un cœur ouvert à l'amitié eſt au-deſſus d'une ambition baſſe : vous ne connoiſſez d'autres régles de votre conduite que la juſtice, & vous n'avez d'autre volonté que celle de conſerver l'eſtime des ſages. C'étoit ainſi que penſoient les Antonins, les Tites, les Trajans, & les meilleurs princes, qu'on a nommés avec raiſon LES DELICES DU GENRE HUMAIN. Que je ſuis heureux, mon cher frère, de connoître tant de vertus dans le plus proche & le plus cher de mes parens ! Le ciel m'a donné une ame ſenſible au mérite, & un cœur capable de reconnoiſſance : ces liens joints à ceux de la nature, m'attacheront à vous à jamais. Ce ſont des ſentimens qui vous ſont connus depuis long-tems ; mais que je ſuis bien-aiſe de vous réitérer à la tête de cet ouvrage, & pour ainſi dire à la face de l'univers. Je ſuis avec autant d'amitié que d'eſtime,

MON CHER FRERE

Votre fidèle Frere & Serviteur

FEDERIC.

DIS-

DISCOURS PRELIMINAIRE.

L'HISTOIRE est regardée comme l'école des princes : elle peint à leur mémoire les regnes des souverains qui ont été les peres de la patrie, & des tyrans qui l'ont désolée : elle leur marque les causes de l'agrandissement des Empires, & celles de leur décadence : elle déploye une si grande multitude de caracteres, qu'il s'en trouve nécessairement de ressemblans à ceux des souverains de nos jours ; & prononçant sur la réputation des morts, elle juge tacitement les vivants : le blâme, dont elle couvre les hommes vicieux qui ne sont plus, est une leçon de vertu qu'elle fait à la génération présente ; l'histoire paroît lui révéler quels seront sur elle les arrêts de la postérité.

QUOIQUE l'étude de l'histoire soit proprement celle des princes, elle n'est pas moins utile aux particuliers : c'est la chaîne des événemens de tous les siécles jusqu'à nos jours : l'homme de loi, le politique, le guerrier, en y ayant recours, apprennent la connexion que les choses présentes ont avec les choses passées ; ils trouvent dans l'histoire l'éloge de ceux qui ont bien servi leur patrie, & combien sont en abomination les noms de ceux qui ont abusé de la confiance de leurs citoyens : ils acquierent une expérience prématurée. Rétrécir & borner la sphere de ses idées au lieu qu'on habite ; restreindre ses con-

noissances à ses devoirs privés : c'est s'abrutir dans l'ignorance la plus grossiere. Pénétrer dans les tems qui nous ont précédés ; embrasser le monde entier, avec toute l'étendue de son esprit : c'est faire réellement des conquêtes sur l'ignorance & sur l'erreur ; c'est avoir vécu dans tous les siécles, & devenir en effet citoyen de tout les lieux & de tous les pays.

COMME les histoires universelles servent à nous orienter dans cette multitude de faits qui sont arrivés dans tous les pays ; que, de l'antiquité la plus reculée, elles nous conduisent avec ordre par la succession des tems, en marquant de certaines époques principales qui servent de points d'appui à la mémoire : de même les histoires particulieres ont leur utilité, en ce qu'elles détaillent les suites des événemens qui se sont passés dans un Empire, en se bornant à cet objet unique. Les histoires universelles nous présentent un grand tableau, rempli d'un nombre prodigieux de figures, dont de fortes ombres en couvrent quelques-unes, trop peu distinctes pour qu'on les remarque. Les histoires particulieres tirent une figure de ce tableau ; elles la peignent en grand ; elles l'avantagent des effets de lumieres & des clairs-obscurs qui la font valoir ; & mettent le public en état de la considérer avec l'attention qu'elle mérite.

UN homme qui ne se croit pas tombé du ciel, qui ne date pas l'époque du monde du jour de sa naissance, doit être curieux d'apprendre ce qui s'est passé dans tous les tems & dans tous les pays. Si son indifférence ne prend aucune part aux destinées de tant de grandes Nations, qui ont été les joüets de la fortune ; du moins s'intéressera-t-il à l'histoire du pays qu'il habite, & verra-t-il avec plaisir les événemens auxquels ses ancêtres ont participé. Qu'un Anglois ignore la vie des rois qui ont occupé le trône de Perse, qu'il confonde ce nombre infini de

papes qui ont gouverné l'église ; on le lui pardonnera : mais on n'aura pas la même indulgence pour lui, s'il n'est point instruit de l'origine de son parlement, des coûtumes de son isle, & des différentes races de rois qui ont regné en Angleterre. On a écrit l'histoire de tout les pays policés de l'Europe : il n'y avoit que les Prussiens qui n'eussent point la leur. Je ne compte point au nombre des historiens, un Hartknoc, un Pufendorff, auteurs laborieux à la vérité, qui ont compilé des faits, & dont les ouvrages sont plutôt des dictionnaires historiques, que des histoires mêmes. Je ne compte point Lockelius, qui n'a fait qu'une chronique diffuse, où l'on achette un événement intéressant par cent pages d'ennui. Ces sortes d'auteurs ne sont que des manœuvres, qui amassent scrupuleusement & sans choix, quantité de matériaux qui restent inutiles, jusqu'à ce qu'un architecte leur ait donné la forme qu'ils devoient avoir. Il est aussi peu possible que ces compilations fassent une histoire, qu'il est impossible que des caractères d'imprimerie fassent un livre, à moins d'être arrangés dans l'ordre qui leur fait composer des mots, des phrases, & des périodes.

La jeunesse impatiente & les gens de goût avares de leurs momens, ne se prêtent que difficilement à la lecture de ces volumes immenses : des lecteurs, qui s'humanisent avec une brochure, s'épouvantent d'un INFOLIO ; & par ces raisons les auteurs que je viens de nommer, étoient peu lus, & l'histoire de Brandebourg & de Prusse peu connue.

Des le regne de Frédéric I, on sentit le besoin qu'on avoit d'un auteur qui rédigeât dans une forme convenable cette histoire. Tessier fut appellé de Hollande, pour se charger de cet ouvrage : mais Tessier fit un panégyrique au lieu d'une histoire ; & il paroît qu'il a ignoré que la vérité est aussi essentielle à l'histoire, que l'ame l'est au corps humain.

J'ai trouvé devant moi cette carrière vuide, & j'ai essayé de la remplir, tant pour faire un ouvrage utile, que pour donner au public une histoire qui lui manquoit.

J'ai puisé les faits dans les meilleures sources que j'ai trouvées : dans les tems reculés j'ai eu recours à César & à Tacite : dans les tems postérieurs, j'ai consulté la chronique de Lockelius, Pufendorff & Hartknoc, & sur-tout j'ai dressé mes mémoires sur les fastes & les documens autentiques qui se trouvent dans les archives royales. J'ai rapporté les faits incertains, comme incertains ; & les lacunes, je les ai laissées comme je les ai trouvées : je me suis fait une loi d'être impartial, & d'envisager tous les événemens d'un coup d'œil philosophique ; persuadé que d'être vrai, c'est le premier devoir d'un historien.

Si quelques personnes délicates se trouvent offensées de ce que je n'ai pas fait mention de leurs ancêtres d'une maniere avantageuse, je n'ai qu'un mot à leur répondre : c'est que je n'ai pas prétendu faire un éloge, mais une histoire ; qu'on peut estimer leur mérite personnel, & blâmer les fautes qu'ont fait leurs peres : choses très-compatibles. Il n'est d'ailleurs que trop vrai, qu'un ouvrage écrit sans liberté ne peut être que médiocre ou mauvais ; & qu'on doit moins respecter les hommes qui périssent, que la vérité qui ne meurt jamais.

Peut-etre y aura-t-il des personnes qui trouveront cet abrégé trop court ; & j'ai à leur dire que je n'ai point eu intention de faire un ouvrage long & diffus. Qu'un professeur curieux de minuties, me sache mauvais gré de n'avoir pas rapporté de quelle étoffe étoit l'habit d'Albert surnommé l'Achille, ou quelle coupe avoit le rabat de Jean de Cicéron : Qu'un pédant de Ratisbonne me trouve très-blâmable de ce que je n'ai pas copié dans mon ouvrage, des procès, des négociations, des con-

tracts, ou des traités de paix, qu'on trouve ailleurs dans de gros livres; j'avertis tous ces gens-là que ce n'est pas pour eux que j'écris : je n'ai pas le loisir de composer un INFOLIO; à peine puis-je suffire à un abrégé historique : & je suis d'ailleurs fermement de l'opinion, qu'une chose ne mérite d'être écrite, qu'autant qu'elle mérite d'être retenue.

C'EST par cette raison que j'ai parcouru rapidement l'obscurité des origines, & l'administration peu intéressante des premiers princes. Il en est des histoires comme des rivieres, qui ne deviennent importantes que de l'endroit où elles commencent à être navigables. L'histoire de la maison de Brandebourg n'intéresse que depuis Jean Sigismond, par l'acquisition que ce prince fit de la Prusse, autant que par la succession de Cleves, qui lui revenoit de droit en vertu d'un mariage qu'il avoit contracté : c'est depuis cette époque, que la matière devenant plus abondante, elle m'a donné le moyen de m'étendre à proportion.

LA guerre de trente ans est bien autrement intéressante que les démêlés de Frédéric I avec les Nurenbergeois, ou que les Carrousels d'Albert l'Achille. Cette guerre, qui a laissé des traces profondes dans tous les États, est un de ces grands événemens, qu'aucun Allemand ni qu'aucun Prussien ne doit ignorer. On y voit d'un côté l'ambition de la maison d'Autriche, armée pour établir son despotisme dans l'Empire, & d'un autre la générosité des princes d'Allemagne, qui combattoient pour leur liberté, la religion servant de prétexte aux deux partis. On voit la politique de deux grands rois s'intéresser au sort de l'Allemagne, & réduire la maison d'Autriche au point de consentir par la paix de Westphalie, au rétablissement de cette balance qui maintient l'équilibre entre l'ambition des empereurs & la liberté du collége électoral. Des événemens de cette importance, qui influent jusqu'en nos jours dans les

plus grandes affaires, demandoient d'être plus détaillées : aussi leur ai-je donné l'étendue que comportoit la nature de cet ouvrage.

J'AI revu, corrigé & augmenté cette édition, autant que d'autres occupations plus graves ont pu me le permetrre : la première édition ne s'étant faite que sur une copie peu correcte, j'ai tâché de rendre celle-ci plus exacte, tant en considération de la matière, qu'en considération du public, que tout homme qui écrit, doit respecter.

IL vient de paroître un abrégé chronologique de l'histoire de France, qu'on peut regarder comme un élixir des faits les plus remarquables de cette histoire : le judicieux auteur de cet ouvrage a eu l'art de donner des graces à la chronologie même : savoir ce que ce livre contient, c'est posséder parfaitement l'histoire de France. Je ne me flatte point d'avoir mis les mêmes agrémens dans cet essai ; mais je croirai mes peines récompensées, si cet ouvrage peut devenir utile à notre jeunesse, & ménager du tems aux lecteurs qui n'en ont point à perdre.

QUOIQUE j'aye prévu les difficultés qu'il y a pour un Allemand d'écrire dans une langue étrangère, je me suis pourtant déterminé en faveur du François, à cause que c'est la langue la plus polie & la plus répandue en Europe, & qu'elle paroît en quelque façon fixée par les bons auteurs du siécle de Louis XIV. Après tout, il n'est pas plus étrange qu'un Allemand écrive de nos jours en François, qu'il l'étoit du tems de Cicéron, qu'un Romain écrivît en grec. Je n'en dirai pas davantage sur mon livre, où il arriveroit que la préface deviendroit plus longue que l'Ouvrage même : c'est aux Lecteurs à juger si j'ai rempli la tâche que je me suis proposée, ou si j'ai perdu mes peines & mon tems.

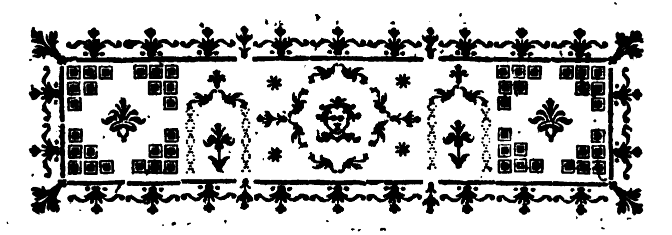


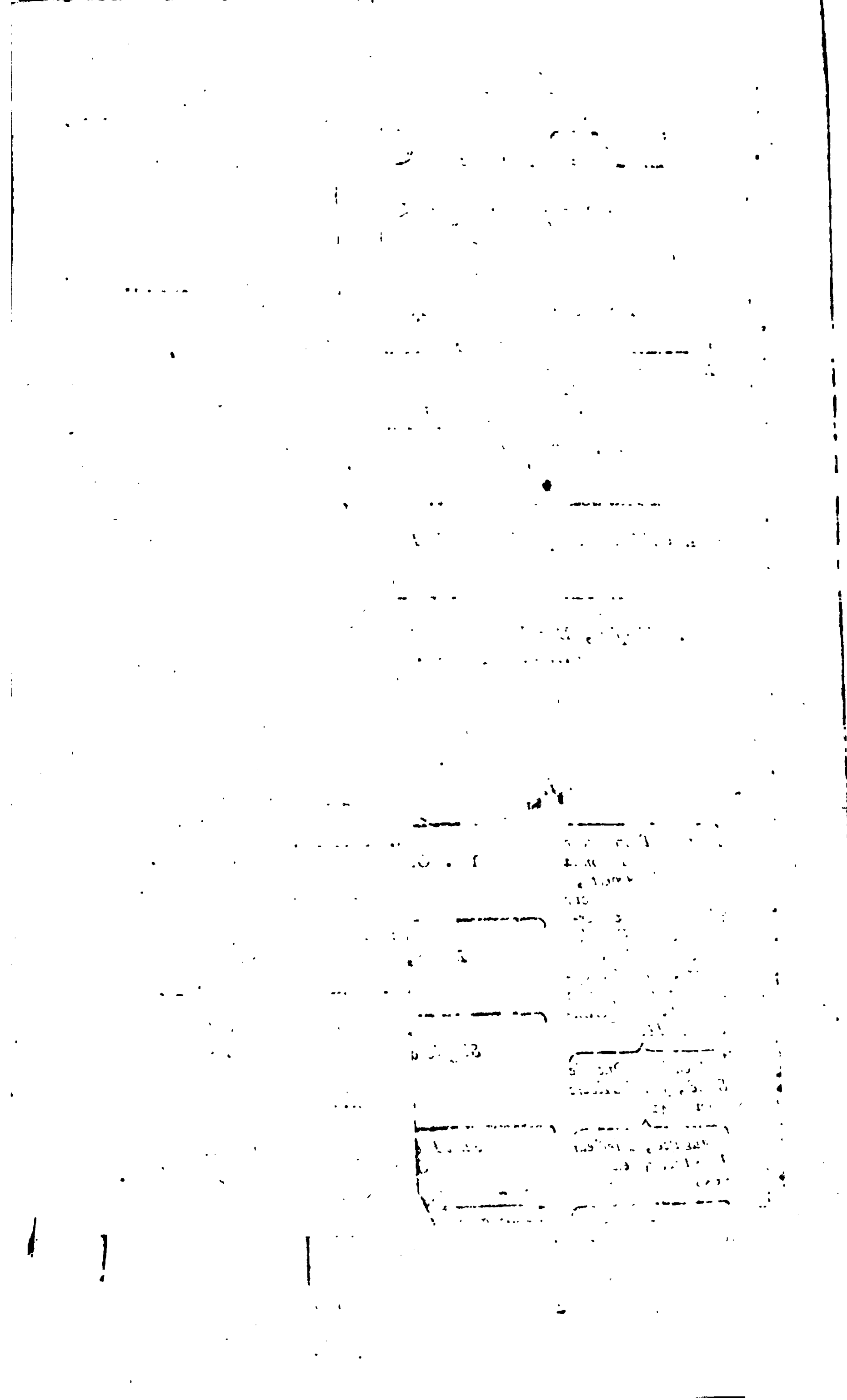
TABLE.

De ce qui est renfermé dans ce Volume.

* Le Régne de Frédéric-Guillaume, second roi de Prusse, doit être à la suite de Frédéric I. à la p. 178.

Fin de la Table.

MEMOIRES



E JEAN-GUILLAUME,

ANS POSTÉRITÉ, le 28 Mars 1609.

LA MARCK.

le la Marck, marié à l'Héritiere d'Aremberg. † *en* 1328.

Eberhard I. de la Marck, Seigneur d'Aremberg. † *en* 1387.

erhard II. de la Marck, Seigneur d'Arembeerg & Lumain. † *en* 1440.

ean de la Marck, Seigneur d'Aremborg, Sedan & Lumain. †......

OURG.

Les Anciens Marck-graves de Brandebourg
en Franconie & les Ducs de Prusse,
is de l'Electeur ALBERT L'ACHILLE.

grave d'Anspach & Hé-
gismond, son Frere, né

Sigismond, Marck-grave de Bareyth, ou Culmbach, né en 1468. † en 1495. sans postérité.

rge le Pieux, Marck-grave d'Anspach & Duc de Jagerndorff, né en 1484. † en 1543.

Albert, premier Duc de Prusse, né en 1490. † en 1568.



MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA MAISON DE BRANDEBOURG.

LA MAISON de Brandebourg, ou plutôt celle de Hohenzollern, est si ancienne, que son origine se perd dans les ténèbres de l'antiquité. On pourroit rapporter des fables ou des conjectures sur son extraction; mais les fables ne doivent pas être présentées au public judicieux & éclairé de ce siécle. Peu importe que des généalogistes fassent descendre cette Maison, des Colonnes: & que, par une bévue grossiére, ils confondent le sceptre qui est dans les armoiries de Brandebourg, avec la colonne que cette

Maison Italienne porte dans son écusson : peu importe enfin que l'on fasse descendre les comtes de Hohenzollern, de Witikind, des Guelfes, ou de quelque autre tige : les hommes, ce me semble, sont tous d'une race également ancienne. Après tout, les recherches d'un généalogiste, ou l'occupation des savans qui travaillent sur l'étymologie des mots, sont des objets si minces, que par cela même ils ne sont pas dignes d'occuper des têtes pensantes : il faut des faits remarquables, & des choses capables d'arrêter l'attention des personnes raisonnables.

NOUS ne nous amuserons donc point à nous alambiquer l'esprit sur ces recherches aussi frivoles que peu intéressantes.

TASSILON est le premier comte de Hohenzollern connu dans l'histoire : il vécut à peu près l'année 800. Ses descendans ont été Danco, Rodolphe I, Othon, Wolffgang, Frédéric I, Frédéric II, Frédéric III, Burchard, Frédéric IV, Rodolphe II, dont les vies obscures ne sont pas connues. Conrad, qui vivoit vers l'année 1200, est le premier burggrave de Nurenberg dont l'histoire fasse mention. Ses successeurs furent Frédéric I, en 1216, Conrad II, en 1260, Frédéric II, en 1270. On trouve que Frédéric III, hérita de son beau-frere le duc de Méran, les seigneuries de Bareyth & de Cadelsbourg. Jean I, lui succéda en 1298, & à celui-ci Frédéric IV, en 1332.

CE burggrave rendit des services importans aux

empereurs Albert, Henry VII, & Louis de Baviere, dans la guerre qu'ils firent à Frédéric d'Autriche. Le burggrave le battit, le fit prisonnier, & le livra à l'Empereur, qui par reconnoissance lui fit présent de tous les prisonniers qu'il avoit faits sur les Autrichiens. Frédéric IV les relâcha, à condition qu'ils lui prêteroient hommage de leurs terres; & c'est l'origine des vassaux que les markcgraves de Franconie ont encore en Autriche.

LES successeurs de Frédéric IV, furent Conrad IV, en 1334, Jean II, en 1357, Albert VI, dit le Beau, en 1361, & le neveu d'Albert, Fréderic V, que l'empereur Charles IV, déclara prince de l'Empire en 1363, à la diete de Nurenberg, qu'il nomma même son lieutenant.

FREDERIC V partagea en 1402, les terres de son burggraviat entre ses deux fils, Jean III, & Frédéric VI; mais Jean III, étant mort sans enfans, toute la succession paternelle échut à Frédéric VI.

CE prince entra en 1408 avec ses troupes sur le territoire de la ville de Rotweil, qui étoit mise au ban de l'Empire, & rasa plusieurs châteaux. En 1412 il prit possession du gouvernement de la Marche, que l'empereur Sigismond lui avoit donné.

LES derniers électeurs de Brandebourg n'ayant pas résidé dans la Marche, la noblesse s'en prévalut: elle étoit indépendante, mutine & séditieuse: le nouveau gouverneur se ligua avec les ducs de Po-

méranie, & livra une ſanglante bataille à ces rebelles auprès de Zoſſen : il fut pleinement victorieux, & raſa quelques-uns des forts qui leur ſervoient de retraite ; mais il ne put entierement domter la famille de Quitzow, qu'après lui avoir enlevé vingt-quatre châteaux en état de défenſe.

NOUS voici parvenus à la belle époque de la maiſon de Hohenzollern ; mais, comme la voilà tranſplantée dans un nouveau païs, il eſt bon de donner une idée de l'origine & du gouvernement du Brandebourg.

LES pays qui compoſoient alors l'électorat de Brandebourg, étoient la vieille Marche, la moyenne, la nouvelle, la Marche Uckeraine, & le Prégnitz : mais la nouvelle Marche étoit engagée à l'ordre Teutonique ; & l'Uckeraine uſurpée par les ducs de Poméranie. Le mot de MARCKGRAVIAT ſignifie originairement GOUVERNEMENT DE FRONTIERE.

LES Romains établirent les premiers des gouverneurs dans les pays qu'ils avoient conquis en Allemagne. On remarque cependant qu'ils n'ont jamais paſſé l'Elbe. Il ſemble que le caractère farouche & belliqueux de ces peuples, ſelon Tacite, les garantit conſtamment contre les entrepriſes des Romains. Les Sueves, les plus anciens habitans de la Marche, en furent chaſſés par les Vandales, les Hénetes, les Saxons & les Francs ; & Charlemagne eut bien de la peine à les ſubjuguer en 780. Ce ne fut que l'an

927, que l'Empereur Henry l'Oiseleur établit des marckgraves dans ces pays, pour contenir ces peuples enclins à la révolte, aussi-bien que leurs voisins, dont la valeur errante s'exerçoit par des incursions & des ravages. Sigefroy, beau-frere de l'empereur Henry l'Oiseleur, fut, selon Enzelt, le premier marckgrave de Brandebourg en 927. Ce fut sous son administration que les évêchés de Brandebourg & de Havelberg furent établis par l'empereur Othon I: ce ne fut que vingt-huit ans après, qu'il fonda celui de Magdebourg.

On compte neuf races différentes de marckgraves de Brandebourg, depuis Sigefroy jusqu'à nos jours; savoir, celle des Saxons, de Walbeck, de Stade, de Ploetzk, d'Anhalt, de Baviere, de Luxembourg, de Misnie, & enfin celle de Hohenzollern, qui subsiste actuellement.

Sous le gouvernement des Saxons, un roi Vandale, nommé Mistevoius, ravagea totalement les Marches, & en chassa les gouverneurs. L'empereur Henry II reconquit ce pays de nouveau: les barbares furent battus, & Mistevoius y périt avec 6000 des siens. Les marckgraves, pour être rétablis, n'en posséderent pas plus tranquillement le Brandebourg: ils eurent des guerres à soutenir contre les Vandales & d'autres peuples barbares; & tantôt battus, tantôt battans, leur puissance ne s'affermit que sous Albert l'Ours, le premier de la race Anhaltine, qui étoit la cinquiéme de celles des marckgraves. Les empereurs

Conrad III, & Frédéric Barberousse l'éleverent, le premier au marckgraviat, & le second à la dignité électorale environ l'an 1100. Primislas, prince des Vandales, qui n'avoit point d'enfans, prit tant d'amitié pour Albert l'Ours, qu'il lui légua par son testament en 1144, la moyenne Marche. Cet électeur possédoit alors la vieille & la moyenne Marche, la Haute-Saxe, le pays d'Anhalt, & une partie de la Lusace. Il y a un vuide dans les archives, & dans l'histoire une obscurité impénétrable sur les princes de la race Anhaltine. On sait que cette ligne s'éteignit en 1332, par la mort de Woldemar II. L'empereur Louis de Baviere, qui régnoit alors, regardant la Marche comme un fief dévolu à l'Empire, le donna à son fils Louis, qui fut le premier de la sixième race. Cet électeur eut trois guerres à soutenir; l'une, avec les ducs de Poméranie, qui envahissoient la Marche Uckeraine; l'autre, avec les Polonois, qui ravageoient le comté de Sterberg; & la troisiéme, contre un imposteur, qui prenant le nom d'un Woldemar, frere du dernier électeur de la maison Anhaltine, se fit un parti, s'empara de quelques villes, mais fut enfin défait. Ce faux Woldemar étoit le fils d'un meunier de Bélitz.

LOUIS le Romain (*) succéda à son frere; & comme il mourut de même sans enfans, son troisième

(*) Ce surnom lui fut donné parce qu'il étoit né à Rome.

frere Othon lui ſuccéda. Ce prince étoit ſi puſillanime, qu'après la mort de ſon frere, il vendit en 1373 l'électorat, pour deux cens mille florins d'or, à l'empereur Charles IV, de la maiſon de Luxembourg, qui ne lui paya pas même cette ſomme modique. Charles IV. donna la Marche à ſon fils Wenceſlas, qui voulut l'incorporer à la Bohême, dont il étoit roi.

Après la mort de Wenceſlas, Sigiſmond, de la même maiſon, reçut l'électorat. La nouvelle Marche, que l'ordre Teutonique avoit conquiſe ſur l'électeur Jean, & qu'Othon le Long avoit rachetée, fut de nouveau aliénée à cet ordre. Sigiſmond ayant beſoin d'argent, vendit cette province aux chevaliers en 1402. Joſſe ſuccéda à Sigiſmond: on prétend qu'il empoiſonna ſon frere Procope. Comme Joſſe aſpiroit à l'empire, il vendit l'électorat pour quatre cens mille florins à Guillaume duc de Miſnie. Ce duc ne poſſéda l'électorat que pendant une année, après laquelle l'empereur Sigiſmond le racheta.

Cette coutume ſinguliére de vendre & d'acheter les Etats, qui étoit ſi fort à la mode dans ce ſiécle là, prouve bien certainement la barbarie de ces tems, & le miſérable état dans lequel étoient ces provinces, que l'on vendoit à ſi vil prix. L'empereur, qui ne pouvoit pas vaquer lui-même à l'adminiſtration de l'électorat, y établit un gouverneur:

ſon choix tomba ſur Frédéric VI, du nom, burggrave de Nurenberg, frere de Jean III, de la maiſon de Hohenzollern : & c'eſt l'hiſtoire de ce prince que nous allons écrire.

FREDERIC I.

CE fut l'année 1415, que l'empereur confera la dignité électorale & la charge d'archichambellan du S. Empire Romain, à Frédéric VI de Hohenzollern, burggrave de Nurenberg, & qu'il lui fit la donation en propre du pays de Brandebourg. Ce prince, que nous appellerons déſormais Frédéric I, en reçut l'inveſtiture des mains de ſon bienfaicteur, à la diéte de Conſtance, l'an 1417. Il jouiſſoit alors de la vieille & de la moyenne Marche. Les ducs de Poméranie avoient uſurpé la Marche Uckeraine : l'électeur leur fit la guerre, les battit à Angermund, & réunit à la Marche une province qui y étoit incorporée d'un tems immémorial.

LA nouvelle Marche étoit encore engagée à l'ordre Teutonique, comme on l'a dit plus haut : mais l'électeur, qui étendoit les vûes de ſon agrandiſſement, s'empara de la Saxe, dont l'électorat étoit vacant par la mort du dernier électeur de la Branche Anhaltine. L'empereur qui n'approuva pas cette acquiſition, en donna l'inveſtiture au duc de Miſnie;

& Frédéric I se désista volontairement de sa conquête.

L'ELECTEUR fit le partage de ses états par son testament. Son fils aîné, surnommé l'Alchymiste, fut privé de ses droits par son pere, qui le laissa avec le Voigtland & son creuset. Son second fils Frédéric eut l'électorat. Albert, surnommé l'Achille, eut les duchés de Franconie; & Frédéric, surnommé le Gros, eut la vieille Marche: mais la mort de Frédéric le Gros réunit cette province à l'électorat de Brandebourg. Cette équité naturelle, qui veut qu'un pere fasse un partage égal entre ses enfans, étoit encore suivie dans ces tems reculés. On s'apperçut dans la suite, que ce qui faisoit la fortune des cadets, devenoit le principe de la décadence des maisons. Nous verrons cependant dans cette histoire, encore quelques exemples de partages semblables. Frédéric I mourut en 1440.

FREDERIC II,

SURNOMMÉ DENT DE FER.

FRREDERIC II fut surnommé DENT DE FER, à cause de sa force. On auroit dû l'appeller LE MAGNANIME, à cause qu'il refusa la couronne de Bohême, que le pape lui offrit, pour en dépouiller George Podiébrard; & la couronne de Pologne,

qu'il déclara ne vouloir accepter qu'au refus de Casimir frere du dernier roi Ladislas. La grandeur d'ame de cet Electeur lui attira la confiance des peuples; & les états de la basse-Lusace se donnerent à lui par inclination. La Lusace étoit un fief de la Bohême. George Podiébrard qui en étoit roi, ne voulut point que cette province passât sous la domination de Fréderic II : il porta la guerre en Lusace & dans la Marche. Ces deux princes firent un traité à Guben en 1462, par lequel Cotbus, Peitz, Sommerfeld, Bobersberg, Storkaw & Bessekaw, furent cédés en propriété à l'électeur, par la Couronne de Bohême. L'électeur qui ne vouloit point faire des acquisitions injustes, savoit faire valoir ses droits lorsqu'ils étoient légitimes : il racheta (*) la nouvelle Marche de l'ordre Teutonique, auquel j'ai déjà dit qu'elle avoit été engagée. En 1464 Othon III, dernier duc de Stettin, vint à mourir, & l'électeur entra en guerre avec le duc de Wolgast. En voici la raison : Louis de Baviere électeur de Brandebourg, avoit fait un traité en 1338 avec les ducs de Poméranie, qui portoit que si leur ligne venoit à s'éteindre, la Poméranie retomberoit en électorat. Ce traité avoit été confirmé par l'empereur. Ce différend se termina par un accord en 1464, suivant lequel le duc de Wolgast resta à la vérité en possession du duché de Stettin; mais il devint feudataire de l'électeur, & la Po-

(*) En 1445, pour 100000 florins d'or.

méranie lui prêta hommage éventuel. Fréderic II réunit en 1469, comme un fief vacant, le comté de Wernigerode à la Marche, & prit les titres de duc de Poméranie, de Mecklenbourg, de Vandalie, de Schwérin & de Rostock, sur lesquels il avoit droit de réversion.

Le même esprit de désintéressement, qui lui avoit fait refuser deux couronnes, lui fit abdiquer l'électorat l'an 1469, en faveur de son frere Albert, surnommé l'Achille; car il n'avoit point d'enfans. Ce prince, qui avoit professé le désintéressement & la modération pendant toute sa vie, ne s'écartant point de ces principes, ne se reserva qu'une modique pension de 6000 florins, avec laquelle il vécut en philosophe jusqu'à l'année 1471, qu'il mourut accablé d'infirmités.

ALBERT,

SURNOMMÉ L'ACHILLE.

ALBERT fut surnommé ACHILE & ULISSE, à cause de sa prudence & de sa valeur : il avoit 57 ans lorsque son frere lui céda la régence. Il avoit fait ses plus belles actions lorsqu'il n'étoit que burggrave de Nurenberg. Comme marckgrave de Bareyth & d'Anspach, il fit la guerre à Louis le Barbu, duc de Baviere, & le fit même prisonnier. Il gagna huit

batailles contre les Nurenbergeois, qui s'étoient révoltés & lui disputoient les droits du burggraviat. Il enleva un étendart à un guidon de cette ville au péril de sa vie, combattant seul contre seize hommes, jusqu'à ce que le secours des siens lui arrivât. Il s'empara de la ville de Greiffenberg, comme Alexandre de la capitale des Oxidraques, sautant lui seul du haut des murailles dans la ville, où il combattit jusqu'à ce que ses troupes ayant forcé les portes, vinssent le secourir. Albert gouvernoit presque tout l'empire, par la confiance que l'empereur Frédéric III lui témoignoit. Il conduisit les armées impériales contre Louis le Riche, duc de Baviére, & contre Charles le Hardi, duc de Bourgogne, qui avoit mis le siége devant (*) Nuis; & Albert disposa ce prince à la paix. Ce fu cette négociation qui lui acquit le surnom d'Ulysse; & il merita toujours celui d'Achille, soit à la tête des troupes dans les combats, soit dans ces jeux, images de la guerre, qui étoient si fort à la mode dans ce tems-là. Il gagna le prix dans dix-sept tournois, & ne fut jamais désarçonné.

L'USAGE de ces combats semble être originairement François. Peut-être que les Maures, qui inondérent l'Espagne, l'établirent dans ce pays avec leur galanterie romanesque. On trouve dans l'histoire de France, qu'un certain Godefroy de Preuilly, qui vivoit l'an 1060, étoit le rénovateur de ces

(*) La Ville de Nuis est dans l'electorat de Cologne.

tournois. Cependant Charles le Chauve, qui vivoit l'an 844, en avoit déjà tenu à Strasbourg, lorsque son frere Louis d'Allemagne l'y vint voir. Cette mode passa en Angleterre dès l'an 1114, & Richard, roi de la Grande-Bretagne, l'établit dans son royaume l'an 1194. Jean Cantacuzene dit qu'au mariage d'Anne de Savoye avec Andronic Paléologue, empereur Grec, ces combats, dont l'usage étoit venu des Gaules, se célébrerent en 1226. Il y périssoit souvent du monde lorsqu'ils étoient poussés à outrance. On lit dans Henri Cnigston, qu'il se fit un tournois à Châlons en 1274, au sujet d'une entrevue entre la cour du roi d'Angleterre Edouard, & celle du duc de Bourgogne, où beaucoup de chevaliers Bourguignons & Anglois demeurerent sur la place. Les tournois passerent en Allemagne dès l'an 1136. Les chevaliers s'envoyoient des lettres de défi d'un bout de l'Europe à l'autre; & il n'étoit permis qu'à ceux qui étoient armés chevaliers de faire de ces défis. Leurs lettres portoient à-peu-près, qu'un tel Prince s'ennuyant dans une lâche oisiveté, désiroit le combat, pour donner de l'exercice à sa valeur, & pour signaler son adresse. Elles marquoient le tems, le nombre des chevaliers, l'espèce d'armes, & le lieu où le tournois devoit se tenir; & enjoignoient aux chevaliers vaincus de donner aux chevaliers vainqueurs un brasselet d'or, & un brasselet d'argent à leurs écuyers. Les papes s'éleverent contre ces dangereux divertissemens. Innocent II en

1140, & depuis, Eugene III au concile de Latran en 1313, fulminerent des anathêmes, & prononcèrent l'excomunication contre ceux qui affifteroient à ces combats. Mais malgré la foumiffion qu'on avoit alors pour les papes, ils ne purent rien contre ce fatal ufage, auquel une fauffe gloire & une fauffe galanterie donnoient cours, & que la groffiereté des mœurs faifoit fervir de fpectacle, d'amufement & d'occupations, proportionnés à la barbarie dès fiécles qui le virent naître. Car depuis ces excommunications, l'hiftoire fait mention du tournois de Charles VI roi de France, qui fe tint à Cambrai en 1385, de celui de François I, qui fe tint entre Ardres & Guines en 1520, & de celui de Paris en 1559, où Henri II reçut une bleffure à l'œil, par un éclat de la lance du comte de Montgommeri, dont ce roi mourut onze jours après.

On voit par là, que c'étoit alors un grand mérite à Albert l'Achille, d'avoir remporté le prix dans dix-fept tournois; & qu'on faifoit dans ces fiécles groffiers, le même cas de l'adreffe du corps, qu'on en faifoit du tems d'Homere. Notre fiécle plus éclairé accorde plutôt qu'aux vertus guerrieres, fon eftime aux talens de l'efprit, & à ces vertus qui élevant l'homme prefque au-deffus de fa condition, lui font fouler fes paffions fous les pieds, & le rendent bienfaifant, génereux, & fecourable.

Albert l'Achille réunit donc fes poffeffions de Franconie à l'électorat, par l'abdication de fon frere

en 1470. Après avoir pris la régence, il fit un traité de confraternité l'an 1473, avec les maisons de Saxe & de Hesse, qui régloit entre eux la succession de leurs états, en cas qu'une de leurs lignes vînt à s'éteindre. La même année il ordonna de sa propre succession entre ses fils: l'Electorat tomba en partage à Jean, dit le Ciceron; le second de ses fils eut Bareyth, & le cadet, Anspach. Albert abdiqua enfin l'électorat en 1476 en faveur de Jean Ciceron. Sa fille Barbe, qui épousa Henri duc de Glogaw & de Crossen, fit passer ce dernier duché à la maison de Brandebourg. Son contrat de mariage portoit qu'au cas que le duc Henri vînt à mourir sans enfans, l'électeur seroit en droit de lever annuellement 50000 ducats sur le duché de Crossen. Le cas vint à écheoir: Jean Ciceron se mit en possession de la ville de Crossen, & maintint cette acquisition. Le troisieme fils d'Albert Achille, Fréderic le vieux, marckgrave d'Anspach, fut le grand-pere de ce George Fréderic qui reçut le duché de Jagerndorff du roi de Boheme. Il n'est pas inutile de rapporter à cette occasion, que ce duc George d'Anspach & de Jagerndorff, fit un contrat avec les ducs d'Oppelen & de Ratibor, par lequel les survivans hériteroient de ceux qui mourroient sans enfans. Ces deux ducs ne laisserent point de lignée, & George recueillit la succession de ces duchés. Depuis, Ferdinand frere de Charles V, & héritier du royaume de Bohême, dépouilla le marckgrave George, d'Oppelen & de Ratibor, & lui promit pour dédom-

magement une somme de 130000 florins, qui ne fut jamais payée.

JEAN

LE CICERON.

On lui donna le surnom de CICERON, à cause de son éloquence naturelle. Il réconcilia trois rois, qui se disputoient la Silésie; sçavoir, Ladislas de Bohême, Casimir de Pologne, & Matthias de Hongrie. Jean Ciceron & l'électeur de Saxe entrerent en Silésie à la tête de 6000 chevaux, & se déclarérent ennemis de celui des rois qui refuseroit de prêter l'oreille aux paroles de paix qu'ils leur portoient. Son éloquence, à ce que disent les annales, moyenna l'accord de ces princes, par lequel la Silésie & la Lusace furent partagées entre les rois de Bohême & de Hongrie. Je voudrois que l'on eût rapporté d'autres exemples de l'éloquence de ce Prince; car, dans celui-ci, les 6000 chevaux paroissent le plus fort argument. Un prince, qui peut décider les querelles par la force des armes, est toujours un grand dialectitien: c'est un Hercule, qui persuade à coups de massue.

JEAN Ciceron eut une guerre à soutenir contre le duc de Sagan, qui formoit des prétentions sur le duché de Crossen: l'électeur le battit près de cette ville, & le fit même prisonnier. On peut juger des

mœurs

mœurs de ce tems, par Jean duc de Sagan, qui eut la cruauté de laisser mourir de faim un frere avec lequel il s'étoit brouillé. Jean Ciceron mourut l'an 1499. Il laissa deux fils : l'aîné nommé JOACHIM lui succéda à l'électorat ; & le second nommé Albert, devint électeur de Mayence & archevêque de Magdebourg.

JOACHIM I,

SURNOMMÉ NESTOR.

IL reçut le surnom de NESTOR, comme Louis XIII celui de JUSTE ; c'est-à-dire, sans que l'on en pénètre la raison. Joachim n'avoit que seize ans lorsqu'il devint électeur. Le comté de Ruppin étant devenu vacant par la mort de Wichmann comte de Lindaw, l'électeur réunit ce fief à la Marche. Il mourut en 1532 laissant deux fils, savoir, JOACHIM qui lui succéda, & le marckgrave Jean, auquel il légua la nouvelle-Marche, Crossen, Sternberg & Storkaw.

JOACHIM II.

IL paroît qu'on revint, du tems de JOACHIM II, de l'abus de donner des surnoms aux princes. Celui de son pere avoit si mal réussi, qu'il étoit deve-

nu plutôt un ſobriquet qu'une illuſtration. La flatterie des courtiſans, qui avoit épuiſé les comparaiſons de l'antiquité, ſe retourna ſans-doute d'un autre côté; & il faut croire que l'amour-propre des princes n'y perdit rien.

JOACHIM II hérita l'électorat de ſon pere, comme nous venons de le dire. Il embraſſa la doctrine de Luther en 1539. On ne ſçait pas les circonſtances qui donnerent lieu à ce changement: ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes courtiſans & l'évêque de Brandebourg ſuivirent ſon exemple.

UNE nouvelle religion, qui paroît tout à coup dans le monde, qui diviſe l'Europe, change l'ordre des poſſeſſions, & donne lieu à de nouvelles combinaiſons politiques, mérite que nous donnions quelque attention à ſes progrès; & ſur-tout que nous examinions par quelle vertu elle produiſoit les converſions ſoudaines des plus grands états.

DÉS l'année 1400, Jean Hus commença à prêcher ſa nouvelle doctrine en Boheme: c'étoient proprement les ſentimens des Vaudois & de Wiclef, auſquels il adhéroit. Hus fut brûlé au concile de Conſtance. (*) Son prétendu martyre augmenta le zéle de ſes diſciples. Les Bohémiens, qui étoient trop groſſiers pour entrer dans les diſputes ſophiſtiques des théologiens, n'embraſſerent cette nouvelle ſecte, que par un eſprit d'indépendance & de mutinerie, qui eſt aſſez le caractère de cette nation. Ces

(*) L'an 1415, ſous le pape Jean XXIII.

nouveaux convertis ſecouérent le joug du pape; & ſe ſervirent des libertés de leurs conſciences, pour couvrir le crime de leur révolte. Tant qu'un certain Ziska fut leur chef, ce parti fut redoutable. Ziska remporta quelques victoires ſur les troupes de Wenceſlas & d'Ottocare, rois de Bohéme : mais, après ſa mort, les Huſſites furent en partie chaſſés de ce royaume; & l'on ne voit point que la doctrine de Jean Hus ſe ſoit étendue hors de la Bohéme.

L'IGNORANCE étoit parvenue à ſon comble dans les XIV & XV ſiécles. Les eccléſiaſtiques n'étoient pas même aſſez inſtruits pour être pédans. Le relâchement dans les mœurs & la vie licencieuſe des moines faiſoient que l'Europe ne pouſſoit qu'un cri, pour demander la réforme de tant d'abus. Les papes abuſoient même de leur pouvoir à un point qui n'étoit plus tolérable. Léon X. faiſoit dans la chrétienté un négoce d'indulgences, pour amaſſer les ſommes dont il avoit beſoin pour bâtir la baſilique de Saint Pierre à Rome. On prétend que ce pape fit préſent à ſa ſœur Cibo, du produit que raporteroient celles que l'on vendroit en Saxe. Ce revenu caſuel fut affermé : ces étranges fermiers voulant s'enrichir, choiſirent des moines & des quêteurs propres à ramaſſer les plus grandes ſommes; & les commis de ces indulgences en diſſipèrent une partie par des déſordres ſcandaleux. Un inquiſiteur nommé Tetzel, & des Dominicains, furent ceux, qui s'acquittant ſi mal de cette commiſſion, donnèrent lieu à la réforme.

Le vicaire-général des Auguftins, nommé Staupitz; dont l'ordre avoit été en poffeffion de ce négoce, ordonna à un de fes moines, nommé Luther, de prêcher contre les indulgences. Dès l'an 1516, Luther avoit déja combattu les fcholaftiques : il s'éleva alors avec plus de force contre ces abus; il avança d'autres propofitions douteufes; puis il les foutint, en les muniffant de nouvelles preuves. Il fut enfin excomunié du pape en 1520. Il avoit gouté le plaifir de dire fes fentimens fans contrainte: il s'y livra depuis fans bornes. Il renonça au froc, & époufa Catherine de Bore en 1525; encourageant par fon exemple les prêtres & les moines à rentrer dans les droits de la nature & de la raifon. S'il rendit des citoyens à la patrie, il lui rendit auffi fon patrimoine, en mettant dans fon parti beaucoup de princes, pour qui la dépouille des biens éccléfiaftiques étoit une douce amorce. L'électeur de Saxe fut le premier qui embraffa la nouvelle fecte. Le Palatinat, la Heffe, le pays d'Hanovre, le Brandebourg, la Suabe, une partie de l'Autriche, de la Bohéme, de la Hongrie, toute la Siléfie, & le Nord, reçurent cette nouvelle Religion. Les dogmes en font fi connus, que je me crois difpenfé de les rapporter.

PEU de tems après, Calvin parut en France en 1533. Un Allemand nommé Woldemar, qui étoit Luthérien, avoit infpiré fes fentimens à Calvin, avec lequel il fit connoiffance à Bourges. Malgré la protection que Marguerite de Navarre accordoit à ce

nouveau dogme, Calvin fut obligé de quitter la France à différentes reprises. Poitiers fut l'endroit où il fit plus de prosélites. Ce convertisseur, qui croyoit connoître le génie de sa nation, s'imagina qu'elle seroit plutôt persuadée par des chansons que par des argumens; & il composa, dit-on, un Vaudeville, dont le refrain étoit: O MOINES! O MOINES! IL FAUT VOUS MARIER (*); ce qui eut un succès étonnant. Calvin se retira à Bâle, où il fit imprimer ses institutions. Il convertit ensuite la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII. En 1536, il acheva de ranger la Ville de Genève à ses sentimens; & il y fit bruler Michel Servet, qui étoit son ennemi: de persécuté il devint persécuteur. La Religion Réformée, tantôt persécutée, tantôt tolérée en France, servit souvent de prétexte à des guerres sanglantes, qui pensérent plus d'une fois bouleverser ce Royaume.

HENRI VIII, roi d'Angleterre, auquel le pape Léon X avoit donné le titre de *Défenseur de la Foi*, parce qu'il avoit écrit contre Luther, Henry VIII devenu amoureux d'Anne de Boulen, & ne pouvant persuader le Pape de rompre son mariage avec Catherine d'Arragon, s'en sépara de sa propre autorité. Clément VII, qui succéda à Léon X, l'excommunia imprudemment: & dès l'année 1533, il secoua le joug du pape; il se fit pape à Londres,

(*) Voyez le Dictionnaire de Morery, Art. CALVIN.

& fraya lui-même le chemin à la nouvelle religion qui s'établit après lui en Angleterre.

Si donc on veut réduire les causes des progrès de la réforme, à des principes simples, on verra, qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt ; en Angleterre, celui de l'amour ; & en France, celui de la nouveauté, ou peut-être d'une chanson. Il ne faut pas croire que Jean Hus, Luther & Calvin, fussent des génies supérieurs. Il en est des chefs de sectes, comme des ambassadeurs : souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvû que les conditions qu'ils offrent, soient avantageuses. Les siécles de l'ignorance étoient le régne des fanatiques & des réformateurs. Il semble que l'esprit humain se soit enfin rassasié de disputes & de controverses. On laisse argumenter les théologiens & les métaphysiciens, sur les bancs de l'Ecole ; & depuis que dans les Pays Protestans les écclésiastiques n'ont plus rien à perdre, les chefs des nouvelles sectes n'ont plus rien à gagner.

L'ELECTEUR Joachim II, acquit par la communion sous les deux espèces, les évêchés de Brandebourg, de Havelberg, & de Lébuss, qu'il incorpora à la Marche.

IL n'entra point dans l'union que les princes Protestans firent à Smalcade en 1535 ; & il maintint la tranquillité dans l'électorat, tandis que la guerre désoloit la Saxe & les païs voisins. La guerre de religion commença en 1546, & finit par la paix de Passaw & d'Augsbourg.

LE'MPEREUR Charles-Quint s'étoit mis à la tête des catholiques. L'illuſtre & malheureux Jean Frédéric électeur de Saxe, & Philippe le Magnanime landgrave de Heſſe, étoient les chefs des Proteſtans. L'empereur battit les proteſtans en Saxe, auprès de Muhlberg. Lui & le cardinal Granvelle ſe ſervirent d'un ſtratagême indigne, pour tromper le landgrave de Heſſe. Charles-Quint ſe crut autoriſé par la phraſe équivoque d'un ſauf-conduit, à mettre le landgrave dans la priſon où il paſſa une grande partie de ſa vie. L'électeur Joachim, qui avoit été le garant de ce ſauf-conduit, fut outré de ce manque de foi : il tira ſon épée dans ſa colere contre le (*) duc d'Albe, mais on les ſépara. Jean Frédéric de Saxe fut dépoſé : l'empereur donna cet électorat au prince Maurice, qui étoit de la ligne Albertine. Cependant Joachim ne ſe conforma point à l'INTERIM que l'empereur avoit fait publier.

Les electeurs de Saxe & de Brandebourg furent chargés par l'Empereur de mettre le ſiége devant Magdebourg : cette ville ſe rendit, après s'être défendue quatorze mois : la capitulation étoit conçue avec tant de douceur, que l'empereur eut peine à la confirmer. L'archevêque de Magdebourg étant décédé, les chanoines élurent à ſa place Frédéric évêque de Havelberg, ſecond fils de l'électeur Joachim ; & après la mort de celui-là, l'électeur eut aſſez de crédit, pour y faire ſuccéder le troiſiéme de

(*) Ambaſſadeur de l'empereur à Berlin.

ses fils nommé Sigismond, qui étoit Protestant. Ce fut cet électeur qui fit bâtir la forteresse de Spandaw en 1555. L'ingénieur qui la construisit s'appelloit Giroméla : il falloit bien que l'on fût extrêmement privé de toutes sortes d'arts dans ces tems, pour avoir recours aux étrangers dans les moindres choses. Mais comment pouvoit-on défendre des places, si on ne savoit pas les fortifier? Le marckgrave Jean, frere de l'électeur, fit en même tems travailler aux ouvrages de Custrin. C'étoit peut-être une mode alors de fortifier les places : l'empereur Charles-Quint en donna l'exemple à Gand, à Anvers & à Milan. Si l'on avoit eu une idée distincte de l'usage que l'on en peut faire, on auroit eu des ingénieurs.

JOACHIM II obtint en 1569 de son beau-frere Sigismond Auguste roi de Pologne, le droit de succéder à Albert Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers ; & il s'engagea de secourir la Pologne d'un certain nombre de troupes, toutes les fois qu'elle seroit attaquée. Le regne de ce Prince fut doux & paisible. On l'accusa de pousser la libéralité au point d'être prodigue. Il mourut en 1571.

JEAN GEORGE.

JEAN George hérita par cette mort l'électorat de son pere Joachim II, & la nouvelle-Marche de son oncle le marckgrave Jean. Son gouvernement fut pa-

cifique, & ne tient ici que par le fil de l'histoire chronologique. Il est à remarquer qu'une de ses femmes fut une princesse de Lignitz, nommée SOPHIE. La branche des marckgraves de Bareyth & d'Anspach vint à s'éteindre : il partagea cette succession entre ses deux fils cadets : Christian, l'aîné des deux, devint l'auteur de la nouvelle tige de Bareyth ; & Ernest, de celle d'Anspach. L'électeur mourut l'an 1598.

JOACHIM FREDERIC.

JOACHIM Frédéric avoit cinquante-deux ans, lorsqu'il parvint à la régence. Pendant la vie de son pere, il jouissoit des évêchés de Magdebourg, de Havelberg & de Lébuss. Lorsqu'il succéda à Jean George, il se démit de l'archevêché de Magdebourg en faveur d'un de ses fils nommé Christian Guillaume. Il administra la Prusse pendant la démence du duc Albert Frédéric. Il recueillit la succession du duché de Jagerndorff, qu'il céda à un de ses fils nommé Jean George, pour le dédommager de l'évêché de Strasbourg, auquel il avoit été obligé de renoncer. Dans ces tems-là les successions se réunissoient souvent, & se divisoient de même : la mauvaise politique de ces princes rendoit le travail que la fortune faisoit pour l'agrandissement de leur maison, ingrat & inutile.

JOACHIM Frédéric fut le premier prince qui établit un conseil d'Etat. Il reste à juger quelle devoit avoir été l'administration du gouvernement, la justice, & la conduite des finances, dans ce païs grossier & sauvage, où il n'y avoit pas même des personnes préposées pour vaquer à ces emplois.

L'ELECTEUR s'apperçut sans doute de la nécessité qu'il y avoit de pourvoir à l'éducation de la jeunesse: car ce fut à cette intention qu'il fonda le college de Joachimsthal. Cent-vingt personnes y sont élevées, nourries & instruites, selon l'institution, dans les Belles-Lettres. Le grand électeur transféra depuis ce college à Berlin. La pauvreté du païs & le peu d'espèces qui rouloient, donnerent lieu aux loix somptuaires que l'électeur fit publier. Il mourut l'année 1608, âgé de soixante-trois ans.

JEAN SIGISMOND.

JEAN Sigismond avoit épousé à Konigsberg l'an 1594, Anne fille unique d'Albert duc de Prusse, héritiere de ce duché & de la succession de Cleves. Cette succession étoit composée des païs de Juliers, Berg, Cleves, la Marck, Ravensberg & Ravenstein. Le morceau étoit trop tentant, pour ne pas exciter l'avidité de tous ceux qui avoient espérance d'y participer.

AVANT que de parler des droits des électeurs de

Brandebourg & des ducs de Neubourg, il eſt bon d'expliquer les prétentions de la Saxe, pour ne point embrouiller les matieres.

L'EMPEREUR Maximilien avoit donné l'expectative de cette ſucceſſion aux princes des deux lignes de Saxe, à ſavoir, l'Erneſtine & l'Albertine, au défaut de tous les héritiers mâles & femelles des ducs de Cleves. Car les patentes que le duc de Juliers, George Guillaume, obtint de l'Empereur, font foi que ce fief tomboit en quenouille. Jean Frédéric, dernier électeur de Saxe de la maiſon Erneſtine, épouſa SIBYLLE, fille de Jean III, duc de Juliers.

LE duc Guillaume de Cleves, fils de Jean de Juliers, épouſa la fille de Ferdinand, niéce de l'empereur Charles-Quint. Ce mariage, joint au mécontentement que l'empereur avoit de ce que Frédéric de Saxe étoit un des membres de l'union de Smalcade, le porterent à confirmer au duc Jean Guillaume, le droit qu'il avoit de diſpoſer de la ſucceſſion en faveur de ſes filles au défaut d'héritiers mâles. Le fils de ce duc, nommé comme lui Jean Guillaume, mourut ſans enfans en 1609. Ainſi cette ſucceſſion retomba à ſes ſœurs.

L'AÎNÉE, nommée MARIE-ELEONORE, avoit épouſé le duc de Pruſſe Albert Frédéric.

LA ſeconde, ANNE, étoit mariée au prince Palatin de Neubourg.

LA troiſiéme, MAGDELEINE, étoit femme du comte Palatin de Deux Ponts.

LA quatriéme, SIBYLLE, étoit mariée à un prince d'Autriche comte de Burgaw.

CES quatre princesses & leurs enfans prétendirent à cette succession.

LA maison de Saxe ajoutoit au droit de réversion, le mariage de l'électeur Frédéric avec la princesse SIBYLLE, tante du défunt.

MARIE Eléonore, femme d'Albert de Prusse, fondoit ses droits sur son contrat de mariage en 1572, qui portoit en termes exprès, que si son frere venoit à mourir sans enfans, elle & sa postérité hériteroient des six duchés, en vertu des pactes fondamentaux des années 1418 & 1496, par lesquels les filles aînées ont le droit de succéder. Le duc de Prusse s'engagea à payer deux cens mille florins d'or aux sœurs de sa femme, pour les satisfaire par cette somme sur toutes leurs prétentions. Si Marie Eléonore eût été en vie au décès de son frere, il est fort probable qu'il n'y auroit point eu de démêlé; mais, étant morte, sa fille Anne, femme de l'électeur Jean Sigismond, rentroit dans les droits de sa mere. Cette succession devoit donc tomber sur son chef, puisqu'elle représentoit Marie Eléonore; & c'étoit le point de la contestation.

LES prétentions d'Anne duchesse de Neubourg se fondoient sur ce que sa sœur Marie Eléonore étant morte, elle rentroit dans ses droits, & devenoit par conséquent l'aînée de ses autres sœurs, étant plus proche parente qu'Anne de Brandebourg, qui étoit

niéce du défunt. Il n'y avoit que les pactes de famille & le contrat de mariage de Marie Eléonore, de contraires à ces raisons.

Les deux sœurs cadettes du duc Jean Guillaume, ne demandoient pas la succession entiere ; elles ne proposoient que le démembrement.

Ce qui rendoit nul de toute nullité le droit de ces trois sœurs cadettes, c'est qu'elles avoient passé dans leur contrat de mariage, une renonciation à tous leurs droits, tant qu'il y auroit des enfans de leur aînée.

L'Electeur Jean Sigismond & le duc Wolffang Guillaume de Neubourg convinrent de se mettre en possession de la succession litigieuse, en se réservant cependant leurs droits respectifs. L'empereur Rodolphe, qui vouloit s'emparer de cet héritage sous prétexte de le mettre en séquestre, facilita cet accord. L'archiduc Léopold se mit effectivement en devoir de s'en emparer ; mais les princes protestans s'y opposerent, & formerent cette célebre alliance qu'on nomma l'Union, & dans laquelle Jean Sigismond entra des premiers. Pour contrebalancer l'Union, les princes catholiques firent un traité semblable à Wurtzbourg, qu'on nomma la Ligue. L'électeur étoit favorisé des Hollandois, qui craignoient le séquestre impérial ; & le duc de Neubourg, par Henri IV roi de France : mais lorsque ce prince se préparoit à le secourir, il fut assassiné par Ravaillac (*).

(*) Voyez les Mémoires de Sully.

L'ELECTEUR avoit tenté un accommodement avec le duc de Neubourg; mais dans une entrevûe qu'ils eurent, dans la chaleur de la dispute Jean Sigismond donna un soufflet à ce prince: ce qui brouilla les choses de nouveau. On peut juger par ce trait singulier, de la politesse & des mœurs de ce tems. En 1611 on tenta un autre accommodement à Juterbock avec l'électeur de Saxe, au sujet de la même succession, sans que les princes s'y trouvassent; car les entrevûes étoient devenus dangereuses: mais le duc de Neubourg protesta contre ce traité, & il ne fut jamais mis en exécution.

Le duc Albert de Prusse, époux de Marie Eléonore & beau-pere de Jean Sigismond, avoit eu le malheur de tomber en démence. Joachim Frédéric avoit administré la Prusse depuis qu'il se trouvoit dans cette triste situation; & Jean Sigismond se chargea ensuite du même soin. Il reçut de Sigismond III, roi de Pologne, l'investiture de la Prusse, pour lui & ses descendans: c'étoit la troisiéme investiture qui avoit été donnée à la maison électorale.

COMME la Prusse fut réunie à la maison de Brandebourg par Jean Sigismond, il n'est pas hors de propos de donner en peu de mots une idée de ce que ce païs étoit originairement, de son gouvernement, & comment il passa au duc Albert, beau-pere de l'électeur.

LE nom de BORUSSIA dont on a fait Prusse, signifie Bo, auprès, RUSSIA, de la riviere de Russe:

la Russe est une branche du Niémen, qu'on nomme à présent la Mémel. La Prusse fut habitée originairement par des Bohémiens, des Sarmates, des Russes & des Venedes. Ces peuples étoient plongés dans l'idolatrie la plus grossiere : ils adoroient les dieux des forêts, des lacs, des rivieres, & même des serpens & des élans. Leur dévotion rustique & sauvage ne connoissoit pas la somptuosité des temples. Leurs principales idoles, POTRIMPOS, PERCUNOS, & PICOLLOS, avoient leur culte établi sous des chênes, où elles étoient placées à Romowa & à Heiligenbeil. Les Prussiens sacrifioient à leurs faux dieux jusqu'à leurs ennemis prisonniers. Saint Adelbert fut le premier qui prêcha le christianisme à ces peuples vers l'an 1000, & il reçut la couronne du martyre. Selon Crispus, trois rois de Pologne, nommés tous trois Boleslas, firent la guerre aux Prussiens, pour les convertir ; mais ces peuples, devenus aguerris, ravagerent la Mazovie & la Cujavie. Conrad, duc de Cujavie, appella à son secours les chevaliers Teutons de l'Allemagne. Hermann de Saltza en étoit alors le grand-maître. En 1239 il entra en Prusse ; & il établit, à l'aide des chevaliers Livoniens, (qui étoient une espèce de Templiers) les quatre évêchés de CULM, POMESAN, ERMELAND, & SAHMELAND. La guerre que l'ordre fit aux Prussiens dura cinquante-trois ans. Les chevaliers soutinrent ensuite des guerres, tantôt contre la Pologne, & tantôt contre les ducs de Poméranie, qui étoient ja-

loux de leur établiſſement. Dès-lors les familles des chevaliers commencerent à s'établir en Pruſſe ; & c'eſt d'eux, en grande partie, que deſcend la Nobleſſe qui l'illuſtre aujourd'hui.

SOUS le grand-maître Conrad d'Erlichauſen en 1450, les villes de Dantzick, Thorn & Elbing, lui déclarérent qu'étant laſſes de lui obéir, elles s'étoient données à Caſimir, fils de Jagellon roi de Pologne. La guerre, que les chevaliers & les Polonois ſe firent pour la Pruſſe, dura treize ans. Les Polonois victorieux donnerent la loi : la Pruſſe citérieure de la Viſtule fut annexée à ce roïaume, & s'appella Pruſſe royale : l'ordre garda la Pruſſe ultérieure, mais il fut obligé d'en prêter hommage aux vainqueurs.

EN 1510 Albert de Brandebourg fut élû grand-maître par l'ordre : c'étoit l'arriere petit-fils d'Albert l'Achille, comme on l'a dit plus haut. Le nouveau grand-maître, pour venger l'honneur de l'ordre, entreprit une nouvelle guerre contre les Polonois, qui finit très-heureuſement pour lui, puiſqu'il fut créé duc de Pruſſe par Sigiſmond I, roi de Pologne, qui rendit cette dignité héréditaire pour ce prince & ſes deſcendans. Albert ne s'engagea qu'à prêter l'hommage accoutumé à la Pologne.

LE duc Albert, maître de la Pruſſe ultérieure, quitta alors l'habit, la croix & les armes de l'ordre Teutonique. Les chevaliers ſe conduiſirent comme font les plus foibles ; ils ſe contenterent de proteſter contre

contre ce qu'ils ne pouvoient pas empêcher. Le nouveau duc eut une guerre à ſoutenir en 1563 contre Eric duc de Brunſwick & commandeur de Mémel. Eric entra en Pruſſe, à la tête de douze mille hommes; mais Albert l'arrêta aux bords de la Viſtule. Comme il ne s'y paſſa rien de remarquable, & que les deux bords de la riviere étoient couverts de ſoldats qui cueilloient des noix, on appella cette expédition, la GUERRE DES NOIX. Albert ſe fit proteſtant en 1519, & la Pruſſe imita ſon exemple. Son fils Frédéric Albert lui ſuccéda en 1568. Il reçut l'inveſtiture du roi Sigiſmond Auguſte, à laquelle eut part l'envoyé de l'électeur Joachim II. C'eſt cet Albert Frédéric qui épouſa Marie Eléonore fille de Jean Guillaume, & ſœur du dernier duc de Cleves. Jean Sigiſmond fut le gendre & le tuteur de ce duc de Pruſſe. La mort de ſon beau-pere le fit entrer entiérement dans la poſſeſſion de ce duché l'an 1618. Jean Sigiſmond s'étoit fait Réformé dès l'an 1614, pour complaire aux peuples du pays de Cleves, qui devoient devenir ſes ſujets. L'empereur Rodolphe II mourut pendant la régence de l'électeur. Le college électoral élut en ſa place Mathias frere du défunt. L'électeur ſentant les approches de l'âge, & ſe voyant accablé d'infirmités, remit la régence à ſon fils GEORGE GUILLAUME, & mourut peu de tems après.

C

GEORGE GUILLAUME.

GEORGE GUILLAUME parvint à l'élec-
1619. torat l'an 1619. Sa régence fut la plus malheureuse de toutes celles des princes de sa maison. Ses états furent désolés pendant le cours de la guerre de trente ans, dont les traces funestes furent si profondes, qu'on en voit encore des marques au tems que j'écris cette histoire. Tous les fléaux de l'univers fondirent à la fois sur ce malheureux électorat. Il voyoit à sa tête un prince incapable de gouverner, qui avoit choisi pour son ministre un traître (*) à sa patrie. Une guerre, ou plûtôt un bouleversement général survint en même tems. Il fut inondé par des armées amies & ennemies, également pillardes & barbares, qui se heurtant comme des vagues agitées par une tempête, tantôt le couvroient de leur nombre, & tantôt se retiroient après l'avoir ruiné; & enfin, pour mettre le comble à la désolation, ce qui échapa de ses habitans au fer du soldat, périt par des maladies malignes & contagieuses.

LA même fatalité qui persécuta cet électeur, parut s'acharner sur tous ses parens. George Guillaume avoit épousé la fille de Frédéric IV, électeur Palatin. Il étoit, par conséquent, beau-frere

(*) Le comte de Schwartzenberg, stadthouder de la Marche.

du malheureux Frédéric V, élu & couronné roi de Boheme, battu au Weisenberg, dépouillé du palatinat, & mis au ban de l'empire par l'empereur Ferdinand II. Le duc de Jagerndorff, oncle de George Guillaume fut dépossédé de son pays, parce que ce prince avoit ambrassé le parti de Frédéric V, & l'empereur donna ses biens confisqués à la maison de Lichtenstein, qui en est actuellement en possession. L'electeur protesta envain contre cette violence. Enfin, son second oncle, l'administrateur de Magdebourg, fut déposé & mis au ban de l'empire, pour être entré dans la ligue de Lavenbourg; & pour s'être allié avec le roi de Dannemarck. L'empereur victorieux de ses ennemis, étoit presque despotique dans l'Empire.

La guerre de trente ans avoit commencé dès l'an 1618, à l'occasion de la révolte des Bohémiens, qui éleurent pour leur roi Frédéric V. électeur Palatin: mais comme nous nous bornons aux évenemens qui regardent directement l'histoire de la maison de Brandebourg, nous ne ferons mention de cette guerre, qu'autant qu'elle aura de rapport avec cette histoire.

La trève que les Hollandois & les Espagnols avoient conclue en 1609, pour douze ans, étoit prête d'expirer; & les duchés de la succession de Cléves, où ces deux nations avoient des troupes, devinrent le théatre de la guerre. Les Espagnols forcérent la garnison de Juliers, que les Hollandois

tenoient pour l'électeur : Cléves & Lipstadt se rendirent à Spinola. Les Hollandois chassérent cependant en 1629, les Espagnols, du pays de Cléves; & reprirent quelques villes pour l'électeur. George Guillaume & le duc de Neubourg disposérent les Espagnols en 1630, à évacuer une partie de ces provinces : les Hollandois mirent garnison dans les places de l'électeur, & les Espagnols dans celles du duc : mais cet arrangement ne fut pas de durée.

EN 1635, la guerre recommença dans ces provinces avec plus de violence qu'auparavant; & pendant toute la régence de l'électeur, les provinces de cette succession furent en proie aux Espagnols & aux Hollandois, qui s'emparoient des postes, surprenoient des villes, gagnoient des avantages les uns sur les autres, les reperdoieut de même, & où cependant il ne se passa rien de considérable. Les exactions des officiers & le brigandage des soldats, faisoient dans ce tems-là la partie principale de l'art militaire.

QUOIQUE l'empereur affectât une souveraineté indépendante, les princes de l'empire ne laissoient pas que d'opposer à son despotisme une fermeté qui l'arrêtoit quelquefois : ces princes formoient des ligues, qui donnoient souvent l'alarme à Vienne.

LES électeurs de Brandebourg & de Saxe intercédérent auprès de l'empereur pour leur collégue l'électeur Palatin, mis au ban de l'empire; & ils refusérent de reconnoître l'électeur Maximilien

duc de Baviere, que Ferdinand II avoit élevé à cette dignité, au préjudice de la maiſon Palatine & contre les loix de l'Empire. Selon la Bulle d'Or, un empereur n'eſt point en droit de mettre au ban de l'Empire, ni de dégrader un électeur, ſans le conſentement unanime de toute la diéte aſſemblée en corps. Ces interceſſions ne produiſirent aucun effet; & l'empereur, qui n'étoit occupé que de ſa vengeance perſonnelle, ſe trouvant en force, ne fit aucun cas des libertés du corps Germanique, ni des loix de l'équité.

Dés ce tems, l'électeur & ſon conſeil prévirent les approches de la guerre, & la néceſſité qui les y entraîneroit, par la complication d'événemens qui la rendoient preſqu'inévitable. D'un côté, des droits à ſoutenir ſur la ſucceſſion de Cléves : de l'autre, la guerre de trente ans; & de plus, les diſſenſions que la religion avoit fait naître, & qui occaſionnoient des cabales & des ligues puiſſantes; des guerres déja allumées, & d'autres prêtes à embraſer ſon état, avertiſſoient George Guillaume de ſe préparer à les ſoutenir, lorſqu'il ne pourroit plus l'éviter. Son premier miniſtre, le comte de Schwartzenberg, propoſa par différentes repriſes, de lever un corps de vingt mille hommes, qu'il vouloit faire paſſer au ſervice de l'empereur : mais on prit de ſi mauvaiſes meſures, & l'on fit des arrangemens ſi ridicules, qu'on aſſembla à peine ſix mille hommes.

Les progrès de la Réforme, qui diviſoit l'Allema-

gne en deux puissans partis, acheminèrent insensiblement les choses à une guerre ouverte.

LES protestans intéressés à soutenir l'exercice libre de leur religion, & à retenir les biens des ecclésiastiques qu'ils avoient confisqués, firent une confédération à Lavenbourg. Christian IV, roi de Dannemarck, & les ducs de Lunebourg, de Holstein, de Mecklenbourg, & l'administrateur de Magdebourg oncle de l'électeur, y entrerent. L'empereur en prit ombrage; & jugeant au-dessous de lui d'employer les voies de la négociation & de la douceur pour ramener les esprits à un accommodement, il envoya
1625. Tilli à la tête de douze mille hommes, dans le cercle de la basse-Saxe. Tilli se présenta devant Halle; & quoique la ville se fût rendue sans résistance, il la livra au pillage. Wallenstein s'approcha dans le même tems des évêchés d'Halberstadt & de Magdebourg, avec douze mille Autrichiens. Les états de la basse-Saxe, étonnés de ces hostilités, demanderent à l'empereur de s'accommoder: mais ces propositions n'empêchèrent point Tilli ni Wallenstein d'envahir les pays d'Halberstadt & de Magdebourg. Christian Guillaume administrateur de Magdebourg fut déposé (*); & contre l'attente de la cour impériale, le chapitre donna sa nomination à un fils cadet de l'électeur de Saxe, nommé Auguste.

L'ADMINISTRATEUR déposé joignit ses troupes

(*) L'empereur avoit dessein de donner ce bénéfice à son fils.

à celles que le roi de Danemarck avoit fait entrer en basse-Saxe, pour soutenir la confédération de Lavenbourg. Christian Guillaume & le comte de Mansfeld qui commandoit cette armée, attaquerent Wallenstein au pont de Dessau, & furent battus : ils se sauverent après leur défaite dans la Marche de Brandebourg qu'ils pillerent. Un autre corps, que le roi de Dannemarck avoit en basse-Saxe du côté de l'Huter, fut battu en même-tems que Tilli. Le voisinage & les victoires des impériaux obligerent George Guillaume, de se soumettre enfin aux volontés de l'empereur, & de reconnoître la nouvelle dignité de Maximilien de Baviere.

Le roi de Danemarck, qui se releva de ses défaites, reparut l'année suivante avec deux armées, dont il commandoit l'une, & l'administrateur l'autre : mais découragé par les mauvais succès qu'il avoit eus, il n'osa pas se présenter devant Tilli, qui occupoit Brandebourg, Rathenau, Havelberg, & Perleberg. 1626.

Mansfeld, qui rassembla de même les débris de son armée, entra dans les Marches, malgré la volonté de l'électeur. Les impériaux détachèrent contre lui sept mille hommes, ausquels l'électeur en joignit huit cens sous les ordres du colonel Kracht : ce corps passa la Warthe, & dissipa les troupes fugitives de Mansfeld. Par ces foibles secours que l'électeur donna alors, il paroît clairement qu'il n'avoit que peu de troupes sur pied.

Les imperiaux profitérent de leurs avantages, & ils mirent garnison dans toute la Poméranie : & comme il y avoit quelque apparence que le roi de Suéde, à l'exemple de celui de Dannemarck, embrasseroit le parti des princes protestans d'Allemagne, que les catholiques alloient opprimer, l'empereur se servit de ce prétexte pour paroître le défenseur de l'empire, lors même que son intention sécrete étoit de disposer selon sa volonté de ce duché, dont la succession retomboit à l'électeur, après la mort du duc Bogislas qui n'avoit point de lignée. Stralsund résista aux impériaux ; Wallenstein y mit le siége, & le leva après y avoir perdu douze mille hommes : ce nombre me paroît exagéré de beaucoup, vû la foiblesse des corps dont se on servoit alors ; & il est apparant que les chroniqueurs de ces tems y ont ajouté quelque chose, par amour du merveilleux. La ville de Stralsund, qui s'étoit maintenue par son courage se méfiant de ses forces, conclut une alliance avec le roi de Suéde Gustave Adolphe, & reçut une garnison Suédoise de neuf mille hommes.

1627. L'EMPEREUR cependant, enflé des succès que ses généraux avoient eus en Allemagne, & croyant l'occasion favorable pour abaisser les princes protestans & la nouvelle religion, publia son fameux édit de restitution. Cette ordonnance enjoignoit aux princes protestans, de rendre à l'église les biens dont la réforme les avoit mis en possession depuis

la transaction de Passaw (*). Tous y auroient fait des pertes considérables; la maison de Brandebourg se seroit vûe dépouillée des évêchés de Brandebourg, de Havelberg, & de Lébufs. Ce fut le signal qui arma de nouveau les Protestans contre les Catholiques.

LES projets ambitieux de Ferdinand II. ne se bornoient pas à rabaisser les princes de l'empire : il avoit toujours des vûes sur l'archevêché de Magdebourg : cependant Wallenstein, qui assiégeoit depuis plus de sept mois cette capitale, fut obligé d'en lever le siége honteusement.

LES troubles d'Allemagne ne doivent pas nous empêcher de considérer pour un moment ceux qui s'élevèrent en Pologne.

SIGISMOND, roi de Pologne, forma des prétentions sur le royaume de Suéde, que Gustave Adolphe gouvernoit alors. Le roi de Suéde plus actif, plus grand homme que son adversaire, le prévint: & pendant que Sigismond se préparoit à lui faire la guerre, Gustave Adolphe passa en Prusse (**), prit le fort de Pilow, & fit de grands progrès tant en Livonie que dans la Prusse Polonoise; & signa à Dantzig une trève de six ans avec les Polonois, dans laquelle 1629.
l'électeur fut compris, & qu'on prolongea jusqu'à vingt-six ans. Il fut question dans ce traité, de Geor-

(*) En 1552. Il y étoit stipulé que touchant les affaires de Religion on demeureroit tranquille; & que personne ne seroit inquiété, jusqu'à ce que la diéte de l'Empire en eût décidé.

(**) En 1625.

ge-Guillaume en qualité de feudataire de la Pologne : l'année 1626, il avoit pris en personne à Varsovie l'investiture de la Prusse.

LE roi de Suéde avoit dessein d'entrer en Allemagne, afin de profiter des divisions qui la déchiroient, & des troubles qui augmentoient encore par l'édit de restitution que l'empereur avoit fait publier. Gustave, selon l'usage des rois, fit paroître un manifeste, dans lequel il détailloit les griefs qu'il avoit contre l'empereur. Ses sujets de plainte consistoient en ce que l'empereur avoit assisté le roi de Pologne (*) d'un puissant secours ; qu'il avoit déposé son allié, le duc de Mecklenbourg ; & qu'il avoit usé de violence envers la ville de Stralsund, avec laquelle Gustave étoit en alliance. L'empereur auroit pû répondre qu'étant en alliance avec le roi de Pologne, il avoit été obligé de le secourir en vertu de ses engagemens ; que le duc de Mecklenbourg n'auroit point été déposé, s'il ne s'étoit pas joint à la ligue de Lavenbourg ; & qu'enfin il n'étoit point permis à une ville Anséatique comme Stralsund, de faire d'autres traités avec les rois & princes étrangers, que relativement à leur commerce.

A bien considerer les raisons de Gustave, elles ne valoient pas mieux que celles que Charles II d'Angleterre employa pour chercher querelle aux Hollandois : les voici en peu de mots. Le roi se plaignoit que les sieurs de Wit avoient dans leur maison un

(*) Dix mille hommes.

tableau (*) ſcandaleux. Faut-il que des ſujets auſſi frivoles arment des nations les unes contre les autres? cauſent la ruine des plus floriſſantes provinces? & que l'eſpèce humaine répande ſon ſang & prodigue ſa vie pour contenter l'ambition & le caprice d'un ſeul homme?

PENDANT que les Suédois faiſoient des préparatifs pour venir fondre ſur l'Allemagne, Wallenſtein qui s'étoit établi dans l'électorat de Brandebourg, en tiroit des ſommes exorbitantes. Il étoit bien ſingulier que les impériaux traitaſſent avec cette dureté exceſſive, un pays ami, dont le prince n'avoit donné aucun ſujet de plainte à l'empereur. La ſituation déplorable dans laquelle ſe trouvoit George Guillaume, paroît rendue avec bien de la vérité, dans une réponſe qu'il fit à Ferdinand II, ſur ce qu'il l'avoit invité de ſe rendre à la diéte de Ratisbone. Il y dit: » L'épuiſement de la Marche me met hors d'état de » fournir à mes dépenſes ordinaires, & à plus forte » raiſon à celle d'un pareil voyage.

LES Auteurs rapportent que les régimens de Pappenheim & de Saint Julien, qui avoient leurs quartiers dans la moyenne Marche, en tirèrent trois cens mille écus en ſeize mois. Le marc d'argent étoit alors à neuf écus: il eſt à préſent à douze. Moyennant quoi cette ſomme feroit quatre cens mille

(*) Ce tableau repréſentoit une bataille navale que Jean de Witt, général-amiral avoit gagnée ſur les Anglois.

écus de notre monnoie. Ces auteurs aſſurent de même, que Wallenſtein tira de l'électorat la ſomme de vingt millions de florins, qu'on peut évaluer à dix-ſept millions, 777 mille, 777 écus; ce qui eſt aſſurément exagéré de plus de la moitié. Les écrivains de ces tems ne ſe piquoient point d'exactitude: ils ramaſſoient des bruits populaires, qu'ils rendoient comme des vérités: ils ne faiſoient pas réfléxion, que des perſonnes ruinées trouvent une eſpéce de conſolation à amplifier leurs malheurs & à groſſir leurs pertes.

LES orages qui avoient grondé depuis quelques années autour de l'électorat, ſe réunirent enfin, & vinrent de tous côtés fondre ſur lui. Guſtave Adolphe entra en Allemagne: il fit une deſcente dans l'iſle de Rugen, dont il délogea les imperiaux, à l'aide de ſa garniſon de Stralſund. A l'approche des Suédois, l'empereur ſignifia aux électeurs de Saxe & de Brandebourg, qu'ils préparaſſent des vivres & des munitions pour ſes troupes; les aſſurant qu'en faveur de ce ſervice, il modifiéroit à leur égard ſon édit de reſtitution.

PENDANT que la diéte de Ratiſbonne déploroit en beaux diſcours les malheurs de l'Allemagne, & qu'elle délibéroit ſur les moyens de la délivrer de tant de maux, & ſurtout de l'invaſion du roi de Suéde, Guſtave Alolphe, qui ne perdoit pas ſon tems en paroles inutiles, s'empara de toute la Pomé-

tanie. Il mit garnison à Stettin, & chassa de ce duché Torquato Conti, qui commandoit les imperiaux. Ce général, chassé de la Poméranie par les Suédois, se retira par la nouvelle Marche, & s'établit avec ses troupes auprès de Francfort sur l'Oder.

GUSTAVE Adolphe, maître de la Poméranie, fit un traité avec le duc Bogislas, dans lequel il fut stipulé, que si quelqu'un venoit à disputer la succession de la Poméranie à l'électeur de Brandebourg après la mort du duc, ou que la Suéde ne fût pas entiérement indemnisée des frais de la guerre, cette province resteroit en séquestre entre les mains de Gustave Adolphe.

LES protestans, encouragés par l'aproche du roi 1631.
de Suéde, tinrent une assemblée à Leipzig, où ils délibérerent sur leurs intérêts.

LA ville de Magdebourg s'étoit déja alliée avec lui, & avoit accordé à ce prince le passage sur son pont de l'Elbe : en conséquence de cette alliance, elle chassa les impériaux du plat pays; mais Tilly revint à la tête de son armée, & mit devant cette ville ce blocus si fameux dans l'histoire.

LES électeurs de Brandebourg & de Saxe, desaprouvant la conduite des Magdebourgeois, résolurent de se tenir constamment attachés à l'empereur, & d'assembler leur arriére-ban pour s'opposer aux Suédois.

A l'approche de Gustave Adolphe, l'électeur fit élever à la hâte quelques ouvrages de terre devant

les portes de Berlin ; il fit planter quelques canons ſur les remparts : manquant de troupes, & n'ayant pas eu le tems de raſſembler l'arriére-ban, il obligea les bourgeois à monter la garde, & à veiller à la ſûreté de la ville.

CEPENDANT Guſtave Adolphe traverſoit la Marche, & couroit au ſecours du duc de Mecklenbourg : ce roi, auſſi politique que brave, fit obſerver à ſes troupes une diſcipline exacte : il avoit deſſein d'engager tous les proteſtans dans ſes intérêts, publiant partout qu'il n'étoit venu en Allemagne, que dans l'intention de délivrer les princes du joug que l'empereur leur impoſoit, & ſur-tout pour défendre la liberté de la religion. La France & la Suéde avoient le même intérêt de s'oppoſer au deſpotiſme de la maiſon d'Autriche : elles s'alliérent bientôt ; & leur traité, entamé longtems auparavant, fut conclu à Berwald.

LES impériaux dont les forces étoient diviſées, ſongerent à ſe joindre pour tenir tête aux Suédois. Tilli laiſſa quelques troupes qui continuerent à bloquer Magdebourg, & marcha avec le gros de ſes forces à Francfort ſur l'Oder, où il ſe joignit avec Torquato Conti : il traverſa enſuite l'électorat pour attaquer les Suédois, qui faiſoient des progrès dans le Mecklenbourg. Mais la fortune de Guſtave Adolphe avoit un aſcendant marqué ſur celle du général impérial : le roi de Suede quitta le Mecklenbourg ; il paſſa l'Oder à Schwedt, il prit Landsberg en paſ-

ſant, & mit le ſiége devant Francfort, que ſept mille Impériaux défendoient : il prit la ville, & une nombreuſe artillerie qui y étoit gardée : il s'empara encore de Croſſen ; & puis il tourna bruſquement vers Berlin, pour ſecourir Magdebourg que Tilli étoit revenu aſſiéger en perſonne.

LORSQUE Guſtave Adolphe arriva à Cöpenick, il demanda à l'électeur qu'il lui remît les forteresses de Spandaw & de Cuſtrin, ſous prétexte d'aſſurer ſa retraite, mais véritablement dans l'intention d'engager malgré lui George Guillaume dans ſes intérêts. L'électeur, étonné de cette propoſition ſinguliere, ne put ſe réſoudre à rien : les miniſtres propoſerent une entrevûe entre ces deux princes. George Guillaume alla au-devant du roi, à un quart de mille de Berlin : l'entrevûe ſe fit dans un petit bois : l'électeur y trouva le roi, eſcorté de mille fantaſſins & de quatre canons : Guſtave Adolphe réitéra les propoſitions qu'il avoit déja faites à George Guillaume : l'électeur, jetté dans le plus cruel embarras, ne ſachant à quoi ſe déterminer, demanda une demi-heure pour conſulter ſes miniſtres : le monarque Suédois s'entretint en attendant avec les princeſſes & les dames de la cour. Les miniſtres de George Guillaume, après avoir donné leur avis, en revenoient toujours à ce refrein : QUE FAIRE ? ILS ONT DES CANONS. Après avoir long-tems délibéré & rien conclu, on pria le roi de Suéde de ſe rendre à Berlin ; Guſtave Adolphe entra dans cette capitale avec

toute son escorte : deux cens Suédois monterent la garde au château de Berlin ; le reste des troupes fut logé chez les bourgeois. Le lendemain toute l'armée Suédoise campa aux portes de la ville ; & l'électeur qui n'étoit plus le maître chez lui, consentit à tout ce que vouloit le roi de Suéde. Les troupes Suédoises, qui occuperent les forteresses de Custrin & de Spandaw, prêtèrent serment à l'électeur ; & le roi lui promit de lui remettre ces places, dès que le besoin qu'il en avoit seroit passé. Gustave Adolphe s'avança au-delà de Potsdam ; & les Impériaux, qui tenoient Brandebourg & Rathenau, se replierent à son approche sur l'armée qui faisoit le siége de Magdebourg. L'électeur de Saxe refusa aux Suédois le passage sur le pont de l'Elbe à Wittemberg : ce qui empêcha Gustave de secourir la ville de Magdebourg, comme il en avoit l'intention.

CETTE malheureuse ville, que Wallenstein ni Tilli n'avoient pû prendre par la force, succomba à la fin à la ruse. Les Impériaux avoient entamé une négociation avec les Magdebourgeois, par l'entremise des villes anséatiques : ils affectoient, pendant ces pourparlers, de ne point tirer sur la place : les Magdebourgeois, crédules & négligens à la fois, s'endormirent dans cette sécurité apparente : les bourgeois qui avoient fait de nuit la garde sur le rempart, se retiroient vers le matin en grande partie dans leurs maisons : Pappenheim, qui dirigeoit le siége, & qui étoit avancé avec ses attaques jusqu'à la contrescarpe

contrescarpe du fossé, s'en apperçut & en profita : il fit ses dispositions ; & un matin que peu de monde étoit sur le rempart, il donna quatre assauts à la fois, & se rendit maître des remparts sans grande résistance : en même tems les Croates qui cotoyoient l'Elbe dont le lit étoit bas alors, le longèrent sans trop s'éloigner des bords, & prirent les ouvrages à revers : & Tilli, maître des canons du rempart, les fit diriger de façon qu'ils enfiloient les rues ; & le nombre des Impériaux, qui augmentoit à tout moment, rendit enfin inutiles tous les efforts que les habitans auroient pû faire. Cette ville, une des plus anciennes & des plus florissantes de l'Allemagne, fut prise ainsi lorsqu'elle s'y attendoit le moins, & fut barbarement livrée trois jours de suite au pillage.

TOUT ce que peut inventer la licence effrenée du soldat, lorsque rien n'arrête sa fureur ; tout ce que la cruauté la plus féroce inspire aux hommes lorsqu'une rage aveugle s'empare de leurs sens, fut commis alors par les Impériaux dans cette ville désolée : les soldats attroupés, les armes à la main, couroient par les rues, & massacroient indifféremment les vieillards, les femmes & les enfans, ceux qui se défendoient, & ceux qui ne leur faisoient point de résistance : les maisons étoient pillées & saccagées ; les rues inondées de sang, & couvertes de morts : on ne voyoit que des cadavres encore palpitans, entassés ou étendus tout nuds : les cris lugubres de ceux qu'on égorgeoit, & les cris furieux de leurs assassins, se

mêloient dans les airs &. inſpiroient de l'horreur. Cette cruelle boucherie fit périr le plus grand nombre des citoyens : il ne s'en ſauva que quatorze cens, qui s'étant enfermés dans le dôme, obtinrent leur grace de Tilli. Aux maſſacres ſuccéderent les embraſemens : les flammes s'éleverent de tous les côtés ; & dans peu d'heures les maiſons des particuliers & les édifices publics ne formerent qu'un même monceau de cendres : à peine ſauva-t-on cent quarante maiſons de cet incendie général. Douze cens filles ſe noyerent, dit-on, pour conſerver leur virginité ; mais ce ſont de ces contes fabuleux, qui auroient plutôt réuſſi du tems d'Hérodote que du nôtre.

TOUTE l'Allemagne, amis & ennemis, plaignit le ſort de cette ville, & déplora la fin funeſte de ſes habitans : la cruauté des Impériaux fut d'autant plus en horreur, que l'hiſtoire ne préſente que peu d'exemples d'une auſſi grande inhumanité.

APRE's la perte de Magdebourg, Guſtave Adolphe vint camper auprès de Berlin pour la ſeconde fois : il étoit outré de n'avoir pû ſauver cette ville alliée, & il en rejettoit la faute ſur les électeurs de Brandebourg & de Saxe. George Guillaume députa l'électrice & toutes les princeſſes de ſa cour, au camp du roi de Suéde pour l'appaiſer : il s'y rendit enfin lui-même, & il accorda au roi tout ce qu'il voulut lui demander. Lorſque l'électeur s'en retourna à Berlin, l'armée Suédoiſe le ſalua d'une triple décharge de canons : comme ces piéces étoient chargées à balles &

braquées vers la ville, il y eut beaucoup de maisons & de toîts que les boulets endomagerent : les habitans trouverent cette civilité un peu gothique & hérule. Le lendemain, l'armée Suédoise passa la Sprée & défila par la ville.

L'ELECTEUR excusa sa conduite auprès de Ferdinand II, en lui représentant qu'il n'avoit pas été en état de résister à la violence d'un prince puissant, qui lui avoit prescrit des loix à main armée : l'empereur répondit séchement, que les Suédois ne ménageroient pas plus les Marches, que n'avoient fait les Impériaux.

L'ELECTEUR de Saxe, qui voyoit prospérer les armes des Suédois, se rangea du côté de la fortune, & donna l'exemple à tous les princes protestans. Les Suédois rendirent à l'électeur Spandaw & Custrin : ils inonderent ensuite la basse Saxe, entrerent dans la vieille Marche, & prirent le camp de Werben; poste d'une assiette admirable, & situé au confluent de la Havel dans l'Elbe. Tilli, craignant pour Pappenheim qui avoit été obligé de s'enfermer dans Magdebourg, quitta la Thuringe & vint à son secours : il s'avança vers le camp du roi de Suéde : le génie heureux de ce prince, qui facilitoit toutes ses entreprises, lui fit naître le dessein de surprendre l'avant-garde de Tilli, composée de trois régimens que ce général avoit trop avanturés; il éxécuta ce projet lui-même, tailla ce corps en pieces : après quoi, il retourna dans son camp. Tilli, qui vouloit laver cet affront, mar-

cha droit aux Suédois ; mais l'assiette du camp étoit si forte, & les dispositions du roi si bonnes, qu'il n'osa pas en courir le hazard : il manqua de vivres, & se trouvant obligé de se retirer, il tourna du côté de Halle, dans l'intention de forcer Leipzig, & de contraindre l'électeur de Saxe à quitter le parti des Suédois. Gustave Adolphe, pénétrant son dessein, quitte son camp de Werben, passe l'Elbe à Wittenberg, se joint aux Saxons à Duben, & fond sur les Impériaux qu'il défait totalement. Parmi la nombreuse artillerie que le roi prit aux Impériaux dans cette bataille de Leipzig, on remarqua beaucoup de pièces aux armes de Brandebourg, de Saxe & de Lunebourg, que les Impériaux s'étoient appropriées. Tilli, après avoir laissé six mille des siens sur la place, s'enfuit en Thuringe, où il rassembla les débris de sa défaite.

NOUS ne suivrons point les Suédois dans le cours de leurs triomphes : il suffit de savoir, que Gustave Adolphe devint l'arbitre de l'Allemagne, & qu'il pénétra jusqu'au Danube ; tandis que Banier, à la tête d'un autre corps Suédois, chassa les Impériaux des évêchés de Magdebourg & d'Halberstadt; & qu'il établit dans ces pays une régence au nom de son maître. Il ne resta aux Impériaux que la ville de Magdebourg, où ils avoient une forte garnison.

1632. PENDANT que l'Allemagne étoit ravagée & pillée, Sigismond roi de Pologne mourut, & Uladislas fut élu à sa place.

Les Suédois, qui ne s'endormoient pas sur leurs lauriers, mirent le siege devant Magdebourg; & Pappenheim accourut du duché de Brunswig où il étoit, pour la secourir: Banier leva le siége à son approche. En même tems le duc de Lunebourg, qui étoit allié des Suédois, vint joindre Banier avec une belle armée. Pappenheim, se trouvant trop foible pour résister à tant de forces, évacua la ville de Magdebourg, & se retira dans les cercles de Westphalie & de Franconie, où la guerre le suivit. Les Suédois entrérent à Magdebourg, & ils encouragerent le peu qui restoit de ses anciens habitans, à relever les murs de leur patrie.

L'empereur, que l'infortune de ses armes rendoit plus doux, se servit d'un langage plus insinuant, afin de détacher les électeurs de Saxe & de Brandebourg du parti des Suédois: mais ceux-ci avoient de fortes raisons pour en user autrement. L'électeur de Saxe se flattoit qu'à la faveur de la supériorité qu'avoient les Suédois, il pourroit jouer un grand rôle dans l'Empire; & l'électeur de Brandebourg, craignant également les Impériaux & les Suédois, ne sachant à quoi se déterminer, crut prendre un parti avantageux à ses états, en s'attachant à la fortune de Gustave Adolphe, qui paroissoit alors si bien affermie: il envoya même quelques foibles secours aux Saxons, qui poursuivoient en Silésie un corps d'Impériaux, commandé par Balthasar de Maradas.

L'empereur, irrité du refus de ces princes, &

encore plus de l'irruption qu'ils faisoient en Silésie, voulut en marquer son ressentiment ; il envoya Wallenstein à la tête d'une forte armée, pour s'emparer de ces deux électorats. Pappenheim quitta la Westphalie, & se joignit à Wallenstein. Comme le roi de Suede se trouvoit alors en Baviere, ces deux généraux profiterent de son éloignement ; ils entrerent en Saxe, & prirent Leipsig, Naumbourg, Mersebourg, Halle & Gibichenstein.

LE roi de Suede apprend cette nouvelle, & accourt au secours de la basse Saxe : il arrive, il gagne la fameuse bataille de Lutzen, & perd la vie en combattant. Les Suédois vainqueurs crurent être battus, n'ayant plus leur héros à leur tête ; & les Impériaux, quoique défaits, se croyoient victorieux, n'ayant plus Gustave Adolphe à combattre.

AINSI finit ce roi, qui avoit fait trembler l'empereur ; qui avoit rétabli la liberté des princes d'Allemagne ; & auquel on ne peut reprocher que le défaut de trop d'ambition, qui est malheureusement celui de la plûpart des grands hommes. Après sa mort les Suédois chasserent les Impériaux de la basse Saxe ; & toutes les villes dont Wallenstein s'étoit
1633. emparé, furent reprises par l'électeur de Saxe. Oxenstiern prit la direction des affaires des Suédois en Allemagne ; & il conclut au nom de la Suede une alliance à Heilbrun avec les cercles de Franconie, de Suabe, du haut & du bas Rhin.

QUOIQUE l'électeur ne fût pas de l'alliance de

Heilbrun, il envoya de nouveau quelques ſecours à Arnim, qui commandoit les troupes Saxonnes en Siléſie : toutes celles de l'électeur ne conſiſtoient qu'en trois mille cavaliers, & en cinq mille fantaſſins. Lorſqu'il apprit que Wallenſtein & Galas rentroient en Siléſie, il convoqua l'arriere-ban, ou plutôt il fit un armement général de tous ſes ſujets : mais comme il manquoit de fonds pour les entretenir, il ne raſſembla jamais de forces aſſez nombreuſes pour s'oppoſer à la violence de ſes ennemis.

WALLENSTEIN s'avança en Siléſie avec une armée de quarante-cinq mille hommes ; il amuſa Arnim par des propoſitions d'accommodement ; il lui donna des jalouſies ſur la Saxe : mais tournant bruſquement vers Steinau, il y défit huit cens Suédois, s'empara de Francfort, & envoya des partis qui déſolérent la Poméranie & la Marche électorale. Il ſomma Berlin de lui porter ſes clefs ; mais il apprit d'un côté que Bernhard de Weimar avoit repris Ratiſbonne ; & de l'autre, que neuf mille Saxons & Brandebourgeois s'avançoient vers lui : & ſans s'opiniâtrer dans ſes projets, il ſe retira en Siléſie, laiſſant une forte garniſon à Francfort & dans quelques autres Villes. Arnim & Banier couvrirent Berlin avec leur armée : l'électeur, aſſiſté des troupes Suédoiſes, ſe trouva à la tête d'une armée de vingt mille hommes, dont à peine la ſixieme partie lui appartenoit : on a conſervé le nom des Régimens Brandebourgeois qui étoient de cette armée ; à ſavoir, Borgsdorff, Wolkman,

François Lawenbourg, & Erentreich-Borgsdorff. Avec ces troupes, il se présenta devant Francfort; & mille Autrichiens en sortirent par capitulation : la garnison Impériale de Crossen en sortit le bâton blanc à la main.

PENDANT que Banier dirigeoit les opérations militaires de la Suede, Oxenstiern devenoit l'ame des négociations. Ce chancelier ayant trouvé avantageuse l'alliance qu'il avoit faite à Heilbrun avec les cercles de l'Empire, en proposa une pareille aux cer-
1634. cles de la haute & basse Saxe : elle se conclut effectivement à Halberstadt; & les électeurs de Saxe & de Brandebourg en devinrent les membres principaux. Ce ministre voyant les armées de Suede par-tout triomphantes, & les princes de l'Empire alliés ou dépendans de la Suede, crut sa puissance si bien établie que rien ne pourroit désormais lui résister : dans cette persuasion, il leva le masque dans l'assemblée qui se tint à Francfort sur le Mein; & il proposa, que pour dédommager la Suede des dépenses qu'elle avoit faites en faveur des princes protestans, l'Empire lui cédât la Poméranie après la mort de son dernier duc.

CETTE proposition (soit dit en passant) étoit le vrai commentaire du manifeste que Gustave Adolphe avoit publié lorsqu'il entra en Allemagne. L'électeur de Brandebourg se trouva extrêmement blessé de cette proposition d'Oxenstiern, qui tendoit à le frustrer de ses droits sur la Poméranie : & l'électeur

de Saxe, qui s'étoit flatté de gouverner l'Allemagne, étoit dans une jalousie extrême du pouvoir de ce chancelier, & de la fierté qu'affectoient les Suédois. Le malheur voulut que dans ces circonstances l'archiduc Ferdinand & le cardinal infant remportassent à Nordlingue une victoire complette sur les Suédois: ce qui acheva d'ébranler des alliés, qui avoient d'ailleurs, comme nous l'avons dit, de véritables sujets de mécontentement.

L'EMPEREUR, attentif à diviser l'Allemagne liguée contre lui, profita avec habileté des dispositions pacifiques de ces deux électeurs; & il fit avec eux la paix à Prague: les conditions de ce traité, signé le 20 de mars 1635, furent, que le second fils de l'électeur de Saxe resteroit administrateur de Magdebourg; & que les quatre (*) bailliages démembrés de cet archevêché demeureroient en toute propriété à la Saxe: l'empereur promit à l'électeur de Brandebourg de maintenir ses droits sur la Poméranie, & de ne plus revendiquer les biens de l'Eglise, qu'il possédoit; il confirma de plus les pactes de confraternité entre les maisons de Brandebourg, de Saxe, & de Hesse. 1635.

APRE'S cette paix, les troupes Impériales & Saxones nétoyerent les évêchés de Magdebourg & de Halberstadt des Suédois qui les infestoient: la ville de Magdebourg tint seule pour les Suédois: la Poméranie, le Mecklenbourg & la vieille Marche se ressen-

(*) Querfurt, Juterbock, Bock, & Damme.

tirent de nouveau des troubles de la guerre : les Impériaux & les Saxons occupoient tous les bords de l'Elbe & de la Havel ; mais cela n'empêchoit pas les Suédois de faire des courses bien avant dans le pays, & de pousser même leurs partis jusqu'à Oranienbourg.

BANIER, pour éloigner la guerre de la Poméranie qu'il vouloit conserver à la couronne de Suede, assembla son armée à Rathenau, & marcha par Wittenberg à Halle, espérant encore de délivrer la garnison Suédoise de Magdebourg, que les Impériaux tenoient extrêmement pressée. L'électeur de Saxe accourut en Misnie, où il se joignit à un corps d'Impériaux que Morosini commandoit. La guerre s'arrêta longtems aux bords de la Sale : les Saxons contraignirent cependant Banier à se retirer, & les Impériaux prirent Magdebourg : Banier passa par le pays de Lunebourg, & revint dans la Marche : Wrangel le joignit avec un renfort de huit mille hommes : ils surprirent & forcerent Brandebourg & Rathenau, où il y avoit garnison Impériale. Ainsi ce malheureux électorat devenoit la proie du premier occupant ; ceux qui prenoient le nom d'amis, de même que ceux qui se disoient ennemis déclarés, en tiroient des contributions exorbitantes, pilloient, saccageoient, dévastoient le pays, & y faisoient les maîtres pendant qu'ils y étoient : toutes les villes situées le long de la Havel furent, en moins de six semaines, deux fois pillées par les Suédois, & une fois par les

Impériaux : cette désolation étoit universelle : le pays n'étoit pas ruiné, mais il étoit abymé totalement.

La fatalité de ces tems fit que la fortune ne se déclara jamais entièrement pour un parti ; & que semblant vouloir perpétuer la guerre, elle relevoit inopinément ceux qu'elle avoit abattus, & rabaissoit ensuite ceux qu'elle avoit relevés.

La maniere dont on faisoit la guerre alors, étoit différente de celle dont on la fait à présent : les princes ne faisoient que rarement de grands efforts pour lever des troupes ; ils entretenoient en tems de guerre une, ou, selon leur puissance, plusieurs armées : le nombre de chacune ne passoit pas d'ordinaire vingt-quatre mille hommes : ces troupes vivoient du païs où elles étoient employées : elles cantonnoient ordinairement, & ne campoient que lorsqu'elles vouloient donner bataille, ce qui leur rendoit les subsistances faciles. Lorsque l'empereur ou le roi de Suede vouloient éxécuter quelque grand projet, ils joignoient deux armées ; au moyen desquelles ils gagnoient la supériorité. Les généraux dont les corps étoient les plus foibles, ayant comparé les forces des ennemis avec les leurs, se retiroient sans combattre ; & comme ils vivoient également partout à discrétion, il leur étoit indifférent d'abandonner un pays, parce qu'ils en trouvoient toujours un autre à piller. Cette méthode prolongeoit la guerre, ne décidoit de rien, consommoit plus de monde par sa durée que celles d'à-present ; & la rapine & le brigandage des troupes

dévastoient totalement les provinces qui servoient de théatre de guerre aux armées.

1636. BANIER remporte une victoire à Witstock sur les Impériaux & les Saxons. Les Suédois reprennent tout d'un coup la supériorité : les troupes battues & fugitives ne s'arrêtent qu'à Leipzig : les Suédois inondent la Marche de nouveau : Wrangel entre à Berlin, & y met cinq compagnies en garnison : après quoi il redemande à l'électeur ses forteresses. George Guillaume, qui s'étoit retiré à Peitz, lui répondit qu'il s'abandonnoit à la discrétion des Suédois; mais que les Impériaux étoient maîtres de ses places, & qu'il n'en pouvoit pas disposer. Wrangel prit ses quartiers, & hiverna dans la nouvelle Marche.

1637. DANS ce tems mourut Ferdinand II, ce fier oppresseur de l'Allemagne : son fils Ferdinand III, qu'il avoit fait élire roi des Romains, lui succéda, comme si ce trône avoit été héréditaire. Bogislas, dont la famille avoit possédé le duché de Poméranie pendant 700 ans, mourut de même pendant ces troubles, & avec lui s'éteignit toute sa maison. Les armées Suédoises, maîtresses de la Poméranie & des états du Brandebourg même, empêcherent l'électeur de faire valoir ses droits sur ce duché : il se contenta d'envoyer un trompette aux états de la Poméranie, pour leur ordonner de traiter les Suédois comme des ennemis : cette ambassade singuliere n'eut aucun effet : sans doute que l'électeur se servit d'un trompette, à cause qu'il crut qu'il passeroit plus facilement qu'un

homme de condition, à travers des troupes Suédoises.

CEPENDANT les Impériaux, sous les ordres de Hatzfeld & Morosini, chasserent Banier de la Saxe, le pousserent au-delà de Schwedt, & reprirent Landsberg. Klitzing, à la tête des Saxons, nétoya en même tems la Marche & les bords de la Havel, & délivra ce pays des Suédois. La guerre, qui voyageoit d'une province à l'autre, se transporta de nouveau en Poméranie, où les Impériaux furent joints par trois mille Hongrois. La Poméranie eut le sort des Marches : exposée aux mêmes brigandages, elle fut prise, reprise, brûlée & ruinée.

ALORS la fatalité voulut que les Suédois reçurent 1638.
de puissans secours ; ce qui leur donna le moyen de contraindre les Impériaux à fuir devant eux jusqu'en Bohême : mais quelques revers qu'éprouvassent les troupes Autrichiennes, rien ne fut capable de détacher les électeurs de Brandebourg & de Saxe de l'alliance qu'ils avoient faite avec l'empereur.

LES Suédois parurent pour la quatrième fois de- 1639.
vant les portes de Berlin, & quatre cens Brandebourgeois évacuerent la ville à leur approche.

L'ÉLECTEUR pour se venger des maux que les Suédois faisoient souffrir à l'électorat, projetta une diversion : quatre mille Prussiens entrerent en Livonie, & y firent quelques ravages ; mais négligeant de s'emparer des villes pour y assurer leur établissement, ils abandonnerent promptement leurs conquêtes, & leur expédition devint inutile. Les Suédois

firent ressentir à la Marche les pertes qu'ils avoient faites en Livonie ; ils surprirent à Bernau quinze cens Brandebourgeois, que Borgsdorff commandoit. Devitz prit la route de la Silésie, & Banier saccagea la Saxe & le pays de Halberstadt.

1640. AXELILLE, qui commandoit à Berlin, serra Spandaw de près, & bloqua légerement Custrin, où l'électeur s'étoit retiré avec sa cour fugitive. Dans ces tems les états de Poméranie se tinrent, & l'électeur y envoya des députés : les états ne favoriférent point les Suédois ; & les envoyés de l'électeur à la diéte de Ratisbonne y tinrent les places des ducs de Wolgast & de Stettin.

COMME les états de la Prusse devoient se tenir cette année à Konisberg, George Guillaume s'y rendit, pour y solliciter le payement de quelques subsides arriérés : mais il mourut à Konisberg le 3 de décembre, laissant à son fils FREDERIC GUILLAUME un pays désolé dont ses ennemis étoient en possession, peu de troupes, des alliés dont l'affection étoit équivoque, & presque aucune ressource.

ON ne sçauroit, sans blesser les loix de l'équité, charger George Guillaume de tous les malheurs qui arriverent pendant sa régence : s'il fit des fautes capitales, elles consistérent, en ce qu'il plaça sa confiance dans le comte de Schwartzenberg, qui le trahit, & qui, selon quelques historiens, avoit formé le projet de se faire lui-même électeur de Brandebourg : il étoit catholique ; il avoit toujours tenu

le parti de l'empereur ; & il se flattoit d'autant plus de sa protection, que les forteresses de l'électorat avoient été livrées à l'empereur, auquel les commandans avoient prêté serment. On doit sur-tout reprocher à ce prince, de n'avoir pas levé, avant que la guerre vînt ravager ses états, un corps de vingt mille hommes, qu'il étoit en état d'entretenir : ces troupes auroient servi à soutenir ses droits sur la succession de Cleves, & plus utilement encore à défendre ses provinces : si l'électeur avoit été armé de la sorte, Mansfeld & l'administrateur de Magdebourg n'auroient pas entrepris, comme ils le firent, de traverser l'électorat ; l'empereur Ferdinand II se seroit empressé de lui témoigner des égards ; & il n'auroit dépendu que de lui de devenir ou l'allié ou l'ennemi des Suédois, au lieu d'être l'esclave du premier venu, comme il le fut.

Dès lors que George Guillaume ne prit pas ces mesures, la complication bisarre des conjonctures ne lui laissa plus que le choix des fautes : il fût obligé d'obter entre les Imperiaux & les Suédois ; & comme il étoit foible, ses alliés furent toujours ses maîtres.

Le zèle avec lequel l'empereur persécutoit les protestans, le fameux édit de restitution, les vûes que ce prince avoit sur l'archevêché de Magdebourg, & sur-tout la maniere despotique dont il vouloit gouverner l'Allemagne, ne pouvoit inspirer à l'électeur que de l'éloignement pour ce prince. D'un autre

côté, les dangers qu'il y avoit à s'allier avec une puiſſance étrangére, les pillages inouis que les Suédois exerçoient dans les pays de Brandebourg, la fierté d'Oxenſtiern, & le deſſein que cette couronne avoit formé d'acquérir la Poméranie, empêchoient George Guillaume d'entrer dans l'alliance des Suédois : il appréhendoit de plus, qu'ils ne ſe ſerviſſent de lui, comme d'un inſtrument principal, pour lui arracher la ſucceſſion de la Poméranie. En certains tems révolté contre la dureté de Ferdinand II, il ſe jettoit, comme par déſeſpoir, dans les bras de Guſtave Adolphe; & dans d'autres, pouſſé à bout par les projets d'Oxenſtiern, il recherchoit l'appui de la cour de Vienne. Dans une incertitude continuelle, ſans force & ſans puiſſance, il tournoit de gré ou de force du côté du plus fort; & la fortune, qui paſſoit tous les jours des armées Impériales aux Suédoiſes, & des Suédoiſes aux Impériales, ſe plut à rendre ce prince la victime de ſa légéreté ; de ſorte que ſes alliés n'eurent jamais des avantages aſſez ſuivis pour les protéger, comme ils l'auroient dû, contre les entrepriſes de leurs ennemis communs.

FREDERIC GUILLAUME,
LE GRAND ELECTEUR.

FREDERIC GUILLAUME nâquit à Berlin le 6 février 1620. Il étoit digne du nom de GRAND, que ſes peuples & ſes voiſins lui ont donné d'une commune

commune voix. Le ciel l'avoit formé exprès pour rétablir par ſon activité l'ordre dans un pays où la mauvaiſe adminiſtration de la régence précédente avoit mis une confuſion totale, afin d'être le défenſeur & le reſtaurateur de ſa patrie, l'honneur & la gloire de ſa maiſon. Le mérite d'un grand roi étoit uni en lui à la fortune médiocre d'un électeur : au-deſſus du rang qu'il occupoit, il déploya dans ſa régence les vertus d'une ame forte & d'un génie ſupérieur; tantôt tempérant ſon héroiſme par ſa prudence, & tantôt s'abandonnant à ce bel enthouſiaſme qui enleve notre admiration. Il rétablit ſes anciens états par ſa ſageſſe, & en acquit de nouveaux par ſa politique. Il forma ſes projets, & lui-même les mit en exécution. Les effets de ſa bonne-foi, furent, qu'il aſſiſta ſes alliés; & les effets de ſa valeur, qu'il défendit ſes peuples. Dans les dangers imprévus il trouvoit des reſſources inopinées; & dans les petites choſes, comme dans les affaires importantes, il parut toujours également grand.

L'ÉDUCATION de ce prince avoit été celle d'un héros : il apprit à vaincre dans un âge où le commun des hommes apprend à bégayer ſes penſées. Le camp de Fréderic Henry d'Orange fut ſon école militaire : il aſſiſta aux ſiéges du fort de Schenk & de Breda.

SCHWARTZENBERG, miniſtre de George Guillaume, connoiſſant l'eſprit tranſcendant du jeune prince, l'éloigna de la cour de ſon pere, & le tint

en Hollande autant qu'il le put, ne ſentant pas ſes vertus aſſez pures pour qu'elles ſoutinſſent l'examen d'un ſurveillant auſſi éclairé. Le jeune prince vint cependant trouver ſon pere malgré le miniſtre; & il fit avec l'électeur le voyage de Pruſſe, où la mort de George Guillaume le mit en poſſeſſion de ſes états.

FREDERIC Guillaume avoit vingt ans lorſqu'il parvint à la régence: mais ſes provinces étoient en partie entre les mains des Suédois, qui avoient fait de l'électorat un déſert affreux, où l'on ne reconnoiſſoit les villages, que par des monceaux de cendres qui empêchoient l'herbe d'y croître; & les villes, que par des décombres & des ruines.

LES duchés de la ſucceſſion de Cleves étoient en proie aux Eſpagnols & aux Hollandois, qui en tiroient des contributions exorbitantes, & qui les pilloient ſous prétexte de les défendre.

LA Pruſſe, que Guſtave Adolphe avoit envahie peu de tems auparavant, ſaignoit encore des plaies qu'elle avoit reçues durant cette guerre.

DANS des conjonctures auſſi déſeſpérées, où ſon héritage étoit envahi par tant de ſouverains; prince ſans être en poſſeſſion de ſes provinces, électeur ſans en avoir le pouvoir, allié ſans avoir d'amis, Fréderic Guillaume commença ſa régence; & dans cette premiere jeuneſſe, qui étant l'âge des égaremens, rend à peine les hommes capables d'obéiſſance, il donna des marques d'une ſageſſe conſommée, & de toutes ces vertus qui le rendoient digne de commander aux hommes.

Il commença par établir de l'ordre dans ses finances : il proportionna sa dépense à sa recette, & se défit des ministres dont la mauvaise administration avoit le plus contribué aux malheurs de ses peuples. Le comte de Schwartzenberg, qui voyoit son autorité limitée, se démit de lui-même de ses emplois : il étoit gouverneur de la Marche, président du conseil, grand-chambellan, & grand-commandeur de Malte ; il avoit réuni sur lui toutes les charges importantes, il étoit plus souverain que son maître : & comme il avoit été une créature de la maison d'Autriche, il se réfugia à Vienne où il mourut la même année. Son fils, qu'il avoit fait élire coadjuteur de l'ordre & de la commanderie de Malte, ne fut point reconnu par l'électeur : ce prince lui fit de plus restituer tous les bailliages appartenans à l'état, que le comte son pere s'étoit appropriés.

Aprè's la mort de ce comte l'électeur envoya le baron de Borgsdorff à Spandaw & à Custrin, pour apposer son scellé sur les effets du défunt : les commendans de ses forteresses refuserent de lui obéir, sous prétexte qu'ils ne dépendoient que de l'empereur, auquel ils avoient prêté serment. Borgsdorff dissimula ; & sans relever par d'inutiles paroles l'insolence de ce refus, il fit observer Rochau, commandant de Spandaw, qu'il saisit un jour que par imprudence il étoit sorti de sa forteresse : l'électeur fit trancher la tête à ce sujet rebelle, comme il le méritoit ; & les commandans de ses autres places,

intimidés par cet exemple, se rangerent incontinent à l'obéissance.

LADISLAS, roi de Pologne, donna l'investiture de la Prusse à Fréderic Guillaume, qui la reçut en personne, & s'engagea de lui payer un tribut annuel de cent vingt mille florins, & de ne faire ni tréve ni paix avec les ennemis de cette couronne : le baron de Leben reçut celle de l'électorat, de l'empereur Ferdinand III; mais il n'obtint point celle des duchés de la succession de Cleves, parce que les différends pour cette succession n'étoient pas décidés entre les prétendans.

APRE's avoir satisfait à ces formalités, l'électeur
1643. ne pensa qu'aux moyens de retirer ses provinces d'entre les mains de ceux qui les avoient usurpées : il négocia, & sa politique le fit rentrer dans la possession de ses biens : il conclut une tréve (*) pour vingt ans avec les Suédois, qui évacuérent la plus grande partie de ses états : il paya cent quarante mille (**) écus aux garnisons Suédoises qui tenoient encore quelques villes, & leur fit livrer mille boisseaux de bled par an : il fit de même un traité avec les Hessois, qui lui remirent une partie du pays de Cleves dont ils s'étoient emparés; & il obtint des Hollandois l'évacuation de quelques autres villes.

LES puissances de l'Europe, enfin lassées d'une guerre dont le poids s'appesantissoit & qui de jour

(*) A Stockholm : Gotze & Leuchtmar furent ses envoyès.
(**) Qui font prés de 200 mille écus de notre monnoye.

en jour devenoit plus ruineuſe, ſentirent toutes un même déſir de rétablir la paix entre elles. Les villes d'Oſnabruck & de Munſter furent choiſies comme les lieux les plus propres pour ouvrir les conférences; & Fréderic Guillaume y envoya ſes miniſtres.

La multitude des matieres, la complication des cauſes, tant d'ambitieux à contenter; la religion, les prééminences, le compromis de l'autorité impériale & des libertés du corps Germanique; tout ce cahos énorme à débrouiller occupa les plénipotentiaires juſqu'à l'année 1647, qu'ils convinrent entre eux des articles principaux de la paix.

Nous ne raporterons point le traité de Weſtphalie dans toute ſon étendue, & nous nous contenterons de rendre compte des articles de ce traité qui ſont relatifs à cette hiſtoire.

La France, qui avoit épouſé les intérêts de la Suéde, demandoit que ce royaume conſervât la Poméranie, en dédomagement des frais que la guerre avoit coûtés à Guſtave Adolphe & à ſes ſucceſſeurs: & quoique l'Empire & l'électeur refuſaſſent de ſe déſiſter de la Poméranie, on convint enfin que Fréderic Guillaume céderoit aux Suédois la Poméranie citérieure, les îles de Rugen & de Wollin, les villes de Stettin, de Gartz, de Golnau & les trois embouchures de l'Oder: ajoutant que, ſi les deſcendans mâles de la ligne électorale venoient à manquer, la Poméranie & la nouvelle Marche retomberoient à la Suéde; & qu'en attendant il ſeroit permis aux

deux maiſons de porter les armes de ces provinces. En équivalant de cette ceſſion, on ſécularifa en faveur de l'électeur les évêchés de Halberſtadt, de Minden & de Camin, dont on le mit en poſſeſſion, de même que du comté de Hohenſtein & de Reichenſtein ; & il reçut l'expectative ſur l'archevêché de Magdebourg, dont Auguſte de Saxe étoit alors adminiſtrateur. Quand à la religon on convint que la Luthérienne & la Calviniſte ſeroient déſormais autoriſées dans le ſaint empire Romain.

CETTE paix, qui ſert de baſe à toutes les poſſeſſions & à tous les droits des princes d'Allemagne, dont Louis XIV devint le garant, fut publiée l'année 1648.

1648. L'ELECTEUR, dont on avoit ainſi fixé les intérêts, conclut l'année ſuivante un nouveau traité avec les Suédois pour le réglement des limites, & pour l'acquit de quelques dettes dont la Suéde ne voulut payer que le quart : ce ne fut que l'année 1650 que l'électorat, la Poméranie, & les duchés de Cleves, furent entiérement évacués par les Suédois & par les Hollandois.

1649.

1650.

LE duc de Neubourg penſa jetter alors les affaires dans la même confuſion dont on venoit de les tirer avec tant de peine : il s'aviſa de perſécuter avec rigueur les Proteſtans du duché de Juliers & de Berg : ſur quoi Frédéric Guillaume ſe déclara leur protecteur, & envoya ſon général Spar avec quelques troupes ſur le territoire du duc, lui faiſant en même

tems propoſer un accommodement par la médiation dés Hollandois.

CHARLES IV, duc de Lorraine, prince errant & vagabond, chaſſé de ſes Etats par la France, & qui avec un petit corps de troupes menoit plutôt la vie d'un Tartare que d'un ſouverain, vint dans ces entrefaites au ſecours du duc de Neubourg : ſon arrivée penſa faire évanouir les diſpoſitions pacifiques des deux partis : on s'accorda cependant : quant à l'ordre des poſſeſſions, on s'en tint au traité de Weſtphalie (*) ; & quant à la liberté de conſcience, à ceux qu'on avoit faits depuis l'année 1612, juſqu'à l'année 1647.

DANS ces tems il arriva en Suéde un événement, dont la ſingularité attira les yeux de toute l'Europe : 1654.
la reine Chriſtine abdiqua la couronne de Suéde en faveur de ſon couſin Charles Guſtave prince de Deux-Ponts. Les politiques, qui n'ont l'eſprit rempli que d'intérêt & d'ambition, condamnerent beaucoup cette reine : les courtiſans, qui cherchent des fineſſes partout, débitoient que l'averſion qu'elle avoit pour Charles Guſtave qu'on lui vouloit faire épouſer, avoit pouſſé cette princeſſe à quitter la ſouveraineté ; les ſavans la louerent trop de ce qu'elle avoit renoncé aux grandeurs par amour de la philoſophie : ſi elle avoit été véritablement philoſophe, elle ne ſe feroit point ſouillée du meurtre de Monaldeſqui, ni elle n'auroit regretté, comme elle le fit à Rome, les

(*) Les duchés de Cleves, de la Marck & de Ravenſberg échurent à l'électeur ; Juliers, Berg & Ravenſtein, au duc.

grandeurs qu'elle avoit quittées. Aux yeux des ſages la conduite de cette reine ne parut que biſarre : elle ne méritoit ni louange ni blâme d'avoir quitté le trône ; une action pareille n'acquiert de grandeur, que par l'importance des motifs qui la fait réſoudre, par les circonſtances qui l'accompagnent, & par la magnanimité dont elle eſt ſoutenue.

A peine Charles Guſtave fut-il monté ſur le trône, qu'il s'occupa des moyens de ſe ſignaler par les armes : il s'en falloit de ſix ans que la trève que Guſtave Adolphe avoit faite avec la Pologne, ne fût expirée : ſon deſſein étoit de porter Jean Caſimir (qui depuis l'an 1648 avoit été élu roi à la place de Ladiſlas) à renoncer aux prétentions que la couronne de Pologne formoit ſur celle de Suéde, & à lui céder la Livonie.

FREDERIC Guillaume, qui ſe défioit de Charles Guſtave, pénétra dès-lors quels étoient ſes deſſeins : mais pour flater ce prince, il termina par ſa médiation les démêlés que la régence Suédoiſe de Stade avoit avec la ville de Brême, relatifs aux libertés de cette ville anſéatique.

LES Suédois, qui publioient que leurs armemens ne regardoient que la Ruſſie, demanderent à l'électeur ſes ports de Pillaw & de Memel ; de même que Guſtave Adolphe avoit demandé à George Guillaume ſes forteresſes de Cuſtrin & de Spandaw. Les conjonctures avoient bien changé depuis ces tems-là ; & le prince, auquel les Suédois s'adreſſoient, étoit

bien un autre homme que George Guillaume. L'électeur rejetta avec hauteur les demandes qu'on lui avoit faites avec indiſcrétion ; ajoutant que, ſi l'intention du roi de Suéde étoit poſitivement d'attaquer la Ruſſie, il s'engageoit de fournir un corps de huit mille hommes pour cette guerre ; d'autant plus que les progrès des Moſcovites en Pologne lui faiſoient appréhender qu'ils ne s'approchaſſent de ſes frontieres. Cette défaite artificieuſe fit connoître aux Suédois, que l'électeur n'étoit ni timide ni dupe.

Il avertit cependant la république de Pologne du danger qui la menaçoit ; & celle-là le pria de l'aſſiſter de ſon artillerie, de ſes troupes & de ſes bons conſeils : cette priere fut ſuivie d'une ambaſſade, qui demanda ſa médiation afin de hâter ſon accommodement avec la Suéde ; & celle-ci, par un autre qui le preſſa de fournir des ſubſides pour ſubvenir aux frais de la guerre.

L'Électeur, qui connoiſſoit les délibérations tumultueuſes de cette République, incertaine dans ſes réſolutions, légere dans ſes engagemens, prête à faire la guerre ſans en avoir préparé les moyens, épuiſée par la rapine des grands, & mal obéie par ſes troupes, répondit qu'il ne pouvoit pas ſe charger des malheurs qu'il appréhendoit, ni ſacrifier le bien de ſes provinces pour ſauver cette république, qui payeroit ſes ſervices d'ingratitude

Afin d'aſſûrer la tranquillité de ſes états à la veille d'une guerre prête à s'allumer, il fit avec

les Hollandois une alliance défensive qui devoit durer huit ans : il rechercha l'amitié de Cromwel, cet usurpateur heureux qui sous le titre de protecteur de sa patrie, y exerçoit un despotisme absolu : il essaya de se lier avec Louis XIV, qui depuis la paix de Westphalie étoit devenu l'arbitre de l'Europe : il flatta de même la hauteur de Ferdinand III, afin de l'engager dans ses intérêts ; mais il ne reçut en réponse que de ces vaines paroles dont la politesse des ministres assaisonne l'âpreté des refus : Ferdinand III augmenta ses troupes, & l'électeur suivit son exemple.

1655. LES soupçons que l'électeur avoit eus des desseins des Suédois, ne tarderent pas à se confirmer : un corps de Suédois, commandé par le général de Vittenberg, traversa la nouvelle Marche sans en avoir fait la réquisition, & marcha vers les frontieres de la Pologne : à peine Steinbock attaqua-t-il ce royaume, que deux palatinats de la haute Pologne se rendirent à lui.

COMME tout l'effort de la guerre se portoit du côté des frontieres de la Prusse, l'électeur y marcha à la tête de ses troupes, afin d'être plus à portée de prendre des mesures, & de les exécuter avec promptitude : il conclut à Marienbourg une alliance défensive avec les états de la Prusse Polonoise, qui roula sur un secours mutuel de quatre mille hommes que se promettoient les parties confédérées, & sur l'entretien des garnisons Brandebourgeoises dans Ma-

rienbourg, Graudentz & quelques autres villes.

Les Suédois n'étoient pas alors les ſeuls ennemis de la Pologne : le Czar avoit pénétré juſqu'en Lithuanie dès l'année précédente : cette irruption avoit pour prétexte l'omiſſion frivole de quelques titres, que la chancellerie Polonoiſe avoit oublié de donner au Czar : & il étoit bien étrange qu'une nation qui ne ſavoit peut-être pas lire, fît la guerre à ſes voiſins pour la vetille grammaticale d'une adreſſe de Lettre.

Cependant les Suédois, profitant de l'embarras de leurs ennemis, faiſoient des progrès conſidérables : maîtres de la Pruſſe, ils y prirent des quartiers en s'approchant de Konigsberg : ces entrepriſes rendoient la ſituation de l'électeur plus dure de jour en jour : il touchoit au moment qu'il ne pouvoit plus conſerver ſa neutralité, ſans expoſer la Pruſſe à une ruine inévitable. Comme les Suédois lui avoient fait par pluſieurs repriſes des propoſitions 1656. avantageuſes, il s'attacha à leur fortune, & conclut à Konigsberg ſon traité avec cette Couronne, par lequel il ſe reconnoiſſoit vaſſal de la Suéde, & lui promettoit hommage de la Pruſſe ducale, à condition qu'on ſéculariſeroit l'évêché de Warmie en ſa faveur. Pour fortifier ſon parti, Frédéric Guilaume entra en alliance avec Louis XIV, qui lui garantit ſes provinces ſituées le long du Rhin & du Weſer. Il changea depuis, à Marienbourg, ſon traité avec les Suédois, en alliance offenſive : le roi & l'électeur

eurent ensuite une entrevue en Pologne, où ils convinrent des projets de leur campagne, & sur-tout des moyens de reprendre Warsovie des mains des Polonois, qui venoient d'en déloger les troupes Suédoises.

L'ÉLECTEUR marcha ensuite par la Mazovie, & joignit l'armée Suédoise au confluent du Bog & de la Vistule : les alliés passerent le Bog en même-tems que l'armée Polonoise passa la Vistule à Warsovie ; de sorte qu'il n'y avoit plus d'obstacle qui les séparât.

LES ministres de France, d'Avaugour, & de Londres se flattoient de concilier les esprits par le moyen de leurs négociations : ils passerent pour cet effet souvent d'un camp à l'autre ; mais les Polonois, fiers de leur nombre (*), méprisant les alliés dont les forces ne montoient qu'à seize mille hommes, rejetterent avec insolence toutes les propositions que leur firent ces médiateurs.

L'ARMÉE Polonoise étoit dans un camp retranché : sa droite s'étendoit vers un marais ; & la Vistule, qui couloit en ligne transversale de leur dos vers leur gauche, couvroit en même tems cette aîle : Charles Gustave & Frédéric Guillaume marcherent à eux le 28 de juillet de grand matin.

LE roi, qui menoit la premiere colonne, passa un petit bois, & appuya sa droite à la Vistule ; mais le terrein étoit si étranglé, qu'en se déployant il ne pouvoit présenter à l'ennemi qu'un front de dou-

(*) Ils avoient 40000 combattans.

ze escadrons & de trois bataillons : le camp des Polonois étoit fort de ce côté-là, & difficile à attaquer ; ce qui obligea le roi de rester en colonne, & la journée se passa en escarmouches & en canonades. L'électeur, qui commandoit la gauche, laissa le bois que le roi avoit passé, sur sa droite ; & comme la nuit survint, l'armée demeura dans cette position, sans repaître & sans quitter les armes, jusqu'au retour de l'aurore.

Le lendemain 29, l'électeur s'empara d'une colline qui étoit vers sa gauche, d'où il découvrit au-delà de ce petit bois une plaine propre à étendre ses troupes : il fit défiler sa colonne par sa gauche, en la déployant dans la plaine, & assurant son flanc par six escadrons qui le couvroient : les Tartares apperçûrent ce mouvement, & attaquerent l'électeur de tous côtés ; mais ils furent repoussés, & son aîle se forma entierement dans la plaine : sur quoi les Tartares firent une nouvelle tentative, qui leur réussit aussi mal que la premiere ; & ils se retirerent en confusion vers leur camp.

Le roi voyant qu'il étoit impossible d'attaquer le retranchement des ennemis du côté de la Vistule, se prépara à changer sa disposition : l'infanterie Polonoise, qui faisoit mine de sortir de son retranchement, le contint pendant un tems : mais quelques canons, qu'il mit en batterie vis-à-vis des ouvertures de ce retranchement, firent un si grand effet que toutes les fois que les troupes Polonoises

essayerent de déboucher, elles furent mises en confusion & contraintes d'abandonner leur entreprise : pendant ce tems Charles Gustave, changeant son ordre de bataille, retira ses troupes par le bois qu'il avoit passé la veille, & vint se former sur la plaine à la gauche des troupes que l'électeur avoit déja déployées.

L'ARMÉE Polonoise sortit alors de son retranchement par sa droite, & forma un front supérieur à celui des alliés : elle avoit disposé toute sa cavalerie sur sa droite, que couvroit un village garni d'infanterie, qui étoit flanqué & défendu par une batterie placée sur une éminence : le roi de Suéde se porta avec sa gauche sur leur flanc droit : aussitôt les Polonois mirent le feu au village, l'abandonnerent, & se rallierent derriere un village plus en arriere, qu'un marais couvroit : le roi les poursuivit, & leur gagna le flanc pour la seconde fois ; ce qui produisit de la part des Polonois un nouvel incendie de village, & une nouvelle retraite : dans ce danger la cavalerie Polonoise fit un effort général ; elle attaqua les alliés en flanc, en dos & de front tout à la fois : comme toutes les troupes étoient disposées pour les bien recevoir, la réserve repoussa ceux qui venoient par derriere ; les troupes qui étoient dans les flancs, ceux qui vinrent de ce côté-là ; & le corps de bataille les mit en désordre après quelque décharges, de sorte qu'ils fuyoient de tous les côtés : la nuit déroba pour cette fois une victoire complette

aux Suédois : ils attendirent, ſur le champ de bataille les armes à la main, que le jour vînt achever leur triomphe.

Le lendemain de bonne heure, le roi de Suéde jugea à propos de changer ſon ordre de bataille : il forma ſes deux premieres lignes d'infanterie, & mit ſa cavalerie ſur la troiſieme, à l'exception des cuiraſſiers & des dragons Brandebourgeois, que l'électeur mit à la droite de ſes troupes, trouvant l'occaſion convenable de s'en ſervir.

L'ennemi étoit demeuré en poſſeſſion d'un bois ſitué vis-à-vis de la gauche : on y détacha une brigade d'artillerie ſoutenue de cinq cens chevaux : après quelques décharges de canons, la cavalerie chaſſa l'ennemi du bois, & les alliés le firent occuper par deux cens fantaſſins : cette opération étoit d'autant plus néceſſaire, que tant que les ennemis reſtoient maîtres de ce bois, ils protégeoient leur cavalerie, de manierè qu'on auroit pû difficilement l'entamer : l'électeur attaqua alors la cavalerie Polonoiſe qui étoit en bataille ſur une hauteur, la culbuta dans un marais qu'elle avoit à dos, & la diſſipa entierement : l'infanterie ennemie, abandonnée de ſes gens de cheval, ayant perdu ſes canons dès la veille, ſans attendre les Suédois & les Brandebourgeois, s'enfuit dans une confuſion totale : elle paſſa en hâte la Viſtule dans un ſi grand déſordre, que beaucoup de monde ſe noya ; & ne ſe croyant pas même en ſûreté derriere cette riviere, elle aban-

donna Warſovie, qui ſe rendit dès le lendemain aux vainqueurs.

L'ARMÉE Polonoiſe perdit ſix mille hommes dans ces combats différens ; & les alliés, fatigués de tant de travaux & exténués de n'avoir point pris de nourriture depuis trois jours, ſe trouverent hors d'état de pourſuivre les vaincus.

JEAN Caſimir avoit aſſiſté en perſonne à la défaite de ſes troupes : la reine ſon épouſe & quelques-unes des premieres ſénatrices de ce royaume en avoient été les ſpectatrices du pont de la Viſtule ; mais elles ne ſervirent qu'à multiplier les embarras, la confuſion & la honte d'une déroute totale.

APRE'S que l'armée victorieuſe eut pris quelque repos, elle fit une marche de ſix milles d'Allemagne à la pourſuite des Polonois ; mais l'électeur laiſſa quelques troupes aux ordres du roi de Suéde, & retourna en Pruſſe avec le gros de ſon armée, pour en chaſſer des Tartares qui y faiſoient des incurſions. Comme il remarquoit le beſoin extrême que Charles Guſtave avoit de ſon aſſiſtance, il ſe ſervit de cette conjoncture avec tant d'habileté, qu'il obtint l'entiere ſouveraineté de la Pruſſe par le traité de Libau : la Suéde ne ſe réſerva que la ſucceſſion éventuelle de ce duché. L'électeur notifia à l'empereur le gain de la bataille de Warſovie : mais Ferdinand III, qui appréhendoit encore les Suédois, qui voyoit à contre-cœur la bonne intelligence qui regnoit entre eux & les Brandebourgeois, & qui de plus

plus envioit les ſuccès brillans de ces deux héros, ſe contenta de lui répondre : » Qu'il plaignoit les » Polonois d'avoir affaire à deux auſſi braves prin- » ces. »

L'EMPEREUR, qui étoit alors en paix avec tous ſes voiſins, crut qu'il étoit de ſa dignité de ſe mêler des troubles de la Pologne, ſoit pour défendre ce royaume, ſoit pour abaiſſer le roi de Suéde, ſoit pour en profiter lui-même : il envoya Hatzfeld à la tête de ſeize mille hommes au ſecours de cette république. Le Dannemarck épouſa également les intérêts de la Pologue en haine de la Suéde. Cette ligue puiſſante devenoit pour Guſtave un préſage certain de l'inconſtance de la fortune. Ferdinand III, non content d'aſſiſter les Polonois de ſes troupes, voulut les délivrer d'un ennemi redoutable ; & il ſollicita Frédéric Guillaume dans les termes les plus preſſans de ſe détacher des Suédois. 1657.

L'ÉLECTEUR, preſſé de tous les côtés, ſe réſolut de prévenir les loix de la néceſſité : il ſe prêta de bonne grace à ce qu'il n'étoit pas en état de refuſer : & prévoyant que l'empereur & le roi de Dannemarck pouvoient le contraindre de quitter le parti des Suédois, en faiſant une irruption dans ſes états d'Allemagne, il ſigna à Vélau ſa paix avec les Polonois. Cette couronne reconnut la ſouveraineté de la Pruſſe ; elle lui céda les bailliages de Lauenbourg & de Butau, en dédommagement de l'évêché de Warmie. La ville d'Elbing lui fut engagée moyen-

nant une ſomme d'argent ; & la ſucceſſion de Pruſſe fut étendue ſur ſes couſins les Marckgraves de la Franconie. La Pologne & le Brandebourg ſe promirent un ſecours réciproque de deux mille hommes : l'électeur évacua toutes les villes dépendantes de cette république où il avoit garniſon ; & ce traité important fut confirmé à Braunſberg.

COMME les anciennes liaiſons que l'électeur avoit eues avec la Suéde & avec la France, étoient rompues par la paix qu'il venoit de faire avec les Polonois, il trouva à propos d'y ſuppléer par des liaiſons nouvelles, & il fit une alliance avec l'empereur & le roi de Dannemarck. Par ce traité Ferdinand III s'engageoit de fournir ſix mille hommes, & Frédéric Guillaume un contingent de trois mille cinq cens hommes à celles des parties contractantes qui pourroient en avoir beſoin. L'archiduc Léopold, que dès l'année 1653, ſon pere avoit fait élire roi des Romains malgré la bulle d'or & contre l'intention de la plûpart des princes de l'Empire, remplit alors le trône impérial devenu vacant par la mort de l'empereur Ferdinand III.

CEPENDANT le roi de Suéde, irrité de ce que l'empereur & le roi de Dannemarck faiſoient avorter dès leur naiſſance les projets qu'il avoit ſur la Pologne, s'en vengea ſur le Seeland où il fit une irruption, & força le roi de Dannemarck à ſigner ſa paix à Rotſchild. A peine cette paix fut-elle couclue, que le roi de Dannemarck la rompit, & le retour

de la liberté détruisît l'ouvrage de la contrainte. Frédéric III de Dannemarck, quoiqu'aggresseur, sollicita les secours de l'empereur & de l'électeur contre la Suéde, & les obtint.

FREDERIC Guillaume, prêt à secourir le roi de Dannemarck, établit le prince d'Anhalt gouverneur de ses états pendant son absence : il partit de Berlin à la tête de sa cavalerie & de trois mille cuirassiers impériaux : il força les Suédois qui étoient dans le Holstein, à se retirer au-delà de l'Eider, & mit garnison Brandebourgeoise & Impériale à Gottorp : après avoir chassé les Suédois de l'île d'Aland, il mit ses troupes en quartier d'hiver en Jutland.

L'ANNÉE d'après, il ouvrit la campage par la prise de Fridérichsode & de l'île de Fionie. Mais l'entreprise qu'il forma sur l'île de Fuynen lui manqua, à cause que huit vaisseaux de guerre Suédois dissipérent les barques chargées de ses troupes de débarquement. 1658.

POUR diviser davantage les forces des Suédois, de Souches entra avec les Impériaux & deux mille Brandebourgeois (*) dans la Poméranie citérieure : lui & Starenberg s'emparerent de quelques petites villes de l'île de Wollin, & mirent le siége devant Stettin. Vürtz, qui en étoit commandant, fit une belle défense : la renommée annonça cette

(*) Le comte de Dhona y commandoit les troupes de l'électeur.

expédition en Dannemarck, où Wrangel commandoit les Suédois ; il vola au secours de la Poméranie, débarqua à Stralsund, surprit deux cens Brandebourgeois dans l'île d'Usedom, & jetta seize cens hommes de secours dans Stettin.

WÜRTZ ne laissa pas languir ce secours dans l'oisiveté : il fit une furieuse sortie, chassa les Impériaux de leurs approches, encloua leur canon, porta la terreur dans leur camp, & les contraignit de lever le siége qui avoit déja duré 46 jours.

LA guerre se rapprochoit des pays de Brandebourg, depuis que Wrangel avoit marché en Poméranie ; ce qui porta l'électeur à quitter le Jutland : il suivit Wrangel ; il prit Warnemund & Tripsée, battit en personne un détachement de trois cens chevaux auprès de Stralsund, & finit sa campagne par la prise de Demmin.

TANDIS que la guerre se faisoit vivement dans le Holstein & en Poméranie, les Suédois avoient délogé les Polonois du grand & du petit Werder & de la ville de Marienbourg dans la Prusse royale :
1660. ils en furent chassés l'année d'après par les Impériaux & les Polonois : & Polentz général de l'électeur fit une irruption en Courlande, où il leur prit quelques villes.

IL est nécessaire d'ajoûter pour le plus grand éclaircissement de ces faits militaires, que la plûpart des villes qui soutenoient des siéges alors, ne résisteroient pas vingt-quatre heures à la maniere dont on les attaque à présent, à moins qu'elles ne

fussent soutenues par une armée entiere.

CHARLES Gustave mourut à la fleur de son âge, parmi le trouble & les agitations où il avoit plongé le Nord : la minorité de son fils Charles XI, qui avoit cinq ans, modéra l'instinct belliqueux des Suédois, accoutumés à être animés par l'exemple de leurs maîtres. Jean Casimir roi de Pologne avoit abdiqué presque en même tems la Couronne, & les Polonois avoient élu à sa place Michel Coribut. Après la mort du roi de Suéde & l'abdication du Polonois, les animosités cesserent de part & d'autre.

LES parties belligérantes, qui soupiroient après la paix, ne demandoient que leur sûreté ; & comme elles se trouvoient toutes dans les mêmes dispositions, elles convinrent d'ouvrir les conférences dans l'abbaye d'Oliva proche de Dantzig. Comme l'ambition n'eut aucune part à ces négociations, elles parvinrent bientôt à une fin heureuse : on garantit à l'électeur le traité de Braunsberg, & l'on reconnut sa souveraineté de la Prusse. Les autres puissances convinrent entre elles de rétablir l'ordre des possessions, sur le pied qu'elles avoient été avant le commencement de cette guerre.

LES états de la Prusse se soumirent avec peine au traité de Braunsberg : ils prétendoient que la Pologne n'avoit aucun droit de disposer de leur liberté ; un gentilhomme nommé Rode, plus séditieux que les autres, fut arrêté ; & après que les premiers mouvemens de cette révolte se furent appaisés, l'élec-

teur reçut en perſonne l'hommage des Pruſſiens à Konigſberg.

1661. LA tranquillité, qui regnoit dans toute l'Europe, permit à l'électeur de tourner toute ſon attention au
1662. bien de ſes peuples : s'il devenoit le défenſeur de ſes états en tems de guerre, il n'en avoit pas moins la noble ambition de leur ſervir de pere en tems de
1663. paix : il ſoulageoit les familles ruinées par les ennemis ; il relevoit les murailles détruites des
1664. villes ; les déſerts devenoient des champs cultivés ; les forêts ſe changeoient en villages ; & des colonies de laboureurs nourriſſoient leurs troupeaux dans des endroits, que les ravages de la guerre avoient rendus l'aſile des bêtes ſauvages : l'œconomie rurale, cette induſtrie ſi mépriſée & ſi utile, étoit encouragée par ſes ſoins : on voyoit journellement quelques nouvelles créations ; & l'on parvint à former le cours d'une riviere artificielle, qui joignant la Sprée à l'Oder, facilitoit le commerce de ſes provinces, & abrégeoit le tranſport des marchandiſes tant pour la Baltique que pour l'Océan. Frédéric Guillaume étoit plus grand encore par la bonté de ſon caractère & par ſon application au bien public, que par ſes vertus militaires & ſa politique meſurée, qui lui faiſoient faire toutes choſes de la façon dont il le falloit pour réuſſir, & dans le tems où elles devoient être faites. La valeur fait les grands héros : l'humanité fait les bons princes.

1665. DURANT cette paix l'électeur reçut l'hommage

éventuel de l'archevêche de Magdebourg, & mit garnifon dans cette capitale: il réunit de même à fes domaines la feigneurie de Régenftein qui étoit un fief de la principauté de Halberftadt, & maintint fes droits contre les prétentions des ducs de Brunswick.

APRE'S avoir rapporté les foins que l'électeur prit pour l'intérieur du gouvernement, il fera néceffaire de marquer en peu de mots la part qu'il eut aux affaires générales de l'Europe: il envoya à l'empereur, que les Turcs attaquoient en Hongrie, un fecours de deux mille hommes fous le commandement du duc de Holftein: il affifta de même Michel Coribut roi de Pologne dans la guerre qu'il avoit à foutenir contre les infideles: ce fut auffi par fon entremife 1666.
que les fils du duc de Lunebourg s'accorderent touchant l'héritage paternel, & il ajufta avec le duc de Neubourg tous les différends qui reftoient à accommoder touchant la fucceffion de Cleves: les Suédois firent avec lui une alliance défenfive, & il conclut à la Haye une quadruple alliance avec le roi de Dannemarck, la république de Hollande & le duc de Brunfwick, à laquelle l'empereur accéda.

CES alliances, dont l'objet étoit d'affûrer la tranquillité de l'Allemagne, perdoient de leur force par leur nombre; elles dénotoient trop la fupériorité de la France & la foibleffe de l'Empire, dont tant d'états réunis pouvoient à peine s'oppofer à la puiffance d'un feul monarque.

ON vit bientôt combien ces précautions des prin- 1667.

ces de l'Empire étoient vaines. Louis XIV, qui commençoit à regner par lui-même, brûloit d'impatience de signaler son regne par quelque action digne d'attacher sur lui les regards de l'Europe : il marcha à la tête de son armée pour attaquer la Flandre Espagnole : une dot, qui n'avoit point été payée à Marie Thérese, fournit à la France le sujet d'un manifeste : quoique les raisons ne parûssent pas aussi valables à Madrid qu'à Paris, Louis XIV crut procéder selon les regles, en envahissant les Pays-Bas Espagnols alors défendus par peu de troupes.

La France, attentive à prévenir les ligues qui se formoient pour le soutien de l'Espagne, crut qu'il lui convenoit de ménager l'amitié de l'électeur ; & ce prince promit de ne point se mêler d'une guerre qui en effet lui étoit étrangere.

LOUIS XIV s'empara d'une partie de la Flandre Espagnole presque sans résistance ; l'hiver d'après il prit la Franche-comté par les soins du prince de Condé, qui envieux de la belle campagne que Turenne avoit faite en Flandre, voulut le surpasser par celle qu'il fit alors. Les Espagnols dans ce pressant besoin eurent recours aux Hollandois, qu'ils avoient autrefois opprimés & méprisés ; & cette république les protégea dans cette occasion contre les entreprises du roi de France. De Witt pensionnaire de Hollande, le chevalier Temple ministre d'Angleterre, & Dhona ambassadeur de Suéde, résolurent d'arrêter les progrès de Louis XIV. Bientôt après la Suéde,

la Hollande & l'Angleterre conclurent une alliance à la Haye: Louis XIV dissipa cet orage, en proposant lui-même la paix aux Espagnols, elle se conclut effectivement à Aix la chapelle. Les conditions en furent, que le roi garderoit les places de la Flandre qu'il avoit conquises, & qu'il rendroit la Franche-comté aux Espagnols. Les Hollandois auroient bien voulu qu'il eût rendu la Flandre; mais quelques soins qu'ils prissent pour y porter ce prince, ce fut d'autant plus inutilement qu'il étoit irrité des procédés des Hollandois, & que méditant de s'en 1669.
venger, la Flandre lui devenoit d'autant plus nécessaire. Les desseins, que Louis XIV formoit sur 1670.
les Provinces-Unies, n'étoient pas si cachés qu'il n'en transpirât quelque chose; ceux qui sont les moins intéressés dans les affaires, y sont souvent les plus clairvoyans. Frédéric Guillaume prévit que la paix que la France venoit de faire avec l'Espagne, pourroit devenir funeste aux Hollandois: il essaya de détourner l'orage qui menaçoit cette république: Louis XIV, bien loin d'adopter des sentimens aussi pacifiques, tâcha d'entraîner l'électeur lui-même dans la guerre qu'il vouloit faire aux Hollandois: il chargea de cette commission le prince de Furstenberg, qui se rendit à Berlin; & ce prince vit avec étonnement un souverain, qui préféroit les sentimens de l'amitié & de la reconnoissance aux amorces de l'intérêt & aux appas de l'ambition.

Il se forma bientôt une Ligue pour le soutien 1671.

des Provinces-Unies : l'électeur de Bandebourg & celui de Cologne, l'évêque de Munster & le duc de Neubourg, signerent ce traité à Bilefeldt : mais à peine cet engagement fut-il pris, que l'électeur de Cologne & le duc de Neubourg passerent dans le parti contraire.

1672. La Hollande, attaquée par la France en 1672, harcelée en même tems par l'électeur de Cologne & l'évêque de Munster, étoit dans une situation à n'oser attendre des secours de la générosité de ses alliés. Les malheureux font une expérience certaine du cœur humain; le déclin de leur fortune est comme un thermométre, qui indique en même tems le refroidissement de leurs amis. Leurs provinces étoient conquises par Louis XIV; leurs troupes, intimidées & fugitives; & la ville d'Amsterdam sur le point d'être prise : dans cet état comment osoient-elles espérer qu'un prince eût l'ame assez magnanime pour affronter les hasards que cette république avoit à craindre pour elle & pour ses défenseurs, en s'opposant au monarque le plus puissant & le plus heureux de l'Europe, dans le cours triomphant de ses prospérités ? Cependant ce défenseur se trouva; & Frédéric Guillaume eut l'ame assez grande pour conclure une alliance avec cette république, lorsque toute l'Europe comptoit la voir submergée par les flots, sur lesquels elle avoit regné avec un empire si absolu.

Il s'engagea de fournir un corps de vingt mille

hommes, dont la moitié devoit être à la paye de la république : l'électeur & la Hollande se promirent de plus de ne point faire de paix séparée avec leurs ennemis : peu de tems après l'empereur Léopold accéda à cette alliance.

CEPENDANT les succès rapides de Louis XIV avoient fait changer la forme du gouvernement de Hollande : le peuple, que la calamité publique & les intrigues du prince d'Orange rendoient furieux, accusa le pensionnaire de tous ses malheurs, & vengea sur les freres de Witt avec une cruauté inouie les maux que la Hollande avoit à souffrir. Guillaume d'Orange fut élu Stadthouder tumultuairement par le peuple ; & ce prince âgé de dix-neuf ans devint l'ennemi le plus infatigable que l'ambition de Louis XIV ait eu à combattre.

L'ELECTEUR, parent du nouveau Stadthouder, s'empressa de le secourir : à peine eut-il assemblé ses troupes, qu'il s'avança à Halberstadt, où Montécuculi le joignit avec dix mille Impériaux ; il continua incontinent sa marche vers la Westphalie. Sur le bruit de son approche, Turenne quitta la Hollande, prit quelques villes dans le pays de Cleves, & vint à sa rencontre à la tête de trente mille François. La ville de Groningue évacuée par l'évêque de Munster, & le siége de Mastricht levé par les François, furent les seuls fruits de cette diversion. L'électeur vouloit combattre Turenne, & marcher tout droit au secours des Hollandois ; mais Montécuculi, qui avoit des

ordres ſecrets de ne point agir offenſivement, ne voulut point y conſentir. Il allégua toute ſorte de mauvaiſes raiſons pour en diſſuader l'électeur, qui n'étant pas aſſez puiſſant pout agir avec ſes propres forces, fut contraint de ſe conformer aux intentions de l'empereur; il marcha donc du côté de Francfort au Mein, en donnant avis au prince d'Orange des raiſons de ſa conduite : cette marche obligea pourtant Turenne de repaſſer le Rhin à Andernach, & débarraſſa les Hollandois de trente mille ennemis.

TURENNE auroit été ſuivi, ſi la choſe n'avoit dépendu que de l'électeur : il avoit fait des préparatifs pour paſſer le Rhin à Nirſtein; mais Montécuculi s'y oppoſa hautement, & lui déclara que les Impériaux ne paſſeroient pas cette riviere : la campagne s'écoula ainſi infructueuſement, & l'électeur prit ſes quartiers d'hiver en Weſtphalie.

LES François profitetent de cette inaction : Turenne paſſa le Rhin à Wéſel, s'empara des duchés de Cleves & de la Marck, & s'avança vers le Wéſer; & l'évêque de Munſter tenta inutilement de prendre Bilefeld.

ON conſeilla à l'électeur de remettre ſes affaires à la déciſion d'une bataille : le prince d'Anhalt étoit de cet avis, & le fortifioit de bonnes raiſons : il ſoutint que ſi Turenne étoit battu, il ſeroit obligé de repaſſer le Rhin; & que s'il étoit vainqueur, il ne pouvoit pas pourſuivre les troupes vaincues, à

caufe qu'il fe feroit trop éloigné des frontieres de la France. L'électeur panchoit affez pout cet avis : c'étoit un dimanche; & les miniftres, autant timides vis-à-vis des François qu'envieux de la réputation du prince d'Anhalt, engagerent le prédicant à allonger fon difcours: le fermon dura près de trois heures; ce qui leur donna le tems d'arranger les chofes de façon que ce projet vint à manquer : les troupes de l'empereur refuferent d'agir, & l'électeur crut qu'il n'étoit pas affez fort pour fe mefurer feul contre la France, fans le fecours de fes alliés.

Ce prince, ne pouvant pas vaincre Turenne par les armes, le vainquit dans cette campagne par générofité. Un françois nommé Villeneuve, qui étoit dans le camp de Turenne, offrit à l'électeur d'affaffiner fon général : Frédéric Guillaume eut horreur de ce crime, & avertit Turenne de fe garder du traître, ajoûtant qu'il embraffoit avec plaifir l'occafion de lui témoigner que l'eftime qu'il avoit pour fon mérite, n'étoit point altérée par le mal que les François avoient fait fouffrir à fes provinces.

Les Hollandois devoient les fubfides qu'ils s'é- 1673.
toient chargé de payer : l'empereur & l'Efpagne n'avoient point encore pris parti contre la France, & toutes les provinces que l'électeur poffédoit en Weftphalie étoient perdues : tant de raifons jointes à fon impuiffance difpoferent Frédéric Guillaume à faire fon accommodement avec la France : la paix fut conclue à Woffen, & Louis XIV la ratifia dans

ſon camp devant Maſtricht : on lui rendit toutes ſes provinces, à l'exception des villes de Retz & de Wéſel, que les François garderent juſqu'à ce que la paix avec la Hollande fût conclue : l'électeur promit de ne plus aſſiſter les Hollandois, ſe réſervant toutefois la liberté de défendre l'Empire au cas qu'il fût attaqué : le reſte de ces articles de paix rouloit ſur l'indemniſation des dommages qu'avoient faits les troupes Françoiſes, que Louis XIV promit de payer à l'électeur. Tous les efforts qu'il fit pour diſpoſer le roi de France à comprendre les Hollandois dans cette paix, furent inutiles : il s'étoit sacrifié pour ſauver cette malheureuſe république. Si tant de princes plus puiſſans que lui euſſent imité en partie ſa généroſité, la Hollande auroit été ſauvée plutôt, & l'électeur ne ſe ſeroit pas vû contraint de plier ſous la puiſſance du roi le plus formidable de l'Europe.

Louis XIV avoit terraſſé les Hollandois, obligé leurs alliés à les abandonner, & contenu les deux maiſons d'Autriche dans l'inaction : cependant l'arc de triomphe, qu'on lui fit ériger devant la porte ſaint Denis pour la conquête de la Hollande, n'étoit pas encore achevé que cette conquête fut perdue. Les François avoient occupé trop de places, ce qui affoiblit conſidérablement leurs armées : ils avoient négligé de s'emparer d'Amſterdam, l'ame de cet état : les Hollandois lâcherent leurs écluſes pour ſe ſauver : Turenne ne put empêcher la jonction du

prince d'Orange & de Montécuculi : toutes ces choſes jointes enſemble firent perdre aux François leur avantage, & les contraignirent d'évacuer la Hollande. Louis XIV, afin de regagner la ſupériorité d'un autre côté, s'empara de la Franche-comté : Turenne entra dans le Palatinat ; ſes troupes y commirent des excès énormes. L'électeur Palatin, qui de ſon château avoit vû bruler pluſieurs villages, s'en plaignit à la diéte ; & l'empereur, qui avoit tranquillement vû ſubjuguer la Hollande, ſortit de ſa léthargie pour ſecourir l'Empire : il rompit avec le roi de France ; & c'eſt peut - être la ſeule guerre que la maiſon d'Autriche ait entrepriſe pour la ſûreté & la défenſe de l'Allemagne. 1674.

LÉOPOLD ſe joignit à l'Eſpagne & à la Hollande ; & Frédéric Guillaume s'engagea de conduire ſeize mille hommes au ſecours de l'Empire : les Hollandois & les Eſpagnols lui promirent de le ſoulager en partie dans l'entretien de ſes troupes. Comme Louis XIV attaquoit l'Empire, la réſolution que l'électeur prit dans cette occaſion de le ſecourir, n'étoit point contraire aux engagemens qui ſubſiſtoient avec la France depuis la paix de Woſſen.

LE commencement de cette campagne fut malheureux pour les alliés ; le prince d'Orange venoit d'être battu à Senef par le prince de Condé : Turenne, qui avoit paſſé le Rhin à Philipſbourg, remporta une victoire ſur le vieux Caprara, combattit le duc de Lorraine Charles IV à Sintzheim, & mar-

cha de-là à Holtzheim, où il défit Bournonville qui commandoit un gros corps d'Impériaux.

L'ÉLECTEUR passa le Rhin à Strasbourg, & joignit Bournonville peu de jours après sa défaite: il trouva les généraux qui commandoient cette armée, divisés & animés les uns contre les autres, & plus occupés à se nuire qu'à vaincre les ennemis.

DEPUIS la jonction des Brandebourgeois, l'armée impériale étoit forte de plus de cinquante mille hommes: l'électeur, qui cherchoit la gloire & qui vouloit combattre, pressa Bournonville d'y consentir, mais vainement: l'armée prit le camp de Kokersberg: les Brandebourgeois s'emparerent du petit château de Woselsheim: & Turenne, qui méditoit un plus grand coup, repassa la Sarre & se retira en Lorraine.

AINSI se perdit infructueusement cette campagne, où les troupes de l'Empire manquant de profiter de leur supériorité, laisserent à leurs ennemis le tems & les moyens de leur porter les coups les plus dangereux: l'électeur établit ses quartiers depuis Colmar jusqu'à Mast-Munster, & les Impériaux bloquerent Brisac.

TURENNE étoit toujours bien fort vis-à-vis d'une armée où regnoit la discorde: il reçut un secours de dix mille hommes de l'armée de Flandre: après avoir reculé comme Fabius, il avança comme Annibal.

L'ÉLECTEUR avoit prévû ce qui devoit arriver, &

& il avoit conseillé à Bournonville à différentes reprises de resserrer ses quartiers éparpillés. Bournonville étoit confiant ; la retraite des François l'endormoit dans une sécurité dont on ne put pas le faire sortir ; il ne voulut jamais consentir à rapprocher ses quartiers. Cependant Turenne passe les défilés de Tan & de Bedfort ; pénétre dans les quartiers des Impériaux ; en enleve deux ; fait prisonnier un régiment de dragons (*) Brandebourgeois ; bat Bournonvillle dans le Sundgaw auprès de Muhlhausen, & poursuit ce général qui se joint en hâte à l'électeur, qui avoit assemblé ses troupes à Colmar. Turenne arrive ; il présente sa premiere ligne vis-à-vis du front de ce camp qui étoit inattaquable, & le tourne avec la seconde. L'électeur, posté dans un terrein serré, pris en flanc par Turenne & contrarié par Bournonville, décampa pendant la nuit & repassa le Rhin à Strasbourg.

Les Impériaux leverent le siége de Brisac, & les François devinrent les maîtres de l'Alsace.

FRÉDERIC Guillaume prit ses quartiers en Franconie avec ses Brandebourgeois : les mauvais succès que l'électeur eut dans cette campagne, ne doivent pas surprendre ceux qui connoissent les principes selon lesquels se conduit la Cour de Vienne.

LES ministres de l'Empereur étoient bien inférieurs aux ministres du roi France, & Bournon-

(*) Régiment de Spar.

ville ne pouvoit pas se comparer à Turenne.

A Vienne, des ministres qui n'étoient que politiques, dressoient dans la retraite de leurs cabinets des projets de campagne qui n'étoient point militaires ; & ils prétendoient mener les généraux par la lisiere, dans une carriére où il faut voler pour la remplir.

A Versailles, des ministres qui savoient que le détail des expéditions militaires n'étoit pas leur fort, s'en tenoient aux idées générales des projets de campagne, & croyoient les Condé & les Turenne d'assez grands hommes pour s'en rapporter à eux sur la maniere de les exécuter. (*)

LES généraux François, presque souverains dans leurs armées, s'abandonnoient à la libre impulsion de leur génie : ils profitoient de l'occasion lorsqu'elle se présentoit : au lieu que les ennemis la perdoient souvent par l'envoi de Couriers, qui demandoient à l'empereur la permission d'entreprendre des choses qui n'étoient plus faisables à leur retour.

L'EMPEREUR, qui dans ses armées décoroit l'électeur de la représentation, ne mettoit sa confiance qu'en ses propres généraux : de-là vint que

(*) Le cardinal de Richelieu montrant un jour sur une carte l'endroit où Bernard de Weimar devoit passer une riviere, le général Allemand lui donna séchement sur les doigts, & lui dit : » M. le cardinal, votre doigt n'est pas » un pont ».

Montécuculi fit manquer les projets de la campagne de 1672, & que Bournonville fut cause des malheurs qu'on éprouva en Alsace. Le conseil de Vienne qui n'étoit point sur les lieux, intimidé par la perte des batailles de Senef, de Sintzheim & de Holtzeim, pensoit que l'Allemagne seroit perdue s'il risquoit la quatriéme : ajoûtons à cela la mésintelligence des généraux de l'empereur ; & ces raisons prises ensemble firent que Frédéric Guillaume ne parut jamais aussi admirable à la tête des Impériaux qu'à la tête de ses propres troupes.

PENDANT que Turenne assûroit les frontieres de la France par son habileté, le conseil de Louis XIV travailloit à le débarasser d'un ennemi dangereux : & afin de séparer Frédéric Guillaume des Impériaux, la France lui suscita une diversion qui le rappella dans ses propres états. 1675.

QUOIQU'EN 1673, la Suéde eût fait une alliance défensive avec l'électeur, la France trouva le moyen de la rompre ; & Wrangel entra dans les Marches de Brandebourg à la tête d'une armée Suédoise.

LE prince d'Anhalt, qui en étoit gouverneur, se plaignit amèrement de cette irruption : Wrangel se contenta de lui répondre que les Suédois se retireroient avec leurs troupes, dès que l'électeur auroit fait sa paix avec la France.

LE prince d'Anhalt informa l'électeur de la désolation de ses états, & des pillages que les

Suédois y exerçoient ; & comme il avoit trop peu de troupes pour se présenter devant une armée, l'électeur approuva qu'il se renfermât dans Berlin pour y attendre son arrivée.

TANDIS que les troupes Brandebourgeoises se refaisoient des fatigues de la campagne d'Alsace dans les quartiers d'hiver de la Franconie, les paysans de la Marche desespérés des vexations des Suédois s'attrouperent, & remporterent quelques avantages sur leurs ennemis : ils avoient formé des compagnies : l'on voyoit dans leurs drapeaux le nom de l'electeur, avec cette légende :

POUR LE PRINCE ET POUR LA PATRIE,
NOUS SACRIFIONS NOTRE VIE.

WRANGEL, qui tenoit pourtant une espèce d'ordre parmi les Suédois, tomba malade ; & son inaction augmenta les concussions & les pillages : les églises n'étoient point épargnées, & l'avidité intéressée du soldat le poussa aux plus grandes cruautés.

LES Marches, qui soupiroient après leur libérateur, ne l'attendirent pas longtems : Frédéric Guillaume, qui se préparoit à se venger de la mauvaise foi des Suédois, partit de ses quartiers de la Franconie, & arriva le 11 de juin à Magdebourg : il fit fermer les portes de cette forteresse incontinent après son arrivée, & il usa de toutes les précautions possibles pour dérober aux ennemis les nouvelles de

son approche. L'armée passa l'Elbe vers le soir, & arriva par des chemins détournés la nuit d'après aux portes de Rathenau : il fit avertir de son arrivée le baron de Brist (*), qui étoit dans cette ville, & concerta avec lui en secret des moyens de surprendre les Suédois.

BRIST s'acquitta habilement de sa commission : il donna un grand souper aux officiers du régiment de Wangelin, qui étoient en garnison à Rathenau : les Suédois s'y livrerent sans retenue aux charmes de la boisson ; & pendant qu'ils cuvoient leur vin, l'électeur fit passer la Havel sur différens bateaux à des détachemens d'infanterie, pour assaillir la ville de tous les côtés.

LE général Dorffling, se disant commandant d'un parti Suédois poursuivi par les Brandebourgeois, entra le premier dans Rathenau : il fit égorger les gardes, & en même tems toutes les portes furent forcées : la cavalerie nétoya les rues ; & les officiers Suédois eurent de la peine à se persuader à leur réveil, qu'ils étoient prisonniers d'un prince, qu'ils croyoient encore avec ses troupes dans le fond de la Franconie. Si dans ces tems les postes avoient été établies comme des nôtres, cette surprise auroit presque été impossible ; mais c'est le propre des grands hommes de mettre à profit jusqu'aux moindres avantages.

(*) Il étoit conseiller de province & très-attaché à l'électeur.

L'ÉLECTEUR, qui ſavoit de quel prix ſont les momens à la guerre, n'attendit point à Rathenau que toute ſon infanterie l'eût joint : il marcha avec ſa cavalerie droit à Nauen, afin de ſéparer le corps des Suédois qui étoit auprès de Brandebourg, de celui qui étoit auprès de Havelberg : quelque diligence qu'il fît dans cette conjoncture déciſive, il ne put point prévenir les Suédois, qui avoient quitté Brandebourg au bruit de ſon approche, & s'étoient retirés par Nauen une heure avant qu'il arrivât : il les ſuivit avec vivacité ; & il apprit par la dépoſition des priſonniers & des déſerteurs, que ce corps marchoit à Fehrbellin, où il s'étoit donné rendez-vous avec celui de Havelberg.

L'ARMÉE Brandebourgeoiſe conſiſtoit en cinq mille ſix cens chevaux : elle n'avoit point d'infanterie, & menoit cependant douze canons avec elle. Les Suédois comptoient dix régimens d'infanterie & huit cens dragons dans leur camp. Malgré l'inégalité du nombre & la différence des armes, l'électeur ne balança point d'aller aux ennemis afin de les combattre.

LE 18 de juin il marche aux Suédois : il confie ſeize cens chevaux de ſon avant-garde au prince de Hombourg, avec ordre de ne rien engager, mais de reconnoître l'ennemi. Ce prince part ; & après avoir traverſé un bois, il voit les troupes Suédoiſes campées entre les villages de Hackenberg & de Tornow, ayant un marais à leur dos, le pont de

Fehrbellin au-delà de leur droite, & une plaine rase devant leur front : il pousse les grandes gardes, les poursuit & les mene battant jusqu'au gros de leur corps ; les troupes sortent en même tems de leur camp, & se rangent en bataille : le prince de Hombourg, plein d'un courage brillant, s'abandonne à sa vivacité, & engage un combat qui auroit eu une fin funeste, si l'électeur averti du danger dans lequel il se trouvoit, ne fût accouru à son secours.

Frederic Guillaume, dont le coup-d'œil étoit admirable & l'activité étonnante, fit dans l'instant sa disposition : il profita d'un tertre pour y placer sa batterie ; il en fit faire quelques decharges sur les ennemis : l'infanterie Suédoise en fut ébranlée : & lorsqu'il vit qu'elle commençoit à flotter, il fondit avec toute sa cavalerie sur la droite des ennemis, l'enfonça & la défit : les régimens Suedois du corps d'Ostrogothie furent entierement tailles en piéces ; la déroute de la droite entraîna celle de la gauche ; les Suédois se jetterent dans des marais où ils furent tués par les paysans, & ceux qui se sauverent, s'enfuirent par Fehrbellin, où ils rompirent le pont derriere eux.

Il est digne de la majesté de l'histoire, de rapporter la belle action que fit un écuyer de l'électeur dans ce combat : l'électeur montoit un cheval blanc : Froben son écuyer s'apperçut que les Suédois tiroient plus sur ce cheval, qui se distinguoit

par sa couleur, que sur les autres : il pria son maître de le troquer contre le sien, sous prétexte que celui de l'électeur étoit ombrageux ; & à peine ce fidele domestique l'eut-il monté quelques momens, qu'il fut tué & sauva ainsi par sa mort la vie à l'électeur.

Ce prince, qui n'avoit point d'infanterie, ne put ni forcer le pont de Fehrbellin, ni poursuivre l'ennemi dans sa fuite : il se contenta d'établir son camp sur ce champ de bataille, où il avoit acquis tant de gloire : il pardonna au prince de Hombourg, d'avoir exposé avec tant de légereté la fortune de tout l'état, en lui disant : » Si je vous jugeois selon la rigueur des loix militaires, vous auriez mérité de perdre la vie ; mais à Dieu ne plaise que je ternisse l'éclat d'un jour aussi heureux, en répandant le sang d'un prince qui a été un des principaux instrumens de ma victoire ! »

Les Suédois perdirent deux étendarts, huit drapeaux, huit canons, trois mille hommes, & grand nombre d'officiers, dans cette journée aussi célébre que décisive.

Dorffling arriva avec l'infanterie, les poursuivit le lendemain, fit beaucoup de prisonniers, & reprit avec leur bagage une partie du butin qu'ils avoient fait dans les Marches de Brandbourg. L'armée Suédoise, qui étoit fondue & réduite à quatre mille combattans, se retira par Ruppin & Witstock, dans le duché de Mecklenbourg.

Peu de capitaines ont pû se vanter d'avoir fait une campagne pareille à celle de Fehrbellin : l'électeur forme un projet aussi grand que hardi, & l'exécute avec une rapidité étonnante : il enleve un quartier des Suédois, lorsque l'Europe le croyoit encore en Franconie : il vole aux plaines de Fehrbellin, où les ennemis s'assembloient : il rétablit un combat engagé avec plus de courage que de prudence ; & avec un corps de cavalerie inférieur & harassé des fatigues d'une longue marche, il parvient à battre une infanterie nombreuse & respectable, qui avoit subjugué par sa valeur l'Empire & la Pologne : par l'habileté de sa conduite, il laisse à juger ce qu'il auroit fait, s'il avoit été le maître d'agir en Alsace selon sa volonté : cette expédition aussi brillante que valeureuse, mérite qu'on lui applique le VENI, VIDI, VICI, de César : il fut loué par ses ennemis, béni par ses sujets ; & sa postérité datte de cette fameuse journée, le point d'élévation où la maison de Brandebourg est parvenue dans la suite.

Les Suédois battus par l'électeur furent déclarés ennemis de l'Empire, pour l'avoir attaqué dans un de ses membres : s'ils avoient été secondés de la fortune, peut-être auroient-ils trouvé des alliés.

L'Électeur, fort des secours des Impériaux & des Danois, attaqua à son tour les Suedois dans leurs provinces : il entra en Poméranie, & se rendit maître des trois principaux passages de la Pene,

LES Brandebourgeois prirent la ville de Wolgaſt & l'île de Wollin ; Wiſmar ne ſe rendit aux Danois, qu'après que le prince de Hombourg les eut joints avec un renfort des troupes électorales.

1676. LES intérêts qui lioient également le roi de Dannemarck & le grand électeur dans la guerre qu'ils faiſoient aux Suédois, furent reſſerrés plus étroitement, par une alliance qu'ils conclurent enſemble au commencement de l'anné 1676.

LA forte garniſon que les Suédois avoient à Stralſund, incommodée du voiſinage des troupes Brandebourgeoiſes, tenta pendant l'hiver de les déloger de l'île de Wollin : Mardefelt y paſſa avec un détachement Suédois, & aſſiégea les troupes électorales qui en défendoient la capitale. La vigilance du maréchal Dorffling leur fit payer aſſez cher leur entrepriſe : il raſſembla quelques-uns de ſes quartiers, paſſa dans l'île de Wollin, battit Mardefelt, & l'auroit entierement défait, ſi le Suédois n'eut gagné ſes vaiſſeaux en hâte, & ne ſe fut ſauvé à Stralſund.

AU commencement de la campagne, la Baltique ſe vit couverte de deux puiſſantes flottes, qui bloquerent les Suédois dans leurs ports, & les empêcherent d'envoyer des ſecours en Poméranie : l'une étoit la flotte que les Hollandois envoyoient au ſecours des alliés, commandée par l'amiral Tromp le plus grand marin de ſon ſiécle ; & l'autre étoit celle du roi de Dannemarck, ſous les ordres de

l'amiral Juhl, qui ne le cédoit guères en réputation au premier : les capres Brandebourgeois se distinguerent même dans cette campagne, & firent des prises sur les Suédois.

CETTE nation, prévoyant qu'il lui seroit impossible de résister au nombre d'ennemis qu'elle venoit de s'attirer, hazarda quelques proposition de paix, pour détacher l'électeur de ses alliés, & peut-être même pour le commettre avec eux : voici comme la Suéde s'y prit.

WANGELIN, qui avoit été fait prisonnier à Rathenau, fit quelques ouvertures, promit de grands avantages, & se servit de toutes les séductions de la politique, pour engager l'électeur à se réconcilier avec la Suéde : mais Frédéric Guillaume, loin d'entrer dans aucune négociation, rejetta loin de lui des propositions aussi contraires à sa gloire.

IL se mit à la tête de ses troupes, & prit Anclam malgré l'opposition qu'y mit le général Konigsmarck. Il tourna ensuite ses armes victorieuses vers Stettin, qu'il se contenta de bloquer, la saison étant trop avancée pour en faire le siége dans les formes.

LA campagne suivante s'ouvrit sur mer par une bataille navale, où la flotte Suédoise fut défaite par celle des Danois. Charles XI, qui n'avoit été que pupille jusqu'alors, parvenu à l'âge de majorité, commença à paroître comme roi : il se mit à la tête de son armée ; & pour son coup d'essai il gagna la 1677.

fameuſe bataille de Lunden en Scanie, où Chriſ-tian V fut mis en fuite, après avoir laiſſé ſix mille hommes ſur la place.

LA fortune des Suédois, qui prévaloit contre le roi de Dannemarck, devenoit impuiſſante contre l'électeur : cette campagne de Poméranie fut pour les Suédois une des plus malheureuſes.

L'ÉLECTEUR, qui pendant l'hiver avoit bloqué Stettin, fit ouvrir la tranchée le 6 de juin devant cette place : les Brandebourgeois attaquerent cette ville par la rive gauche de l'Oder ; & les Lunebourgeois, qui s'étoient joints à l'électeur, pouſſerent leurs approches du côté de la rive droite de cette riviere : le ſiége dura ſix mois de tranchée ouverte.

LES fortifications de Stettin conſiſtoient dans des boulevarts de terre, entourés d'un foſſé & défendus par une mauvaiſe contreſcarpe ; quelques redoutes étoient ſes ſeuls ouvrages extérieurs : ſelon la méthode dont on ſe ſert pour aſſiéger les places à préſent, cette bicoque auroit été incapable de faire une longue réſiſtance : alors les troupes de l'électeur, accoutumées aux guerres de campagne, n'avoient point l'expérience des ſiéges : elles étoient excellentes pour des coups de main ; mais elles menoient peu de gros canons, peu de mortiers avec elle ; & elles manquoient ſur-tout d'habiles ingénieurs.

STETTIN capitula le 14 décembre : la garniſon étoit réduite à trois cens hommes, & les relations

de ces tems assûrent que les assiégeans y perdirent dix mille hommes : il paroît cependant clairement que ce nombre a été grossi, soit que ces auteurs crussent qu'un siége ne devenoit fameux qu'à proportion du monde qu'il coûtoit, soit qu'ils fussent trompés eux-mêmes par de fausses nouvelles : les plus grandes forteresses maçonnées, casematées & minées, que de grandes armées assiégent, ne coûtent pas aussi cher aux princes qui les prennent, que ce mauvais retranchement coûta, selon ces auteurs, aux Brandebourgeois.

Après la prise de cette ville les Lunebourgeois se retirerent chez eux.

Les avantages brillans que l'électeur remporta sur ses ennemis, ne firent pas sur la cour Impériale l'impression favorable à laquelle on devoit s'attendre : l'empereur vouloit avoir de foibles vassaux & de petits sujets, & non pas des princes riches & des électeurs puissans : comme sa politique tendoit au despotisme, il comprenoit de quelle importance il étoit de tenir les princes dans la médiocrité & dans l'impuissance : ses conseillers (& entr'autres un certain Hocherus) eurent même l'impudence de dire : » Qu'on voyoit à Vienne avec » chagrin, qu'un nouveau roi des Vandales s'ag» grandît sur les bords de la Baltique ». Ou il falloit le souffrir & se taire, ou il falloit avoir des moyens pour l'empêcher.

Pendant que les expéditions militaires de l'é- 1678.

lecteur n'étaloient qu'une suite de prospérités & de triomphes, Louis XIV donnoit des loix à l'Europe, & lui prescrivoit des conditions de paix. Par ce traité la France resta en possession de la Franche-Comté qui lui fut annexée pour jamais, d'une partie de la Flandre Espagnole, & de la forteresse de Fribourg. Après que cette paix eut été signée à Nimegue, le prince d'Orange tenta vainement de la rompre, en livrant l'inutile combat de Saint Denys, où le duc de Luxembourg triompha malgré la ruse & la mauvaise foi de son adversaire. Les Hollandois, en faisant cette paix, avoient pensé à eux & point à leurs alliés : Frédéric Guillaume leur reprocha leur ingratitude, mais la chose étoit dès-lors sans reméde.

La France proposa à l'électeur, de rendre aux Suédois les conquêtes qu'il avoit faites sur eux, & de les indemniser des frais de la guerre : il auroit été difficile que Louis XIV eût prescrit des conditions plus humiliantes, à un prince abbattu par ses défaites : aussi l'électeur n'en voulut-il point entendre parler : ses vœux s'élevoient plus haut, & il espéroit de conserver par des traités ce qu'il avoit acquis par des combats : il gagna plus par ses négociations à la paix de Westphalie, qu'il ne gagna pendant tout le cours de sa vie par les armes & par ses nombreuses victoires.

La guerre continua en Poméranie : les Suédois enleverent sur l'île de Rugen deux détachemens,

l'un Danois, l'autre Brandebourgeois, chacun fort de ſix cens hommes : & le roi de Dannemarck perdit Chriſtiania & l'île de Blékingen.

La fortune de l'électeur, ou (pour mieux dire) ſon habileté, n'étant aſſujettie à aucun haſard, parut dans cette guerre également ſtable : il reçut un ſecours de quatre mille Lunebourgeois, avec leſquels & à l'aide des vaiſſeaux Danois il fit une deſcente dans l'île de Rugen, en chaſſa les Suédois, & leur enleva la Fehrſchantz : il s'empara tout de ſuite de l'île de Bornholm, paſſa à Stralſund, & fit bombarder cette ville avec tant de vivacité qu'elle ſe rendit au bout de deux jours : il termina enfin cette belle campagne par la priſe de Gripſwalde.

Il ſembloit que la fortune ſe plût à fournir des occaſions à ce prince, où il pût déployer ſes grands talens : à peine avoit-il fini ſa campagne, qu'il apprit que le général Horn étoit venu de la Livonie inonder la Pruſſe avec ſeize mille Suédois.

Il reçut cette nouvelle ſans étonnement, & y remédia ſans embarras : ſon eſprit fertile en expédients lui fourniſſoit en foule des projets, dont il ne lui reſtoit à faire que le choix & l'application : il penſa & il exécuta dans le même moment : le général Gortz fut détaché avec trois mille hommes ; il arriva heureuſement à Konigſberg, où il ſe joignit à Hohendorff, & ſe tint dans l'inaction juſqu'à l'arrivée de l'électeur.

Pour fortifier ſon parti, Frédéric Guillaume fit

une alliance défensive avec ces mêmes Hollandois; qui l'avoient abandonné avec tant de lâcheté : il les dispensa de lui payer les subsides arriérés, leur fit la cession réelle du Fort de Schenck, & n'en reçut en récompense que de frivoles garanties, que ces républicains ingrats refuserent même d'accomplir.

LES Suédois avançoient en attendant, & faisoient des progrès en Prusse : ils avoient brûlé en passant le fauxbourg de Memel, & s'étoient emparés de Tilsé & d'Insterbourg ; leurs troupes s'étoient étendues, & leurs partis couroient tout le pays.

1679. L'ÉLECTEUR répara bientôt ces pertes par sa prodigieuse diligence : le 10 de janvier il part de Berlin, se met à la tête de neuf mille hommes, avec lesquels Dorffling avoit pris les devans ; il passe la Vistule le 15, précédé par la terreur de son nom, qui étoit devenu redoutable aux Suédois : Horn se confond à son approche ; il perd l'espérance de résister au vainqueur de Fehrbellin ; il se retire, & ses troupes se découragent : Gortz profite de ce trouble, le suit, le harcele, le retarde ; & ce commencement de désordre fait perdre huit mille hommes aux Suédois : un grand nombre de paysans, qui s'étoient joints au corps de Gortz, se jetterent sur les traîneurs & sur ceux qui s'écartoient de l'armée Suédoise, les firent prisonniers, ou les massacrerent.

L'ÉLECTEUR, qui ne perdoit pas ses momens dans

dans l'oisiveté, se trouvoit sur les bords du Frisch-Haff; il avoit fait préparer des traîneaux, sur lesquels il mit toute son infanterie & ses troupes dans l'ordre où elles devoient combattre : la cavalerie à leurs côtés suivoit l'électeur, qui faisoit de cette façon étrange & nouvelle sept grands milles d'Allemagne par jour ; on étoit surpris de voir cette course de traîneaux d'une armée sur la glace unie d'un golfe, qui deux mois auparavant avoit été couvert de vaisseaux de toute la terre, que le commerce de la Prusse y attiroit.

LA marche de l'électeur avec son armée ressembloit au spectacle d'une fête galante & superbe : l'électrice & toute sa cour étoient avec lui sur des traîneaux ; & ce prince étoit reçu dans tous les endroits où il passoit, comme le libérateur de la patrie.

ARRIVÉ à Labiaw, il détacha le général Tréfenfeldt avec cinq mille chevaux, pour arrêter les Suédois & lui donner le tems de les joindre : il fit le même jour une traite considérable sur le golfe de Courlande, & arriva le 19 de janvier avec son infanterie à trois milles de Tilse, où les Suédois avoient leur quartier. Il apprit le même jour, que Tréfenfeldt avoit battu deux régimens des ennemis auprès de Splitter, & qu'il leur avoit pris vingt-huit drapeaux (*) & étendards, deux paires de tim-

(*) Ou les Suédois étoient extrêmement fondus, pour avoir eu tant de drapeaux auprès d'un corps aussi foible,

bales & ſept cens chariots de bagage.

LES Suédois battus par Tréfenfeldt, harcelés par Gortz, & intimidés par le voiſinage de l'électeur, abandonnerent Tilſe & ſe retirerent du côté de la Courlande : Gortz atteignit leur arriere-garde forte de quatorze cens hommes entre Schulzen-Krug & Guadjuc, & la défit entierement : il revint d'un côté, & Tréfenfeldt de l'autre, tous deux chargés de trophées, ramenant le butin que les ennemis avoient fait, & conduiſant avec eux grand nombre de priſonniers.

LA retraite des Suédois reſſembloit à une déroute : de ſeize mille qu'ils étoient, à peine trois mille retournèrent-ils en Livonie : ils étoient entrés en Pruſſe comme des Romains, ils en ſortirent comme des Tartares.

AINSI ſe termina cette expédition unique dans ſon eſpèce, dans laquelle le génie de l'électeur ſe déploya tout entier, où ni la rigueur de la ſaiſon dans ce climat ſauvage, ni la longueur du chemin de l'Oder juſqu'aux frontieres de la Livonie, ni les fatigues, ni le nombre des ennemis, où rien enfin ne l'arrêta.

CETTE campagne ſi bien projettée, ſi bien exécutée, ne valut à l'électeur que de la réputation :

ou il s'eſt gliſſé quelque faute de nombre : j'aurois héſité de rapporter ce fait, s'il n'étoit pas conſtaté par différentes relations qui ſe trouvent dans les archives royales.

c'eſt la monnoye des héros, mais ce n'eſt pas toujours celle dont les princes ſe contentent.

LES ennemis de Frédéric Guillaume l'avoient attiré de l'Alſace dans la Marche, & de la Poméranie en Pruſſe : à peine en eut-il expulſé les Suédois, que les cris de ſes ſujets lui annoncerent que trente mille François ſous les ordres du général Calvo, étoient entrés dans le duché de Cleves.

LOUIS XIV inſiſtoit ſur l'entier rétabliſſement des Suédois, & rien ne put le fléchir ſur cet article : Colbert rejetta avec hauteur toutes les propoſitions que lui avoient faites les miniſtres de l'électeur.

LA partie devenoit trop inégale : l'électeur de Brandebourg & le roi de Dannemarck, qui étoient reſtés les ſeuls champions dans la lice, ne pouvoient pas l'emporter de haute-lutte ſur Charles XI & ſur Louis XIV enſemble : malgré la répugnance que l'électeur avoit de ſe déſiſter de ſes conquêtes, il fit pour quinze jours une trève avec les François, & leur remit les villes de Wéſel & de Lipſtadt juſqu'à l'entiere concluſion de la paix.

CE terme s'étant écoulé ſans qu'on eût pû convenir de rien, Créqui entra avec dix mille hommes dans la principauté de Minden : les Lunebourgeois l'y joignirent ; & ces troupes renfermerent conjointement entre elle & le Wéſer, un corps Brandebourgeois que le général Spar commandoit : c'étoit le même régiment de dragons fait priſonnier en Al-

ſace, qui fut pris auprès de Minden pour la ſeconde fois: depuis l'électeur le ſupprima entierement.

FREDERIC Guillaume abandonné par l'empereur, & ne recevant que des refus de la part des Hollandois, qui étoient bien éloignés de remplir leur garantie, réſolut enfin de s'accommoder. Il envoya le baron de Meinder à Saint Germain en Laye, où la cour de France ſe tenoit, & où l'on convint après beaucoup de difficultés des conditions ſuivantes: à ſavoir, que le traité de Weſtphalie ſerviroit de baſe à cette paix; que l'électeur auroit en propriété tous les péages des ports de la Poméranie ultérieure, avec les villes de Camin, Gartz, Greiffenberg, & Wildenbruck: il conſentit de ſon côté à remettre les Suédois en poſſeſſion de toutes les conquêtes qu'il avoit faites ſur eux, & à ne point aſſiſter le roi de Dannemarck; moyennant quoi la France évacua ſes provinces de Weſtphalie, & lui paya trois cent mille ducats, pour l'indemniſer des dommages que les troupes de Créqui avoient faits dans ſes états.

CETTE paix ainſi conclue & ratifiée fut miſe en exécution, ſans qu'aucun incident en ſuſpendît l'accompliſſement.

LE roi de Dannemarck ne tarda point à ſuivre l'exemple de l'électeur: il fit ſa paix avec la France & la Suéde à Fontainebleau; avec cette différence, que l'électeur y trouva du moins quelques avantages, & que le roi de Dannemarck, pour avoir

attendu trop longtems, n'en profita en aucune maniere.

La paix de Saint-Germain termina les exploits militaires de Frédéric Guillaume ; ſes dernieres années furent pacifiques & s'écoulerent avec moins d'éclat : cependant ſon grand génie ſe manifeſta juſque dans les moindres actions de ſa vie.

Les vertus de ce prince ſe modifioient ſelon les circonſtances où il ſe trouvoit, paroiſſant tantôt plus héroïques & plus ſublimes, tantôt plus douces & plus ſecourables.

Un préjugé aſſez général fait que la plûpart des hommes idolâtrent l'heureuſe témérité des ambitieux : l'éclat brillant des vertus militaires offuſque à leurs yeux la douceur des vertus civiles : ils préferent les Eroſtrates qui brûlent les temples, aux Amphions qui élevent des villes, & les victoires d'Octave au regne d'Auguſte.

Frederic Guillaume étoit également admirable ; à la tête de ſes armées où il paroiſſoit comme le libérateur de ſa patrie, & à la tête de ſon conſeil où il adminiſtroit la juſtice à ſes peuples : ſes belles qualités lui attiroient la confiance de ſes voiſins ; ſon équité lui avoit élevé une eſpèce de tribunal ſuprême, qui s'étendoit au-delà de ſes frontieres, & d'où il jugeoit ou concilioit des ſouverains & des rois : il fut choiſi médiateur entre le roi de Dannemarck & la ville de Hambourg. Chriſtian V reçut cent vingt-cinq mille écus de cette ville, qui étoit

une éponge que les Danois pressoient dans le besoin: elle auroit été mise à sec sans l'appui de Frédéric Guillaume.

L'ORIENT rendit un hommage à ce prince, dont la réputation avoit pénétré jusqu'aux frontieres d'Asie. Murad Géray, cham des Tartares, rechercha son amitié par une ambassade: l'interpréte du Budziak avoit un nez de bois & point d'oreilles; & l'on fut obligé d'habiller l'ambassadeur, dont les haillons ne couvroient pas la nudité, avant que de l'admettre à la cour.

L'ELECTEUR recherché des Tartares se fit respecter des Espagnols: cette cour lui devoit des subsides dont il ne pouvoit obtenir le payement: il envoya vers la Guinée neuf petits vaisseaux dont il s'étoit servi dans la Baltique; & cette Escadre médiocre enleva un gros vaisseau de guerre Espagnol, qu'elle conduisit dans le port de Konigsberg.

1680. ENVIRON dans ce tems Frédéric Guillaume entra en possession du duché de Magdebourg, qui fût à jamais incorporé à l'électorat de Brandebourg, après la mort du dernier administrateur, qui étoit un prince de la maison de Saxe.

L'ELECTEUR eut depuis, comme directeur du cercle de Westphalie, la commission impériale de protéger les états de l'Ost-Frise contre leur prince qui les chicanoit sur leurs privileges: & comme il avoit le droit de succession éventuelle sur cette principauté, il profita de cette occasion pour mettre

garnifon Brandebourgeoife à Gritzil, & il établit à Embden une compagnie de négocians, qui commercerent en Guinée, & y bâtirent le Grand-Friedrichsbourg.

Ces petits grogrès n'étoient pas comparables à ceux de Louis XIV : ce monarque avoit fait de la paix un tems de conquêtes ; il avoit établi des chambres de réunion, qui par l'examen d'anciennes chartres & d'anciens documens, lui adjugeoient des villes & des feigneuries dont il fe mettoit en poffeffion, fous prétexte qu'ils étoient originairement des fiefs ou des dépendances de la préfecture de Strasbourg & de l'Alface.

L'Empire, épuifé par une longue guerre, fe contenta d'en faire par écrit des reproches à Louis XIV : mais l'électeur, qui n'avoit point été compris dans la paix de Nimegue, refufa de figner cette lettre, & conclut une alliance avec l'électeur de Saxe & le duc de Hanover, pour le maintien de la paix de Weftphalie & de Saint-Germain. 1681.

Louis XIV, qui ne vouloit point être troublé par l'empereur ni par l'Empire dans fes conquêtes pacifiques, fit jouer des refforts en Orient qui ne tarderent pas à mettre Léopold dans des embarras extrêmes. 1682.

Il s'en falloit de deux ans que la trève que les Infideles avoient faite avec les Chrétiens (*), ne fût écoulée : cependant les Turcs, appellés par les

(*) Après la bataille de faint Gottard.

1683. protestans de Hongrie qui s'étoient révoltés contre la maison d'Autriche, vinrent avec une armée formidable jusqu'aux portes de Vienne.

LEOPOLD, qui de même que les princes de sa maison n'étoit pas guerrier, se sauva à Lintz malgré toute sa hauteur : cependant Vienne fut secourue par Jean Sobieski roi de Pologne, un des grands hommes de son siécle ; & l'empereur rentra à Vienne avec moins de gloire que de bonheur. Il ne vouloit plier, ni devant la France qui investissoit Luxembourg, ni devant le Turc qui avoit assiégé sa capitale, quoique dans l'impuissance de résister à aucun de ses ennemis. Les représentations du pape, des électeurs de Brandebourg & de Baviere, & des principaux princes de l'Allemagne, le porterent enfin à conclure une trève avec la France, qui fut signée le 15
1684. d'août 1684.

L'ELECTEUR fit la même année une alliance avec les cercles de la Basse-Saxe & de la Westphalie, pour leur commune défense : on y stipula que les princes qui rassembleroient les troupes confédérées, tireroient des contributions des états voisins : ces traits caractérisent trop les mœurs de ces tems là pour les omettre.

L'ELECTEUR avoit des prétentions sur les duchés de Jagerndorff, Ratibor, Oppelen, Prieg, Wolaw & Lignitz, situés en Silésie : ces duchés lui étoient dévolus en toute justice, par des traités de confraternité faits avec les princes qui les avoient posse-

dés, & confirmés par les rois de Bohême : il ſe flatta d'avoir trouvé une conjončture favorable, pour demander à l'empereur qu'il fît juſtice à ſes prétentions ; & il ſollicita en même tems l'inveſtiture de Magdebourg. Léopold, qui ne connoiſſoit de droits que les ſiens, de prétentions que celles de la maiſon d'Autriche, & de juſtice que ſa fierté, accorda ce qu'il ne pouvoit pas refuſer, c'eſt-à-dire, 1685.
l'inveſtiture du duché de Magdebourg ; il fit une tentative pour obtenir deux mille hommes de troupes Brandebourgeoiſes, qu'il vouloit faire ſervir dans la guerre contre les Turcs ; mais l'électeur étoit trop mécontent de lui pour les lui accorder : deux mille Brandebourgeois ſe joignirent aux troupes de Sobieski, & aiderent les Polonois à repouſſer les Turcs qui les attaquoient.

TOUS les événemens sembloient concourir aux avantages de l'électeur. Louis XIV, dont la politique avoit protégé les proteſtans d'Allemagne contre l'empereur, perſécuta ceux de ſon royaume qui étoient inquiets & remuans, & il troubla la France par la révocation du fameux édit de Nantes : il ſe fit une émigration dont on n'avoit gueres vû d'exemples dans l'hiſtoire : un peuple entier ſortit du royaume par eſprit de parti en haine du pape, & pour recevoir ſous un autre ciel la communion ſous les deux eſpèces : quatre cens mille ames s'expatrierent ainſi, & abandonnerent tous leurs biens pour détonner dans d'autres temples les vieux pſeaumes

de Clément Marot : beaucoup enrichirent l'Angleterre & la Hollande de leur induſtrie : vingt mille François s'établirent dans les états de l'électeur ; leur nombre répara en partie le dépeuplement cauſé par la guerre de trente ans : Frédéric Guillaume les reçut avec la compaſſion qu'on doit aux malheureux, & avec la généroſité d'un prince qui encourage les poſſeſſeurs d'arts utiles à ſes peuples : cette colonie proſpéra toujours, & récompenſa ſon bienfaiteur de ſa protection : l'électorat de Brandebourg puiſa depuis dans ſon propre ſein une infinité de marchandiſes, qu'auparavant il avoit été obligé d'acheter de l'étranger.

FREDERIC Guillaume s'apperçut que ſa piété le brouilleroit avec Louis XIV ; & comme on regardoit en France de mauvais œil l'aſile qu'il avoit accordé aux réfugiés, il contracta de nouvelles liaiſons avec l'empereur, & lui envoya ſous la conduite
1686. du général Schoning, huit mille hommes pour s'en ſervir contre les Turcs en Hongrie. Ces troupes eurent grande part à la priſe de Bude ; elles acquirent une réputation diſtinguée à l'aſſaut général de cette ville, où elles entrerent des premieres : l'empereur leur refuſa cependant après cette campagne des quartiers en Siléſie, & elles retournerent hiverner dans la marche de Brandebourg. En récompenſe de ce ſervice l'empereur céda enſuite le cercle de Swibus à l'électeur, en forme de dédommagement de ſes juſtes prétentions.

LE refuge des François à Berlin, & les secours que l'électeur avoit accordés à l'empereur, acheverent d'indisposer Louis XIV contre lui, & il lui refusa de lui continuer le subside annuel qu'il lui payoit depuis la paix de Saint-Germain.

CEPENDANT Louis XIV violoit ouvertement la trêve qu'il avoit conclue avec l'empereur, sous prétexte de remplir l'esprit du traité de Nimegue: il s'emparoit d'un grand nombre de places de la Flandre: il prit Treves & en fit raser les ouvrages; & l'on travailloit à force à relever les fortifications de Huningue: il soutenoit les prétentions de Charlotte princesse Palatine, épouse du duc d'Orléans, sur quelques bailliages du Palatinat, droits ausquels elle avoit renoncé par son contract de mariage: un voisin aussi entreprenant donna enfin l'alarme à l'Allemagne; & les cercles de Suabe, de Franconie & du Bas-Rhin firent une alliance à Augsbourg, pour se garantir des entreprises continuelles que formoit l'ambition de ce monarque.

TANT de sujets de plaintes ne purent exciter l'empereur à s'en faire raison: la guerre des Turcs rendoit Léopold circonspect, & le gouvernement foible d'Espagne ne sortoit point de sa léthargie: nous verrons cependant dans la suite que l'élection du prince de Furstenberg, que le chapitre de Cologne fit par les intrigues de la France, obligea enfin l'empereur de rompre avec un voisin dont les entreprises ne gardoient aucunes mesures, & qui ne connoissoit aucunes bornes à sa puissance. 1687.

L'ELECTEUR ne vit point le commencement de cette guerre : il accorda pour la ſeconde fois ſa protection à la ville de Hambourg, que le roi de Dannemarck aſſiégeoit en perſonne. Ses envoyés, Paul Fuchs & Schmettau, firent conſentir Frédéric V de lever ſon camp de devant cette ville, & de rétablir toutes les choſes ſur le pied où elles étoient avant cette nouvelle entrepriſe. Environ dans ce tems le duc de Weiſſenfels s'accorda avec l'électeur, ſur les quatre bailliages démembrés du duché de Magdebourg dont ce duc étoit en poſſeſſion : l'électeur acheta celui de Burg pour trente-quatre mille écus, & renonça aux prétentions qu'il avoit ſur ceux de Querfurt, Juterbock & Damme.

LE Nord fut ſur le point d'être troublé inopinément par les différends que le roi de Dannemarck eut avec le duc de Gottorp touchant la paix de Roſchild, par laquelle le roi de Suéde Charles Guſtave avoit procuré à ce duc l'entiere ſouveraineté de ſes états : les Danois en haine de cette paix chaſſerent ce prince du Sleswick, & déclarerent qu'ils étoient réſolus de conſerver la poſſeſſion de ce duché comme celle du Dannemarck même. L'empereur Léopold voulut ſe mêler de ces différends, mais le roi de Dannemarck ne conſentit de s'en remettre de ſes intérêts qu'entre les mains de l'électeur de Brandebourg. On tint des conférences à Hambourg & à Altena ; Frédéric V offrit au duc de Gottorp de lui céder de certains comtés, dont

les produits égaleroient les revenus du Sleswick à l'exception de la souveraineté ; le duc refusa ces offres : l'électeur n'eut point la satisfaction de conclure l'accommodement, & la mort termina sa régence glorieuse.

FREDERIC Guillaume avoit été attaqué de la goute depuis long-tems ; cette maladie dégénéra par la suite en hydropisie : il sentit les progrès de son mal, & vit les approches de la mort avec une fermeté inébranlable : deux jours avant sa fin il fit assembler son conseil. Après avoir assisté aux délibérations, & avoir décidé toutes les affaires avec un jugement sain & une liberté d'esprit entiere, il tint un discours à ses ministres, les remercia des fideles services qu'ils lui avoient rendus, & les exhorta à servir son fils avec ce même attachement : après quoi il s'adressa au prince Electoral, lui exposa les devoirs d'un bon prince, & lui fit une courte analyse de l'état où il laissoit ses affaires ; il lui recommanda affectueusement de secourir le prince d'Orange dans l'expédition qu'il méditoit sur l'Angleterre ; il insista sur-tout sur l'amour & la conservation des peuples qu'il alloit gouverner, & les lui recommanda comme un bon pere peut recommander ses enfans en mourant : il fit ensuite quelques actes de piété, & attendit tranquillement la mort : il expira le 28 d'avril 1688, avec cette indifférence héroïque dont il avoit donné tant de marques dans le cours fortuné de ses victoires.

1688.

IL eut deux femmes, Henriette d'Orange mere de Frédéric III qui lui succéda, & Dorothée de Holstein mere des Marckgraves Philippe, Albert & Louis, & des princesses Elisabeth, Sophie & Marie Amélie.

Portrait. FREDERIC Guillaume avoit toutes les qualités qui font les grands hommes, & la providence lui fournit toutes les occasions pour les déployer. Il donna des marques de prudence dans un âge où la jeunesse n'en donne que de ses égaremens: il n'abusa jamais de ses vertus héroïques, & n'employa sa valeur qu'à défendre ses états & secourir ses alliés: il étoit prévoyant & sage, ce qui le rendoit grand politique: il étoit laborieux & humain, ce qui le rendoit bon prince: insensible aux séductions dangereuses de l'amour, il n'eut de foiblesse que pour sa propre épouse: s'il aimoit le vin & la société, c'étoit cependant sans s'abandonner à une débauche outrée: son tempérament vif & colere le rendoit sujet aux emportemens; mais s'il n'étoit pas maître du premier mouvement, il l'étoit toujours du second; & son cœur réparoit avec abondance les fautes qu'un sang trop facile à émouvoir lui faisoit commettre. Son ame étoit le siege de la vertu; la prospérité n'avoit pû l'enfler, ni les revers l'abattre: magnanime, débonnaire, généreux, humain, il ne démentit jamais son caractere: il devint le restaurateur & le défenseur de sa patrie, le fondateur de la puissance du Brandebourg, l'arbitre de ses égaux,

l'honneur de ſa nation ; & pour le dire enfin en un mot, ſa vie fait ſon éloge.

DANS ce ſiécle trois hommes attirerent ſur eux l'attention de toute l'Europe ; Cromwel, qui uſurpa l'Angleterre & couvrit le parricide de ſon roi d'une modération apparente & d'une politique ſoutenue ; Louis XIV, qui fit trembler l'Europe devant ſa puiſſance, protégea tous les talens, & rendit ſa nation reſpectable dans tout l'univers ; Frédéric Guillaume, qui avec peu de moyens fit de grandes choſes, ſe tint lui ſeul lieu de miniſtre & de général, & rendit floriſſant un état qu'il avoit trouvé enſeveli ſous ſes ruines. Le nom de GRAND n'eſt dû qu'à des caracteres héroïques & vertueux : Cromwel, dans ſa profonde politique, fut ſouillé des crimes de ſon ambition ; ce ſeroit donc avilir la mémoire de Louis XIV & de Frédéric Guillaume, que de mettre leur vie en oppoſition avec celle d'un tyran heureux. Comparaiſon.

CES deux princes étoient regardés, chacun dans ſa ſphere, comme les plus grands hommes de leur ſiécle : leur vie fournit des événemens dont la reſſemblance eſt frapante, & d'autres dont les circonſtances en éloignent les raports : comparer ces princes en fait de puiſſance, ce ſeroit mettre en parallele les foudres de Jupiter & les fleches de Philoctete : examiner leurs qualités perſonnelles en faiſant abſtraction des dignités, c'eſt mettre en évidence que l'ame & les actions de l'électeur n'étoient pas inférieures au génie & aux exploits du monarque.

ILS avoient tous les deux la physionomie prévenante & heureuse, des traits marqués, le nez aquilin, des yeux où se peignoient les sentimens de leur ame, l'abord facile, l'air & le port majestueux. Louis XIV étoit plus haut de taille ; il avoit plus de douceur dans son maintien, & l'expression plus laconique & plus nerveuse : Frédéric Guillaume avoit contracté aux universités de Hollande un air plus froid & une éloquence plus diffuse. Leur origine est également ancienne : mais les Bourbons comptoient au nombre de leurs aïeux plus de souverains que les Hohenzollern : ils étoient rois d'une grande monarchie, qui avoit eu longtems des princes parmi leurs vassaux : les autres étoient électeurs d'un pays peu étendu, & alors dépendant en partie des empereurs.

LA jeunesse de ces princes eut une destinée à peu près semblable : le roi mineur, poursuivi dans son royaume par la fronde & les princes de son sang, fut d'une montagne éloignée le spectateur de ce combat, que ses sujets rebelles livrerent à ses troupes au fauxbourg S. Antoine : le prince Electoral, dont le pere avoit été dépouillé de ses états par les Suédois, fugitif en Hollande, fit son aprentissage de la guerre sous le prince Frédéric Henri d'Orange, & se distingua aux siéges du Fort de Schenk & de Bréda. Louis XIV, parvenu à la régence, soumit son royaume par le poids de l'autorité royale : Frédéric Guillaume, succédant à son pere dans un pays envahi,

envahi, rentra en possession de son héritage à force de politique & de négociations.

RICHELIEU ministre de Louis XIII étoit un génie du premier ordre : des mesures prises de longue main, soutenues avec courage, jetterent les fondemens solides de grandeur, sur lesquels Louis XIV n'eut qu'à bâtir. Schwartzenberg ministre de George Guillaume étoit un traître, dont la mauvaise administration contribua beaucoup à plonger les états de Brandebourg dans l'abîme où les trouva Fréderic Guillaume lorsqu'il parvint à la régence. Le monarque François est digne de louange, pour avoir suivi le chemin de la gloire que Richelieu lui avoit préparé : le héros Allemand fit plus, il se fraya le chemin seul.

CES princes commanderent tous deux leurs armées : l'un ayant sous lui les plus célebres capitaines de l'Europe ; se reposant de ses succès sur les Turennes, les Condés, les Luxembourgs ; encourageant l'audace & les talens, & excitant le mérite par l'ardeur de lui plaire ; il aimoit plus la gloire que la guerre ; il faisoit des campagnes par grandeur ; il assiégeoit des villes, mais il évitoit les batailles ; il assista à cette campagne fameuse dans laquelle ses généraux enleverent toutes les places de Flandre aux Espagnols, à la belle expédition par laquelle Condé assujettit la Franche-comté en moins de trois semaines à la France ; il encouragea ses troupes par sa présence lorsqu'elles passerent le rhin au fameux

gué du Tolhuys, action que l'idolatrie des courtisans & l'enthousiasme des poëtes fit passer pour miraculeuse. L'autre, n'ayant qu'àpeine des troupes, & manquant de généraux habiles, suppléa lui seul par son puissant génie aux secours qui lui manquoient. Il formoit ses projets & les exécutoit : s'il pensoit en général, il combattoit en soldat ; & par rapport aux conjonctures où il se trouvoit, il regardoit la guerre comme sa profession. Au passage du rhin j'oppose la bataille de Warsovie, qui dura trois jours, & dans laquelle le Grand Electeur fut un des principaux instrumens de la victoire : à la conquête de la Franche-comté j'oppose la surprise de Rathenaw & la bataille de Fehrbellin, où notre héros à la tête de cinq mille cavaliers défit les Suédois & les chassa audelà de ses frontieres : & si ce fait ne paroît pas assez merveilleux, j'y ajoûte l'expédition de Prusse, où son armée vola sur une mer glacée, fit quarante milles en huit jours, & où le nom seul de ce grand prince chassa (pour ainsi dire sans combattre) les Suédois de toute la Prusse.

Les actions du monarque nous éblouissent par la magnificence qu'il y étale, par le nombre de troupes qui concourent à sa gloire, par la supériorité qu'il acquiert sur tous les autres rois, & par l'importance des objets intéressans pour toute l'Europe. Celles du héros sont d'autant plus admirables, que son courage & son génie y font tout ; qu'avec peu de moyens il exécute les entreprises les plus difficiles,

& que les ressources de son esprit se multiplient à mesure que les obstacles augmentent.

LES prospérités de Louis XIV ne se soutinrent que pendant la vie des Colberts, des Louvois, & des grands capitaines que la France avoit portés : la fortune de Frédéric Guillaume fut toujours égale, & l'accompagna tant qu'il fut à la tête de ses propres armées. Il paroît donc que la grandeur du premier étoit l'ouvrage de ses ministres & de ses généraux, & que l'héroïsme du second n'apartenoit qu'à lui-même.

LE roi ajoûta par ses conquêtes la Flandre, la Franche-comté, l'Alsace, & en quelque façon l'Espagne à sa monarchie, en attirant sur lui la jalousie de tous les princes de l'Europe : l'électeur acquit par ses traités la Poméranie, le Magdebourg, le Halberstadt & Minden, qu'il incorpora au Brandebourg ; & il se servit de l'envie qui déchiroit ses voisins, de sorte qu'ils devinrent les instrumens de sa grandeur.

LOUIS XIV étoit l'arbitre de l'Europe par sa puissance, qui en imposoit aux plus grands rois : Frédéric Guillaume devint l'oracle de l'Allemagne par sa vertu, qui lui attira la confiance des plus grands princes. Pendant que tant de souverains portoient impatiemment le joug du despotisme que le roi de France leur imposoit, le roi de Dannemarck & d'autres princes soumettoient leurs différends au tribunal de l'électeur, & respectoient ses jugemens équitables.

FRANÇOIS I avoit essayé vainement d'attirer les beaux-arts en France : Louis XIV les y fixa ; sa protection fut éclatante ; le goût attique & l'élégance Romaine renâquirent à Paris ; Uranie eut un compas d'or entre ses mains ; Calliope ne se plaignit plus de la stérilité de ses lauriers ; & des palais somptueux servirent d'asile aux Muses. George Guillaume fit des efforts inutiles pour conserver l'agriculture dans son pays ; la guerre de trente ans, comme un torrent ruineux, dévasta tout le nord de l'Allemagne : Frédéric Guillaume repeupla ses états ; il changea des marais en prairies, des déserts en hameaux, des ruines en villes ; & l'on vit des troupeaux nombreux dans des contrées où il n'y avoit auparavant que des animaux féroces. Les arts utiles sont les aînés des arts agréables : il faut donc nécessairement qu'ils les précédent.

LOUIS XIV mérita l'immortalité pour avoir protégé les arts : la mémoire de l'électeur sera chere à ses derniers neveux, parce qu'il ne désespéra point de sa patrie. Les sciences doivent des statues à l'un, dont la protection libérale servit à éclairer le monde : l'humanité doit des autels à l'autre, dont la magnanimité repeupla la terre.

MAIS le roi chassa les réformés de son royaume ; & l'électeur les recueillit dans ses états : sur cet article le prince superstitieux & dur est bien inférieur au prince tolérant & charitable : la politique & l'humanité s'accordent à donner sur ce point une

préférence entiere aux vertus de l'électeur.

En fait de galanterie, de politesse, de générosité, de magnificence, la somptuosité Françoise l'emporte sur la frugalité Allemande : Louis XIV avoit autant d'avance sur Frédéric Guillaume, que Lucullus en avoit sur Mithridate.

L'un donna des subsides en foulant ses peuples ; l'autre les reçut en soulageant les siens. En France Samuel Bernard fit banqueroute pour sauver le crédit de la couronne : dans la Marche la banque des états paya, malgré l'irruption des Suédois, le pillage des Autrichiens, & le fléau de la peste.

Tous deux firent des traités & les rompirent ; l'un par ambition, l'autre par nécessité : les princes puissans éludent l'esclavage de leur parole par une volonté libre & indépendante : les princes qui ont peu de forces manquent à leurs engagemens, parce qu'ils sont souvent obligés de céder aux conjonctures.

Le monarque se laissa gouverner vers la fin de son regne par sa maîtresse, & le héros par son épouse : l'amour-propre du genre humain seroit trop humilié, si la fragilité de ces demi-dieux ne nous apprenoit pas qu'ils sont hommes comme nous.

Ils finirent tous deux en grands hommes comme ils avoient vécu, voyant les approches de la mort avec une fermeté inébranlable, quittant les plaisirs, la fortune, la gloire & la vie avec une indifférence stoïque, conduisant d'une main sûre le gouvernail

de l'état jusqu'au moment de leur mort, tournant leurs dernieres pensées sur leurs peuples qu'ils recommanderent à leurs successeurs avec une tendresse paternelle, & ayant justifié par une vie pleine de gloire & de merveilles, le surnom de GRAND qu'ils reçurent de leurs contemporains, & que la postérité leur confirme d'une commune voix.

FREDERIC III*,

PREMIER ROI DE PRUSSE.

FREDERIC III naquit à Konigsberg en Prusse, le 22 de juillet 1657, de Louise Henriette d'Orange premiere femme du Grand Electeur : il perdit de bonne-heure sa mere, & l'électrice Dorothée lui donna des chagrins violens dans sa jeunesse : elle trouva le moyen d'aigrir l'esprit de Frédéric Guillaume contre ce fils du premier lit, qui étoit infirme, contrefait, & dont l'éducation avoit été assez négligée : l'aigreur du pere alla jusqu'au point, qu'il auroit vu sans regret passer sa succession à son second fils le prince Philippe.

ON osa soupçonner l'électrice d'avoir tenté de se défaire par le poison de son beau-fils ; mais comme on n'en apporte aucune preuve certaine, & que ce fait est avancé assez légérement, il ne doit point

(*) En qualité d'électeur.

trouver place dans l'hiſtoire : il ne faut pas fouiller la mémoire des grands par de telles imputations, ſans avoir en main la conviction de ces crimes.

LES faits juſtifient l'électrice : Frédéric III vécut : il épouſa en 1679, en premieres noces Eliſabeth Henriette fille de Guillaume VI, landgrave de Heſſe : il ſe remaria en 1684, après la mort de cette princeſſe, avec Sophie Charlotte fille du duc de Hanovre Erneſt Auguſte, & ſœur de George qui depuis devint roi d'Angleterre.

L'ELECTRICE Dorothée en vouloit plutôt aux biens qu'à la vie de ce prince : on aſſûre que le Grand Electeur s'étoit déterminé ſur ſes ſollicitations à faire un teſtament, par lequel il partageoit toutes les acquiſitions qu'il avoit faites pendant ſon regne entre ſes enfans du ſecond lit : le parti Autrichien ſe ſervit habilement de ce teſtament pour indiſpoſer le nouvel électeur contre la France : l'empereur s'engagea d'annuller cette diſpoſition paternelle, à condition que Frédéric III lui rendît le Cercle de Schwibus : nous verrons dans la ſuite de cette hiſtoire, comment cette convention s'exécuta.

L'AVENEMENT de Frédéric III à la régence fut 1680.
l'époque d'une nouvelle guerre : Louis XIV en fut l'auteur : il demandoit quelques bailliages du Palatinat, comme devant revenir à madame d'Orléans : il ſe plaignoit de l'injure que les princes Allemands lui avoient faite de ſe liguer à Augsbourg contre la

France : il déclaroit que ſon honneur étoit engagé à ſoutenir l'élection que les chanoines de Cologne avoient faite du prince de Furſtenberg, à laquelle l'empereur mettoit oppoſition.

CETTE déclaration de guerre fut ſoutenue par des armées : le maréchal de Duras prit Worms, Philipsbourg & Mayence : le dauphin fit en perſonne les ſiéges de Manheim & de Franckenthal : preſque tout le cours du rhin paſſa en moins d'une campagne ſous la domination Françoiſe.

1682. L'ELECTEUR, qui chargeoit la France de tous les chagrins que ſa belle-mere lui avoit donnés, à cauſe qu'elle avoit engagé Frédéric Guillaume par des raiſons d'intérêt dans le parti de Louis XIV, étoit rempli d'une haine aveugle pour tout ce qui étoit François ; les partiſans de l'empereur nourriſſoient ſoigneuſement ce prince dans cette diſpoſition, dont il ne pouvoit réſulter pour eux que des avantages : ils la fomentoient encore en créant le fantôme de la monarchie univerſelle de Louis XIV, avec lequel ils enſorceloient la moitié de l'Europe : l'Allemagne fut ſouvent émue par cette machine puérile, & plongée dans des guerres qui lui étoient tout-à-fait étrangeres : mais comme la trempe des meilleures armes vient enfin à s'émouſſer, ces argumens perdirent inſenſiblement la force de l'illuſion ; & les princes Allemands comprirent que s'il y avoit pour eux un deſpotiſme à craindre, ce n'étoit pas celui de Louis XIV.

DANS ces tems-là le charme étoit encore dans sa premiere force, & il opéra avec efficace sur un esprit préparé par ses préjugés, à en recevoir favorablement l'impression. Frédéric III se crut donc obligé de secourir l'empereur : il envoya le général Schoning avec un corps considérable sur le Haut-Rhin : les Brandebourgeois s'emparerent de Rhinbergue : l'électeur prit en personne le commandement de l'armée, & il mit le siége devant Bonn : Mayence se rendit aux alliés : les troupes qui avoient pris cette ville se joignirent à celles de l'électeur, & empêcherent Boufflers de secourir Bonn : d'Asfeld, qui en étoit gouverneur, rendit cette ville par capitulation le 12 d'octobre.

L'ELECTEUR fit encore la campagne suivante ; 1690. & continua de fournir des secours considérables aux alliés contre la France : le prince d'Orange ne commanda point cette année l'armée des alliés en Flandre : son ambition l'occupoit ailleurs, comme nous l'allons dire, d'objets qui lui étoient plus personnels.

DEPUIS la mort de Cromwel, son fils Richard plus philosophe que politique, ayant renoncé à la puissance que le protecteur lui avoit laissée par son usurpation, les Anglois appellerent d'une commune voix Charles II au trône de son pere : après sa mort, Jacques II lui succéda : Guillaume Stadthouder de Hollande, qui avoit épousé sa fille aînée nommée Marie, profita de l'indisposition de la nation An-

gloise contre son roi, dont le crime principal étoit d'être catholique : il s'étoit formé de longue main en Angleterre un parti considérable contre son roi : ce parti éclata peu de tems après la mort du Grand Electeur : & ce fut alors que le prince d'Orange entreprit de détrôner son beau-pere, & ne voulut devoir qu'à ses armes ce que ses intrigues tardoient trop à lui procurer. Un Juif d'Amsterdam nommé Schwartzau lui prêta deux millions pour cette expédition, en lui disant : « Si vous êtes heureux, je sai » que vous me les rendrez ; si vous êtes malheureux, » je consens de les perdre. »

GUILLAUME passa avec cette somme en Angleterre, détrôna le roi Jacques, battit le parti des opposans, & devint en quelque façon souverain légitime de ces trois royaumes, par l'approbation du peuple qui sembla autoriser son usurpation. Jacques, qui n'avoit pu se faire considérer sur le trône, ni regner sur une nation dont il devoit respecter les priviléges, laissa échaper le sceptre de ses mains ; & poursuivi par ses propres enfans qui lui avoient arraché la couronne, il se réfugia en France, où sa dignité & ses malheurs ne purent le faire estimer.

1691. LE nouveau roi d'Angleterre prit le commandement de l'armée des alliés : il gouvernoit l'Europe par ses intrigues, en excitant la jalousie de tous les princes contre la puissance de Louis XIV qu'il haïssoit : le monde étoit armé & en guerre, pour lui conserver le despotisme avec lequel il gouver-

noit les Provinces-unies, qu'il auroit perdues en tems de paix: on l'appelloit LE ROI DE HOLLANDE, & LE STADTHOUDER d'ANGLETERRE : malheureux à la guerre où il fut presque toujours battu, fécond en ressources & vigilant à réparer ses pertes, c'étoit l'hydre de la fable, qui se reproduisoit sans cesse : il étoit aussi respecté de ses ennemis après ses défaites, que Louis XIV l'étoit après ses victoires.

IL eut une entrevue avec l'électeur au sujet des intérêts politiques du tems : les caractères de ces princes étoient trop différens, pour qu'il résultât quelque chose d'important de leurs délibérations : Guillaume étoit froid, simple dans ses mœurs & rempli de choses solides : Frédéric III étoit impatient, préoccupé de sa grandeur, réglant ses moindres actions sur l'exact compas du cérémonial & sur les nuances des dignités : un fauteuil & une chaise à dos pensérent brouiller ces princes pour jamais : cependant quinze mille Brandebourgeois joignirent l'armée de Flandre que le roi Guillaume commandoit, & l'électeur envoya un autre secours considérable à l'empereur contre les infidèles : ces troupes se distinguerent à la bataille de Salanckemen, que le prince Eugène gagna sur les Turcs.

LE roi Guillaume, ou moins heureux ou moins habile, perdit en Flandre les batailles de Leusen & de Landen. 1692.

LE duc Ernest Auguste de Hanovre, beau-pere 1693.

de Frédéric III, fournit de son côté à l'empereur un corps de six mille hommes pour la guerre de Hongrie, & en récompense de ce secours il obtint la dignité électorale : la création de ce neuvieme électorat rencontra beaucoup d'oppositions dans l'empire : il ne se trouva que les électeurs de Brandebourg & de Saxe qui l'appuyerent ; mais l'empereur qui avoit besoin de secours réels, ne crut pas les acheter trop cher en les payant par des titres frivoles.

1694. IL sembloit que cette époque favorisât l'ambition des princes de l'Europe. A peu près dans le même tems que le prince d'Orange mit la couronne d'Angleterre sur sa tête, Ernest duc de Hanovre devint électeur : Auguste électeur de Saxe se frayoit le chemin au trône de Pologne ; & Frédéric III rouloit déja dans sa tête le projet de sa royauté.

COMME c'est une des actions principales de la vie de ce prince ; que cet événement est des plus importans pour la maison de Brandebourg, & qu'il sert de nœud à la politique de Frédéric III, il est nécessaire que nous exposions ici ce qui y donna lieu, par quels moyens on l'exécuta, & tous les détails qui influerent sur ce projet & sur cette négociation.

L'AMBITION de Frédéric III se trouvoit resserrée, tant par son état que par ses possessions : sa foiblesse ne lui permettoit pas de s'agrandir aux dépens de ses voisins, aussi forts & aussi puissants

que lui : il ne restoit de ressources à ce prince que l'enflûre des titres pour suppléer à l'intrinseque de la puissance, & par ces raisons tous ses voeux se tournerent du côté de la royauté.

On trouve dans les archives un mémoire raisonné, qu'on attribue au pere Vota Jésuite ; il roule sur le choix des titres de roi des Vandales ou de roi de Prusse, & sur les avantages que la maison de Brandebourg retirera de sa royauté : on crut même que c'étoit ce Jésuite qui avoit inspiré à Frédéric III l'idée de cette nouvelle dignité. On s'abuse d'autant plus que sa Société ne pouvoit prendre aucun intérêt à l'agrandissement d'un prince Protestant : il est plus naturel de croire que l'élévation du prince d'Orange & les espérances d'Auguste de Saxe avoient donné de la jalousie à Frédéric III, & excité en lui l'émulation de se placer sur un trône à leur exemple : on se trompe toujours, si l'on cherche hors des passions & du cœur humain les principes des actions des hommes.

Ce projet étoit si difficile dans son exécution ; qu'il parut chimérique au conseil de l'électeur. Ses ministres Danckelmann & Fuchs se récrioient sur la frivolité de l'objet, sur les obstacles insurmontables qu'ils prévoyoient à le faire réussir, sur le peu d'utilité qu'on devoit s'en promettre, & sur la pesanteur du fardeau dont on se chargeoit par une dignité onéreuse à soutenir, qui dans le fond ne raporteroit que de vains honneurs : mais toutes ces raisons ne

purent rien sur l'esprit d'un prince amoureux de ses idées, jaloux de ses voisins, & avide de grandeur & de magnificence.

DANCKELMANN data sa disgrace de ce jour : il fut envoyé à Spandaw dans la suite du tems, pour avoir dit ses sentimens avec hardiesse, & pour avoir montré la vérité avec trop peu d'adoucissement à une cour corrompue par la flatterie, & contredit un prince vain dans les projets de sa grandeur. Heureux sont les princes, dont les oreilles moins délicates aiment la vérité, lors même qu'elle est prodiguée par des bouches indiscretes ! Mais c'est une effort de vertu dont peu d'hommes sont capables.

A la faveur de Danckelmann succéda un jeune courtisan, qui n'avoit de mérite qu'une connoissance parfaite des goûts de son maître ; c'étoit le baron de Colbe, depuis comte de Wartenberg : sans avoir ces qualités brillantes qui enlevent les suffrages, il possédoit l'art de la cour, qui est celui de l'assiduité, de la flatterie, & en un mot de la bassesse : il entra aveuglément dans les vûes de son maître, persuadé que servir ses passions c'étoit affermir sa fortune particuliere.

COLBE n'étoit pas assez simple pour ne pas s'appercevoir qu'il avoit besoin d'un guide habile dans sa nouvelle carriere : d'Ilgen sécrétaire dans le bureau des affaires étrangeres gagna sa confiance, & le dirigea avec tant de sagesse que Colbe fut déclaré premier ministre, & qu'il fut mis à la tête du département des affaires étrangeres.

FREDERIC III n'étoit en effet flatté que par les dehors de la royauté, par le faste de la représentation, & par un certain travers de l'amour-propre qui se plaît à faire sentir aux autres leur infériorité. Ce qui fut dans son origine l'ouvrage de la vanité, se trouva dans la suite un chef-d'œuvre de politique: la royauté tira la maison de Brandebourg de ce joug de servitude où la maison d'Autriche tenoit alors tous les princes d'Allemagne. C'étoit une amorce que Frédéric III jettoit à toute sa postérité, & par laquelle il sembloit lui dire: « Je vous ai acquis un « titre, rendez vous en digne; j'ai jetté les fonde« mens de votre grandeur, c'est à vous d'achever « l'ouvrage ». Il employa toutes les ressources de l'intrigue, & fit jouer tous les ressorts de la politique pour conduire son projet jusqu'à sa maturité: c'étoit un préalable dans cette affaire, de s'assûrer des bonnes dispositions de l'empereur: son approbation entraînoit les suffrages de tout le corps Germanique. Pour prévenir favorablement l'esprit de ce prince, l'électeur lui remit le cercle de Schwibus, & se contenta de l'expectative qu'on lui donna sur la principauté de Frise & la baronie de Limbourg, sur lesquelles la maison Electorale avoit d'ailleurs des droits incontestables. Par les mêmes principes les troupes Brandebourgeoises servirent dans les armées Impériales en Flandre, sur le Rhin & en Hongrie: les intérêts de l'électeur, qui n'avoit directement ni indirectement part à ces guerres, auroient

été plutôt d'obſerver une exacte neutralité. Quoique Frédéric III eût préparé tous les moyens qui devoient mettre la dignité royale dans ſa maiſon, il ne pouvoit pas pourſuivre ce deſſein en le bruſquant, & il falloit attendre que les conjonctures le favoriſaſſent : nous verrons dans la ſuite comment tous les événemens concoururent à lui en faciliter l'exécution.

PENDANT que l'Europe étoit déchirée par des guerres violentes, il accommoda, à l'exemple de ſon pere, les ducs de Mecklenbourg-Schwerin & de Strelitz, qui avoient entre eux des démêlés touchant la ſucceſſion.

IL fonda l'univerſité de Halle & y attira d'habiles profeſſeurs ; & afin de faciliter le commerce que cette ville fait de ſes ſels, il fit conſtruire de belles écluſes ſur le Salle, qui la rendirent plus navigable.

BERLIN vit alors une ambaſſade qui parut d'autant plus extraordinaire, qu'un nommé le Fort repréſentoit l'ambaſſadeur Moſcovite, & qu'il avoit à ſa ſuite le Czar Pierre Aléxiowitz.

CE jeune Prince s'étoit apperçu à force de génie, qu'il étoit un barbare & que ſa nation étoit ſauvage : il ſortit alors pour la premiere fois de ſes états, ayant formé le noble projet de s'inſtruire, & de rapporter dans le ſein de ſa patrie les lumieres de la raiſon & l'induſtrie qui lui manquoient. La nature avoit fait de ce prince un grand homme, mais un défaut total

d'éducation

d'éducation l'avoit laiſſé ſauvage : de-là réſultoit ſans ceſſe dans ſa conduite un mêlange extraordinaire d'actions véritablement grandes & de ſingularités, de reparties ſpirituelles & de manieres groſſières, de deſſeins ſalutaires & de vengeances cruelles. Il ſe plaignoit lui-même de ce que parvenant à policer ſa nation, il ne pouvoit encore dompter ſa propre férocité. En morale c'étoit un phénomene biſarre, qui inſpiroit l'admiration & l'horreur. Pour ſes ſujets c'étoit un orage, dont la foudre abattoit les arbres & les clochers, & dont la pluye rendoit les contrées fécondes. De Berlin il ſe rendit en Hollande, & de-là en Angleterre.

L'EUROPE s'acheminoit dès-lors à grands pas vers la paix générale : les alliés étoient rebutés du mauvais ſuccès de leurs armes ; & Louis XIV qui voyoit Charles II roi d'Eſpagne ſur ſon déclin & d'un tempérament à ne pas promettre une longue vie, ſe prêta facilement à la paix. Quoiqu'il rendît ſes conquêtes preſque ſans reſtriction, il ſacrifia ces avantages paſſagers à des deſſeins plus durables ; il avoit beſoin de la paix pour faire les préparatifs d'une guerre, dont l'objet étoit de la derniere importance pour la maiſon de Bourbon : la paix fut concluе à Ryswick ; & l'électeur, qui n'avoit concouru à cette guerre que par complaiſance, n'en retira non plus aucun avantage.

DANS le nord, Auguſte de Saxe obtint la couronne de Pologne par une ſeconde élection, qui 1698.

l'emporta sur celle du prince de Conti par les soins de Fléming son ministre & son général, par l'approche de ses troupes, & par ses libéralités réelles plus efficaces que les magnifiques promesses du cardinal de Polignac. Le nouveau roi de Pologne s'étoit
1699. épuisé par ses dépenses, ce qui l'obligea de vendre à Frédéric III l'advocatie de l'abbaye de Quedlinbourg & du Petersberg de Halle.

L'ELECTEUR profita des troubles de la Pologne, & s'empara d'Elbing pour se rembourser d'une somme que les Polonois lui devoient : on moyenna un accommodement, par lequel les Polonois lui engagerent une couronne & des bijoux Russiens qui sont encore conservés à Konigsberg. Après quoi l'électeur fit évacuer la ville, & conserva du consentement de la république la possession du territoire d'Elbing.

1700. L'EUROPE ne tarda pas à être agitée par des troubles nouveaux au commencement de ce siécle, à cause de la succession de Charles II roi d'Espagne qui vint à mourir : la maison de Bourbon & celle d'Autriche se la disputoient.

ON avoit essayé de prévenir les guerres sanglantes ausquelles cette succession devoit donner lieu.

LOUIS XIV étoit convenu d'abord d'un traité de partage avec les puissances maritimes : Charles II indigné de ce traité, avoit institué par un testament le jeune prince Electoral de Baviere son neveu héri-

tier de tous ſes états : mais toutes les eſpérances furent trompées, le prince de Baviere mourut : on fit un ſecond traité de partage qui n'eut pas plus lieu que le premier : le deſtin de l'Europe étoit d'avoir la guerre.

L'EMPEREUR proteſtoit contre tout partage ; il ſoutenoit l'indiviſibilité de la monarchie Eſpagnole, & prétendoit qu'étant d'une même maiſon diviſée en deux branches, elles avoient droit de ſuccéder l'une à l'autre, celle d'Eſpagne à celle d'Autriche, & celle d'Autriche à celle d'Eſpagne. L'empereur Léopold & Louis XIV étoient au même degré : tous deux petits-fils de Philippe III, tous deux avoient épouſé des filles de Philippe IV : le droit d'aîneſſe étoit dans la maiſon de Bourbon, & Louis XIV fondoit principalement ſes droits ſur ce fameux teſtament de Charles II que le cardinal Portocarrero & ſon confeſſeur lui firent ſigner agoniſant & d'une main tremblante : ce teſtament changea la face de l'Europe.

LOUIS XIV céda ſes droits au ſecond de ſes fils Philippe d'Anjou, eſpérant d'applanir par le choix de ce prince éloigné du trône de France, les difficultés & les obſtacles que la jalouſie de l'Europe pourroit porter à ſa grandeur : Philippe paſſa en Eſpagne ; il fut reconnu roi par tous les princes, à l'exception de l'empereur Joſeph.

AU commencement de cette guerre la France étoit au comble de ſa grandeur : elle ſe voyoit vic-

torieuſe de tous ſes ennemis : la paix de Ryswick faiſoit l'éloge de ſa modération : Louis XIV déployoit dans l'univers entier ſa ſplendeur & ſa magnificence : il étoit craint & reſpecté : la France étoit comme un athléte préparé ſeul au combat, qui entroit dans une lice où il ne paroiſſoit encore aucun adverſaire : rien n'étoit épargné pour les préparatifs des armemens de mer & de terre également nombreux : dans ſes plus violens efforts cette monarchie entretint quatre cens mille combattans : mais les grands généraux étoient morts, & il ſe trouva avant que le mérite de Villars ſe fût fait connoître, que la France avoit huit cens mille bras, mais point de tête : tant il eſt vrai de dire que la fortune des états ne dépend ſouvent que d'un ſeul homme !

LA maiſon d'Autriche étoit bien éloignée de ſe trouver dans une ſituation auſſi heureuſe : elle étoit preſque épuiſée par les guerres continuelles qu'elle avoit ſoutenues : ſon gouvernement étoit dans la langueur & dans la foibleſſe : & cette puiſſance jointe au corps Germanique ne pouvoit rien ſans le ſecours des Hollandois & des Anglois : mais avec moins de reſſources & de troupes que la France, elle avoit à la tête de ſes armées le prince Eugène de Savoie.

LE roi Guillaume, qui gouvernoit l'Angleterre & la Hollande, étoit dans l'engourdiſſement de la ſurpriſe en apprenant la mort de Charles II, & il reconnut le duc d'Anjou roi d'Eſpagne par une eſpèce de précipitation : mais dès que la réflexion

l'eût ramené à ſon flegme naturel, il ſe déclara pour la maiſon d'Autriche, parce que la nation Angloiſe le vouloit, & que ſon intérêt ſembloit le demander.

LE nord étoit lui-même plongé dans la guerre que Charles XII portoit en Dannemarck : la jeuneſſe de ce prince avoit inſpiré à ſes voiſins l'audace de l'attaquer, mais ils trouverent un héros qui joignoit un courage impétueux à des vengeances implacables.

FREDERIC III qui étoit en paix, prit part à la grande alliance qui ſe formoit contre Louis XIV dont le roi Guillaume étoit l'ame, & l'archiduc d'Autriche le prétexte : il prit des ſubſides afin de ſoulager la prodigalité de ſa magnificence, & il crut que les ſecours qu'il fourniſſoit aux alliés lui frayeroient le chemin à la royauté. Par un effet étonnant des contradictions auſquelles l'eſprit humain eſt ſujet, ce prince qui avoit l'ame ſi fiere & ſi vaine, s'abaiſſoit à ſe mettre aux aumônes de princes qu'il ne regardoit que comme ſes égaux : toutes les offres que lui fit la France, pour le détacher des alliés, furent inutiles : ſes engagemens étoient pris, & il ſe trouvoit lié par des ſubſides, par ſon inclination, & par ſes eſpérances.

CE fut dans ces conjonctures que ſe négocia à Vienne le traité de la Couronne, par lequel l'empereur s'engagea de reconnoître Frédéric III roi de Pruſſe, moyennant qu'il lui fournît un ſecours de dix mille hommes à ſes dépens pendant le cours de

toute cette guerre ; qu'il entretînt une compagnie de garnison à Philipsbourg ; qu'il fût toujours de concert avec l'empereur dans toutes les affaires de l'Empire ; que sa royauté n'altérât en rien les obligations de ses états d'Allemagne ; qu'il renonçât au subside que la maison d'Autriche lui devoit, & qu'il promît de donner sa voix pour l'élection des enfans mâles de l'empereur Joseph, « à moins qu'il n'y eût « des raisons graves & indispensables qui obligeassent les électeurs d'élire un empereur d'une autre « maison ».

CE traité fut signé & ratifié : Rome cria, & Warsovie se tut : l'ordre Teutonique protesta contre cet acte & osa revendiquer la Prusse. Le roi d'Angleterre, qui ne cherchoit que des ennemis à la France, les achetoit à tout prix : il avoit besoin des secours de l'électeur dans la grande alliance, & il fut des premiers à le reconnoître : le roi Auguste, qui affermissoit sa couronne sur sa tête, y souscrivit : le Dannemarck, qui ne craignoit & n'envioit que la Suéde, s'y prêta facilement : Charles XII qui soutenoit une guerre difficile : ne crut pas qu'il lui convînt de chicaner sur un titre pour augmenter le nombre de ses ennemis ; & l'Empire fut entraîné par l'empereur comme on l'avoit prévû.

AINSI se termina cette grande affaire, qui avoit trouvé de l'opposition dans le conseil de l'électeur, dans les cours étrangeres, chez les amis comme chez les ennemis, à laquelle il fallut une complication

de circonstances aussi extraordinaires pour qu'elle pût réussir; qu'on avoit traitée de chimérique, & dont on prit bientôt une opinion différente. Le prince Eugène dit en l'apprenant, « Que l'empereur « devroit faire pendre les ministres qui lui avoient « donné un conseil aussi perfide ».

Le couronnement se fit l'année suivante: le roi 1701.
que nous appellerons désormais Frédéric I se rendit en Prusse; & dans la cérémonie du sacre on observa qu'il se mit lui-même la couronne sur la tête: il créa en mémoire de cet événement l'ordre des chevaliers de l'Aigle noir.

Le public ne pouvoit cependant pas revenir de la prévention dans laquelle il étoit contre cette royauté: le bon-sens du vulgaire désiroit une augmentation de puissance avec une augmentation de dignité: ceux qui n'étoient pas peuple pensoient de même: il échapa à l'électrice de dire à quelqu'une de ses femmes, « Qu'elle étoit au désespoir d'aller « jouer en Prusse la reine de théâtre vis-à-vis de son « Esope ». Elle écrivit à Leibnitz: « Ne croyez pas « que je préfere ces grandeurs & ces couronnes dont « on fait ici tant de cas, aux charmes des entretiens « philosophiques que nous avons eus à Charlotten-« bourg ».

Aux pressantes sollicitations de cette princesse, se forma à Berlin l'académie royale des sciences, dont Leibnitz fut le chef: on persuada à Frédéric I qu'il convenoit à sa royauté d'avoir une académie,

comme on fait accroire à un nouveau noble, qu'il est séant d'entretenir une meute. On se propose de parler en son lieu de cette académie avec plus d'étendue.

Le roi s'abandonna après son couronnement au penchant qu'il avoit aux cérémonies & à la magnificence, sans plus y mettre de bornes : à son retour de Prusse il fit une entrée suberbe à Berlin.

Pendant le divertissement de ces fêtes & de ces célébrités, on apprit que Charles XII, cet Alexandre du nord, qui auroit ressemblé en tout au roi de Macédoine s'il eut eu sa fortune, venoit de remporter sur les Saxons auprès de Riga une victoire complette. Le roi de Dannemarck & le czar avoient attaqué (comme on l'a dit) ce jeune héros, l'un en Norwege & l'autre en Livonie. Charles XII força dans sa capitale le monarque Danois à faire la paix : de-là il passa avec huit mille Suédois en Livonie, défit quatre-vingt mille Russes auprès de Nerva, & battit trente mille Saxons au passage de la Dwina.

La fuite des Saxons les entraîna vers les frontieres de la Prusse. Frédéric I en fut d'autant plus inquiet, que la plus grande partie de ses troupes servoit dans les armées impériales, & que la guerre s'approchoit de son nouveau royaume. Charles XII promit cependant la neutralité pour la Prusse, en considération de l'intercession de l'empereur, de l'Angleterre & de la Hollande.

CES années étoient l'époque des triomphes du roi de Suéde : il disposoit en souverain de la Pologne : ses négociations étoient des ordres, & ses batailles des victoires : mais ces victoires, toutes brillantes qu'elles étoient, consumoient les vainqueurs, & obligeoient le héros à renouveller souvent ses armées. Un transport des troupes Suédoises se rendit en Poméranie : Berlin en prit l'allarme : ces troupes n'en traverserent pas moins l'électorat, & se rendirent en Pologne, lieu de leur destination.

LE roi leva huit mille hommes de nouvelles troupes : au lieu de les employer à la sûreté de ses états ; il les envoya en Flandre à l'armée des alliés : il se rendit lui-même au pays de Cleves, pour recueillir l'héritage de Guillaume d'Orange roi d'Angleterre ; au trône duquel Anne seconde fille du roi Jacques succéda.

LES droits de Frédéric I se fondoient sur le testament de Frédéric Henri d'Orange, qui avoit substitué ses biens, au cas d'extinction des mâles, à sa fille épouse du Grand Electeur : le roi Guillaume laissa un testament tout contraire en faveur du prince Frison de Nassau, dont les Etats-Généraux devoient être les exécuteurs. Les biens de la succession consistoient dans la principauté d'Orange, de Meeurs, & dans différentes seigneuries & fonds de terre situés en Hollande & en Zélande.

FRÉDERIC I menaçoit de retirer ses troupes de la Flandre, si on ne lui rendoit justice : cette menace

persuada aux Hollandois que ses droits étoient légitimes : on parvint cependant à régler les conditions d'un accord provisionel, qui partageoit l'héritage en deux parties égales : un gros diamant fut d'abord remis à Frédéric I, & il consentit à laisser ses troupes en Flandre : Louis XIV mit le prince de Conti en possession d'Orange : le roi s'en trouva griévement offensé : il augmenta son armée, & prit même des troupes de Gotha & de Wolffenbuttel à son service : il déclara peu après la guerre à la France, à cause que l'armée de Boufflers avoit commis quelques excès dans le pays de Cleves.

LOUIS XIV ne s'apperçut pas qu'il eût un ennemi de plus : & le nouveau roi fit en cela beaucoup pour sa passion, mais rien pour ses intérêts : il manifestoit sa haine pour la France dans toutes les occasions : il obligea le duc Antoine Ulrich de Wolffenbuttel à renoncer aux engagemens qu'il avoit pris avec Louis XIV, après que les ducs de Hanovre & de Zell eurent dissipé les troupes qu'il entretenoit au moyen des subsides François.

1702. DANS ce tems l'Angleterre faisoit des efforts prodigieux pour la maison d'Autriche : ses flottes transporterent l'archiduc Charles, qui depuis devint empereur, dans le royaume d'Espagne, qu'une armée Angloise devoit aider à lui conquérir : l'enthousiasme de l'Europe pour la maison d'Autriche surpassoit tout ce qu'on en peut imaginer.

TANT que dura la guerre de succession, les

troupes Prussiennes soutinrent avec éclat la réputation qu'elles avoient acquise sous le grand électeur: elles prirent Keyserwerth près du Rhin, & dans cette action de Hochstedt où Villars surprit & battit Stirhein, le prince d'Anhalt fit une belle retraite avec les huit mille Prussiens qu'il commandoit. Je lui ai ouï dire que lorsqu'il s'apperçut de la confusion & de la fuite des Autrichiens, il forma un quarré de ses troupes, & traversa une grande plaine en bon ordre jusqu'à un bois qu'il gagna vers la nuit, sans que la cavalerie Françoise osât l'entamer.

LE succès des troupes Prussiennes sur le Rhin & leur bonne conduite en Suabe ne rassûrerent pas Frédéric I contre l'appréhension que lui donnoit le voisinage des Suédois: rien ne leur résistoit alors: le génie de Pierre I, la magnificence d'Auguste, étoient impuissans contre la fortune de Charles XII: ce héros étoit à la fois plus valeureux que le czar, & plus vigilant que le roi de Pologne. Pierre préféroit la ruse à l'audace; Auguste, les plaisirs aux travaux; & Charles, l'amour de la gloire à la possession du monde entier. Les Saxons étoient souvent surpris ou battus: les Moscovites avoient appris à leurs dépens l'art de se retirer à propos; ils ne faisoient qu'une guerre d'incursions: les armées Suédoises étoient seules jusqu'alors assaillantes & victorieuses. Mais Charles XII, dont l'inflexible opiniâtreté ne mollissoit jamais, ne savoit exécuter ses projets que par la force: il vouloit assujettir les événemens

comme il domptoit ses ennemis. Le czar & le roi de Pologne suppléoient à cet enthousiasme de valeur par les intrigues du cabinet : ils réveilloient la jalousie de l'Europe, & suscitoient l'envie contre le bonheur d'un jeune prince ambitieux, implacable dans ses haines, & qui ne savoit se venger des rois ses ennemis qu'en les détrônant.

CES intrigues n'empêcherent pas Frédéric I qui n'avoit point de troupes à sa disposition, de conclure une alliance défensive avec Charles XII, qui avoit une armée victorieuse dans le voisinage. Frédéric I & Stanislas reconnurent réciproquement leur royauté : ce traité ne dura qu'autant que la fortune de Charles XII ne se démentit point.

1703. QUOIQUE cette alliance dût rassûrer le roi, il fournit toutes ses places de la Prusse de garnisons suffisantes, & il envoya de nouveau secours à l'armée alliée en Suabe.

1704. CE fut dans cette province que les Prussiens eurent une part considérable au gain de la fameuse bataille de Hochstedt : ils étoient à la droite sous les ordres du prince d'Anhalt, & de ce corps d'armée que le prince Eugène commandoit : à la premiere attaque la cavalerie & l'infanterie impériale plierent devant les François & les Bavarois, mais les Prussiens soutinrent le choc & enfoncerent les ennemis. Le prince Eugène vint se mettre à leur tête : piqué de la mauvaise manœuvre des Autrichiens, il dit qu'il vouloit combattre avec des braves gens, & non pas avec

des troupes qui l'âchoïent le pied. C'eſt un fait connu que milord Marlborough prit vingt-ſept bataillons & quatre régimens de dragons priſonniers dans le village de Blenheim, & que le gain de cette bataille fit perdre aux François la Baviere & la Suabe.

MILORD Marlborough ſe rendit à Berlin après avoir terminé cette glorieuſe campagne, pour diſpoſer Frédéric I à l'envoi d'un corps de ſes troupes en Italie. Cet Anglois, qui avoit jugé des projets de Charles XII en voyant une carte géographique étendue ſur ſa table, pénétra facilement le caractere de Frédéric I en jettant un regard ſur ſa cour : il étoit rempli de ſoumiſſion & de ſoupleſſe devant ce prince : il flattoit adroitement ſa vanité, & s'empreſſoit à lui préſenter l'aiguiere lorſqu'il ſe levoit de table : Frédéric ne put lui réſiſter, & il accorda aux flatteries du courtiſan ce qu'il auroit peut-être refuſé au mérite du grand capitaine, & à l'habileté du profond politique. Le fruit de cette négociation fut, que le prince d'Anhalt marcha en Italie à la tête de huit mille hommes.

LA mort de la reine Sophie Charlotte mit alors toute la cour en deuil : c'étoit une princeſſe d'un mérite diſtingué, qui joignoit tous les appas de ſon ſexe aux graces de l'eſprit & aux lumieres de la raiſon : elle avoit voyagé dans ſa jeuneſſe en Italie & en France ſous la conduite de ſes parens : on la deſtinoit pour le trône de France : Louis XIV fut 1705.

touché de sa beauté; mais des raisons de politique firent échouer son mariage avec le duc de Bourgogne. Cette princesse amena en Prusse l'esprit de la société, la vraie politesse, & l'amour des arts & des sciences : elle fonda, comme on l'a dit plus haut, l'académie royale : elle appella Leibnitz & beaucoup d'autres savans à sa cour. Sa curiosité vouloit saisir les premiers principes des choses : Leibnitz, qu'elle pressoit un jour sur ce sujet, lui dit : « Madame, il » n'y a pas moyen de vous contenter; vous voulez » savoir le pourquoi du pourquoi ». Charlottenbourg étoit le rendez-vous des gens de goût : toutes sortes de divertissemens & de fêtes variées à l'infini rendoient ce séjour délicieux, & cette cour brillante.

SOPHIE Charlotte avoit l'ame forte : sa religion étoit épurée, son humeur douce, son esprit orné de la lecture de tous les bons livres François & Italiens : elle mourut à Hanovre dans le sein de sa famille. On voulut introduire un ministre réformé dans son appartement : « Laissez-moi mourir (lui dit-elle) sans » disputer ». Une dame d'honneur qu'elle aimoit beaucoup fondoit en larmes : « Ne me plaignez pas, » (reprit-elle) car je vais à présent satisfaire ma » curiosité sur les principes des choses que Leibnitz » n'a jamais pû m'expliquer, sur l'espace, sur l'in- » fini, sur l'être & sur le néant; & je prépare au roi » mon époux le spectacle d'une pompe funebre, où » il aura une nouvelle occasion de déployer sa » magnificence ». Elle recommanda en mourant à

l'électeur son frere les savans qu'elle avoit protégés, & les arts qu'elle avoit cultivés. Frédéric I se consola, par la cérémonie de ses obseques, de la perte d'une épouse qu'il n'auroit jamais pû assez regretter.

En Italie la guerre commençoit à devenir plus vive : les Prussiens, que Milord Marlborough y avoit fait marcher, furent battus à Casano avec le prince Eugène, & à Calcinato lorsque le général Revenklau, qui les commandoit, y fut surpris par le grand-prieur de Vendôme. 1706.

Le prince Eugène pouvoit être battu; mais il savoit réparer ses pertes en grand-homme; & l'échec de Casano fut bientôt oublié par le gain de la fameuse bataille de Turin, auquel les Prussiens eurent une part principale. 1707.

Quoique le duc d'Orléans proposât aux François de sortir de leurs retranchemens, son avis ne fut point suivi : la Feuillade & Marsin avoient des ordres de la cour qui portoient, à ce qu'on assûre, de ne point hasarder de bataille : celle de Hochstedt avoit intimidé le conseil de Louis XIV.

Les François, qui auroient été du double supérieurs aux Alliés s'ils les avoient attaqués hors de leurs retranchemens, leur furent inférieurs partout, à cause que les quartiers différens qu'ils avoient à défendre étoient d'une étendue immense, & de plus séparés par la Doire.

Les Prussiens, qui avoient l'aile gauche de l'ar-

mée des Alliés, attaquerent la droite du retranchement François qui s'appuyoit à la Doire : le prince d'Anhalt étoit déja au bord du fossé, & la résistance des ennemis rallentissoit la vigueur de son attaque, lorsque trois grenadiers se glisserent le long de la Doire, & tournerent le retranchement par un endroit où il n'étoit pas bien appuyé à cette riviere : tout d'un coup une voix s'entendit dans l'armée Françoise, NOUS SOMMES COUPÉS. Elle abandonne son poste, prend la fuite ; & en même tems le prince d'Anhalt escalade le retranchement, & gagne la bataille. Le prince Eugène en fit un compliment au roi : l'éloge de ses troupes devoit lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il partoit d'un prince qui devoit bien s'y connoître.

FRÉDERIC I fit pendant cette guerre quelques acquisitions pacifiques : il acheta le comté de Tecklenbourg en Westphalie du comte de Solms-Braunsfels ; & madame de Nemours, qui étoit en possession de la principauté de Neufchâtel, venant de mourir, le conseil d'état de Neufchâtel prit la régence, & élut quelques-uns de ses membres pour juger des prétentions que le roi de Prusse formoit d'un côté, & tous les parens de la maison de Longueville d'un autre : la principauté de Neufchâtel fut adjugée au roi comme ayant les meilleurs droits en qualité d'héritier de la maison d'Orange. Louis XIV s'éleva contre cette sentence ; mais il avoit de si grands intérêts à discuter, qu'ils firent évanouir

devant

devant eux ces petits litiges ; & la ſouveraineté de Neufchatel fut aſſurée à la maiſon royale par la paix d'Utrecht.

CHARLES XII étoit parvenu alors au plus haut période de ſes proſpérités : il avoit détrôné Auguſte de Pologne, & lui avoit preſcrit les loix d'une paix dure, à Alt-Randſtadt au milieu de la Saxe : le roi vouloit diſpoſer le roi de Suéde à quitter la Saxe ; il lui envoya ſon grand-maréchal Printz, pour le prier de ne point troubler la paix de l'Allemagne par le ſéjour qn'il y faiſoit avec ſes troupes.

CHARLES XII qui avoit d'ailleurs le deſſein de quitter les états d'un prince qu'il avoit mis aux abois, pour renouveller la même ſcene avec le czar à Moſcou, trouva mauvais que Printz lui fît de pareilles propoſitions, & lui demanda ironiquement : Si les troupes Pruſſiennes étoient auſſi bonnes que les Brandebourgeoiſes. « Oui, ſire, (lui répondit » l'envoyé) elles ſont encore compoſées de ces » vieux ſoldats qui ſe trouverent à Fehrbellin ».

CHARLES XII obligea l'empereur, en paſſant par la Siléſie, de reſtituer cent vingt-cinq égliſes aux Proteſtans de ce duché. Le pape en murmura, & n'épargna pas les proteſtations & les plaintes. Joſeph lui répondit : « Que ſi le roi de Suéde lui » eut propoſé de ſe faire Luthérien lui-même, il ne » ſavoit pas trop ce qui en ſeroit arrivé ».

CES mêmes Suédois, qui faiſoient alors la terreur 1708.
du nord, rétablirent avec les Pruſſiens & les Hano-

vriens le calme dans la ville de Hambourg, qu'une sédition populaire avoit troublé : Frédéric I y envoya quatre mille hommes pour soutenir les prérogatives des échevins & des syndics : il eut quelques démêlés avec ceux de Cologne, à cause que la populace de cette ville avoit enfoncé les portes du Résident Prussien, qui tenoit une chapelle réformée dans sa maison : le roi fit arrêter des marchandises des négocians de cette ville, qui descendoient le Rhin & passoient par Wesel ; & il menaça d'interdire le culte catholique dans ses états, comme il en avoit usé lorsque l'électeur Palatin avoit persécuté les protestans du Palatinat. La crainte de ces represailles fit rentrer la ville de Cologne dans son devoir, & lui apprit que la tolérance est une vertu dont il est quelquefois dangereux de s'écarter.

La cour de Frédéric I étoit alors pleine d'intrigues : l'esprit de ce prince étoit flottant entre les cabales de ses favoris, comme une mer agitée par des vents différens : ceux qui l'approchoient de plus près n'avoient que peu de génie : leurs artifices étoient grossiers, & leur manege peu adroit : tous se haïssoient & brûloient en secret du désir de se supplanter : s'ils s'accordoient, ce n'étoit que sur une égale disposition de s'enrichir aux dépens de leur maître : le prince royal avoit peine à cacher le mécontentement qu'il avoit de leur conduite.

Les marques de sa mauvaise volonté leur suggérerent le dessein d'affermir leur crédit par un nouvel

appui : ils perſuaderent au roi de paſſer à ſes troiſiemes nôces, quoiqu'il fût infirme, qu'il ne vécût que par l'art des médecins, & qu'il chicanât par un reſte de tempérament un ſouffle de vie qu'il alloit perdre. Le maréchal de Biberſtein ſe chargea de cette intrigue : il repréſenta au roi, que le prince royal n'auroit point d'enfans de ſon épouſe fille de l'électeur George de Hanovre, quoiqu'alors même elle fût enceinte ; que le bonheur de ſes peuples demandoit qu'il ſongeât ſérieuſement à affermir ſa ſucceſſion ; qu'il étoit encore vigoureux, & qu'après ce mariage il ſeroit ſûr de voir paſſer à ſes deſcendans cette couronne qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir. Ce même diſcours répété par différentes perſonnes, perſuada ce bon prince qu'il étoit l'homme le plus vigoureux de ſes états : les médecins acheverent de le déterminer au mariage, en l'aſſûrant que ſon tempérament ſouffroit du célibat : on lui choiſit une princeſſe de Mecklenbourg Schwerin nommée Sophie Louiſe, dont l'âge, les inclinations, la façon de penſer, ne s'accordoient point avec les ſiennes : il n'eut d'agrément de cette union que la cérémonie des nôces, qui fut célébrée avec un faſte aſiatique : le reſte du mariage ne fut que malheureux.

LA fortune ſe laſſa enfin de protéger les caprices de Charles XII : il avoit joui de neuf années de ſuccès : les neuf dernieres de ſa vie ne furent qu'un enchaînement de revers : il venoit de rentrer vic- 1709.

torieux en Pologne avec une armée nombreuse, chargée de trésors, & des dépouilles des Saxons.

LEIPZIG fut la Capoue des Suédois : soit que les délices de la Saxe eussent amolli ces vainqueurs, soit que la prospérité enflât l'audace de ce prince & le poussât au-delà de son but, il n'eut plus que des malheurs affreux à essuyer : il vouloit disposer de la Russie comme de la Pologne, & détrôner le czar comme il avoit détrôné Auguste.

DANS ce dessein il s'avança vers les frontieres de la Moscovie, où deux chemins le conduisoient : l'un par la Livonie où tous les secours de la Suéde étoient à portée de le joindre par mer, par lequel il auroit pû s'avancer jusqu'à la nouvelle ville que le czar fondoit alors sur les bords de la Baltique, & détruire pour jamais le lien qui devoit joindre la Russie avec l'Europe : l'autre chemin traversoit l'Ukraine, & conduisoit à Moscou par des déserts impraticables. Charles XII se détermina pour ce dernier, ou parce qu'il avoit ouï dire qu'on ne vaincroit jamais les Romains que dans Rome, ou que la difficulté de l'entreprise irritât son courage, ou parce qu'il comptoit sur Mazeppa prince des Cosaques, qui lui avoit promis de fournir son armée de vivres, & de le joindre avec un nombre considérable des siens. Le czar fut averti des intrigues de ce Cosaque ; il dissipa les troupes que Mazeppa assembloit, & s'empara de ses magasins : de sorte que, lorsque le roi de Suéde arriva dans l'Ukraine,

il ne trouva que des déserts affreux au lieu d'un pays abondant en subsistances, & un prince fugitif qui venoit chercher un asile dans son camp, au lieu d'un allié puissant qui lui amenoit des secours.

CES contre-tems ne rebuterent point Charles XII : il assiégea Pultawa, comme s'il n'eut manqué de rien : lui, qui avoit été invulnérable jusqu'alors, fut blessé à la jambe en s'amusant à reconnoître cette bicoque de trop près : son général Lowenhaupt, qui lui amenoit des vivres, des munitions & un secours de treize mille hommes, fut battu par le czar à trois reprises, & obligé dans cette nécessité de brûler les convois qu'il conduisoit : il n'arriva au camp du roi qu'avec trois mille hommes de troupes, exténués de fatigues, & qui augmenterent dans le camp la disette qui y regnoit.

LE czar s'approcha bientôt de Pultawa ; & dans cette plaine se donna cette bataille si célébre entre les deux hommes les plus singuliers de leur siécle.

CHARLES XII, qui jusqu'alors comme l'arbitre des destins, n'avoit rien trouvé qui arrêtât ses volontés, fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un prince blessé & porté sur des brancards. Pierre Alexiowitz, qui n'avoit été que Législateur jusqu'alors, assisté de Mentzikow, marqua dans cette journée, qu'il possédoit les parties d'un grand capitaine, & que ses ennemis lui avoient appris à vaincre. Tout étoit fatal aux Suédois ; la blessure de leur roi qui l'empêchoit d'agir, la misere qui leur ôtoit les for-

ces pour combattre, un corps détaché qui s'égara le jour de cette bataille décisive, le nombre de leurs ennemis, & le tems qu'ils avoient eu d'élever des redoutes & de disposer avantageusement leurs troupes. Enfin les Suédois furent battus, & perdirent par un instant décisif & malheureux le fruit de neuf années de travaux & de tant de prodiges de valeur. Charles XII fut réduit à chercher un asile chez les Turcs: ses haines implacables le suivirent à Bender, d'où il essaya vainement par ses intrigues de soulever la Porte contre les Moscovites. Il devint ainsi la victime de son inflexibilité d'esprit, qu'on auroit appellée opiniâtreté s'il n'eût pas été un héros. Après cette défaite l'armée Suédoise mit bas les armes devant le czar aux bords du Borysthene, comme l'armée Moscovite l'avoit fait devant Charles XII, aux rives de la Baltique après la bataille de Nerva.

AUGUSTE, qui vit son antagoniste renversé, se crut dégagé de sa parole & du traité d'Alt-Randstadt: il s'aboucha à Berlin avec le roi de Dannemarck & Frédéric I: ensuite de quoi Auguste rentra avec une armée en Pologne, & le roi de Dannemarck attaqua les Suédois en Scanie: Frédéric I, que ces Puissances ne purent ébranler, demeura neutre.

EN Pologne tous les partisans des Suédois se tournerent du côté des Saxons: Stanislas étoit auprès de l'armée Suédoise, que Craffaw commandoit. Ce général se trouvant resserré par les Mos-

covites & les Saxons, traverſa la nouvelle Marche & ſe rendit à Stettin, ſans qu'il en pût demander la permiſſion à Frédéric I, qui voyoit avec déplaiſir ces paſſages & ces armées nombreuſes dans ſon voiſinage.

Le roi fit un voyage à Konigſberg, où il obtint du czar qui s'y étoit rendu, qu'il rétabliroit le jeune duc de Courlande, neveu de Frédéric I, dans ſes états, à condition qu'il épouſeroit la niece de Pierre Alexiowitz.

Ce prince ne recevoit que de bonnes nouvelles de ſes troupes; elles ne ſe diſtinguerent pas moins en Flandre qu'en Italie: elles firent des merveilles ſous le commandement du comte de Lothum, tant à la bataille d'Oudenarde qu'au ſiége de Lille.

Les François, découragés par le mauvais ſuccès de leurs armes & par la perte de trois grandes batailles rangées, faiſoient à la Haie des propoſitions de paix: mais la fermentation des eſprits étoit encore trop grande, & les eſpérances des deux partis & leurs prétentions trop outrées pour qu'on pût parvenir à s'accorder. Si les hommes étoient capables de raiſon, feroient-ils des guerres ſi longues, ſi acharnées & ſi onéreuſes, pour en revenir tôt ou tard à des conditions de paix, qui ne leur paroiſſent intolérables que dans les momens où la paſſion les gouverne, ou dans leſquels la fortune les favoriſe?

Les alliés ouvrirent la campagne par la priſe de Tournai & la bataille de Malplaquet, où le prince

Royal se trouva en personne : le comte de Finck eut beaucoup de part à cette victoire ; il fut le premier qui força le retranchement François avec les Prussiens ; il forma ses troupes sur le parapet ; & delà il soutint la cavalerie Impériale, que les François repousserent par deux reprises, jusqu'à ce qu'un plus grand nombre de troupes se joignant aux siennes vinrent mettre le dernier sceau à cette victoire.

1710. EN Poméranie les Suédois faisoient appréhender par leurs démonstrations qu'ils eussent dessein de pénétrer en Saxe : le roi craignit que la guerre ne se portât enfin dans ses propres états ; & dans l'intention d'assoupir les troubles du nord, il prit toutes les mesures qui pouvoient les augmenter ; il proposa l'entretien d'une armée de neutralité, mais cette armée ne s'assembla jamais : Crassaw consentit à une suspension d'armes : Charles XII, qui l'apprit protesta du fond de la Bessarabie contre toute neutralité : ce traité ébauché fut rompu, & il eut le sort de tous ces actes publics que la nécessité & l'impuissance font faire dans un tems, & que la force secondée de conjonctures favorables, rompt dans un autre.

DU côté du sud la France renoua les négociations de la paix à Gertrudenberg, & dès les premieres conférences elle s'engagea à reconnoître la royauté de Prusse & la souveraineté de Neufchatel : l'ouvrage de la paix avorta encore, & les Prussiens furent employés dans cette campagne sous le

prince d'Anhalt aux siéges d'Aire & de Douai qu'ils prirent : le roi déclara alors qu'il ne rendroit pas la ville de Gueldre où il avoit garnison, que les Espagnols ne lui payassent les subsides qu'ils lui devoient : & il conserva la possession de cette ville par la paix.

Dans ce tems mourut le duc de Courlande neveu du roi : les Moscovites s'emparerent de nouveau de la Courlande : ils prirent Elbing ; mais comme le roi avoit des droits sur cette ville, un bataillon Prussien y fut mis en garnison.

Le passage & le voisinage de tant d'armées avoit porté la contagion en Prusse : la disette, qui commençoit à s'y faire sentir vivement, augmenta la violence & le venin de la peste : le roi, auquel on cachoit une partie du mal, abandonna ses peuples à leur infortune ; & tandis que ses revenus & ses subsides ne suffisoient pas même à la magnificence de sa dépense, il vit périr malheureusement plus de deux cens mille ames qu'il auroit pu sauver par quelques libéralités.

Le prince royal, révolté de la dureté que son pere marquoit aux Prussiens, parla fortement aux (*) comtes de Wartemberg & de Wittgenstein, afin de procurer des secours & des vivres à ces peuples, qui périssoient autant par la misere que par la contagion ; il trouva ces ministres inflexibles ; ils lui refuserent séchement d'acheter pour dix mille écus de bled,

(*) Directeurs des Finances.

dont on auroit au moins pû ſoulager les habitans de Konigſberg. Vivement piqué de ce refus, ce prince réſolut de perdre ces miniſtres iniques : il fit jouer toutes ſortes de reſſorts pour les éloigner : la fortune a ſes revers, la cour a ſes orages. Le parti des Kamke, envieux de la faveur de Wartemberg, fut charmé d'employer le prétexte du bien public pour ſervir aux vues de ſon ambition : un jeune courtiſan de cette famille, qui jouoit ſouvent aux échecs avec le roi, trouva le moyen de lui faire tant d'inſinuations contre ces miniſtres, & de lui répéter ſi ſouvent la même choſe, que Wittgenſtein fut envoyé à la fortereſſe de Spandaw, & Wartenberg exilé : le roi ſe ſépara du grand chambellan qu'il chériſſoit, en fondant en larmes : Wartenberg ſe retira dans le Palatinat avec une penſion de vingt mille écus, & il y mourut peu après ſa diſgrace.

1711. DANS le nord Charles XII avoit refuſé la neutralité, comme nous venons de le dire : le czar, les rois de Pologne & de Dannemarck ſe ſervirent de ce prétexte pour l'attaquer en Poméranie : Frédéric I, refuſa conſtamment d'entrer dans cette ligue : il ne vouloit point expoſer ſes états aux incurſions, aux ravages & aux hazards de la guerre ; & il eſpéra même de gagner par ſa neutralité aux diſſenſions de ſes voiſins.

LE commencement des opérations ne leur fut pas favorable : les Danois leverent le ſiége de Wiſmar, & Auguſte leva ceux de Stralſund & de Stettin.

PENDANT que l'Europe étoit travaillée par ces convulsions, que l'espérance, l'intérêt & l'ambition souffloient la discorde dans les cœurs des deux partis, mourut l'empereur Joseph : l'empire élut à sa place l'archiduc Charles, qui étoit alors bloqué dans Barcelone, après avoir été couronné & chassé ensuite de Madrid après la perte de la bataille d'Almanza.

LA mort de Joseph applanit le chemin à la paix générale : les Anglois, qui commençoient à se lasser de tant de dépenses, ouvroient les yeux sur l'objet de cette guerre, à mesure que les nuages de leur enthousiasme vinrent à se dissiper : ils se convainquirent que la maison d'Autriche seroit assez puissante en conservant ses pays héréditaires, le royaume de Naples, le Milanès & la Flandre ; & ils se disposerent à tenir des conférences à Utrecht, dans le dessein de faire la paix.

LE roi, qui désiroit de terminer les démêlés de la succession d'Orange par un traité définitif, se rendit dans le pays de Cleves pour régler cette affaire avec le prince de Frise ; mais ce malheureux prince se noya au passage du Mœrdick en voulant se rendre à la Haie. En revanche Frédéric I, fit une autre acquisition par l'extinction des comtes de Mansfeldt ; ce pays fut mis en séquestre entre les mains du roi de Prusse & de l'électeur de Saxe ; la régence Prussienne se tint à Mansfeldt, & la Saxone à Eisleben.

1712. CEPENDANT tout s'acheminoit insensiblement à la paix : les conférences continuoient à Utrecht : les comtes de Dohnhoff, de Metternich & de Biberstein s'y rendirent en qualité de plénipotentiaires du roi.

PENDANT qu'on tenoit ces conférences, il arriva en Angleterre une révolution dont l'Europe accusa le maréchal de Tallard, qui avoit été prisonnier à Londres : soit que ce maréchal, ou que ce qu'on appelle le hazard en fussent la cause ; le parti de milord Marlborough fut culbuté. Ceux de la nation qui désiroient la paix l'emporterent ; le duc d'Ormond eut le commandement des troupes Angloises en Flandre, & il se sépara des alliés au commencement de la campagne : le prince Eugene, quoiqu'affoibli par la défection des Anglois, continua l'offensive : le prince d'Anhalt & les Prussiens furent chargés du siége de Landrecies : mais Villars marcha à Denain, fondit sur le camp que milord Albemarle y commandoit, & le battit avant que le prince Eugene pût le secourir : cette victoire remit au pouvoir des François Marchiennes, le Quênoi, Douai, & Bouchain.

LES alliés suivirent l'exemple des Anglois, & songerent sérieusement à la paix. L'empereur étoit le seul qui voulût continner la guerre, soit que la lenteur de son conseil n'eût pas le tems de décider, ou que ce prince se crût assez fort pour résister seul à Louis XIV : sa condition n'en devint que plus mauvaise.

LE roi fit alors surprendre la garnison Hollandoise qui étoit à Meeurs, & maintint par la possession, les droits qu'il avoit sur cette place.

MAIS les sentimens pacifiques du sud n'influerent point sur le nord : le roi de Dannemarck entra dans le duché de Bremen & prit Stade : le czar & le roi de Pologne tenterent une descente dans l'île de Rugen, que les bonnes mesures des Suédois firent manquer. Les alliés ne furent pas plus heureux au siége de Stralsund, qu'ils furent obligés de lever : Steinbock venoit de remporter une victoire sur les Saxons & sur les Danois à Gadebusch dans le Mecklenbourg ; & un renfort de dix mille Suédois étant arrivé en Poméranie, tout le pays fut délivré d'ennemis. Les Danois, obligés d'abandonner Rostock, remirent cette ville aux troupes du roi, comme directeur du cercle de la basse Saxe, mais les Suédois en délogerent les Prussiens. La neutralité du roi n'en souffrit aucune atteinte, & il continua de négocier, afin de porter les esprits à quelque conciliation, & pour conjurer les orages qui s'assembloient autour de ses Etats.

AU commencement de 1713, Frédéric I mourut d'une maladie lente, qui avoit depuis long-tems miné ses jours : il ne vit point la consommation de la paix, ni le rétablissement du repos dans son voisinage. 1713.

IL eut trois femmes : la premiere fut une princesse de Hesse, dont il eut une fille, mariée au prince hé-

réditaire de Hesse à présent roi de Suéde : Sophie Charlotte de Hannovre, mit au monde Frédéric Guillaume qui lui succéda ; & il répudia la troisiéme, qui étoit une Princesse de Meklenbourg, à cause de sa démence.

Caractère. NOUS venons de voir tous les événemens de la vie de Frédéric I : il ne nous reste qu'à jetter rapidement quelques regards sur sa personne & sur son caractère. Il étoit petit & contrefait : avec un air de fierté il avoit une physionomie commune : son ame étoit comme les miroirs qui réfléchissent tous les objets qui se présentent : flexible à toutes les impressions qu'on lui donnoit, ceux qui avoient gagné un certain ascendant sur lui, savoient animer ou calmer son esprit, emporté par caprice, doux par nonchalance : il confondoit les choses vaines avec la véritable grandeur ; plus attaché à l'éclat qui éblouit, qu'à l'utile qui n'est que solide : il sacrifia trente mille hommes de ses sujets dans les différentes guerres de l'empereur & des alliés, afin de se procurer la royauté ; & il ne désiroit cette dignité avec tant d'empressement, qu'afin de contenter son goût pour le cérémonial, & de justifier par des prétextes spécieux ses fastueuses dissipations.

IL étoit magnifique & généreux : mais à quel prix n'acheta t-il pas le plaisir de contenter ses passions ? Il trafiquoit du sang de ses peuples avec les Anglois & les Hollandois, comme ces Tartares vagabons qui vendent leurs troupeaux aux bouchers

de la Podolie pour les égorger. Lorſqu'il vint en Hollande pour recueillir la ſucceſſion du roi Guillaume, il fut ſur le point de retirer ſes troupes de Flandre : on lui remit un gros brillant de cette ſucceſſion ; & les quinze mille hommes ſe firent tuer au ſervice des alliés.

Les préjugés du vulgaire ſemblent favoriſer la magnificence des princes ; mais autre eſt la libéralité d'un particulier, & autre eſt celle d'un ſouverain. Un prince eſt le premier ſerviteur & le premier magiſtrat de l'état ; il lui doit compte de l'uſage qu'il fait des impôts ; il les léve, afin de pouvoir défendre l'état par le moyen des troupes qu'il entretient, afin de ſoutenir la dignité dont il eſt revêtu, de récompenſer les ſervices & le mérite, d'établir en quelque ſorte un équilibre entre les riches & les obérés, de ſoulager les malheureux en tout genre & de toute eſpèce, afin de mettre de la magnificence en tout ce qui intéreſſe le corps de l'état en général. Si le ſouverain a l'eſprit éclairé & le cœur droit, il dirigera toutes ſes dépenſes à l'utilité du public & au plus grand avantage de ſes peuples.

La magnificence qu'aimoit Frédéric I n'étoit pas de ce genre : c'étoit plutôt la diſſipation d'un prince vain & prodigue : ſa cour étoit une des plus ſuperbes de l'Europe : ſes ambaſſades étoient auſſi magnifiques que celles des Portugais : il fouloit les pauvres afin d'engraiſſer les riches : ſes favoris recevoient de fortes penſions, tandis que ſes peuples étoient dans

la misere : ses bâtimens étoient somptueux, ses fêtes superbes : ses écuries & ses offices tenoient plutôt du faste asiatique, que de la dignité européenne.

SES libéralités paroissoient plutôt l'effet du hasard, que celui d'un choix judicieux ; ses domestiques faisoient leur fortune, lorsqu'ils avoient souffert des premieres saillies de son emportement : il donna un fief de quarante mille écus à un chasseur qui lui fit tirer un cerf de haute ramure. La bisarrerie de sa dépense ne frappe jamais plus vivement, que lorsqu'on en compare la totalité avec celle de ses revenus, & qu'on ne fait de toute sa vie qu'un seul tableau : on est alors étonné de voir des parties d'un corps gigantesque à côté de membres desséchés qui périssent : ce prince voulut engager ses domaines de la principauté de Halberstadt aux Hollandois, afin d'acheter le fameux Pit, brillant dont Louis XV fit l'acquisition du tems de la régence ; & il vendoit vingt mille hommes aux alliés, pour avoir le nom d'en entretenir trente mille.

SA cour étoit comme une grande riviere, qui absorbe l'eau de tous les petits ruisseaux : ses favoris regorgeoient de ses libéralités ; & ses profusions coûtoient chaque jour des sommes immenses, tandis que la Prusse & la Lithuanie étoient abandonnées à la famine & à la contagion, sans que ce monarque généreux daignât les secourir. Un prince avare est pour ses peuples comme un médecin qui laisse étouffer un malade dans son sang ; le prodigue est comme

comme celui qui le tue à force de le ſaigner.

FRÉDERIC I n'eut jamais d'inclinations conſtantes, ſoit qu'il ſe repentît de ſon mauvais choix, ſoit qu'il n'eût point d'indulgence pour les foibleſſes humaines: depuis le baron de Danckelmann juſqu'au comte de Wartenberg, ſes favoris eurent tous une fin malheureuſe.

SON eſprit foible & ſuperſtitieux avoit un attachement ſingulier pour le Calviniſme, auquel il auroit voulu ramener toutes les autres religions: il eſt à croire qu'il auroit été perſécuteur, ſi les prêtres ſe fuſſent aviſés de joindre des cérémonies aux perſécutions: il compoſa un livre de prieres, que pour ſon honneur on n'imprima pas.

SI Frédéric I eſt digne de louange, c'eſt pour avoir toujours conſervé ſes états en paix, tandis que ceux de ſes voiſins étoient ravagés par la guerre; pour avoir eu le cœur naturellement bon; &, ſi l'on veut, pour n'avoir pas donné d'atteintes à la vertu conjugale. Enfin il étoit grand dans les petites choſes & petit dans les grandes; & ſon malheur à voulu qu'il fût placé dans l'hiſtoire entre un pere & un fils, dont les talens ſupérieurs le font éclipſer.



littérature Allemande, que c'eſt une fantaiſie générale parmi leurs ſavans, de trouver des rapports entre les divinités de la Germanie, & celles des Egyptiens, des Grecs & des Romains.

IL n'eſt malheureuſement que trop vrai, que l'erreur & la ſuperſtition ſemblent être le partage de l'humanité ; tous les peuples ont eu la même pente pour l'idolatrie ; & comme ils ont tous à peu près les mêmes paſſions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre : la crainte donna le jour à la crédulité, & l'amour-propre intéreſſa bientôt le ciel au deſtin des hommes. De-là naquirent tous ces cultes différens, qui n'étoient à proprement parler que des ſoumiſſions modifiées en cent façons extravagantes, pour appaiſer la colere céleſte dont on redoutoit les effets. La raiſon humaine, altérée & abrutie par la terreur que toutes ſortes de grandes calamités lui inſpiroient, ne ſavoit à qui s'en prendre pour ſe raſſûrer contre ſes craintes : & comme les malades ont recours à tous les remèdes pour eſſayer s'ils n'en trouveront point un qui les guériſſe, le genre humain ſuppoſa dans ſon aveuglement une eſſence divine & une vertu ſecourable dans tous les objets de la nature, depuis les plus ſublimes juſqu'aux plus abjects : tout fut adoré. L'encens fuma pour des champignons ; le crocodile eut des autels ; les ſtatues des grands hommes, qui les premiers avoient gouverné des nations, eurent des temples & des ſacrificateurs ; & dans les tems où des afflictions géné-

rales désoloient un pays, la superstition redoubloit.

Les savans Allemans ont raison de dire en ce sens, que la superstition est la même chez toutes les nations : mais quoiqu'elle soit en général une suite de la crédulité, elle se manifeste cependant sous des nuances variées à l'infini, & proportionnées au génie des nations. J'aurois peine à me persuader que les fables ingénieuses des Grecs, Minerve, Vénus & Apollon, eussent été connues dans ce pays du tems du paganisme : mais nos profonds etymologistes ne s'embarrassent pas des vraisemblances ; ils croyent ennoblir leur mythologie, en donnant à leurs dieux des origines Grecques ou Romaines ; comme si le nom de ces peuples pouvoit rendre l'idolatrie plus respectable, & que l'extravagance des Grecs valût mieux que celle des Allemans.

Irmansœule n'étoit pas le seul dieu des Saxons : on trouva sous une de leurs idoles l'inscription suivante : Je fus autrefois le duc des Saxons, j'en suis devenu le dieu. Angelus soutient qu'ils adoroient le soleil sous la forme d'une tête radieuse, & que cette idole donna son nom à la ville de Sonnenbourg où elle étoit placée : le même auteur prétend qu'ils adoroient de même Vénus représentée à demi-nue, ayant la mammelle gauche percée par une fléche, & trois Graces plus petites qu'elle qui l'entouroient : ces peuples la nommoient Magda, ce qui veut dire fille ; & Angelus assûre

qu'elle donna ſon nom à Magdebourg où elle avoit ſes autels (*). On voyoit encore des ruines de ſon temple dans cette ville avant que Tilli l'eût ſaccagée. Ce qui paroît de plus remarquable dans le culte que les Saxons rendoient à cette divinité, étoient les jeux qu'ils célébroient en ſon honneur. Ils conſiſtoient en des tournois, que faiſoient tous les jeunes-gens des bourgades voiſines : ils dépoſoient une ſomme d'argent entre les mains des juges, pour doter une jeune fille qui étoit donnée en mariage, comme le prix dû à celui qui l'avoit emporté à la joûte. Les annales de Magdebourg témoignent que ces jeux ſe célébroient encore, comme des reſtes du paganiſme, l'année 1279, & l'année 1387.

LE luxe s'introduiſit dans la religion, lorſque les richeſſes augmenterent : anciennement les peuples tenoient qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs dieux dans des temples bâtis de mains d'hommes, & ils les adoroient dans leurs bois ſacrés ; mais à meſure que les mœurs s'adoucirent, leurs dieux vinrent habiter les villes (**). Cependant l'ancien uſage ne fut pas entierement aboli ; car on trouve que Charlemagne défendit aux Saxons d'adorer des chênes & de les arroſer du ſang des victimes.

LES prêtres (†) de ces tems étoient plus artificieux & plus fourbes que le peuple : outre leur ſa-

(*) Annales de Magdebourg.

(**) Linderbrock.

(†) Freinshemius & Sthmidt.

cerdoce, ils exerçoient une triple charlatanerie; ils fabriquoient des oracles, & se mêloient de l'astrologie & de la médecine. Il ne falloit pas tant de ruses pour abuser ce peuple imbécille & grossier: aussi fut-il bien difficile de détruire une religion ancrée par tant de superstitions dans les esprits. Toute l'Allemagne étoit encore attachée au culte des idoles, quand Charlemagne & après lui Henri l'Oiseleur entreprirent de convertir ces peuples: après bien des efforts inutiles, ils n'y réussirent qu'en noyant l'idolatrie dans des torrens de sang humain qu'ils verserent.

ARTICLE SECOND.

Conversion des peuples au christianisme, & de l'état de la Religion Catholique dans le Brandebourg.

LA folie de tous les peuples est d'illustrer la noblesse de leurs loix, de leurs coutumes & de leur religion, par l'antiquité de leur origine: les Allemans, non contens d'avoir dérobé leurs dieux aux Grecs, ont encore voulu passer pour aussi vieux chrétiens que les autres nations de l'Europe: ils ont trouvé dans S. Jérôme je ne sçai quel passage qui dit, à ce que Staphonius & Smitius prétendent, que l'apôtre Thomas vint prêcher l'évangile au nord de l'Allemagne: il n'y prêcha donc que l'incrédulité, car le peuple demeura payen bien long-tems après lui.

QUOI QU'ON dise, il ne se trouve aucune trace du christianisme dans le Brandebourg, que du tems de Charlemagne (*) : cet empereur, après avoir remporté différentes victoires sur les Saxons & les Brandebourgeois, vint établir son camp à Wolmerstedt (†) auprès de Magdebourg ; & il n'accorda la paix à ces provinces qu'il avoit subjuguées, qu'à condition qu'elles embrasseroient le christianisme : l'impuissance de résister à un ennemi aussi redoutable, & la crainte des menaces, conduisirent ces peuples au batême, qui leur fut administré dans le camp de l'empereur : mais la sécurité les ramena tous à l'idolatrie, dès que l'empereur se fut éloigné avec son armée de leur voisinage.

L'EMPEREUR Henri l'Oiseleur triompha ensuite, à l'exemple de Charlemagne, des habitans des bords de l'Elbe & de l'Oder ; & après bien du sang répandu, ces peuples furent subjugués & convertis : les chrétiens détruisirent par zéle les idoles du paganisme, de sorte qu'il ne nous en est presque resté aucun vestige : les niches de ces idoles vacantes furent remplies de saints de toute espèce ; & de nouvelles erreurs succéderent aux anciennes.

EN l'année 939, l'empereur Othon I fonda les évêchés de Brandebourg & de Havelberg : il crut apparemment opposer par ce moyen une digue au débordement de l'idolatrie, à laquelle ces peuples

(*) Dans le VIII. siécle.
(†) Henri Meibomius.

étoient enclins ; comme les princes bâtissent des citadelles dans des villes nouvellement conquises, pour réprimer l'indocilité & la mutinerie de leurs habitans.

Le Brandebourg, une fois converti au christianisme, tomba bientôt dans l'excès du faux zéle ; il se rendit à la fois tributaire du pape, de l'empereur & du marckgrave qui le gouvernoit. Le peuple ne tarda pas à se repentir de sa sottise ; il regretta ses idoles, qui étoient des objets palpables de son culte, & qui lui étoient bien moins onéreuses que les tributs qu'il payoit tous les ans au pape qu'il ne voyoit jamais ; l'amour de la liberté, la force d'un ancien préjugé, l'avantage de son intérêt, tout le ramena à ses faux dieux. Mistevoïus, roi des Vandales, se mit à la tête du parti du paganisme renaissant, & il rétablit l'ancien culte après avoir chassé le marckgrave Thierri de Brandebourg. Ce furent encore des guerriers, qui pour la troisiéme fois rétablirent le christianisme dans le Brandebourg : la religion catholique triomphante y parut alors sans contrainte, & entraîna après elle les plus grands scandales : les évêques étoient ignorans, cruels, ambitieux, & de plus guerriers ; ils porterent les armes en personne contre les marckgraves & contre d'autres voisins, pillant, ravageant, brûlant les contrées, & s'arrogeant (malgré une vie aussi souillée de crimes) un pouvoir absolu sur les consciences.

CES défordres étoient fi communs dans ces tems, que l'hiftoire en fourmille d'exemples : je me contenterai d'en rapporter deux feulement (*). En 1278, l'archevêque Gunther de Magdebourg fit la guerre à l'électeur Othon, furnommé le Sagittaire, le fit prifonnier, & l'obligea de fe rançonner moyennant une fomme de fept mille marcs d'argent. En 1391, l'archevêque Albert, qui étoit toujours armé, fe faifit du fieur de Bredow, qui étoit gouverneur-général de la Marche ; prit la ville de Rathenau, & pénétra le long de la Havel, le flambeau dans une main & l'épée dans l'autre, & défola ainfi tout le pays.

L'IGNORANCE craffe où vivoient ces peuples pendant le treiziéme fiécle, étoit un terrein où la fuperftition devoit fructifier : auffi ne manqua-t-on pas de miracles, ni d'aucune fupercherie capable d'affermir l'autorité des prêtres.

LOCKELIUS raconte gravement, que le prince Othon ayant été excommunié par l'archevêque de Magdebourg pour des raifons frivoles, fe moqua des cenfures de l'Eglife ; mais qu'il fut bien attrapé à fon tour, lorfqu'il vit que des chiens affamés ne vouloient point manger des viandes de fa table, & il rentra en lui-même : ces chiens étoient fans doute orthodoxes ; malheureufement l'efpèce en eft perdue.

LES vierges miraculeufes, les images fecoura-

(*) Lockelius.

bles, & les reliques des ſaints avoient alors une vertu toute ſinguliere (*) : le ſang de Bélitz entre autres étoit fort renommé ; voici ce que c'étoit. Une cabaretiere de cette ville vola une hoſtie conſacrée, & l'enterra ſous un tonneau dans ſa cave pour avoir meilleur débit de ſa biere : elle en eut des remords, car les cabaretiers ont la conſcience délicate : elle dénonça ſon crime au curé, qui vint en proceſſion avec tout ſon attirail ſacerdotal pour déterrer l'hoſtie. En enfonçant la pelle en terre, on vit bouillonner du ſang, & tout le monde cria au miracle : l'impoſture étoit trop groſſiere, & l'on ſçut que c'étoit du ſang de bœuf que la cabaretiere y avoit verſé. Ces miracles ne laiſſoient pas que de faire impreſſion ſur l'eſprit des peuples, mais ce n'en étoit pas aſſez (**) : la cour de Rome, toujours attentive à étendre ſa domination à l'ombre des autels, ne négligeoit aucun des moyens qui pouvoient l'y conduire. Dans le XIII ſiécle ſe formerent la plûpart des ordres religieux ; le pape en établit en Allemagne & dans le Brandebourg le plus qu'il put, ſous prétexte d'affermir par-là les eſprits dans le chriſtianiſme : les miſanthropes, les fainéans, les pareſſeux & toutes ſortes de gens qui s'étoient déshonorés dans le monde, ſe réfugiérent dans ces aſiles ſacrés : ils appauvrirent l'Etat de ſujets, en ſe ſéqueſtrant de la ſociété, & en re-

(*) 1249. Annales du Brandebourg.

(**) 1270.

nonçant à la bénédiction que Dieu donna à nos premiers parens : ils furent à la charge des citoyens, ne se nourrissant que d'aumônes, ou faisant des acquisitions illicites ; & quoique ces établissemens fussent également contraires aux loix de la société & de la bonne politique, le pape les introduisit dans toute l'Europe, & parvint sans opposition à lever une puissante armée de prêtres aux dépens de tous les princes, & d'entretenir de grosses garnisons dans des pays sur lesquels il n'avoit aucune souveraineté : mais dans ces tems les peuples étoient abrutis, les princes foibles, & la religion triomphante.

QUAND une fois le christianisme eut poussé de profondes racines, il produisit des fanatiques de toute espèce (*) : la peste ravagea le Brandebourg en 1351, & c'en fut assez pour faire extravaguer la superstition : pour appaiser la colere céleste, on batisa des Juifs par force, on en brûla d'autres, on fit des processions, des vœux aux images miraculeuses ; & l'imagination, échauffée par tant d'inventions folles ou bisares, enfanta enfin l'ordre des Flagellans : c'étoient des chrétiens mélancholiques & atrabilaires, qui se fouettoient avec des verges d'archal dans les processions publiques. Cependant le pape eut horreur de ces macérations monstrueuses, & réprouva l'ordre & ses abus.

ON tourna la dévotion du public sur des objets

(*) Cramer, Baronius, Lockelius.

plus doux : le pape Jean XXII, établit des bureaux d'indulgences dans le Brandebourg ; les Augustins trafiquoient de ces indulgences, & en envoyoient le produit à Rome. Les miracles devinrent à la fin si fréquens (*), que les auteurs rapportent qu'il tomba l'année 1500, une pluie de croix rouges & blanches sur tous les passans : on trouva même de ces croix dans le pain, ce qui fut regardé comme le présage d'un grand malheur.

Le siécle que Léon X illustra en Italie, y ressuscitant les beaux arts & les sciences ensevelies depuis long-tems sous l'ignorance, & le mauvais goût : ce siécle, dis-je, n'étoit point aussi célébre pour les Ultramontains : l'Allemagne étoit encore plongée dans l'ignorance la plus grossiere, & elle languissoit sous un gouvernement tout barbare : point de mœurs, aucunes connoissances : & la raison humaine, privée des lumieres de la philosophie, demeuroit abrutie dans sa stupidité : le clergé & le peuple, dans le même cas sur ces articles, n'avoient aucun reproche à se faire.

Dans ces tems où les prêtres abusoient si grossierement de la crédulité des hommes, où ils se servoient de la religion pour s'enrichir, où les ecclésiastiques menoient la vie la plus scandaleuse, un simple moine entreprit de réformer tant d'abus : il rendit aux hommes par son exemple, l'usage de la raison qui leur avoit été interdit pendant tant de sié-

(*) Lockelius, annales de Brandebourg.

cles ; & l'esprit humain, enhardi par le recouvrement de sa liberté, étendit de tous côtés la sphere de ses connoissances.

ARTICLE TROISIEME.

De la Religion sous la réforme.

Je ne considérerai point l'ouvrage de la réforme du côté de la théologie & de l'histoire : les dogmes de cette religion & les événemens qu'elle fit naître, sont si connus que ce n'est pas la peine de les répéter. Une révolution si grande & si singuliere, qui changea presque tont le systême de l'Europe, mérite d'être examinée avec des yeux philosophiques.

LA religion catholique, qui s'étoit élevée sur la ruine de celle des juifs & des payens, subsistoit depuis quinze siécles : humble & douce sous les persécutions, mais fiere après son établissement, elle persécuta à son tour : tous les chrétiens étoient soumis au pape, qu'ils croyoient infaillible, ce qui rendoit son pouvoir plus étendu que celui du souverain le plus despotique : un misérable moine s'éleva contre une puissance si solidement établie, & la moitié de l'Europe secoua le joug de Rome.

TOUTES les raisons qui contribuerent à ce changement extraordinaire, subsistant long-tems avant qu'il vînt à éclore, préparoient d'avance les esprits

à ce dénouëment : la religion chrétienne étoit si dégénérée, qu'on n'y reconnoissoit plus les caractères de son institution. Rien ne surpassoit dans son origine la sainteté de sa morale ; mais la pente du cœur humain à la corruption en pervertit bientôt l'usage : ainsi les sources les plus pures du bien sont devenues des principes de toutes sortes de maux pour les hommes. Cette religion, qui enseignoit l'humilité, la charité & la patience, s'établit par le fer & par le feu. Les prêtres des autels, dont la sainteté & la pauvreté devoient être le partage, menerent une vie scandaleuse ; ils acquirent des richesses ; ils devinrent ambitieux ; quelques-uns furent des princes puissans. Le pape, qui originairement relevoit des empereurs, s'arrogea le pouvoir de les faire & de les déposer ; il fulmina des excommunications ; il mit des royaumes en interdit ; & il outra si prodigieusement les choses, que de quelque maniere que ce fût, il falloit à la fin que le monde se révoltât contre tant d'abus.

La religion changea ainsi que les mœurs ; elle perdit de siécle en siécle sa simplicité naturelle, & à force de fard elle devint méconnoissable : tout ce qu'on y ajoûta, n'étoit que l'ouvrage des hommes ; il devoit périr comme eux. Au concile de (*) Nicée, la divinité (†) du Fils fut déclarée égale à celle du

(*) L'an 321.

(†) Origene & S. Justin n'étoient pas de ce sentiment ; ce dernier dit dans son dialogue pag. 316, que la grandeur du fils n'approche pas de celle du pere.

Pere ; & le Saint-Eſprit, annexé à ces deux perſonnes, forma la Trinité : on défendit aux prêtres de ſe marier par les ordonnances d'un concile de Tolede (†) ; cependant ils ne ſe ſoumirent à la volonté de l'égliſe que dans le XIII ſiécle : le purgatoire prit naiſſance dans le VI ſiécle, le concile de Trente en fit depuis un dogme : le culte des images avoit été autoriſé par le ſecond concile de Nicée (§) ; & la tranſſubſtantiation fut établie par les peres du concile de Trente (*) : les écoles de théologie ſoutenoient déjà l'infaillibilité du pape, depuis que les évêchés de Rome & de Conſtantinople ſe trouvoient en oppoſition. Quelques ſolitaires fonderent des ordres religieux, & rendirent toute ſpéculative une vie qui doit ſe paſſer en action pour le bien de la ſociété : les couvens ſe multiplierent à l'infini, & une grande partie du genre humain y fut enſevelie : enfin toutes ſortes de ſupercheries s'inventerent pour ſurprendre la bonne foi du vulgaire ; & les faux miracles devinrent preſque communs.

CE n'étoit pas cependant par des changemens qui regardoient l'objet de la foi, que la réforme pouvoit venir dans la religion : du nombre des gens qui penſent, la plûpart tournent toute la ſagacité de leur eſprit du côté de l'intérêt & de l'ambition : peu combinent des idées abſtraites, & encore moins

(†) Tenu l'année 400.

(§) Tenu en 781.

(*) En 1545.

réfléchissent profondément sur des matieres aussi importantes ; & le peuple, la plus respectable, la plus nombreuse, & la plus infortunée partie de la société, suit les impressions qu'on lui donne.

Il n'en étoit pas ainsi du pouvoir tyrannique que le clergé exerçoit sur les consciences. Les prêtres dépouilloient les hommes de leurs biens & de leur liberté ; cet esclavage, qui s'appesantissoit chaque jour, excitoit déjà des murmures. L'homme le plus stupide comme le plus spirituel, dès qu'il a de la sensibilité, s'apperçoit du mal qu'il souffre ; tous tendent à leur bien-être ; ils endurent un tems, mais à la fin la patience leur échape ; & les vexations que tant de peuples souffroient, auroient immanquablement donné lieu à quelque réforme, si le clergé Romain, fortement agité par des dissensions intestines, n'eut enfin donné lui-même le signal de la liberté, en arborant l'étendart de la révolte contre le pape. Les Vaudois, les Wiclefites & les Hussites avoient déjà commencé à remuer ; mais Luther & Calvin, aussi audacieux, & nés dans des conjonctures plus favorables, consommerent enfin ce grand ouvrage.

Les Augustins étoient en possession du trafic des indulgences ; le pape chargea les Dominicains de les prêcher, ce qui excita une querelle furieuse entre ces deux ordres : les Augustins déclamerent contre le pape ; Luther, qui étoit de leur ordre, attaqua avec véhémence les abus de l'église ; il arracha

N

d'une main hardie une partie du bandeau de la superstition : il devint bientôt chef de parti ; & comme sa doctrine dépouilloit les évêques de leurs bénéfices, & les couvens de leurs richesses, les souverains suivirent en foule ce nouveau convertisseur.

La religion prit alors une forme nouvelle, & se rapprocha beaucoup de son ancienne simplicité : ce n'est point ici le lieu d'examiner s'il n'eût pas mieux valu lui laisser plus de pompe & d'extérieur, pour qu'elle en imposât davantage au peuple, qui n'est frappé & ne juge que par les sens : il paroît qu'un culte tout spirituel, & aussi nud que l'est celui des protestans, n'est pas fait pour des hommes matériels & grossiers, incapables de s'élever par la pensée à l'adoration des plus sublimes vérités.

La réforme fut utile au monde, & surtout aux progrès de l'esprit humain ; les protestans, obligés de réfléchir sur des matieres de foi, se dépouillerent tout d'un coup des préjugés de l'éducation, & se virent en liberté de se servir de leur raison, de ce guide qui est donné aux hommes pour les conduire, & dont au moins ils devroient faire usage pour l'objet le plus important de leur vie. Les catholiques vivement attaqués furent obligés de se défendre ; les ecclésiastiques étudierent, & ils sortirent de l'ignorance crasse & honteuse dans laquelle ils croupissoient presque généralement.

S'il n'y avoit qu'une religion dans le monde, elle seroit superbe & despotique sans retenue ; les ecclésiastiques seroient autant de tyrans, qui exer-

çant leur sévérité sur le peuple, n'auroient d'indulgence que pour leurs crimes; la foi, l'ambition & la politique leur asserviroient l'univers. A présent qu'il y en a plusieurs, aucune de ces sectes ne sort, sans s'en repentir, des voies de la modération : l'exemple de la réforme est un frein qui empêche le pape de se livrer à son ambition, & il craint avec raison la défection de ses membres, s'il abuse de son pouvoir; aussi devient-il sobre d'excommunications, depuis qu'une pareille démarche lui enleva Henri VIII, & le royaume d'Angleterre. Le clergé catholique & le protestant, qui s'observent avec une disposition égale à la critique, sont obligés des deux côtés à garder au moins une décence extérieure; ainsi tout reste en équilibre : heureux, si l'esprit de parti, le fanatisme & un excès d'aveuglement ne les précipitent jamais dans des guerres dont la fureur est le partage, & que des chrétiens ne devroient jamais se faire! En regardant la religion simplement du côté de la politique, il paroît que la protestante est la plus convenable aux républiques & aux monarchies; elle s'accorde le mieux avec cet esprit de liberté qui fait l'essence des premieres : car dans un état où il faut des négocians, des laboureurs, des artisans, des soldats, des sujets en un mot, il est sûr que des citoyens, qui font vœu de laisser périr l'espèce humaine, deviennent pernicieux.

DANS les monarchies, la religion protestante

qui ne releve de personne, est entiérement soumise au gouvernement; au lieu que la catholique établit un état spirituel, tout-puissant, fécond en complots & en artifices dans l'état temporel du prince; que les prêtres qui dirigent les consciences, & qui n'ont de supérieur que le pape, sont plus maîtres des peuples que le souverain qui les gouverne, & que par une adresse à confondre les intérêts de Dieu avec l'ambition des hommes, le pape s'est vu souvent en opposition avec des souverains sur des sujets qui n'étoient aucunement du ressort de l'église.

DANS le Brandebourg & dans la plupart des provinces de l'Allemagne, le peuple portoit impatiemment le joug du clergé Romain; c'étoit une religion trop onéreuse pour des pays aussi peu opulens: le purgatoire, la messe des morts & des vivans, le jubilé, les annates, les indulgences, les péchés véniels & mortels, les pénitences changées en amendes pécuniaires, les affaires matrimoniales, les vœux, les offrandes, étoient autant d'impôts que le pape levoit sur la crédulité, & qui lui donnoient des revenus aussi solides que le Mexique en fournit à l'Espagne. Ceux qui les payoient, étoient épuisés & mécontens; il n'étoit donc pas même nécessaire d'employer l'évidence des argumens, pour disposer ces esprits à recevoir la réforme; ils crioient contre le clergé qui les opprimoit: un homme vint qui promit de les en délivrer, & ils le suivirent.

JOACHIM II fut le premier électeur qui embrassa la religion Luthérienne : sa mere, qui étoit une princesse de Dannemarck, lui communiqua ses sentimens ; car la nouvelle doctrine avoit pénétré en Dannemarck, avant que d'être reçue dans le Brandebourg : le pays suivit l'exemple du prince, & tout le Brandebourg se fit protestant. Matthieu Jagow, évêque de Brandebourg, administra le sacrement sous les deux espèces dans le couvent des moines Noirs : ce couvent devint ensuite la cathédrale de Berlin. Joachim II se distingua dans le parti, tant par les lettres de controverse qu'il écrivit au roi de Pologne, que par les discours éloquens, à ce que disent les auteurs (*), que ce prince prononça à la diété d'Augsbourg, en faveur des protestans.

LA réforme ne put point détruire toutes les erreurs : quoiqu'elle eût ouvert les yeux du peuple sur une infinité de superstitions, il s'en conserva encore beaucoup d'autres, tant la pente de l'esprit humain vers l'erreur est inconcevable ! Luther, qui ne croyoit point au purgatoire, admettoit les revenans & les démons dans son système : il soutint même que Satan lui apparut à Wittemberg, & qu'il l'exorcisa en lui jettant un cornet d'encre à la tête : il n'y avoit alors presque aucune nation qui ne fût imbue de pareils préjugés ; la cour & (à plus forte raison) le peuple avoient l'esprit rempli de sortiléges, de divinations, de revenans & de dé-

(*) Locxelius, annales de Brandebourg.

mons. En 1553, deux vieilles femmes passerent par l'épreuve du feu, pour se purger de l'accusation de sorcellerie : la cour avoit son astrologue ; l'un prédit à la naissance de Jean-Sigismond, que ce prince seroit heureux, à cause qu'au même tems on avoit découvert au ciel une étoile nouvelle dans la constellation de Cassiopée : l'astrologue n'avoit pas prédit cependant que Jean-Sigismond se feroit réformé pour gagner les Hollandois, dont les secours lui devinrent utiles dans la poursuite de ses droits sur le duché de Cleves.

DEPUIS que le schisme de Luther divisoit l'église, les papes & les empereurs firent toute sorte d'efforts pour amener les esprits à la réunion. Les théologiens des deux partis tinrent des conférences tantôt à Thorn, tantôt à Augsbourg ; on agitoit les matieres de religion à toutes les diétes de l'empire. Mais toutes ces tentatives furent inutiles : il s'ensuivit enfin une guerre cruelle & sanglante, qui s'apaisa & se ranima à différentes reprises. L'ambition des empereurs, qui vouloient opprimer la liberté des princes & la conscience des peuples, l'alluma souvent : mais la rivalité de la France & l'ambition de Gustave Adolphe, roi de Suéde, sauverent l'Allemagne & la religion du despotisme de la maison d'Autriche.

LES électeurs de Brandebourg se conduisirent dans ces troubles avec sagesse ; ils furent modérés & tolérans ; Frédéric Guillaume : qui avoit acquis

par la paix de Westphalie des provinces qui lui donnoient des sujets catholiques, ne les persécuta point ; il permit même à quelques familles Juives de s'établir dans ses états, & leur accorda des Synagogues.

FREDERIC I fit quelquefois fermer les églises catholiques par represailles des persécutions que l'électeur Palatin fit souffrir à ses sujets protestans ; mais le libre exercice de religion fut toujours rendu aux catholiques. Les réformés essayerent de persécuter les Luthériens dans le Brandebourg ; ils profiterent des dispositions où le roi étoit en leur faveur, pour établir des prêtres réformés dans des villages où il y en avoit eu de Luthériens : ce qui prouve bien que la religion ne détruit pas les passions dans les hommes, & que les gens d'église, de quelque opinion qu'ils soient, sont toujours prêts à opprimer leurs adversaires, quand ils se croient les plus forts.

IL est honteux à l'esprit humain d'avouer qu'au commencement d'un siécle aussi éclairé que l'est le XVIII, toutes sortes de superstitions ridicules se soient encore conservées : les gens raisonnables, comme les esprits foibles, croyoient encore aux revenans. Je ne sai qu'elle tradition populaire portoit qu'un spectre blanc se faisoit voir à Berlin toutes les fois qu'un prince de la maison devoit mourir : le feu roi fit saisir & punir un malheureux qui avoit joué le revenant : les esprits, rebutés d'une

aussi mauvaise réception, ne se montrerent plus; & le public fut désabusé.

En 1708, une femme, qui avoit le malheur d'être vieille, fut brulée comme sorciere : ces suites barbares de l'ignorance affecterent vivement Thomasius, savant professeur de Halle : il couvrit de ridicule les juges & les procès de sorcellerie; il tint des conférences publiques sur les causes physiques & naturelles des choses, & déclama si fort qu'on eut honte de continuer l'usage de ces procès; & depuis lui le sexe put vieillir & mourir en paix.

De tous les savans qui ont illustré l'Allemagne, Leibnitz & Thomasius rendirent les plus grands services à l'esprit humain : ils enseignerent les routes par lesquelles la raison doit se conduire pour parvenir à la vérité; ils combattirent les préjugés de toute espèce; ils en appellerent dans tous leurs ouvrages à l'analogie & à l'expérience, qui sont les deux bequilles avec lesquelles nous nous traînons dans la carriere du raisonnement; & ils firent nombre de disciples.

Les réformés devinrent plus pacifiques sous le regne de Frédéric Guillaume, & les querelles de religion cesserent. Les Luthériens profiterent de ce calme; Francke ministre de leur partit établit, sans y mettre du sien, un collégue à Halle, où se formoient de jeunes théologiens, & dont sortirent dans la suite des essains de prêtres, qui formerent une secte de Luthériens rigides, auxquels il ne man-

quoit que le tombeau de S. Paris, & un abbé Bécherand pour gambader dessus : ce sont des Jansénistes protestans, qui se distinguent des autres par leurs rigidités mystiques. Depuis parurent toutes sortes de Quaekers, les Zinzindorffiens, les Gichteliens, sectes plus ridicules les unes que les autres ; qui outrant (*) les principes de la primitive église, tomberent dans des abus criminels.

TOUTES ces sectes vivent ici en paix, & contribuent également au bonheur de l'état ; il n'y a aucune religion, qui sur le sujet de la morale s'écarte beaucoup des autres ; ainsi elles peuvent être toutes égales au gouvernement, qui conséquemment laisse à un chacun la liberté d'aller au ciel par quel chemin il lui plaît : qu'il soit bon citoyen, c'est tout ce qu'on lui demande.

LE faux zéle est un tyran qui dépeuple les provinces : la tolérance est une tendre mere, qui les soigne & les fait fleurir.

(*) La communauté des biens & l'égalité des conditions ; on dit même qu'ils usent également des femmes dans leurs assemblées.



DES MOEURS,

Des Coutumes, de l'Industrie, des Progrès de l'esprit humain dans les Arts & dans les Sciences.

POUR acquérir une connoissance parfaite d'un état, il ne suffit pas d'en sçavoir l'origine, les guerres, les traités, le gouvernement, la religion ; d'être instruit des revenus du souverain : ces parties sont à la vérité les principales auxquelles s'attache le pinceau de l'histoire : il en est cependant encore d'autres, qui sans avoir le brillant des premieres, n'en sont pas moins utiles. Nous comptons de ce nombre tout ce qui se rapporte aux mœurs des habitans, comme l'origine des nouveaux usages, l'abolition des anciens, la naissance de l'industrie, les causes qui l'ont dévelopée, les raisons de ce qui a hâté ou ralenti les progrès de l'esprit humain, & sur-tout, ce qui caractérise le plus le génie de la nation dont on parle : ces objets intéresseront toujours les politiques & les philosophes ; & nous osons avancer avec hardiesse, que cette sorte de détails n'est en aucune façon indigne de la majesté de l'histoire.

NOUS ne présentons au lecteur dans cet ouvrage, qu'un choix des traits les plus frappans & les plus

caractéristiques du génie des Brandebourgeois en chaque siécle; mais quelle différence entre ces siécles! Des nations qu'un océan immense sépare, & qui habitent sous les tropiques opposés, ne différent pas plus dans leurs usages, que les Brandebourgeois d'eux-mêmes, si nous les comparons du tems de Tacite au tems de Henri l'Oiseleur ; ceux de Henri l'Oiseleur à ceux de Jean le Cicéron ; & enfin ceux là aux habitans de l'électorat sous Frédéric I, roi de Prusse.

Le grand nombre des hommes, distrait par la variété infinie des objets, regarde sans réflexion la lanterne magique de ce monde : il s'apperçoit aussi peu des changemens successifs qui se font dans les usages, que l'on passe légérement dans une grande ville sur ces ravages que la mort y fait journellement, pourvû qu'elle y épargne le petit cercle de personnes avec lesquelles on est le plus lié : cependant, après une courte absence, on trouve à son retour d'autres habitans & des modes nouvelles.

Qu'il est instructif & beau de passer en revue tous les siécles qui ont été avant nous, & de voir par quel enchaînement ils tiennent à nos tems ! Prendre une nation dans sa stupidité grossiere, la suivre dans ses progrès, & la conduire jusqu'au tems qu'elle s'est civilisée; c'est étudier dans toutes ses métamorphoses le ver à soie devenu chrysalide & enfin papillon.

Mais que cette étude est humiliante ! Il ne paroît

que trop qu'une loi immuable de la nature oblige les hommes à paſſer par bien des impertinences pour arriver à quelque choſe de raiſonnable. Remontons aux origines des nations, nous les trouverons également barbares : les unes ſont arrivées par une allure lente & par bien des détours, à un certain dégré de perfection ; les autres y ſont parvenues par un effor rapide ; toutes ont tenu des routes différentes ; & encore la politeſſe, l'induſtrie & tous les arts, ont-ils pris dans les différens pays où ils ont été tranſplantés, un goût de terroir qu'ils ont reçu du caractère indélébile de chaque nation. Ceci ſe fera ſentir davantage, ſi nous liſons des ouvrages écrits à Padoue, à Londres, ou à Paris : ils ſe diſtingueront ſans peine, quand même les auteurs y traiteroient la même matiere : je n'en excepte que la géométrie.

LA variété inépuiſable que la nature jette dans ces caractères généraux & particuliers, eſt une marque de ſon abondance, mais en même tems de ſon économie : car, quoique tant de nations innombrables qui couvrent la terre aient chacune leur génie différent, il ſemble cependant que certains grands traits, qui les diſtinguent des autres, ſont inaltérables : tout peuple a un caractère à ſoi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'éducation qu'il reçoit, mais dont le fond ne s'efface jamais. Nous pourrions facilement appuyer cette opinion ſur des preuves phyſiques, mais il ne faut pas nous écarter

de nôtre sujet : il s'ensuit donc que les princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des peuples ; qu'ils n'ont jamais pû forcer la nature à produire de grands hommes, lorsqu'elle s'y refusoit. Quoique le travail des mines soit soumis à leurs ordres, les veines fécondes ne le sont pas ; elles s'ouvrent tout à coup en fournissant des richesses abondantes, & se perdent dans le tems qu'on les poursuit avec le plus d'avidité.

QUICONQUE a lu Tacite & César, reconnoîtra encore les Allemans, les François, & les Anglois, aux couleurs dont ils les peignent ; dix-huit siécles n'ont pû les effacer : comment donc un regne pourroit-il effectuer ce que tant de siécles n'ont pû faire ? Un statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plaît ; il en fera un Esope, ou un Antinoüs ; mais il ne changera jamais la nature inhérente du bois ; certains vices dominans & certaines vertus resteront toujours à chaque peuple. Si donc les Romains nous paroissent plus vertueux sous les Antonins que sous les Tiberes, c'est que les crimes étoient sévérement punis ; le vice n'osoit lever sa tête impure, mais les vicieux n'en subsistoient pas moins Les souverains donneront un certain vernis de politesse à leur nation ; ils maintiendront les loix dans leur vigueur, & les sciences dans la médiocrité ; mais il n'altéreront jamais l'essence des choses : ils n'ajoutent que quelque nuance passagere à la couleur dominante du tableau.

C'EST ce que nous avons vû de nos jours en Russie. Pierre fit couper la barbe à ses Moscovites ; il leur ordonna de croire à la procession du Saint-Esprit ; il en fit habiller quelques-uns à la françoise ; on leur apprit même des langues : cependant on distinguera encore longtems les Russes des François, des Italiens, & des autres nations de l'Europe.

IL n'y a je crois, que la dévastation entiere des états & leur repeuplement par des colonies étrangeres, qui puissent produire un changement total dans l'esprit d'un peuple : mais qu'on y prenne bien garde ; ce n'est dès-lors plus la même nation ; & il resteroit encore à savoir, si l'air & la nourriture ne rendroient pas avec le tems ces nouveaux habitans semblables aux anciens.

NOUS nous sommes cru obligés de séparer ce morceau, qui traite des mœurs des Brandebourgeois, du reste de l'histoire, à cause que dans celle-là on s'est restraint à la politique & à la guerre ; & que ces détails qui regardent les usages, l'industrie & les arts, étant répandus dans tout un ouvrage, auroient peut-être échapé au lecteur ; au lieu qu'il les trouve à présent sous un seul point de vue, où ils forment seuls un petit corps d'histoire.

LES auteurs latins m'ont servi de guide dans les commencemens de cet ouvrage, au défaut total de ceux du pays : Lockelius, que j'aurai lieu de citer souvent, m'a éclairé dans les régences ténébreuses

des Marckgraves des quatre premieres races ; & les archives m'ont fourni des matériaux pour ce qu'il y a de plus remarquable à dire des tems que la maison de Hohenzollern a possédé cet électorat : ce qui nous ramene jusqu'à nos jours.

EPOQUE PREMIÈRE.

DANS la longue énumération que Tacite fait des peuples d'Allemagne, il s'est trompé sur le mot d'Ingevoner qui signifie habitant, & sur celui de Germenier qui veut dire gens de guerre, que l'ignorance de la langue lui fait prendre pour des nations particulieres : la quantité de ces guerriers dont l'Allemagne étoit remplie, lui donna le nom de Germanie.

LES premiers habitans de la Marche furent des Teutons, & après eux les Semnons, dont Tacite dit que c'étoient les plus nobles d'entre les Sueves.

DANS ces tems reculés l'Allemagne étoit tout-à-fait barbare : les peuples grossiers & à moitié sauvages habitoient les forêts ; de mauvaises cabanes leur servoient de demeures ; ils se marioient jeunes, & peuploient d'autant plus que les femmes étoient rarement steriles. La nation alloit toujours en se multipliant ; & comme les enfans se bornoient à cultiver les champs de leurs peres, au lieu de défricher des terres nouvelles, il s'ensuivoit que ces petits héritages ne fournissant pas, dans les meilleures années

mêmes, à l'entretien d'un peuple aussi nombreux, les obligeoient à s'expatrier pour trouver ailleurs leur subsistance : de-là ces grands débordemens de barbares qui inonderent les Gaules, l'Afrique, & même l'empire Romain.

Les Germains étoient chasseurs par nécessité, & guerriers par instinct. Leur pauvreté rendoit les guerres intestines qu'ils se faisoient, courtes, car l'intérêt ne s'en méloit jamais : leurs généraux, qui depuis devinrent leurs princes, s'appelloient Fürsten, ce qui est une dérivation du mot de conducteur. Ils étoient renommés par leur taille haute, & pour avoir des corps robustes & endurcis aux travaux les plus pénibles : leurs vertus principales étoient la valeur, & la fidélité avec laquelle ils observoient leurs engagemens : ils célébroient ces vertus par des hymnes, qu'ils apprenoient à leurs enfans pour les transmettre à leur postérité.

Les auteurs latins rendent eux-mêmes un illustre témoignage à la valeur des Germains, en nous apprenant la défaite de Varus & de quelques autres chefs des armées Romaines. Si l'on applaudit au courage d'une nation qui (toutes choses égales) est victorieuse d'une autre, combien plus ne doit-on pas admirer la bravoure de ces Germains, qui n'ayant pour eux que la confiance en leur propre force, & une inflexible opiniâtreté à ne point céder la victoire, triompherent de la discipline Romaine, & de ces légions qui avoient à peine achevé de subjuguer la moitié du monde connu ?

Quoi

QUOI QU'EN ayent dit la plupart des historiens, il n'en est pas moins vraisemblable que les Romains passérent l'Elbe malgré les Sueves; car on a découvert auprès de (*) Zossen, dans un champ quarré de huit cens pas, quantité d'urnes pleines de médailles de l'empereur Antonin, de l'impératrice Faustine, & de quelques affiquets dont se paroient les dames Romaines. Ce n'est pas assûrément un champ de bataille, car les Suéves n'auroient pas enfoui sous terre l'argent de leurs ennemis pour honorer leurs funérailles: on peut en conjecturer (ce me semble) avec certitude, que ce lieu servit de camp à quelques cohortes détachées, auxquelles les Romains avoient fait passer l'Elbe, pour être avertis des mouvemens & de l'approche des barbares.

BRANDEBOURG est la plus ancienne ville de la Marche: les annales (†) fixent sa fondation à l'an du monde 3588, ce qui seroit 416 ans avant l'ere vulgaire. On dit qu'elle fut bâtie & reçut son nom du même Brennus qui saccagea Rome: on entrevoit dans l'obscurité les noms de quelques rois (*) Vandales, qui furent apparemment plus ambitieux & plus inquiets que les autres: on trouve de plus dans les annales, que Wittikind roi des Saxons, Hermanfrid roi de Thuringe, & Richimire roi des Francs, s'allierent, dompterent les Semnons, &

(*) A six milles de Berlin.

(†) Imprimées en 1595.

(*) Hoterus & Wenceslas.

entourerent les premiers de murailles ces villes conquises, pour contenir le pays dans l'obéissance.

EPOQUE SECONDE.

CHARLEMAGNE prit enfin (*) Brandebourg; & Henri l'Oiseleur (†) ayant entierement subjugué les Saxons qui habitoient ces contrées, établit les marckgraves ou gouverneurs de frontieres.

LES mœurs s'adoucirent sous les marckgraves; mais le pays étoit très-pauvre : il ne produisoit que les denrées les plus nécessaires à la vie ; il avoit besoin de l'industrie de ses voisins ; & comme personne ne recherchoit la sienne, l'argent ressortoit en plus grande quantité qu'il n'entroit : cette disproportion dans la circulation des especes, qui alloit toujours à leur diminution, baissoit le prix de toutes choses : les denrées étoient à un si vil prix, que du tems de l'électeur Jean II d'Ascanie, le boisseau de froment se vendoit 28 liards, celui de seigle 28 deniers, & six poules s'achetoient au marché pour un gros.

LES Berlinois passoient dès-lors pour des maris aussi fideles que jaloux : les chroniques (*) en rapportent un exemple sensible. Sous la régence de l'électeur Othon de Baviere, un sécrétaire de l'ar-

(*) En 781.
(†) En 928.
(*) Lockelius en 1364.

chevêque de Magdebourg, voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans la rue une jeune femme de bourgeois, & lui proposa en badinant de se baigner avec lui : la femme se trouva offensée de cette proposition ; le peuple s'attroupa ; & les bourgeois de Berlin, qui n'entendoient pas raillerie, trainerent le pauvre secrétaire dans une place publique, où ils le décapiterent sans autre forme de procès. S'ils sont jaloux, du moins exercent-ils à présent des vengeances plus douces.

Le pays croupissoit dans une misere affreuse sous la régence des princes des quatre premieres races, & il n'en pouvoit sortir, passant sans cesse d'une main à une autre (*). Othon de Baviere fut obligé de vendre l'électorat à l'empereur Charles IV : celui-ci s'établit à Tangermünde ; il y tint une cour brillante, & y bâtit un assez vaste château dont on voit encore les ruines. Pendant que Josse administroit le Brandebourg, les Vaudois persécutés en France se réfugierent dans la ville d'Angermünde, à laquelle on donna le surnom d'hérétique : on ne voit pas pourquoi les Vaudois chercherent un asile dans le Brandebourg qui étoit alors catholique, & pourquoi ils y furent reçus, quoiqu'on détestât leur hérésie.

Les princes de la maison de Luxembourg foulerent les peuples le plus impitoyablement : ils engageoient l'électorat, dans leurs besoins, à ceux qui

(*) En 1373.

leur prétoient les plus grosses sommes : ces créanciers, qui regardoient ce malheureux pays comme une hypothéque, commettoient toutes sortes de vexations pour s'enrichir : ils y vivoient à discrétion, comme dans une province ennemie. Les voleurs infestoient les grands chemins ; la police étoit inconnue, & la justice hors d'activité. Les seigneurs de Kitzau & de Neuendorff, indignés du joug odieux que portoit leur patrie, firent une guerre ouverte aux sous-tyrans qui l'opprimoient. Dans cette confusion totale & pendant cette espèce d'anarchie, le peuple gémissoit dans la misere : les nobles étoient tantôt les instrumens, tantôt les vengeurs de la tyrannie ; & le génie de la nation, abruti par la dureté de l'esclavage & par la rigueur d'un gouvernement barbare, demeuroit engourdi & paralytique.

EPOQUE TROISIEME.

1415. L'EMPEREUR Sigismond débrouilla ce chaos, en conférant le Brandebourg & la dignité électorale à Frédéric de Hohenzollern, burgrave de Nurenberg. Ce prince exigea l'hommage de ses nouveaux sujets ; mais le peuple, qui ne connoissoit que des maîtres cruels, eut de la peine à se soumettre à cette domination douce & légitime. Frédéric I réduisit les gentilshommes à l'obéissance, par la terreur que répandit le gros canon avec lequel il forçoit les châteaux des rebelles : ce canon étoit une piéce de 24

livres, en quoi consistoit toute son artillerie.

L'ESPRIT de sédition ne se perdit pas si vîte: les bourgeois de Berlin se révoltérent à différentes reprises contre leurs magistrats: Frédéric II appaisa ces émeutes avec douceur & sagesse: la nécessité obligea ce prince d'hypothéquer les péages de Schiffelbein & de Drambourg au sieur Denis d'Osten, pour obtenir la somme de 1500 florins dont il avoit besoin pour se rendre à la diete de Nurenberg.

LES choses resterent dans cette situation jusqu'à Jean le Cicéron: cet électeur fit les premiers efforts pour tirer le peuple de son imbécilité & de son ignorance; c'étoit beaucoup dans ce tems de ténébres de s'appercevoir qu'on étoit ignorant. Quoique cette premiere aurore du bon esprit ne fût qu'un foible crépuscule, elle produisit toutefois la fondation de l'université (*) de Franckfort sur l'Oder: Conrad Wimpina professeur de Leipzig devint le premier recteur de cette nouvelle université, & il en dressa les statuts: mille étudians se firent inscrire dès la premiere année dans les fastes de l'université.

IL arriva, pour les progrès des sciences, que Joachim Nestor les protégea autant que son pere: c'étoit le Léon X du Brandebourg: il possédoit les mathématiques, l'astronomie & l'histoire: il parloit avec facilité le françois, l'italien & le latin: il aimoit les belles-lettres, & il fit des dépenses con-

(*) En 1495.

ſidérables pour encourager ceux qui s'y appliquoient.

CE n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, que de civiliſer une nation qui avoit été ſauvage pendant tant de ſiécles : il faut bien du tems pour que la douceur du commerce des ſciences ſe communique à tout un peuple. Les jeunes gens étudioient à la vérité ; mais ceux qui étoient d'un âge mûr, demeuroient attachés à leurs anciens uſages & à leur groſſiéreté ; les nobles voloient encore ſur les grands chemins. La dépravation des mœurs étoit ſi générale en Allemagne, que la diete de l'Empire aſſemblée à Tréves, voulant y mettre un frein, défendit de blaſphémer, & de s'abandonner à ces excès de débauche qui ravalent l'humanité & rendent les hommes inférieurs aux animaux.

IL y avoit dès-lors des vignes plantées dans l'électorat : le baril de vin ſe vendoit de ce tems à 30 gros, & le boiſſeau de ſeigle à 21 liards : les eſpèces commençoient à circuler davantage : Joachim Neſtor fit même conſtruire quelques bâtimens, entr'autres le château de Potsdam. Tout le monde étoit habillé à l'Allemande, ce qui répond à peu près à l'ancien habillement Eſpagnol : les hommes portoient des pourpoins & des larges fraiſes : les princes (*), les comtes & les chevaliers portoient des chaînes d'or au cou : il n'étoit permis aux gentilshommes que d'avoir trois anneaux d'or à la cravate : l'habille-

(*) Lockelius.

lement des femmes ressembloit à celui des Augsbourgeoises ou des filles de Strasbourg.

On commença enfin à connoître un certain luxe proportionné à ces tems : mais comme on ne trouve point que l'industrie ni le commerce du Brandebourg fissent des progrès à proportion des dépenses, l'augmentation des richesses & leur cause demeurent un problême difficile à résoudre.

Dès l'année 1560 on s'apperçoit d'une grande différence dans les dépenses des électeurs : car lorsque Joachim II se rendit à la diete de (*) Franckfort, il eut (†) 68 gentilshommes à sa suite, & 452 chevaux dans ses équipages. Le grand jeu s'introduisit à Berlin au retour de ce voyage : cette mode passa de la cour à la ville, où on fut obligé de la défendre, à cause que quelques bourgeois avoient perdu plus de mille écus dans une séance.

Les annales disent qu'au mariage de Joachim II avec Sophie fille de Sigismond roi de Pologne, l'électeur coucha la nuit des nôces armé de toutes piéces auprès de sa jeune épouse, comme si les tendres combats de l'amour demandoient des préparatifs aussi redoutables : un mêlange de férocité & de magnificence entroit dans toutes les coûtumes de ces tems. Ces singularités venoient de ce que le siécle vouloit sortir de la barbarie ; il cherchoit le bon chemin & le manquoit ; sa grossiéreté confon-

(*) En 1562 convoquée par l'empereur Ferdinand pour l'élection d'un roi des Romains.

(†) Lockelius.

doit les cérémonies avec la politesse; la magnificence avec la dignité; les débauches avec le plaisir; la pédanterie avec le savoir, & les platitudes grossiéres des bouffons avec les ingénieuses saillies de l'esprit.

On doit rapporter au regne de Joachim II la fondation de l'université de Konigsberg par Albert de Prusse.

Les dépenses allerent toujours en augmentant: Jean George fit des obseques superbes à son pere; c'est la premiere pompe funébre accompagnée de magnificence, dont l'histoire de Brandebourg fait mention. Le goût des fêtes étoit la passion de ce prince; il aimoit à donner sa grandeur en spectacle; il célébra (*) la naissance de l'aîné de ses princes par des fêtes qui durerent quatre jours; ces divertissemens consistoient dans des Tournois, des combats de barques, des feux d'artifice & des courses de bague. Les seigneurs qui composoient les quatre quadrilles, étoient vétus en velours richement brodé en or & en argent; mais le caractere du siécle perçoit à travers toute cette magnificence. A la tête de chaque quadrille étoit un bouffon qui sonnoit du cor d'une façon ridicule en faisant cent extravagances, & la cour monta au donjon du château pour voir tirer le feu d'artifice (†): au passage de

(*) Lockelius.

(†) L'électeur, disent les annales, mit la tête hors d'une lucarne, & cria à l'artificier; MAITRE JEAN, BOUTE QUAND JE SIFFLERAI.

Chriſtian, roi de Dannemarck, par Berlin, l'électeur lui fit une réception ſuperbe ; il alla au devant du roi, accompagné de nombre de princes, de comtes, de ſeigneurs, & d'une garde de 300 chevaux : le roi fit ſon entrée dans un char de velours noir galonné en or, tiré par 8 chevaux blancs, dont les mords & les caparaçons étoient d'argent: on l'accabla de fêtes dans le goût des précédentes.

PEUT-ETRE qu'on pouſſa le luxe trop loin ; car Joachim Frédéric fit des loix ſomptuaires : il employa ſes revenus à des uſages utiles ; il fonda le collége de Joachim, depuis transféré à Berlin par l'élćteur Frédéric Guillaume, où cette école eſt de nos jours la plus floriſſante & la mieux réglée de tous les états de la Pruſſe.

IL manquoit encore ſous la régence de Jean George, beaucoup d'inventions qui contribuent à la commodité de la vie. L'uſage commun des caroſſes ne remonte pas plus haut qu'à Jean Sigiſmond ; il en eſt parlé à l'occaſion de l'hommage de la Pruſſe, que ce prince rendit à Varſovie : il eut à ſa ſuite 36 caroſſes à ſix chevaux, outre un cortege de 80 chevaux de main. L'ambaſſade qui ſe rendit à la diéte de l'empire pour l'élection de l'empereur Matthias, eut 3 caroſſes avec elle : c'étoient de mauvais coches, compoſés de quatre ais groſſiérement joints enſemble. Qui eût dit aolrs que cet art ſe perfectionneroit dans le XVIII ſiécle, au point

qu'on feroit des carosses pour vingt mille écus, & qu'ils trouveroient des acheteurs ?

Les efforts que le Brandebourg & l'Allemagne faisoient pour se civiliser, n'étoient pas tout-à-fait inutiles : le nombre des universités augmentoit, celle de Halle fut fondée alors : en même tems se forma à Dessaw une académie pour la langue Allemande, sous le nom de SOCIÉTÉ FRUCTIFIANTE, qui auroit pu devenir utile, d'autant plus que la langue Allemande divisée en une infinité de dialectes, manque de regles assez sûres pour en fixer l'usage véritable ; que nous n'avons aucun livre classique ; & que s'il nous reste encore quelque chose de notre ancienne liberté républiquaine, c'est le stérile avantage d'estropier selon notre fantaisie une langue grossiére & presque encore barbare.

Ces beaux établissemens, qui nous auroient peut-être avancés d'un siécle, étoient encore à peine ébauchés, lorsque la guerre de trente ans survint, qui détruisit & bouleversa toute l'Allemagne.

Les états jouissoient sous la régence de Jean Sigismond d'une grande autorité.

Sous George Guillaume, le comte de Schwartzenberg diminua le pouvoir de ces états, dont cependant ils n'avoient jamais abusé : enfin, dans le cours de cette cruelle guerre, l'année 1636 fut la plus malheureuse pour cet électorat. Les Suédois étoient à Werben, les Impériaux à Magdebourg & Rathenau ; Wrangel à Stettin, Morosini dans la

nouvelle Marche, quand trente-six mille Autrichiens traverserent le pays, pillerent & désolerent tout dans leur passage. C'en fut trop à la fois; le Brandebourg, énervé par le nombre des troupes qui en avoient subsisté & qui l'avoient pillé les années précédentes, succomba enfin; la cherté y devint exorbitante; un bœuf s'achetoit 100 écus, le boisseau de bled 5, l'orge 3; & les espèces hausserent de prix par leur rareté: la valeur numéraire du ducat fut évaluée à 10 écus. Quelques gentilshommes, qui avoient soustrait leur provisions à l'avidité des ennemis, voulurent profiter des circonstances de la disette; mais les paysans qui n'avoient pas dequoi acheter ces grains, réduits au désespoir par la famine, assommerent ces maîtres inhumains & pillerent leurs greniers: la famine continua avec la même violence; la peste s'ensuivit, & la désolation parvint à son comble. Les restes de ces malheureux habitans que la mort & les ennemis avoient épargnés, ne pouvant tenir contre tant de calamités, abandonnerent leur patrie infortunée, & se réfugierent dans les pays voisins.

TOUTE la Marche n'étoit qu'un affreux désert; elle offroit un spectacle déplorable de ruines, d'incendies, & de tous les fléaux qu'une guerre longue & furieuse entraîne après elle: à peine découvroit-on sous tant d'horreurs & de saccagemens, dans des lieux devenus tout sauvages, les traces des anciens habitans.

Frédéric Guillaume. 1640. C'EN eût été fait du Brandebourg, si Frédéric Guillaume ne se fût obstiné à son rétablissement : sa prudence, sa fermeté & le tems vainquirent tous ces obstacles ; il fit la paix, il prit des arrangemens, & tira enfin l'état de sa ruine.

LE Brandebourg devint effectivement un nouveau pays, formé du mêlange de différentes colonies de toutes sortes de nations, qui s'alliérent dans la suite à ceux des anciens habitans qui étoient échapés à sa destruction : soit que l'année fût abondante, soit défaut de consommation, les denrées furent à un si bas prix, que le boisseau de bled se vendoit 12 gros.

LA guerre de trente ans, entre les maux qu'elle causa, détruisit en particulier le peu de commerce que le nord de l'Allemagne faisoit : nous tirions anciennement nos sels de Hollande & de France ; les provisions qui ne pouvoient être renouvellées pendant ces troubles, s'épuiserent. Ce défaut d'une denrée aussi néceſsaire, fit avoir recours à l'industrie, & l'on trouva des sources salées à Halle, qui fournirent non-seulement aux besoins du Brandebourg, mais encore à ceux des pays voisins.

LES Hollandois formerent la premiere colonie qui vint s'établir dans l'électorat ; ils renouvellerent l'espèce des professionnaires & des artisans ; ils formerent des projets pour la vente des bois de haute futaie qui se trouvoient en grande abondance ; la guerre de trente ans ayant fait de tout le pays

une vaſte forêt. Sur la vente de ces bois roula enſuite une des branches principales de notre commerce : l'électeur permit même à quelques familles Juives de ſe domicilier dans ſes états. Le voiſinage de la Pologne rendoit leur miniſtere utile pour débiter dans ce royaume les rebuts de nos friperies.

Il arriva depuis un événement favorable, qui avança conſidérablement les projets du grand électeur. Louis XIV, révoqua l'édit (*) de Nantes; & quatre cents mille François ſortirent pour le moins de ce royaume; les plus riches paſſerent en Angleterre & en Hollande; les plus pauvres, mais les plus induſtrieux, ſe réfugierent dans le Brandebourg au nombre de vingt mille ou environ; ils aiderent à repeupler nos villes déſertes, & nous donnerent toutes les manufactures qui nous manquoient.

Afin de juger des avantages qui revinrent à l'état par cette colonie, il eſt néceſſaire d'entrer dans le détail de ce qu'étoient nos manufactures avant la guerre de trente ans, & de ce qu'elles devinrent après la révocation de l'édit de Nantes.

Notre commerce rouloit anciennement ſur la vente de nos grains, du vin, & de nos laines; quelques manufactures de drap ſubſiſtoient encore, mais elles n'étoient pas conſidérables; il n'y avoit du tems de Jean le Cicéron, que ſept cens manufacturiers en drap dans tout le pays. Durant la ré-

(*) En 1684.

l'établiſſement de l'acciſe les remplaça : les villes commencerent à ſe policer, on pava les rues, & on plaça de diſtance en diſtance des lanternes pour les éclairer : cette police étoit d'une néceſſité indiſpenſable : car les courtiſans étoient obligés d'aller en échaſſes au château de Potsdam lorſque la cour s'y tenoit, à cauſe des boues qu'il falloit traverſer dans les rues.

LE grand électeur, quoique généreux & magnifique pour ſa perſonne, fit des loix ſomptuaires : ſa cour étoit nombreuſe, & ſa dépenſe ſe faiſoit avec dignité : aux fêtes qu'il donna au mariage de ſa niéce la princeſſe de Courlande, 56 tables de 40 couverts furent ſervies à chaque repas : l'activité infatigable de ce grand prince donna à ſa patrie tous les arts utiles ; il n'eut pas le tems d'y ajouter les arts agréables.

LES guerres continuelles & le mêlange des nouveaux habitans avoient déjà fait changer les anciennes mœurs ; beaucoup d'uſages des Hollandois & des François devinrent les nôtres ; les vices dominans étoient l'ivrognerie & l'intérêt ; la débauche avec les femmes étoit ignorée de la jeuneſſe, & les maladies qui en ſont les ſuites étoient inconnues alors. La cour aimoit les pointes, les équivoques & les bouffons : les enfans des nobles ſe remettoient aux études ; & l'éducation de la jeuneſſe tomba inſenſiblement entre les mains des François : nous leur devons encore une douceur dans le commerce, & des manieres plus aiſées que n'en ont ordinairement les Allemans.

LE

LE changement qui arriva dans cet état après la guerre de trente ans, étoit universel; les monnoies s'en ressentirent ainsi que tout le reste; autrefois le marc d'argent étoit sur le pied de 9 écus dans tout l'Empire, jusqu'à l'année 1651 que les malheurs des tems forcerent le grand électeur d'avoir recours à toutes sortes d'expédiens pour fournir aux dépenses de l'état: il fit publier la même année un édit qui fixoit le prix des monnoies courantes; & il fit battre des gros & des fenins pour des sommes considérables, dont la valeur intrinseque répondoit à peu près au tiers de la valeur numéraire de ces espèces: le prix de cette monnoie étant idéal, elle fut aussitôt décriée & tomba à la moitié de sa valeur: les vieux écus de bon alloi monterent à 28, à 30 gros, & de-là vient ce que nous appellons l'écu de banque. Pour remédier à ces abus, les électeurs de Brandebourg & de Saxe (*) s'aboucherent à Cinna, & ils convinrent d'évaluer les monnoies sur un nouveau pied, moyennant lequel le marc fin d'argent, avec ce qu'on appelle le stile de monnoie ou le remède, devoit être rendu au public généralement dans toutes les espèces de monnoies, de l'écu jusqu'au fenin, à 10 écus 16 gros: depuis on frappa les florins & les demi-florins, & le prix du marc d'argent demeura fixé à 10 écus.

EN 1690 Frédéric I se concerta avec l'électeur de Saxe & le duc de Hanovre, sur les moyens de

(*) En 1667,

ſoutenir la monnoie ſur le pied de la convention de Cinna ; mais en ayant reconnu l'impoſſibilité, ils convinrent que l'eſpéce courante des florins & des huit gros ſeroit frappée dans leurs états à raiſon de 12 écus le marc : c'eſt ce qu'on appelle le pied de Leipzig, qui ſubſiſte encore de nos jours.

TOUTES les nouvelles colonies que le grand électeur avoit établies, ne furent véritablement floriſſantes que ſous Frédéric I : ce prince jouit des travaux de ſon pere ; nous eumes alors une manufacture de haute-lice égale à celle de Bruxelles ; nos galons égalerent ceux de France ; nos miroirs de Neuſtadt ſurpaſſerent par leur blancheur ceux de Veniſe : l'armée fut habillée de nos propres draps.

LA cour étoit nombreuſe & brillante ; les eſpéces y devenoient abondantes par les ſubſides étrangers ; le luxe parut dans les livrées, les habits, les tables, les équipages & les bâtimens ; le roi eut à ſon ſervice deux des plus habiles architectes de l'Europe, & un ſculpteur nommé Schluter, auſſi parfait dans ſon art que l'étoient les premiers : Bott fit la belle porte de Weſel ; il donna les deſſeins du château & de l'arſenal de Berlin ; il bâtit la maiſon de Poſte au coin du grand pont, & le beau portique du château de Potsdam trop peu connu des amateurs : Eoſander éleva la nouvelle aile du château de Konigſberg, & la cour des monnoies qui fut abattue dans la ſuite : Schluter décora l'arſenal de ces trophées & de ces beaux maſcarons qui font l'admi-

ration des connoiſſeurs, & il fit fondre la ſtatue équeſtre du grand électeur qui paſſe pour un chef-d'œuvre : le roi embellit la ville de Berlin de l'égliſe du Cloître, des arcades & de quelques autres édifices encore ; & il orna les maiſons de plaiſance d'Orangebourg, de Potsdam & de Charlottenbourg par toutes ſortes d'augmentations & d'embelliſſemens.

LES beaux arts, enfans de l'abondance, commencerent à fleurir : l'académie des peintres, dont Pene, Mayer, Widemann & Leigeber étoient les premiers profeſſeurs, fut fondée ; mais il ne ſortit de leur école aucun peintre de réputation : ce qu'il y eut de plus remarquable, & ce qui intéreſſe le plus les progrès de l'eſprit humain, ce fut la fondation de l'académie royale des ſciences en 1700. La reine Sophie Charlotte y contribua le plus : cette princeſſe avoit le génie d'un grand-homme, & les connoiſſances d'un ſavant ; elle croyoit qu'il n'étoit pas indigne d'une reine d'eſtimer un philoſophe. On ſent bien que ce philoſophe dont nous parlons, étoit Leibnitz ; & comme ceux qui ont reçu du ciel des ames privilégiées, s'élevent à l'égard des ſouverains, elle admit Leibnitz dans ſa familiarité : elle fit plus ; elle le propoſa comme ſeul capable de jetter les fondemens de cette nouvelle académie. Leibnitz qui avoit plus d'une ame, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, étoit bien digne de préſider dans une académie qu'au beſoin il auroit repréſentée tout ſeul. Il inſ-

titua quatre classes, dont l'une de physique & de médecine, l'autre de mathématiques, la troisiéme de la langue & des antiquités d'Allemagne, & la derniere, des langues & des antiquités orientales. Les plus célebres de nos académiciens furent messieurs Basnage, Bernoulli, la Croze, Guillelmini, Hartzoeker, Hermann, Kirch, Romer, Stürmer, Varignon, des Vignoles, Werenfels, & Wolff: depuis on y reçut messieurs de Beausobre & Lenfant, savans dont les plumes auroient fait honneur aux siécles d'Auguste & de Louis XIV.

OTHON de Guericke fleurissoit encore à Magdebourg: c'est le même auquel nous devons l'invention de la pompe pneumatique, & qui par une heureuse destinée a rendu son esprit philosophique & inventif, héréditaire à ses descendans.

LES universités prospéroient en même tems: Halle & Franckfort étoient fournies de savans professeurs; Thomasius, Gundling, Ludewig, Wolff & Strick, tenoient le premier rang pour la célébrité & faisoient nombre de disciples. Wolff commenta l'ingénieux systême de Leibnitz sur les Monades, & noya dans un déluge de paroles, d'argumens, de corollaires & de citations, quelques problêmes que Leibnitz avoit jettés peut-être comme une amorce aux métaphysiciens. Le professeur de Halle écrivit laborieusement nombre de volumes, qui au lieu de pouvoir instruire des hommes faits, servirent tout au plus de catéchisme de dialectique pour des enfans: les Mona-

des ont mis aux prifes les métaphyficiens & les géometres d'Allemagne, & ils difputent encore fur la divifibilité de la matiere.

Le roi fonda même à Berlin une académie pour des jeunes-gens de condition, fur le modele de celle de Luneville : malheureufement elle ne fubfifta pas longtems.

Ce fiécle ne produifit aucun bon hiftorien : on chargea Teiffier d'écrire l'hiftoire du Brandebourg; il en fit le panégyrique : Puffendorff écrivit la vie de Frédéric Guillaume ; & pour ne rien omettre, il n'oublia ni fes clercs de chancellerie, ni fes valets de chambre, dont il put recueillir les noms. Nos auteurs ont (ce me femble) toujours péché, faute de difcerner les chofes effentielles des acceffoires, d'éclaircir les faits, de refferrer leur profe traînante & exceffivement fujette aux inverfions, aux nombreufes épithetes, & d'écrire en pédans plutôt qu'en hommes de génie.

Dans cette difette de tout bon ouvrage en profe, le Brandebourg eut un bon poëte ; c'étoit le fieur de Canitz : il traduifit heureufement quelques épitres de Boileau ; il fit des vers à l'imitation d'Horace, & quelques ouvrages où il eft tout-à-fait original : c'eft le Pope de l'Allemagne, le poëte le plus élégant, le plus correct & le moins diffus, qui ait fait des vers en notre langue. Communément en Allemagne le pédantifme affecte jufqu'aux poëtes ; la langue des dieux eft proftituée par la bouche de

quelque régent d'un college obſcur, ou par quelque étudiant diſſolu ; & ce qu'on appelle honnêtes-gens ſont ou trop pareſſeux ou trop fiers pour manier la lyre d'Horace ou la trompette de Virgile. Monſieur de Canitz, quoique d'une maiſon illuſtre, crut que l'eſprit & le talent de la poëſie ne derogeoit pas ; il le cultiva (comme nous l'avons dit) avec ſuccès ; il eut une charge à la cour, & puiſa dans l'uſage de la bonne compagnie cette politeſſe & cette aménité qui plaît dans ſon ſtile.

LES ſpectacles Allemans étoient peu de choſe : ce qu'on appelle tragédie eſt communément un monſtre composé d'enflure & de baſſe plaiſanterie : les auteurs Dramatiques ignorent juſqu'aux moindres regles du théâtre : la comédie eſt plus pitoyable encore ; c'eſt une farce groſſiere qui choque le goût, les bonnes mœurs, & les honnêtes-gens. La reine entretenoit un opéra italien, dont le fameux Bononchini étoit le compoſiteur : nous eûmes dès-lors de bons muſiciens : à la cour il y avoit une comédie françoiſe, qui donnoit dans ſes repréſentations les chef-d'œuvres des Molières, des Corneilles, & des Racines.

LE goût du théâtre françois paſſa en Allemagne avec celui des modes de cette nation. L'Europe, enthouſiaſmée du caractere de grandeur que Louis XIV imprimoit à toutes ſes actions, de la politeſſe qui régnoit à ſa cour, & des grands-hommes qui illuſtroient ſon regne, vouloit imiter la France

qu'elle admiroit ; toute l'Allemagne y voyageoit ; un jeune-homme paſſoit pour un imbécille, s'il n'avoit ſéjourné quelque tems à la cour de Verſailles : le goût des François regla nos cuiſines, nos meubles, nos habillemens, & toutes ces bagatelles ſur leſquelles la tyrannie de la mode exerce ſon empire : cette paſſion portée à l'excès dégénéra en fureur ; les femmes, qui outrent ſouvent les choſes, la pouſſerent juſqu'à l'extravagance (*).

La cour ne donnoit pas tant dans les modes étrangeres que la ville ; la magnificence & l'étiquette y décoroient l'ennui ; on s'enivroit même en cérémonie : le roi inſtitua l'ordre de l'Aigle Noir, tant pour avoir un ordre comme en ont tous

(*) La mere du poëte Canitz, ayant épuiſé la France en modes nouvelles, pour renchérir ſur les autres dames de Berlin commit à un marchand de faire venir de Paris un mari jeune, beau, vigoureux, poli, ſpirituel & noble, ſuppoſant que cette marchandiſe s'y trouvoit auſſi communément que des pompons dans une boutique : le marchand tout nouveau dans cette eſpèce de métier, s'acquitta de ſa commiſſion comme il put ; ſes correſpondans trouverent enfin un épouſeur ; c'étoit un homme de 50 ans ; il ſe nommoit le ſieur de Brinbock, d'un tempérament foible & valétudinaire : il arrive ; madame de Canitz le voit, s'effraie & l'épouſe : ce fut un bonheur pour les Pruſſiens que ce mariage tourna au mécontentement de la dame : autrement ſon exemple auroit été ſuivi ; nos beautés auroient paſſé dans les mains des François ; & les Berlinois auroient été réduits, comme les Romains, à enlever les Sabines de leur voiſinage.

les rois, que pour ſe procurer à cette occaſion une fête, qui reſſemble aſſez à une maſcarade : ce roi, qui avoit fondé une académie par complaiſance pour ſon épouſe, entretenoit des bouffons pour ſatisfaire à ſa propre inclination. La cour de la reine Sophie Charlotte étoit toute ſéparée de l'autre ; c'étoit un temple où ſe conſervoit le feu ſacré des Veſtales, l'aſile des ſavans & le ſiége de la politeſſe : on regretta d'autant plus les vertus de cette princeſſe, que celle (*) qui lui ſuccéda, ſe livra aux dévots & paſſa ſa vie avec des hypocrites, race médiſante, qui verſe ſes poiſons ſur la vertu en ſanctifiant ſes propres vices : enfin des adeptes parurent à la cour ; un Italien nommé Caraneo aſſura le roi qu'il avoit le ſecret de faire de l'or ; il en dépenſa beaucoup & n'en fit point ; le roi ſe vengea de ſa crédulité ſur ce malheureux, & Cataneo fut pendu.

L'ÉTAT changea preſque entiérement de forme ſous Frédéric Guillaume ; la cour fut congédiée, & les groſſes penſions ſouffrirent une réduction ; beaucoup de perſonnes qui avoient entretenu caroſſe allérent à pied, ce qui fit dire au public que le roi avoit rendu l'uſage des jambes aux perclus. Sous Frédéric I, Berlin étoit l'Athenes du nord ; ſous Frédéric Guillaume elle en devint la Sparte ; tout ce gouvernement fut militaire ; l'augmentation de l'armée ſe fit, & dans l'ardeur de ces premiers enrolle-

(*) Une princeſſe de Mecklenbourg qui tomba enſuite en démence.

mens, quelques artifans furent faits foldats, ce qui répandit la terreur parmi les autres qui fe fauverent en partie : cet accident imprévu caufa de nouveau un dommage confidérable à nos manufactures.

LE roi porta un promt remède à ces abus, & il s'attacha avec une attention finguliere au rétabliffement & aux progrès de l'induftrie ; il défendit par un arrêt févére la fortie de nos laines ; il établit le Lagerhaus (*), magafin d'où l'on avance des laines aux pauvres manufacturiers, qu'ils reftituent par leur ouvrage ; nos draps trouverent un débit affuré dans la confommation de l'armée, qui fut habillée de neuf tous les ans ; ce débit s'étendit jufques chez l'étranger : la compagnie de Ruffie fut formée l'année 1725; nos marchands fourniffoient les draps pour toutes les troupes Ruffes ; mais les guinées Angloifes pafferent en Mofcovie, & elles furent bientôt fuivies de leurs draps, de forte que notre commerce ceffa ; nos manufactures en fouffrirent au commencement, mais d'autres forties s'ouvrirent ; les ouvriers n'eurent plus affez de nos propres laines ; on permit aux Mecklenbourgeois de nous vendre les leurs ; & dès l'année 1733, nos manufactures étoient fi floriffantes, qu'elles débiterent quarante - quatre mille piéces de drap de 24 aunes chacune chez l'étranger.

BERLIN fut comme un magafin de Mars : tous les ouvriers qui peuvent être employés pour une

(*) En 1714.

armée, y prospérerent, & leurs ouvrages furent recherchés par toute l'Allemagne; on établit à Berlin des moulins de poudre à canon, à Spandaw des fourbisseurs, à Potsdam des armuriers, & à Neustat des ouvriers qui travailloient en ferronnerie & en cuivre.

LE roi donna des immunités & des récompenses à tous ceux qui s'établiroient dans les villes de sa domination: il ajoûta tout le quartier de la Frédérich-stadt à sa capitale, & couvrit de maisons les places qu'avoit occupées l'ancien rempart: il créa la ville de Potsdam (*), il la peupla: il ne fit pas le moindre bâtiment pour lui même, mais tout pour ses sujets. L'architecture de son regne est généralement infectée par le goût Hollandois: il seroit à désirer que les grandes dépenses que ce prince fit en bâtimens, eussent été dirigées par de plus habiles architectes. Il eut le sort de tous les fondateurs des villes, qui occupés par la solidité de leurs desseins, ont la plûpart négligé ce qui avec la même dépense les auroit embellies & ornées davantage.

BERLIN, après son augmentation, reçut une police nouvelle (*) sur le pied à peu près de celle de Paris: on établit dans tous les quartiers de la ville des officiers de police; l'usage des fiacres fut

(*) A peine y avoit-il 400 habitans dans cette ville, au lieu qu'il y en a à present plus de 20 mille.

(*) En 1734.

inſtitué en même tems : on purgea la ville de ces fainéans qui ſe nourriſſent à force d'importunités ; & ces malheureux objets de nos dégoûts & de notre compaſſion, envers leſquels la nature n'a été qu'une marâtre, trouverent des aſiles dans les hôpitaux publics.

PENDANT que tous ces changemens ſe firent, le luxe, la magnificence & les plaiſirs diſparurent ; l'eſprit d'épargne s'introduiſit dans tous les états, chez le riche comme chez le pauvre. Sous les regnes précédens, beaucoup de nobles vendoient leurs terres pour acheter du drap d'or & des galons, cet abus ceſſa : dans la plûpart des états Pruſſiens, les gentilshommes ont beſoin d'une bonne économie pour ſoutenir leurs familles, à cauſe que le droit de la progéniture n'a point lieu, & que les peres ayant beaucoup d'enfans à établir, ne peuvent procurer que par leur épargne, un revenu honnête à ceux qui après leur mort partagent leur maiſon dans des branches nouvelles.

CETTE diminution dans la dépenſe du public n'empêcha pas beaucoup d'artiſans de ſe perfectionner : nos caroſſes, nos galons, nos velours & nos ouvrages d'orfévrerie ſe répandirent par toute l'Allemagne.

MAIS ce qu'il y eut de déplorable, ce fut que pendant qu'on faiſoit des arrangemens ſi utiles & ſi grands, on laiſſa tomber dans une décadence entiere l'académie des ſciences, les univerſités, les arts libéraux, & le commerce.

On rempliſſoit mal & ſans choix les places qui venoient à vacquer dans l'académie royale des ſciences ; & par une dépravation ſinguliere, le ſiécle affectoit de mépriſer une ſociété dont l'origine étoit auſſi illuſtre, & dont les travaux tendoient autant à l'honneur de la nation qu'aux progrès de l'eſprit humain. Pendant que tout ce corps tomboit en léthargie, la médecine & la chymie ſe ſoutinrent : Port, Margraff, & Eller combinoient & décompoſoient la matiere ; ils éclairoient le monde par leurs découvertes ; & les anatomiſtes obtinrent un théâtre pour leurs diſſections publiques, qui devint une école floriſſante de Chirurgie.

Mais la faveur & les brigues rempliſſoient les chaires des profeſſeurs dans les univerſités. Les dévots, qui ſe mêlent de tout, acquirent une part à la direction des univerſités ; ils y perſécutoient le bon ſens, & ſur-tout la claſſe des philoſophes : Wolff fut exilé, pour avoir déduit avec un ordre admirable les preuves ſur l'exiſtence de Dieu. La jeune nobleſſe, qui ſe vouoit aux armes, crut déroger en étudiant ; & comme l'eſprit humain donne toujours dans les excès, ils regarderent l'ignorance comme un titre de mérite, & le ſavoir comme une pédanterie abſurde.

La même raiſon fit que les arts libéraux tomberent en décadence, l'académie des peintres ceſſa : Pene, qui en étoit le directeur, quitta les tableaux pour les portraits ; les menuiſiers s'érigerent en

ſculpteurs, & les maçons en architectes : un chymiſte nommé Bottcher paſſa de Berlin à Dresde, & donna au roi de Pologne le ſecret de cette porcelaine, qui ſurpaſſe celle de la Chine par l'élégance des formes & la fineſſe de la diaprure.

NOTRE commerce n'étoit pas encore né, le gouvernement l'étouffoit en ſuivant des principes qui s'oppoſoient directement à ſes progrès : il n'en faut point conclure que la nation manque de génie propre au négoce. Les Vénitiens & les Génois furent les premiers qui le ſaiſirent : la découvere de la bouſſole le fit paſſer chez les Portugais & les Eſpagnols ; il s'étendit enſuite en Angleterre & en Hollande : les François s'y appliquerent des derniers, & ils regagnerent de viteſſe ce qu'ils avoient négligé par ignorance. Si les habitans de Dantzig, de Hambourg, de Lubeck ; ſi les Danois & les Suédois s'enrichiſſent tous les jours par la navigation ; pourquoi les Pruſſiens n'en feroient-ils pas autant ? Les hommes deviennent tous des aigles, quand on leur ouvre les chemins de la fortune ; il faut que l'exemple les anime, que l'émulation les excite, & que le ſouverain les encourage : les François ont été tardifs, nous le ſommes de même : peut-être eſt-ce que notre heure n'eſt pas encore venue.

ON ſongeoit moins alors à étendre le commerce, qu'à réprimer les dépenſes inutiles : les deuils avoient été autrefois ruineux pour les familles ; on donnoit des feſtins aux enterremens ; la pompe funebre étoit

même couteuſe : toutes ces coutumes furent abolies ; on ne drapa plus les maiſons ni les caroſſes ; on ne donna plus de livrées noires ; & depuis on mourut à fort bon marché.

CE gouvernement tout militaire influa dans les mœurs, & régla même les modes : le public avoit pris par affectation un air aigrefin ; perſonne dans tous les états Pruſſiens n'avoit plus de trois aunes de drap dans ſon habit, ni moins de deux aunes d'épée pendues à ſon côté : les femmes fuyoient la ſociété des hommes ; & ceux-ci s'en dédommageoient entre le vin, le tabac, & les bouffons : enfin nos mœurs ne reſſembloient plus, ni à celles de nos ancêtres, ni à celles de nos voiſins : nous étions originaux, & nous avions l'honneur d'être copiés de travers par quelques petits princes d'Allemagne.

VERS les dernieres années de ce regne, le haſard conduiſit à Berlin (*) un homme obſcur, d'un eſprit malfaiſant & ruſé : c'étoit une eſpèce d'adepte, qui faiſoit de l'or pour le ſouverain, aux dépens de la bourſe de ſes ſujets. Les artifices lui réuſſirent un tems ; mais comme la méchanceté ſe découvre tôt ou tard, ſes preſtiges diſparurent, & ſa malheureuſe ſcience rentra dans les ténébres dont elle étoit ſortie.

TELLES ont été les mœurs du Brandebourg ſous tous ſes différens gouvernemens. Le génie de la nation fut étouffé par une longue ſuite de ſiécles bar-

(*) Eckert.

bares : il s'éleva de tems en tems, mais il s'affaissa aussitôt sous l'ignorance & le mauvais goût ; & lorsque des circonstances heureuses semblerent favoriser ses progrès, survint une guerre dont les suites funestes anéantirent les forces de l'état. Nous avons vû cet état renaissant de ces cendres : nous avons vû par quels nouveaux efforts la nation parvint à se civiliser ; & si ce beau feu n'a jetté que de foibles étincelles, il ne faut qu'un rien pour le faire paroître au grand jour : comme les semences ont besoin d'un terrein propre pour leur dévelopement, de même les nations demandent un concours de conjonctures heureuses, pour qu'elles sortent de leur engourdissement, & qu'elles reçoivent (pour ainsi dire) une nouvelle vie.

TOUS les états ont eu un certain cercle d'événemens à parcourir, avant que d'atteindre à leur plus haut dégré de perfection. Les monarchies y sont arrivées avec une allure plus lente que les républiques, & s'y sont moins soutenues ; & s'il est vrai de dire que la forme du gouvernement la plus parfaite est celle d'un royaume bien administré, il n'est pas moins certain que les républiques ont rempli le plus promptement le but de leur institution & se sont le mieux conservées, parce que les bons rois meurent & que les sages loix sont immortelles.

SPARTE & Rome, qui furent fondées pour être guerrieres, produisirent, l'une cette phalange in-

vincible, l'autre ces légions qui ſubjuguerent la moitié du monde connu : Sparte enfanta les plus illuſtres capitaines ; Rome devint une pépiniere de héros ; Athènes, à laquelle Solon avoit donné des loix plus pacifiques, devint le berceau des arts : à quelle perfection ſes poëtes, ſes orateurs & ſes hiſtoriens ne parvinrent-ils point ? Cet aſile des ſciences ſe conſerva juſqu'à l'entiere ruine de l'Attique. Carthage, Veniſe, & même la Hollande, furent par leur inſtitution liées au commerce, & elles le pouſſerent & le ſoutinrent conſtamment, reconnoiſſant que c'étoit le principe de leur grandeur & le ſoutien de leur état.

CONTINUONS encore cet examen pour un moment. En touchant aux loix fondamentales des républiques, on eſt sûr de les renverſer de fond en comble, à cauſe que la ſageſſe des légiſlateurs a formé un tout, auquel les parties du gouvernement tiennent eſſentiellement : rejetter les unes, c'eſt détruire les autres, par l'enchaînement des conſéquences qui les lient enſemble & qui en forment un ſyſtême aſſortiſſant & complet.

DANS les royaumes, la forme du gouvernement n'a de baſe que le deſpotiſme du ſouverain : les loix, le militaire, le négoce, l'induſtrie & toutes les autres parties de l'état, ſont aſſujetties au caprice d'un ſeul homme, qui a des ſucceſſeurs qui ne ſe reſſemblent jamais : d'où il s'enſuit pour l'ordinaire, qu'à l'avénement d'un nouveau prince l'état eſt

gouverné

gouverné par de nouveaux principes, & c'eſt ce qui porte préjudice à cette forme de gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les républiques ſe propoſent & dans les moyens qu'elles employent pour y parvenir, ce qui fait qu'elles ne la manquent preſque jamais. Dans les monarchies un fainéant ſuccéde à un prince ambitieux, celui-ci eſt ſuivi d'un dévôt, celui-là par un guerrier, celui-ci par un ſavant, celui-là par un autre qui s'abandonne à la volupté : & pendant que ce théatre mouvant de la fortune préſente ſans ceſſe des ſcenes nouvelles, le génie de la nation, diverti par la variété des objets, ne prend aucune aſſiette fixe. Il faut donc que dans les monarchies les établiſſemens, qui doivent braver la viciſſitude des ſiécles, ayent des racines ſi profondes qu'on ne puiſſe les arracher, ſans ébranler en même tems les plus ſolides fondemens du trône.

Mais la fragilité & l'inſtabilité ſont inſéparables des ouvrages des hommes : les révolutions que les monarchies & les républiques éprouvent, ont leurs cauſes dans les loix immuables de la nature ; il faut que les paſſions humaines ſervent de reſſorts pour amener & mouvoir ſans ceſſe de nouvelles décorations ſur ce grand théatre ; que la fureur audacieuſe des uns enleve ce que la foibleſſe des autres ne peut défendre ; que des ambitieux renverſent des républiques, & que l'artifice triomphe quelquefois de la ſimplicité : ſans ces grands bouleverſemens

dont nous venons de parler, l'univers resteroit sans cesse le même ; il n'y auroit point d'événemens nouveaux ; il n'y auroit point d'égalité entre le destin des nations : quelques peuples seroient toujours civilisés & heureux, & d'autres toujours barbares & & infortunés.

Nous avons vû des monarchies naître & mourir ; des peuples, de barbares qu'ils étoient, se policer & devenir le modéle des nations : ne pourrions nous pas en conclure que ces nations ont une révolution semblable (si on ose le dire) à celle des planettes, qui après avoir parcouru en dix mille ans tout l'espace des cieux, se retrouvent au point d'où elles étoient parties ?

Nos beaux jours arriveront donc comme ceux des autres : nos prétentions sont d'autant plus justes, que nous avons payé le tribut à la barbarie quelques siécles de plus que les méridionaux.

Ces siécles précieux s'annoncent par le nombre des grands-hommes en tout genre qui naissent à la fois : heureux sont les princes qui viennent au monde dans des conjonctures aussi favorables ! les vertus, le talent, le génie, les emportent d'un mouvement commun avec eux, aux choses grandes & sublimes.





DU GOUVERNEMENT ANCIEN ET MODERNE DU

DU BRANDEBOURG.

LORSQUE le Brandebourg étoit payen, il fut gouverné par des Druides, comme toute l'Allemagne l'étoit anciennement : sous les Vandales, les Teutons & les Suèves, leurs princes étoient proprement les généraux de la nation ; ils s'appelloient Fürsten, ce qui signifie conducteurs : les empereurs qui dompterent ces barbares, établirent des gouverneurs de frontieres, qu'on nommoit Marckgraves, pour tenir en bride cette nation belliqueuse & fiere de sa liberté : il nous reste si peu de mémoires de ces tems reculés, que pour ne point mêler de fables à l'histoire, nous ne ferons mention que du gouvernement de l'électorat sous les princes de la maison de Hohenzollern.

Du tems que les burggraves de Nurenberg s'établirent dans la Marche, les gentils-hommes devenus sauvages sous les dernieres régences, leur refuserent l'hommage : cette noblesse, soutenue dans son indépendance par les ducs de Pomeranie, deve- Année 1412.

noit redoutable à son souverain. Les grandes familles étoient puissantes ; elles armoient leurs sujets ; elles se faisoient la guerre ; & elles détroussoient même les passans sur les grands chemins : des châteaux massifs & entourés de fossés leur servoient de repaires. Ces petits tyrans, ayant partagé entre eux l'autorité légitime, fouloient impunément ceux qui cultivent les champs ; & comme il n'y avoit point de domination assez bien établie pour faire respecter les loix, le pays étoit dans le désordre & dans la plus affreuse misere : les grandes familles qui s'éleverent pendant cette anarchie, furent les Kittzow, les Putlitz, les Brédow, les Holtzendorff, les Uchtenhagen, les Torgow, les Arnim, les Rochow, & les seigneurs de Hohenstein : ce fut à celles là que l'électeur Frédéric I eut affaire.

QUOIQUE Frédéric I les soumît, les états resterent toujours maîtres du gouvernement : ils accordoient les subsides ; ils régloient les impôts ; ils fixoient le nombre des troupes, qu'on ne levoit que dans les extrémités, & les payoient ; on les consultoit sur les mesures qu'il convenoit de prendre pour la défense du pays ; & c'étoit par leurs avis que s'administroient les loix & la police.

L'HISTOIRE nous fournit plus d'un exemple du pouvoir des états. L'électeur Albert l'Achille devoit cent mille florins (*) : il pria les états de se charger de ce payement ; pour cet effet ils impose-

(*) En 1762.

rent une taxe ſur la biere, qu'ils n'accorderent que pour ſept ans ; ils la hauſſerent dans la ſuite, & elle devint l'origine de ce qu'on appelle la landſchafft ou la banque publique.

Du tems de l'électeur Joachim I (†), les états leverent une taxe ſur les moulins, ſur les cenſes & ſur les bergeries, pour ſoudoyer deux cens cavaliers que ce prince envoyoit à l'empereur contre les infidéles.

Sous l'électeur Joachim III, le crédit des états étoit ſi puiſſant, qu'ils dégagerent quelques bailliages ſur leſquels ce prince avoit contracté des dettes, à condition que ni lui ni ſes ſucceſſeurs ne pourroient dorenavant emprunter deſſus ni les aliener : l'électeur les conſultoit ſur toutes les affaires, & leur promit même de ne rien entreprendre ſans leur conſentement : les états entrerent en correſpondance avec Charles V, & lui marquerent qu'ils ne trouvoient pas à propos que l'électeur ſe rendît à la diete de l'empire : auſſi Joachim II ſe diſpenſa-t-il de ce voyage.

Jean Sigiſmond & George Guillaume (*) conférerent avec eux ſur le ſujet de la ſucceſſion de Juliers & de Berg, & les états nommerent quatre députés qui ſuivirent la cour, tant pour lui ſervir de conſeil, que pour être employés à des négociations & à l'uſage que les circonſtances pourroient

(†) En 1530.
(*) En 1628.

demander pour le ſervice de ces princes.

GEORGE Guillaume (*) conſulta les états pour la derniere fois, pour ſavoir s'ils trouvoient bon que l'électeur fît alliance avec les Suédois en leur remettant ſes places, ou s'il devoit ſuivre le parti de l'empereur : depuis, Schwartzenberg, miniſtre tout puiſſant d'un prince foible, attira à ſa perſonne toute l'autorité du ſouverain & des états ; il impoſa des contributions de ſa propre autorité ; & il ne reſta aux états, de cette puiſſance dont ils n'avoient jamais abuſé, que le mérite d'une ſoumiſſiom aveugle aux ordres de la cour.

LES électeurs n'avoient eu d'autre conſeil que les états juſqu'au regne de Joachim-Frédéric ; ce prince forma un conſeil compoſé du miniſtre de la juſtice, du miniſtre des finances, de celui qui avoit les affaires de l'Empire, & du maréchal de la cour : un Stadthalter y préſidoit. De ce conſeil émanoient toutes les ſentences en dernier reſſort, les ordres tant au civil qu'au militaire, les réglemens de la police ; & c'étoit lui également qui dreſſoit l'inſtruction des miniſtres qui étoient employés à des cours étrangeres.

LORSQU'UN voyage ou la guerre obligeoient l'électeur à quitter ſes états, ce conſeil exerçoit les fonctions de la ſouveraineté ; il donnoit des audiences aux miniſtres étrangers ; il avoit en un mot le même

(*) En 1631.

pouvoir que la régence d'une minorité pendant la tutelle d'un prince.

LE pouvoir du premier miniſtre & du conſeil étoit preſque illimité; le comte de Schwartzenberg ſous George Guillaume avoit augmenté ſon autorité, au point qu'elle étoit pareille à celle des maires du palais du tems des rois de France de la premiere race: mais l'abus énorme qu'il en fit, dégoûta l'électeur Frédéric Guillaume de tout premier miniſtre. Nous voyons, par les réglemens que ce prince donna (*), qu'il diſtribua à chacun de ſes miniſtres des départemens différens, & qu'il établit dans chaque province deux conſeillers, pour régler & pour rendre compte des affaires qui la concernoient.

FREDERIC Guillaume réſida à Konigſberg en Pruſſe pendant les premieres années de ſa régence; & il pourvut le conſeil qu'il laiſſa à Berlin, d'amples inſtructions relatives au tems & aux circonſtances où il ſe trouvoit: les troupes recevoient leurs ordres des plus anciens généraux qui ſe trouvoient dans la province; & les gouverneurs des places les recevoient immédiatement de ſa perſonne.

A la mort du chancelier Gorts, cette dignité fut ſupprimée, & le baron de Schwerin devint premier préſident du conſeil. Les départemens ſe trouverent partagés, de ſorte que tout ce qui étoit du reſſort des loix, ſe portoit au conſeil de la juſtice qui avoit

(*) En 1651.

un préſident à ſa tête. La jurisdiction des officiers de la cour dépendoit du capitaine du château : les finances du prince ſe trouvoient adminiſtrées par la chambre des domaines, qui étoit partagée en différens départemens ; le baron de Meinders & après lui le ſieur de Jena en eurent la direction générale.

UN conſiſtoire, compoſé moitié de prêtres ; moitié de laïques, gouvernoit les affaires eccléſiaſtiques : outre ces colléges ſuſmentionnés, la chancellerie des fiefs décidoit de toutes les affaires féodales.

LES choſes reſterent à peu près ſur le même pied ſous le regne de Frédéric I (*) ; avec cette différence, qu'il ſe laiſſa ſans ceſſe gouverner par ſes miniſtres. Danckelmann, qui avoit été ſon précepteur, devint maître de l'état : après ſa diſgrace, le comte de Wartenberg ſuccéda à ſa faveur & à ſon pouvoir : Kamke auroit de même ſuccédé au grand-chambellan, ſi la mort du roi n'avoit mis fin à ſa faveur naiſſance.

FREDERIC Guillaume II (†) changea toute la forme de l'état & du gouvernement : il limita le pouvoir des miniſtres ; & de maîtres qu'ils avoient été de ſon pere, ils devinrent ſes commis.

LES affaires étrangeres furent remiſes aux ſieurs d'Ilgen & de Kniphauſen : ces miniſtres conféroient

(*) Depuis 1688.
(†) Depuis 1719.

avec les envoyés, & entretenoient la correſpondance avec les miniſtres Pruſſiens dans les différentes cours de l'Europe : ils étoient chargés ſurtout des affaires de l'Empire, des limites de l'état, & des droits de la maiſon : le ſieur de Coccéi miniſtre d'état eut la direction générale de la juſtice, & faiſoit la charge de chancelier : ſous lui le ſieur d'Arnim avoit le département des appels & de la juſtice civile de Pruſſe & de Ravenſberg ; & le ſieur de Katſch fut mis à la tête de la juſtice criminelle.

Le ſieur de Printz, grand-maréchal de la cour, devint préſident du conſiſtoire ſupérieur, & fut chargé de l'inſpection des univerſités, des fondations pieuſes, des canonicats, & des affaires des Juifs.

Les finances étoient, des parties du gouvernement, celle qui avoit été le plus négligée : le roi y fit des arrangemens tout nouveaux ; il établit le grand directoire en 1724 : ce collége eſt diviſé en quatre départemens, à la tête de chacun deſquels eſt un miniſtre d'état. La Pruſſe, la Poméranie & la nouvelle Marche, avec les poſtes, formerent le premier département, qu'eut le ſieur de Grumkow : l'électorat de Brandebourg, le duché de Magdebourg, le comté de Rupin, & le commiſſariat de guerre, formerent le ſecond département, qu'eut le ſieur de Kraut : les états du Rhin & du Weſer, avec les Salines, furent le partage du troiſiéme, qu'eut le ſieur de Gorne ; & le quatriéme eut la direction de la principauté de Halberſtadt, du comté de Mans-

feldt, des manufactures, du papier timbré, & des monnoies : il échut au sieur de Vireck.

LE roi combina le commissariat avec les finances. Autrefois ces colléges occupoient quarante avocats pour soutenir les procès qu'ils se faisoient, en négligeant les affaires pour lesquelles ils étoient préposés: depuis leur réunion, ils travaillerent d'un commun accord au bien de l'état.

SOUS ces départemens principaux, le roi établit dans chaque province un collége de justice & un collége de finance subordonnés aux ministres ; les ministres des affaires étrangeres, ceux de la justice & ceux des finances, faisoient journellement leur rapport au roi, qui décidoit en dernier ressort de toutes les affaires : pendant tout son regne, il ne parut pas la moindre ordonnance qu'il n'eût signée de sa main, ni la moindre instruction dont il ne fût l'auteur.

IL déclara tous les fiefs allodiaux, moyennant une certaine redevance annuelle que les propriétaires payerent à l'état. Frédéric Guillaume employa quatre millions cinq cens mille écus au rétablissement de la Lithuanie : il mit six millions pour rebâtir les villes de ses états, augmenter Berlin & fonder Potsdam ; & il acheta pour cinq millions de terres qu'il ajoûta à ses domaines.

TANT d'ordre dans les affaires, une bonne économie, & des augmentations de finances considérables, mirent le roi en état d'entretenir le militaire formidable, dont nous allons parler dans l'article suivant.

DU MILITAIRE,

Depuis son institution jusqu'à la fin du regne de Frédéric-Guillaume II.

LEs premiers électeurs de la maison de Brandebourg n'entretenoient aucune milice réglée ; ils n'avoient qu'une garde à cheval de cent hommes, & quelques compagnies de Lansquenets partagées dans les châteaux ou places fortes, dont ils augmentoient ou diminuoient le nombre selon le besoin : lorsqu'ils appréhendoient la guerre, eux & les états convoquoient l'arriere-ban ; c'étoit, pour ainsi dire, l'armement général de tout le pays ; la noblesse devoit former la cavalerie, & ses vassaux enrégimentés devoient composer l'infanterie de cette armée.

CETTE maniere de lever des troupes & de former des armées, étoit alors générale en Europe : les Gaulois, les Germains, les Bretons en avoient toujours usé de même ; & elle s'est conservée encore jusqu'à présent chez les Polonois, qui appellent de toute la nation, la Pospolite Rucheni. De même que les Polonois, les Turcs ne se sont pas éloignés de cette coutume, à l'exception d'un corps réglé de trente mille Janissaires qu'ils entretiennent : ils ne font jamais la guerre sans armer les nations de l'Asie mineure, de l'Egypte, de l'A-

rabie & de la Grece, qui ſont ſous leur domination.

Pour en revenir à l'hiſtoire du Brandebourg, lorſque Jean-Sigiſmond ſe crut à la veille de recueillir la ſucceſſion de Juliers & de Berg, prévoyant qu'il ſeroit obligé de ſoutenir ſes droits par la force des armes, il ordonna un armement général de ſept cens quatre-vingt-ſept chevaliers, qui ſe trouverent au lieu de l'aſſemblée : il en choiſit quatre cens des plus leſtes : la nobleſſe fournit d'ailleurs mille fantaſſins, ſans compter les piquiers, dont le colonel Kracht reçut le commandement, & de plus les villes mirent deux mille ſix cens hommes en campagne. Ces troupes étoient entretenues aux dépens des états, & pour l'ordinaire elles ne recevoient la paye que pour trois mois, terme après lequel chacun s'en retournoit chez ſoi: l'électeur nommoit les officiers; & dès que le beſoin de ces armements ceſſoit, ces troupes étoient licenciées tout-à-fait.

La régence orageuſe de George-Guillaume nous fournit quelques exemples de ces ſortes d'armements.

EN 1620, (*) à l'occaſion de la guerre de trente ans les états leverent des troupes en leur donnant le privilége de faire des quêtes dans tout le pays, pour fournir à leur ſubſiſtance : les payſans avoient ordre de leur donner un liard, chaque fois qu'ils gueuſeroient, & des coups de bâton s'ils ne

(*) Sebaldus, *chronique*.

s'en contentoient pas. Que produisit cet arrangement ridicule ? au lieu d'acquérir des soldats, le prince n'établit qu'un corps de mendiants.

L'AN 1623, la cour enjoignit par un édit à tous les sujets, à l'exception des prêtres & des échevins, de se rendre avec armes & bagage à un lieu marqué, où des commissaires devoient les passer en revue : on choisit de ce nombre trois mille neuf cens hommes, qui furent partagés en vingt-cinq compagnies d'infanterie & en dix escadrons.

APRE'S la paix de Prague (*), le comte de Schwartzenberg persuada à George-Guillaume d'augmenter ses troupes, & de les entretenir moyennant les subsides que les Espagnols & l'Empereur lui payeroient : selon le projet de ce ministre, le nombre devoit en être porté à vingt-cinq mille hommes.

LES levées se firent, & ces troupes prêterent serment à l'Empereur & à George-Guillaume. Lorsqu'elles passerent en revue (†) à Neustadt-Eberswalde, on en fit le dénombrement suivant, sçavoir :

(*) En 1635.

(†) En 1638.

INFANTERIE.		
GRADES DES COMMANDANS.	NOMS DES REGIMENTS.	NOMBRE DES FANTASSINS.
Général....	Klitzing.....	850
Colonels...	Kractſcht......	960
	Burgsdorff.....	1300
	Dargitz.......	700
	Wolckmann....	700
	Didier Kractſcht.	660
	Rochow......	980
Lieutenans-Colonels...	Mintzich......	1550
	Waldow & Kerberg.....	1300
TOTAL DES FANTASSINS...		8000

CAVALERIE.		
GRADES DES COMMANDANS.	NOMS DES REGIMENTS.	NOMBRE DES CAVALIERS.
Colonels...	Jean Rochow..	500
	Erentreich-Burgsdorff.	500
Lieutenans-Colonels...	Pothauſen.....	500
	Schapelow....	350
	Goldecker.....	160
	Erichſon......	350
	Worhäuer.....	190
DRAGONS.........		350
TOTAL DES CAVALIERS....		2900

KLITZING, qui commandoit ce corps, eſt le premier général dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire du Brandebourg : ces troupes furent augmentées & diminuées ſelon les tems, les moyens & les occaſions; mais elles ne paſſerent jamais onze mille hommes. George-Guillaume laiſſa en mourant la milice ſuivante à ſon fils :

INFANTERIE.		*CAVALERIE.*	
NOMS DES REGIMENTS.	NOMBRE DES FANTASSINS.	NOMS DES REGIMENTS.	NOMBRE DES CAVALIERS.
Burgsdorff	800	Goldecker	900
Kraſcht	600	Ludecke	600
Wolkmann	800	Rochow	1000
Trotta	1200		
Goldecker	200		
TOTAL des Fantaſſins	3600	TOTAL des Cavaliers	2500

FREDERIC-Guillaume parvint à la régence dans un tems de calamité : pour ſoulager ſes provinces épuiſées d'hommes & d'argent, il fit une réforme dans ſes troupes : la cavalerie, ſur ce qu'elle refuſa de prêter le ſerment ordinaire, fut congédiée, & l'é-

lecteur, afin de s'en faire un mérite auprès de l'empereur, lui céda deux mille chevaux. L'électeur ne conserva que deux cens maîtres & deux mille fantassins, qui formoient les régiments des gardes de Burgsdorff, de Trotta, & de Rebeck.

FREDERIC-Guillaume fut le premier électeur qui entretint à son service un corps d'armée discipliné régulierement : les bataillons d'infanterie étoient composés de quatre compagnies à cent cinquante tête chacune; un tiers du bataillon étoit armé de piques, le reste avoit des mousquets : l'infanterie portoit des habits d'ordonnance & des manteaux : les cavaliers se pourvoyoient eux-mêmes d'armes & de chevaux; ils avoient la demi-armure, ils combattoient par escadrons, & ils menoient souvent du canon avec eux.

En 1653, il survint une brouillerie entre l'électeur & le Palatin de Neubourg touchant la succession de Cleves : à cette occasion l'électeur augmenta ses troupes; il leva cinquante-deux compagnies de cavalerie & quatre-vingt-deux compagnies d'infanterie : le comte de Wittgenstein passa à son service avec les régiments de cavalerie de Wittgenstein, de Storckau & d'Osten, & ceux d'infanterie de Piffart, de Hanau & de Maillard.

APRE'S que l'électeur eut accommodé ses différends avec le Palatin, il licencia la plus grande partie de ses troupes.

LA guerre qui s'alluma peu de tems après, (*)

* En 1655.

entre

entre Charles-Gustave & la république de Pologne, donna lieu à une nouvelle augmentation ; l'électeur, soutenu des subsides Suédois, fit les derniers efforts pour mettre une armée sur pied. Selon les archives, sa cavalerie monta à quatorze mille quatre cens chevaux. Ce nombre paroît exagéré de beaucoup ; cependant ce qui pourroit le rendre croyable, ce sont les noms des chefs & des corps que l'on nous a conservés ; à sçavoir, les gardes, les généraux Waldeck, Cannemberg, Dofling ; les colonels Lothum, Spahn, Siegen, Manteuffel, Schenck, Wohlraht, Strantz, Reinau, Hall, Ellert, Quast, Dragons, Waldeck, Canitz, Kalckstein, Lesquevant, Lehndorff, Sack & Schlieben.

Comme le dessein de l'électeur étoit d'attaquer les Polonois, dont la force principale consiste en cavalerie ; il se peut qu'il voulut leur opposer les mêmes armes & un corps en état de se faire respecter d'eux.

SON infanterie monta jusqu'à dix mille six cens hommes, consistant dans les régiments des gardes à pied, du grand maître d'artillerie Sparr, de Waldeck, Grothe, comte de Waldeck, Kalckstein, Klingsporn, Taubenkehr, Gotz, Hugt & Ellenberg. Pendant tout le cours de la guerre que ce prince fit avec les Suédois en Pologne, Waldeck, en qualité de lieutenant-général commanda les troupes sous lui.

UNE partie de cette armée suivit l'électeur en

Pologne : le reste des troupes fut distribué dans les provinces.

APRÈS que Frédéric-Guillaume eut fait sa paix avec les Polonois, il secourut le roi de Dannemarck que Charles Gustave assiégeoit à Coppenhague ; il marcha en personne dans le Holstein, à la tête de quatre mille hommes d'infanterie & de douze mille chevaux dont la moitié étoit composée des cuirassiers de l'empereur.

APRÈS la paix d'Oliva, l'électeur fit encore une réduction dans ses troupes ; mais elle ne fut pas considérable. Il entretint depuis un nombre de généraux, ce qui prouve bien qu'il devoit avoir des soldats à proportion. Le maréchal Sparr est le premier qui ait porté ce caractere dans le service de Brandebourg. Les généraux qu'il avoit alors étoient, Dorffling, grand maître d'artillerie ; lieutenants généraux, le prince Jean-George d'Anhalt, le comte Rhona, le baron de Cannenberg & le sieur de Goltz ; généraux majors, les sieurs de Pfuhl, de Bar, de Gorschen, de Quast, d'Ellert, de Spahn & de Trotta.

LORSQUE la guerre de 1672 commença, l'électeur entretint vingt-trois mille cinq cens soixante-deux hommes : l'armée qu'il conduisit en Alsace au secours de l'empereur, étoit de dix-huit mille combattans. Il augmenta ensuite ses troupes jusqu'au nombre de vingt-six mille hommes & s'en servit dans ses campagnes glorieuses de la Poméranie qu'il

conquit, & de la Prusse dont il chassa les Suédois.

A l'avénement de la régence de Frédéric-Guillaume, les troupes étoient mal payées & mal entretenues ; cette espèce de confusion dura jusqu'à l'année 1676, que Gramkow, ministre des finances, introduisit l'accise dans les villes ; ce revenu fixe & assuré fut assigné à la caisse de la guerre ; le prêt du fantassin étoit à un écu & demi par mois, & la paye des officiers étoit assez mince.

PENDANT la guerre de Pologne & celle de 1672, Frédéric-Guillaume entretint ses troupes, tantôt par les subsides des Suédois, & tantôt par ceux des Autrichiens, des Espagnols & des François ; mais depuis l'année 1676, l'augmentation de ses revenus, par le moyen des accises, & le duché de Magdebourg, dont il entra en possession, avec l'amélioration de ses provinces qui se relevoient insensiblement des calamités que leur avoit fait souffrir la guere de trente ans ; toutes ces ressources bien administrées lui fournirent le moyen d'entretenir par lui même un corps de troupes considérable.

A la mort du grand électeur, son armée se trouva forte des troupes de campagnes suivantes :



INFANTERIE.		CAVALERIE.	
NOMS DES REGIMENTS.	BATAILLONS	NOMS DES REGIMENTS.	ESCADRONS.
Gardes	6	Gardes du Corps.	2
Eleӕrice	2	Grands Mousq.	2
Prince électoral.	2	Grenad. à cheval.	1
Prince Philippe.	2	Régim. du Corps.	3
Prince d'Anhalt.	2	Prince électoral.	3
Dörffling	2	Anhalt	3
Holstein	2	Dörffling	3
Spahn	2	Spahn	3
Bönhoff	2	Bruemohr	3
Barfus	2	Litzwitz	3
Zitten	2	Du Hamel	3
Courlande	2	Pr. Henri de Saxe	3
Beling	2	TOTAL des Esc. de Cuirassiers .	32
Varenne	2	DRAGONS.	
Pöllnitz	2		
Cournau	1	Régim. du Corps.	4
Bruemohr	1	Dörffling	4
TOTAL de l'Infanterie	36 Bat.	TOTAL de la Cavalerie	40 Esc.

OUTRE ce nombre de troupes les garnisons étoient à part, & il y avoit :

	COMPAGNIES.
à Mémel	3.
à Colberg	4
à Custrin	4.
à Spandaw	2
à Peitz	3
à Friderichsbourg	1
à Franckfort	1
TOTAL des Garnisons.	18

PENDANT la régence de l'électeur, les bataillons étoient composés de quatre compagnies; la compagnie de cent cinquante hommes : selon ce calcul, un bataillon faisoit six cens têtes, l'infanterie de campagne, vingt-un mille combattants, les troupes de garnison deux mille sept cent, & la cavalerie comptant l'escadron à cent vingt maîtres, quatre mille huit cent chevaux ; de sorte que le total de l'armée montoit à vingt-huit mille cinq cens combattans.

L'INFANTERIE combattoit alors sur cinq ou six files de hauteur ; les piquiers faisoient un tiers d'un bataillon, le reste des soldats étoit armé de mousquets à l'Allemande.

L'INFANTERIE, quoiqu'assez mal vêtue, avoit outre ses habits d'ordonnance, de longs manteaux roulés & repliés sur les épaules, à peu près de la façon que des bustes antiques nous représentent les consulaires Romains. Lorsque l'électeur fit cette célébre expédition de Prusse en hiver, il fit distribuer des bottines à tous les fantassins.

SA cavalerie avoit encore l'ancienne armure en entier; elle ne pouvoit guere être disciplinée, car chaque cavalier se pourvoyoit de chevaux, d'habits & d'armes; d'où il résultoit une bigarrure étrange pour tout le corps. Il paroît que Frédéric-Guillaume préféroit sa cavalerie à son infanterie; il combattit à la tête de la premiere aux batailles de Warsovie & de Fehrbellin; il avoit tant de confiance dans cette troupe qu'on trouve fréquemment dans l'histoire que sa cavalerie menoit du canon avec elle. Il est très-apparent que cette prédilection n'étoit pas sans fondement; & que l'électeur ayant fait ses remarques sur la nature de ses états, qui sont plaines pour la plûpart, & sur les troupes de ses voisins, principalement des Polonois, qui consistent presque toutes en gens de cheval, préféra par ces raisons sa cavalerie à son infanterie, comme étant d'un usage plus universel.

DU tems de Frédéric-Guillaume, on ne formoit point de magasins; le pays où l'on faisoit la guerre fournissoit à l'entretien des troupes, tant pour la paye que pour les vivres; on ne campoit que

lorsque l'ennemi s'approchoit de l'armée, & qu'on pouvoit ou vouloit en venir aux mains ; par ces raisons, on quittoit un pays après l'avoir mangé. Les armées vagabondes désoloient une province après l'autre, & les guerres se perpétuoient d'autant plus que les armées étoient petites, leur entretien peu couteux, & que les généraux qui conduisoient les troupes trouvoient le moyen de s'enrichir en prolongeant la guerre.

PARMI les généraux de l'électeur, le vieux Dorffling & le prince Jean-George d'Anhalt avoient la la plus grande réputation.

SI le conseil du prince d'Anhalt avoit éte suivi en 1673, l'électeur auroit attaqué Turenne, & peut-être l'auroit-il battu : le prince d'Anhalt passoit pour sage, & Dorffling pour entreprenant : ce dernier seroit bien son maître à la surprise de Rathenau, à la poursuite des Suédois après la bataille de Fehrbellin, & à hâter la diligence extraordinaire des troupes dans l'expédition de Prusse. Après Dorffling, les plus estimés de ses généraux étoient Gorschen qui surprit les Suédois en Prusse auprés de Splitter, & Treffenfeldt qui les expulsa entiérement de ce duché.

L'ART de fortifier réguliérement les places ainsi que celui de l'attaque & de la défense étoit entiérement inconnu. L'électeur n'avoit pas même un ingénieur médiocre à son service ; il s'amusa six mois devant Stettin quoique la place fût très-mauvaise ; il ne prit Stralsund qu'en la brûlant par ses bombes ;

les ouvrages dont il entoura les murs de Berlin étoient mal construits, ayant de longues courtines & des bastions avec des faces plattes, de sorte qu'aucun ouvrage ne se flanquoit. Il en est de la guerre comme des autres arts ; elle ne se perfectionne point tout d'un coup, & c'est assez qu'en fait de tactique, l'électeur ait laissé des exemples qui serviront dans tous les tems de leçons aux plus habiles capitaines.

LE regne de Frédéric premier, roi de Prusse, est rempli de fréquentes réductions & augmentations de l'armée, les subsides étrangers selon qu'il en recevoit étoient le thermométre qui régloit leur nombre, tantôt plus considérable tantôt de beaucoup diminuée.

APRÈS la mort de Frédéric-Guillaume, on fit une augmentation dans les troupes ; les bataillons furent mis à cinq compagnies, & on leva sept nouveaux bataillons ; à savoir, deux de Lothum, deux de Shonberg & un de Sidow : la cavalerie fut augmentée de même de dix-neuf escadrons ; à savoir, deux des gardes du corps, trois de Bareyth, trois de Schoning, quatre d'Anspach, quatre de Sonfeldt & quatre de Brant.

L'ANNÉE d'après, en 1689, dix bataillons & six escadrons Brandebourgeois passerent au service de la Hollande : après la paix de Riswick (*), les bataillons furent réduits à quatre compagnies, & la compagnie a quatre-vingts hommes ; de sorte que

* En 1697.

quatre-vingts compagnies, tant d'infanterie que de cavalerie furent congédiées. En 1699, les bataillons furent remis à cinq compagies. En 1702, les régiments d'Albert, de Varenne, de Schlabbrendorff, d'Anhalt-Zerbst & de Sidow, furent mis à douze compagnies, & passerent au service des Hollandois: ils y demeurerent tant que dura la guerre de succession. En 1704 & 1705, le roi mit tous les régiments de cuirassiers à trois escadrons, & ceux de dragons à quatre.

A la mort de ce prince, (†) son armée étoit composée des régimens suivans;

(†) En 1713.



INFANTERIE.

NOMS DES REGIMENTS.	BATAILLONS.
Garde blanche ..	2
Gardes	3
Régiment du Roi.	4
Marckgr. Albert.	2
Marckgrave Louis	2
Anhalt	2
Holstein	2
Lothum	2
Dhona	2
Prince de Hesse.	1
Jeune Dhona ...	2
Arnim	2
Dönhoft	2
Fink	2
Varenne	1
Du Troussel ...	1
Grumkow	1
Truchses	1
Heider	1
Marckgr. Henri.	2
Anhalt-Zerbst ..	1
TOTAL de l'Infanterie	38

CAVALERIE.

NOMS DES REGIMENTS.	ESCADRONS.
Gardes du Corps.	4
Gendarmes	1
Régim. du Corps.	3
Prince Royal ..	3
Marckgr. Frederic	3
Wartensleben ...	3
Heiden	3
Schlippenbach ..	3
Bareyth	3
Katt	3
TOTAL des Cuirassiers	29
DRAGONS.	
Rég. du Corps. 4	
Marck. Albert. 4	
Anspach 4	
Dörffling 4	24
Pannewitz ... 4	
Van der Albe. 4	
TOTAL de la Cavalerie	53

Compagnies de Garnisons 18.

LE total de cette armée pouvoit faire trente mille combattants.

AU commencement de ce siécle, l'usage des piques fut aboli, & on y substitua des chevaux de frise. Ces piques n'étoient utiles que pour défendre les gens de pied contre la cavalerie, dans des siéges, dans des retranchemens & dans cent autres occasions pareilles, les piquiers n'étoient d'aucun usage; les vieux officiers eurent bien de la peine à quitter cette arme, pour laquelle ils avoient les préjugés d'une longue habitude; mais, comme la guerre perfectionne la guerre, on se défit encore des mousquets à cause que les mêches s'éteignoient souvent par la pluie, & on les remplaça par les fusils.

SOUS le regne de Frédéric I, la discipline s'affermit dans les troupes; elles s'aguerrirent tant en Flandre qu'en Italie; les officiers qui servirent en Flandre, apprirent alors leur métier des Hollandois; ils furent alors nos maîtres; & l'on imita la grande propreté dont les troupes Angloises donnoient l'exemple.

LE marckgrave Philippe, grand maître de l'artillerie, fut le premier qui rechercha la taille des hommes; les compagnies des grenadiers de son régiment étoient exhaussées au-dessus de la taille ordinaire; le prince d'Anhalt suivit cet exemple, & le prince royal l'imita de même. Depuis il s'introduisit parmi les officiers un esprit de choix pour

l'espèce d'hommes qu'ils employoient pour soldats ; & on ne prit que des gens grands, forts & robustes.

TOUTES les troupes avoient des habits d'ordonnance ; ceux qui vouloient servir dans la cavalerie payoient à la vérité pour être reçus, mais ils étoient armés & habillés aux dépens de la couronne.

LES fantassins étoient prodigieusement chargés en campagne ; ils portoient outre leurs armes & leur manteau, leur tente, leur havresac, & des chevaux de frise, & ils combattoient encore sur quatre files.

LE prince d'Anhalt, qui avoit fait la guerre avec le prince Eugène, tant dans l'Empire qu'en Italie & en Flandre, avoit fait une étude profonde du métier des armes ; il commanda souvent les troupes auxiliaires des Prussiens, comme on l'a pû voir dans l'histoire ; ce prince leur fit observer une discipline rigoureuse & sévére ; observateur de la subordination, il la poussa à ce grand point d'obéissance qui fait la plus grande force d'une armée ; mais comme ses atentions se bornoient à l'infanterie, la cavalerie fut beaucoup négligée.

TANT d'officiers, qui faisoient la guerre dans les pays des places fortes, où l'on ne fait qu'assiéger & défendre des villes, nous enrichirent enfin de l'art de la fortification ; beaucoup acquirent assez d'intelligence pour conduire les attaques & les tranchées, ou pour défendre une forteresse assiégée.

FREDERIC I, fit fortifier Magdebourg & Wésel

ſelon la méthode de Vauban & de Cohorn ; il avoit à ſon ſervice le général Schoning, commandant de Magdebourg, qui entendoit bien cette partie du militaire, & Bot qu'on accuſa cependant d'être plus habile maçon que ſavant ingénieur.

LES guerres de Flandre, du Rhin & d'Italie avoient formé chez les Pruſſiens beaucoup d'officiers de réputation. Le marckgrave Charles, qui mourut en Italie, ſe couvrit de gloire à la bataille de Nervinde : le général Lothum fut très-eſtimé. Il commanda des détachemens de l'armée de Flandre, & fut enfin tué à la bataille de Malplaquet : dans cette même bataille, le comte de Finck donna des marques de ſa capacité ; il emporta le retranchement François & s'y maintint, quoique la cavalerie impériale en fût rechaſſée par trois fois. A la bataille d'Oudenarde, le général Natzmer, à la tête des grands mouſquetaires, perça trois lignes de la cavalerie Françoiſe, & y fit des prodiges de valeur.

AU-DESSUS de tous ceux-là s'élevoit le prince d'Anhalt : il avoit par devers lui les actions les plus brillantes, & la confiance générale des troupes : ce fut lui qui ſauva l'armée de Stirheim à Hochſtet, par une belle retraite, dons nous avons parlé en ſon lieu : ce fut lui qui contribua beaucoup au gain de la ſeconde bataille de Hochſtet, ſi funeſte aux François ; & ce fut lui que le prince Eugène reconnut comme l'auteur principal de la victoire de Turin. Ce prince

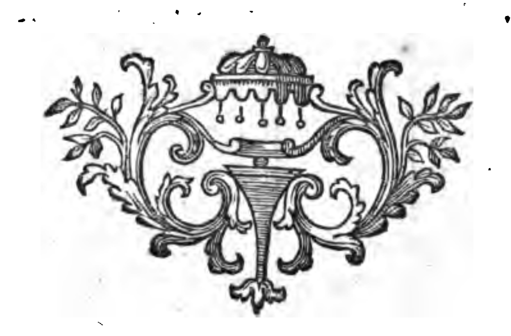
joignoit beaucoup de prudence à une rare valeur ; mais avec beaucoup de grandes qualités, il n'en avoit gueres de bonnes.

TELLE étoit à peu près l'armée & les généraux qui la commandoient, lorsque Frédéric-Guillaume, second roi de Prusse, parvint au trône. Ce prince augmenta le prêt du soldat, qu'il mit à deux écus par mois, outre six gros pour les chemises, guêtres, souliers, &c.

L'AN 1714, les compagnies d'infanterie furent mises à cent vingt hommes : en 1717, il créa le régiment de Léopold, & le forma des prisonniers faits sur Charles XII : l'année 1720, il mit tous les régiments de cavalerie sur cinq escadrons ; deux compagnies firent l'escadron, & soixante maîtres la compagnie. En 1718, il créa les dragons de Schulenbourg forts de cinq escadrons, & il troqua douze pots du Japon contre un régiment de dragons que le roi de Pologne vouloit licencier ; le colonel Wenssen le reçut, & on l'appella depuis le régiment de porcelaine. L'année 1726, les grenadiers à cheval, Schulenbourg, Wessen & Platen furent doublés, & chaque régiment forma ensuite dix escadrons.

DE 1726 à 1734, il augmenta l'infanterie d'un officier par compagnie, il leva les régiments de Dessau, Thile, Mossel, Barleben & les batailllons de Beaufort & de Krocher ; il ajouta ensuite à chaque bataillon une compagnie de grenadiers de cent

hommes ; l'artillerie fut partagée en deux bataillons, dont l'un fut destiné pour servir en campagne, & l'autre en garnison ; il créa un corps de milice de cinq mille hommes, dont les officiers & les bas-officiers reçoivent la demi-paye ; ces milices se rassembloient tous les ans pendant quinze jours, pour faire l'exercice. Après toutes ces augmentations, l'armée Prussienne se trouva forte de septante-deux mille combattans. Tel en étoit l'état le 31 de mai de l'année 1740 : cette armée étoit composée des troupes suivantes :



INFANTERIE.

NOMS DES REGIMENTS.	BATAILLONS.
Gardes	3
Prince royal . . .	2
Prince Charles . .	2
Anhalt	3
Wartensleben . . .	2
Holstein	2
Brédow	2
Flantz	2
Didier	2
Röder	2
Gröbnitz	2
Wedel	2
Marwitz	2
Lewarld	2
Dönhoff	2
Glaubitz	2
Löben	2
La Motte	2
Borck	2
Schwerin	2
Derschow	2
Kleist	2
Henri	2
Zerbst	2
Sidow	2
Léopold	2
Dhona	2
Jœtz	2
Kalckstein	2
Barleben	2
Dossow	2
Kröcher	1
Beaufort	1
Artillerie	1
TOTAL de l'Infanterie	67 Batail.

CAVALERIE.

NOMS DES REGIMENTS.		ESCADRONS.
Gendarmes		5
PrinceGuillaume.		5
Régim. du Corps.		5
Carabiniers		5
Budenbruck		5
Katt		5
Brédow		5
Waldow		5
Gesler		5
Frédéric		5
Jeune Waldow.		5
Eugene		5
TOTAL des Cuirassiers		60
DRAGONS.		
Schulenbourg Grenadiers.	10	
Bareyth	10	
Platen	10	45
Thimen	5	
Mullendorff. .	5	
Sondsfeldt . . .	5	
HUSSARDS.		
Wurm	3	6
Brunikowski.	3	
TOTAL de la Cavalerie		111 Escad.

REGIMENTS DE GARNISON.

	BATAILLONS.
Artillerie	1.
De l'Hôpital, à Mémel.	1
Wopſer, à Pillau . . .	1
Sack, à Colberg	1
Perſode, à Magdebourg.	1
TOTAL des Garniſons.	5

TOUTE l'armée, tant infanterie que cavalerie, fut miſe en quartier dans les villes. Afin d'y introduire & d'y maintenir la diſcipline, le roi publia un réglement militaire, qui inſtruiſoit chaque officier de ſon devoir ; il y tenoit la main lui-même ; des officiers reſpectables par l'âge & par le ſervice, étoient à la tête de tous les corps, & ceux-là affermiſſoient la ſubordination par leur exemple & par leur ſévérité. Le roi faiſoit tous les ans la revûe des troupes ; il leur faiſoit faire quelques évolutions, & comme il étoit lui-même l'inſpecteur de ſon armée, il n'y fut point trompé.

DANS les commencemens qu'on introduiſit ces nouveaux exercices, les officiers ignoroient la méthode facile qu'on a trouvée depuis de les enſeigner, & ils n'étoient rhétoriciens qu'à coups de bâton,

ce qui rendit cet ouvrage long & difficile. On purgea, dans chaque régiment, le corps d'officiers, de ces gens dont la conduite ou la naiſſance ne répondoit point au métier de gens d'honneur qu'ils devoient faire ; & depuis la délicateſſe des officiers ne ſouffrit parmi leurs compagnons que des gens ſans reproche.

ON rangeoit les bataillons ſur quatre files, mais ils chargeoient ſur trois : les bataillons contenoient quatre diviſions, & chaque diviſion deux pelotons ; la compagnie de grenadiers à part.

LE prince d'Anhalt, qui avoit étudié la guerre comme un métier, s'étoit apperçu qu'on ne tiroit pas des fuſils tout l'avantage qu'on pouvoit en attendre ; il imagina des baguettes de fer & trouva le moyen d'apprendre aux ſoldats à charger avec une vîteſſe incroyable : depuis l'année 1733, le premier rang chargea la bayonnette au bout du fuſil.

L'exercice ſe faiſoit alors de la façon ſuivante : on commençoit par le manîment des armes ; enſuite on chargeoit par pelotons & par diviſions ; on avançoit lentement en faiſant le même feu ; on faiſoit la retraite à peu près également ; après quoi on formoit deux quarrés impraticables vis-à-vis des ennemis, & l'on finiſſoit par un feu de haie très-inutile : cependant toutes ces évolutions ſe faiſoient déja avec tant de préciſion que les mouvemens d'un bataillon étoient ſemblables au jeu des reſſorts de la montre la mieux faite.

LE roi abolit les manteaux & racourcit l'habillement dans l'infanterie ; & pour la rendre plus légere dans sa marche, il affecta à chaque compagnie deux chevaux de bât pour porter en campagne les tentes & les couvertures des soldats.

LE roi institua par prévoyance, dans toutes ses provinces, des magasins d'abondance qui servoient à soulager le peuple en tems de disette, & qui lui procuroient des magasins tout faits pour l'armée en tems de guerre.

VERS l'année 1730, la fureur des grands hommes parvint à un point que la postérité aura peine à le croire. Le prix commun d'un homme de cinq pieds dix pouces du Rhin, étoit de sept cens écus ; un homme de six pieds étoit payé mille écus ; & s'il étoit plus grand, le prix augmentoit encore de beaucoup ; il y avoit plusieurs régiments qui n'avoient point d'hommes au-dessous de cinq pieds huit pouces ; le plus petit homme de l'armée avoit cinq pieds six pouces bien mesurés.

POUR mettre de l'ordre dans ces enrollemens, qui se faisoient dans le pays avec confusion, & qui donnoient lieu à mille procès entre les régiments, dès l'année 1733, le roi partagea toutes les provinces en cantons ; ces cantons furent assignés aux régiments, d'où ils pouvoient tirer en tems de paix trente hommes par an, & en tems de guerre jusqu'à cent, ce qui rendit l'armée immortelle, en lui fournissant un fond assuré par lequel elle s'est sans cesse renouvellée depuis.

LA cavalerie de même que l'infanterie étoit composée de très-grands hommes, montés ſur des chevaux énormes ; c'étoient des coloſſes ſur des éléphants, qui ne ſavoient ni manœuvrer ni combattre ; il ne ſe faiſoit aucune revue, ſans que quelque cavalier ne tombât par terre, par mal-adreſſe ; ils n'étoient pas maîtres de leurs chevaux ; & leurs officiers n'avoient aucune notion du ſervice de la cavalerie ; nulle idée de la guerre, aucune connoiſſance du terrein, ni théorie, ni pratique des évolutions qu'il convient à la cavalerie de faire dans un jour de combat.

CES bons officiers étoient des économes qui regardoient leurs compagnies comme des fermes, qu'ils faiſoient valoir le plus qu'ils pouvoient.

OUTRE les choſes que nous venons de dire, la longue paix avoit abâtardi le ſervice : au commencement du regne de Frédéric-Guillaume, on avoit rafiné ſur l'ordre des régimens & ſur la diſcipline ; mais comme il n'y avoit plus rien à faire de ce côté-là, les ſpéculations s'étoient tournées ſur ces ſortes de choſes qui ne donnent que dans la vûe ; le ſoldat verniſſoit ſon fuſil & ſa fourniture ; le cavalier ſa bride, ſa ſelle & même ſes bottes ; les crins des chevaux étoient treſſés aves des rubans ; & à la fin la propreté, qui de ſoi-même eſt utile, dégénéra en abus ridicule. Si la paix avoit duré au-delà de l'année 1740, il eſt à croire que nous en ſerions à préſent au fard & aux mouches ; mais ce qui étoit plus

déplorable encore, c'eſt que les grandes parties de la guerre étoient tout-à-fait négligées, & que notre génie ſe rétréciſſoit de jour en jour davantage par les petits détails.

MALGRÉ tous ces abus, l'infanterie étoit bonne; il y regnoit une diſcipline ſévére & un grand ordre; mais la cavalerie étoit abſolument négligée. Le roi qui s'étoit trouvé à la bataille de Malplaquet, avoit vû repouſſer par trois fois celle des impériaux; & dans les ſiéges de Menin, de Tournai, & de Stralſund où il ſe trouva, il n'y avoit aucune occaſion pour la cavalerie de briller. Le prince d'Anhalt étoit à peu près dans des préjugés ſemblables; il ne pouvoit pardonner à la cavalerie de Stirheim, la défaite de la premiere bataille de Hochſtedt, & il s'imaginoit que cette eſpèce de milice étoit ſi journaliere qu'on ne pouvoit pas compter deſſus: ſes malheureux préjugés furent ſi funeſtes à notre cavalerie qu'elle demeura ſans diſcipline, & qu'elle ne fut par conſéquent d'aucun uſage, lorſque dans la ſuite on voulut s'en ſervir.

LES officiers d'infanterie s'appliquerent beaucoup à leur métier: c'eux de la cavalerie preſque tous répandus dans les petites villes, avoient moins d'intelligence & de vivacité que les autres: parmi les généraux, il y avoit plus de braves gens que de gens de tête; le prince d'Anhalt étoit d'eux tous l'unique capable de commander une armée; il le ſavoit, & il tiroit tout le parti qu'il pouvoit de ſa

ſupériorité, afin de ſe faire rechercher davantage; & de primer ſur les autres.

PENDANT le regne du roi, les fortifications de Magdebourg & de Weſel s'acheverent, & celles de Stettin furent commencées ſous la conduite du colonel Walrawe, mais dirrigées par le prince d'Anhalt.

LE roi créa un corps de trente ingénieurs qui ſe formerent dans ces différents travaux : il remplit ſon arſenal de trains d'artillerie pour la campagne & pour les ſiéges; il eut d'excellens officiers d'artillerie, & les cadets, cette pepiniere d'officiers, réparoient dans l'armée toutes les pertes que la mort y cauſoit ; ce qui réuſſiſſoit d'autant mieux que ces jeunes gens ſortoient d'une école militaire, avec toutes les connoiſſances qu'un officier doit avoir.

TELS furent les progrès de la milice Pruſſienne, juſqu'à la mort du feu roi. On pourroit appliquer à cette milice ce que Végece dit de celle des Romains; *Leur diſcipline les fit triompher des ruſes des Grecs, de la force des Germains, de la grande taille des Gaulois, & de toutes les nations de la terre.*



DISSERTATION SUR LES RAISONS D'ETABLIR OU D'ABROGER LES LOIX.

CEUX qui veulent acquérir une connoissance exacte de la maniere dont il faut établir ou abroger les loix, ne la peuvent puiser que dans l'histoire. Nous y voyons que toutes les nations ont eu des loix particulieres ; que ces loix ont été établies successivement ; & qu'il a fallu toujours beaucoup de tems aux hommes, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Nous y voyons que les législateurs, dont les loix ont subsisté le plus longtems, ont été ceux qui ont eu pour but le bonheur public, & qui ont le mieux connu le génie du peuple dont ils régloient le gouvernement.

CE sont ces considérations qui nous obligent d'entrer ici en quelques détails sur l'histoire même des loix, & sur la maniere dont elles se sont établies dans les pays les plus policés.

IL paroit probable que les peres de famille ont été les premiers législateurs. Le besoin d'établir l'ordre dans leurs maisons, les obligea sans doute à

faire des loix domeſtiques. Depuis ces premiers tems, & lorſque les hommes commencerent à ſe raſſembler dans des villes, les loix de ces juriſdictions particulieres ſe trouverent inſuffiſantes pour une ſociété plus nombreuſe.

LA malice du cœur humain, qui ſemble engourdie dans la ſolitude, ſe ranime dans le grand monde; & ſi le commerce des hommes, qui aſſortit les caracteres les plus reſſemblans, fournit des compagnons aux gens vertueux, il donne également des complices aux ſcélérats.

LES déſordres s'accrurent dans les villes ; de nouveaux vices prirent naiſſance ; & les peres de famille, comme les plus intéreſſés à les réprimer, convinrent pour leur ſûreté de s'oppoſer à ce débordement. On publia donc des loix, & l'on créa des magiſtrats pour les faire obſerver : tant eſt grande la dépravation du cœur humain, que pour vivre en paix & heureux, on fut obligé de l'y contraindre par la puiſſance des loix !

LES premieres loix ne parerent qu'aux grands inconvéniens : les loix civiles régloient le culte des dieux, le partage des terres, les contracts de mariage, & les ſucceſſions : les loix criminelles n'étoient rigoureuſes que pour les crimes dont on redoutoit le plus les effets : & enſuite, à meſure qu'il ſurvenoit des inconvéniens inattendus, de nouveaux déſordres donnoient naiſſance à de nouvelles loix.

De l'union des villes se formerent des républiques, & par la pente que toutes les choses humaines ont à la vicissitude, leur gouvernement changea souvent de forme. Lassé de la démocratie, le peuple passoit à l'aristocratie, à laquelle il substituoit même le gouvernement monarchique : ce qui arrivoit en deux manieres; ou lorsque le peuple mettoit sa confiance dans la vertu éminente d'un de ses citoyens; ou lorsque par artifice quelque ambitieux usurpoit le souverain pouvoir. Il est peu d'états qui n'ayent pas essayé de ces différens gougouvernemens : mais tous eurent des loix différentes.

Osiris est le premier législateur dont l'histoire profane fasse mention : il étoit roi d'Egypte & y établit ses loix : les souverains même y étoient soumis : ces loix qui régloient le gouvernement du royaume, s'étendoient sur la conduite des particuliers. *Hérodote, Diodore de Sicile.*

Les rois n'acquéroient l'amour de leur peuple qu'autant qu'ils s'y conformoient. Osiris (*) institua trente juges, dont le chef portoit au cou la figure de la vérité pendue à une chaîne d'or : c'étoit obtenir gain de cause que d'être touché par cette figure.

Osiris régla le culte des dieux, le partage des terres, la distinction des conditions : il ne voulut point qu'il y eût prise de corps contre le débiteur,

(*) *Quelques auteurs y ajoûtent* Isis.

toute séduction de rhétorique étoit bannie des plaidoyers : les Egyptiens engageoient les cadavres de leurs peres, ils les déposoient chez leurs créanciers pour nantissement, & c'étoit une infamie que de ne les pas dégager avant leur mort. Ce législateur crut que ce n'étoit pas assez de punir les hommes pendant leur vie, il établit un tribunal qui les jugeoit après leur mort; afin que la flétrissure, attachée à leur condamnation, servît d'aiguillon pour animer les vivans à la vertu.

Rollin, histoire ancienne. APRÈS les loix des Egyptiens, celles des Crétois sont les plus anciennes : Minos fut leur législateur : il se disoit fils de Jupiter, & assûroit avoir reçu ces loix de son pere, afin de les rendre plus respectables.

Plutarque. LYCURGUE, roi de Lacédémone, fit usage des loix de Minos, auxquelles il en ajouta quelques-unes d'Osiris, qu'il recueillit lui-même dans un voyage qu'il fit en Egypte : il bannit de sa république, l'or, l'argent, toute sorte de monnoyes & les arts superflus; il partagea également les terres entre les citoyens.

CE législateur qui avoit intention de former des guerriers, ne voulut point qu'aucune espèce de passion pût énerver leur courage : il permit pour cet effet la communauté des femmes entre les citoyens ; ce qui peuploit l'état, sans attacher trop les particuliers aux liens doux & tendres du mariage ; tous les enfans étoient élevés aux frais du public : lors-

que les parens pouvoient prouver que leurs enfans étoient nés mal ſains, il leur étoit permis de les tuer. Lycurgue penſoit qu'un homme qui n'étoit pas en état de porter les armes, ne méritoit pas la vie.

IL régla que les Ilottes, eſpèce d'eſclaves, cultiveroient les terres ; & que les Spartiates ne s'occuperoient qu'aux exercices qui les rendoient propres à la guerre.

LA jeuneſſe des deux ſexes luttoit : ils faiſoient leurs exercices tout-nus en place publique.

LEURS repas étoient réglés, où, ſans diſtinction des états, tous les citoyens mangeoient enſemble.

Il étoit défendu aux étrangers de s'arrêter à Sparte, afin que leurs mœurs ne corrompiſſent pas celles que Lycurgue avoit introduites.

ON ne puniſſoit que les voleurs mal-adroits : Lycurgue avoit intention de former une république militaire, & il y réuſſit.

DRACON (*) fut à la vérité le premier légiſlateur des Athéniens, mais ſes loix étoient ſi rigoureuſes, qu'on diſoit qu'elles étoient écrites plutôt avec du ſang qu'avec de l'encre.

Plutarque, vie de Solon. Remarques de Dacier.

NOUS avons vû comme les loix s'établirent en

(†) Dracon infligeoit punition de mort contre les plus petites fautes ; il alla juſqu'à faire le procès aux choſes inanimées : une ſtatue, par exemple, qui en tombant avoit bleſſé quelqu'un, étoit bannie de la ville.

Egypte & à Sparte : voyons maintenant comme elles furent réformées à Athènes.

LES désordres qui regnerent dans l'Attique, & les suites funestes qu'ils présagoient, firent qu'on eut recours à un sage qui pouvoit seul réformer tant d'abus. Les pauvres qui souffroient à cause de leurs dettes, des vexations cruelles de la part des riches, songerent à se choisir un chef qui les délivrât de la tyrannie des créanciers.

DANS ces dissensions, Solon fut nommé Archonte, & Arbitre souverain, du consentement de tout le monde. Les riches, dit Plutarque, l'agréerent volontiers comme riche, & les pauvres comme homme de bien.

SOLON déchargea les débiteurs ; il accorda aux citoyens la liberté de tester.

IL permit aux femmes, qui avoient des maris impuissans, d'en choisir d'autres parmi leurs parens.

LES loix imposoient des châtimens à l'oisiveté : elles absolvoient ceux qui tuoient un adultere ; elles défendoient de confier la tutelle des enfans à leurs plus proches héritiers.

CEUX qui avoient crevé l'œil à un borgne, étoient condamnés à perdre les deux yeux : les débauchés n'osoient point parler dans les assemblées du peuple.

SOLON ne fit aucune loi contre le parricide ; ce crime lui paroissoit inoui : il pensoit que c'eût été l'enseigner plutôt que le défendre.

Il vouloit que ses loix fussent déposées dans l'Aréopage : ce conseil fondé par Cécrops, qui au commencement avoit été composé de trente juges, s'augmenta jusqu'à cinq cens : l'Aréopage tenoit ses séances de nuit : les avocats y plaidoient les causes simplement ; il leur étoit défendu d'exciter les passions.

Moreri, dictionnaire. Rollin. Plutarque.

Les loix d'Athènes passerent ensuite à Rome : mais comme les loix de cet empire devinrent celles de tous les peuples qu'il conquit, il sera nécessaire de nous étendre davantage sur leur sujet.

Romulus fut le fondateur & le premier législateur de Rome : voici le peu qui nous reste des loix de ce prince.

Tite-Live, Plutarque, Ciceron.

Il vouloit que les rois eussent une autorité souveraine dans les affaires de justice & de religion : qu'on n'ajoutât point foi aux fables qu'on rapporte des dieux ; qu'on eût d'eux des sentimens saints & religieux, en n'attribuant rien de deshonnête à des natures bienheureuses. Plutarque ajoûte que c'est une impiété de croire que la divinité prenne plaisir aux attraits d'une beauté mortelle. Ce roi si peu superstitieux ordonna cependant qu'on n'entreprît rien, sans avoir préalablement consulté les augures.

Denis d'Halicarnasse. Antiquités Romaines.

Romulus plaça les patriciens dans le Sénat, les Plébéïens dans les tribus ; & il ne comptoit pour rien les esclaves dans sa république.

Les maris avoient le droit de punir de mort

leurs femmes lorsqu'elles étoient convaincues d'adultere ou d'yvrognerie.

La puissance des peres sur leurs enfans n'avoit point de bornes ; il leur étoit permis de les faire mourir, lorsqu'ils naissoient monstrueux : on punissoit les parricides de mort : un patron, qui fraudoit son client, étoit en abomination : une belle fille qui battoit son pere, étoit abandonnée à la vengeance des dieux Pénates : Romulus voulut que les murailles des villes fussent sacrées ; & il tua son frere Remus, pour avoir transgressé cette loi en sautant par dessus les murs de la ville qu'il élevoit.

Ce prince établit des asiles : il y en avoit entre autres auprès de la roche Tarpéïenne.

Plutarque, vie de Numa. A ces loix de Romulus, Numa en ajoûta de nouvelles : comme ce prince étoit fort pieux, & que sa religion étoit épurée, il défendit que personne ne donnât aux dieux la figure humaine, ou celle de quelque bête. Delà vint que les CLX premieres années depuis la fondation de Rome, il n'y eut point d'images dans les temples.

Danet, dictionnaire des antiquités. Tullus Hostilius, afin d'exciter le peuple à la multiplication de l'espèce, voulut que, lorsqu'une femme accoucheroit de trois enfans à la fois, ils fussent nourris aux dépens du public, jusqu'à l'âge de puberté.

Nous remarquons parmi les loix de Tarquin, qu'il obligea chaque citoyen de donner au roi le dénombrement de tous ses biens, au risque d'être puni s'il y manquoit ; qu'il régla les dons que cha-

cun devoit faire aux temples ; & qu'entre autres il permit que les esclaves mis en liberté pussent être reçus dans les tribus de la ville : les loix de ce prince furent favorables aux débiteurs.

TELLES sont les principales loix que les Romains reçurent de leurs rois : Sextus Papirius les recueillit toutes, & elles prirent de lui le nom de code Papirien.

LA plûpart de ces loix, faites pour un état monarchique, furent abolies par l'expulsion des Rois.

VALERIUS Publicola, collégue de Brutus dans le consulat, un des instrumens de la liberté dont Rome jouissoit, ce consul, si favorable au peuple, publia de nouvelles loix, propres au genre de gouvernement qu'il venoit d'établir.

CES loix permettoient d'appeller au peuple des jugemens des magistrats, & défendoient, sous peine de mort, d'accepter des charges sans son aveu. Publicola diminua les tailles, & autorisa le meurtre des citoyens qui aspiroient à la tyrannie.

CE ne fut qu'après lui que s'établirent les usures ; les grands de Rome les porterent jusqu'au denier huit : si le débiteur ne pouvoit acquitter sa dette, il étoit traîné en prison, & réduit à l'esclavage, lui & toute sa famille : la dureté de cette loi parut insupportable aux Plébéiens, qui en étoient souvent les victimes : ils murmurerent contre les consuls : le Sénat se montra infléxible ; & le peuple, irrité de plus en plus, se retira au Mont Sacré ; de-là il traita d'é-

Tite-Live. Liv. II. Echard Liv. II. Tacite. Annales.

gal avec les sénateurs ; & il ne rentra à Rome, qu'à condition qu'on abolît ses dettes, & que l'on créât des magistrats, qui par la charge de tribuns seroient autorisés à soutenir ses droits : ces tribuns réduisirent l'usure au denier seize ; & enfin elle fut tout à fait abolie pour un tems.

LES deux ordres qui composoient la république Romaine, formoient sans cesse des desseins ambitieux, pour s'élever les uns aux dépens des autres : de-là naquirent les défiances & les jalousies. Quelques séditieux, qui flattoient le peuple, outroient ses prétentions ; & quelques jeunes sénateurs, nés avec des passions vives, & avec beaucoup d'orgueil, rendoient les résolutions du sénat souvent trop sévéres.

LA loi agraire, sur le partage des terres conquises, divisa plus d'une fois la république : il en fut question l'année CCLXVII de sa fondation. Ces dissensions, auxquelles le sénat faisoit diversion par quelques guerres, mais qui se réveilloient toujours, continuerent jusqu'en l'année CCC.

ROME reconnut enfin la nécessité d'avoir recours à des loix qui pussent satisfaire les deux partis : on envoya à Athènes Posthumius Albus, Antonius Manlius, & Sulpicius Camérinus, pour y compiler les loix de Solon : ces ambassadeurs à leur retour furent mis au nombre des Décemvirs : ils rédigérent ces loix qui furent approuvées du sénat par un arrêt, & du peuple par un Plébiscite : on les fit graver

Tite-Liv. liv. III.

ver sur dix tables de cuivre, & l'année d'après on y en ajoûta encore deux autres : ce qui forma un corps de loix, si connu sous le nom de celui des douze tables.

CES loix limitoient la puissance paternelle ; elles infligeoient des punitions aux tuteurs qui fraudoient leurs pupilles ; elles permettoient de léguer son bien à qui l'on voudroit : les Triumvirs ordonnerent depuis que les testateurs seroient obligés de laisser le quart de leur bien à leurs héritiers ; & c'est l'origine de ce que nous appellons la légitime (*). *Danet ; Dictionnaire des antiquités Romaines.*

LES enfans posthumes, nés dix mois après la mort de leurs peres, étoient déclarés légitimes ; l'empereur Adrien étendit ce privilége jusqu'à l'onziéme mois.

LE divorce, jusqu'alors inconnu des Romains, n'eut force d[e] loi que par celle des douze tables ; il y avoit des peines infligées contre les injures d'effet, de paroles, & par écrit.

L'INTENTION seule du parricide étoit punie de mort.

LES citoyens étoient autorisés à tuer les voleurs armés, ou qui entroient de nuit dans leur maison.

TOUT faux témoin devoit être précipité de la roche Tarpéienne. En matieres criminelles, l'accusateur avoit deux jours, dans lesquels il formoit l'accusation, qu'il signifioit ; & l'accusé avoit trois

(*) Il n'y avoit que deux sortes d'héritiers ab intestat, les enfans & les parens masculins.

jours pour y répondre (†). S'il se trouvoit que l'accusateur eut calomnié l'accusé, il étoit puni des mêmes peines que méritoient le crime dont il l'avoit chargé.

VOILA en substance ce que contenoient les loix des douze tables, dont Tacite dit qu'elles furent la fin des bonnes loix : l'Egypte, la Grece, & tout ce qu'elle connoissoit de plus parfait, y avoient contribué : ces loix si équitables & si justes ne resserroient la liberté des citoyens, que dans les cas où l'abus qu'ils en pouvoient faire, auroit nui au repos des familles & à la sûreté de la république.

L'AUTORITÉ du sénat sans cesse en opposition avec celle du peuple, l'ambition outrée des grands, les prétentions des Plébéiens qui s'accroissoient chaque jour, & beaucoup d'autres raisons, qui sont proprement du ressort de l'histoire, causerent de nouveau des orages violens : les Gracchus & les Saturninus publierent quelques loix séditieuses : pendant les troubles des guerres civiles, on vit un nombre d'ordonnances que les événemens faisoient paroître & disparoître. Sylla abolit les anciennes loix & en établit de nouvelles, que Lepidus détruisit : la corruption des mœurs, qui augmentoit avec ces dissensions domestiques, donna lieu à la multiplication des loix à l'infini. Pompée, élu pour réformer ces loix, en publia quelques-unes qui péri-

(†) L'accusé comparoissoit en suppliant devant le magistrat avec ses parens & ses cliens.

rent avec lui. Pendant vingt-cinq ans de guerres civiles & de troubles, il n'y eut ni droit, ni coutume, ni justice; & tout demeura dans cette confusion jusqu'au regne d'Auguste, qui sous son sixiéme consultat rétablit les anciennes loix, & annulla toutes celles qui avoient pris naissance pendant les désordres de la république.

L'EMPEREUR Justinien remédia enfin à la confusion que la multiplicité des loix apportoit à la jurisprudence; & il ordonna à son chancelier Tribonien de composer un corps de droit parfait: celui-ci le réduisit en trois volumes qui nous sont restés; savoir, le digeste, qui contient les opinions des plus célébres jurisconsultes; le code, qui renferme les constitutions des empereurs; & les instituts, qui forment un abrégé du droit Romain.

CES loix se sont trouvées si admirables, qu'après la destruction de l'Empire, elles ont été embrassées par les peuples les plus policés, qui en ont fait la base de leur jurisprudence.

LES Romains avoient apporté leurs loix dans les pays de leurs conquêtes: les Gaules les reçurent, lorsque Jules César, qui les subjugua, en fit une province de l'Empire.

Daniel, histoire de France.

PENDANT le cinquiéme siécle, après le démembrement de la monarchie Romaine, les peuples du nord inonderent une partie de l'Europe: ces différentes nations barbares introduisirent chez leurs ennemis vaincus, leurs loix & leurs coutumes; les

Gaules furent envahies par les Visigoths, les Bourguignons, & les Francs.

CLOVIS crut faire grace à ses nouveaux sujets en leur laissant l'option des loix du vainqueur, ou de
En 487. celles du vaincu; il publia la loi salique; & sous
selon Daniel. les regnes de ses successeurs on créa souvent de nouvelles loix. Gondebaud, roi de Bourgogne, fit une
Hainault, abrég. chronologique. ordonnance, par laquelle il défere le duel à ceux qui ne voudront pas s'en tenir au serment.

ANCIENNEMENT les seigneurs avoient le droit de juger souverainement & sans appel.

SOUS le regne de Louis le Gros s'établit la justice
De Thou. supérieure & royale en France: nous voyons depuis, que Charles IX avoit intention de réformer la justice & d'abréger les procédures; c'est ce qui paroît par l'ordonnance de Moulins: il est à remarquer que des loix si sages furent publiées dans des tems de troubles; mais, dit le président Hainault, le chancelier de l'Hôpital veilloit pour le salut de la patrie. Ce fut enfin Louis XIV qui fit rédiger toutes les loix, depuis Clovis jusques à lui, dans un corps qu'on appella de son nom le Code Louis.

Rapin Thoiras, introduction. LES Bretons que les Romains subjuguerent, de même que les Gaulois, reçurent également les loix de leurs conquérans.

AVANT d'être assujettis, ces peuples étoient gouvernés par des Druydes, dont les maximes avoient force de loix.

LES peres de famille chez ces peuples avoient

droit de vie & de mort ſur leurs femmes & leurs enfans : tout commerce étranger leur étoit défendu ; ils égorgoient les priſonniers de guerre, & en faiſoient un ſacrifice aux dieux.

Les Romains maintinrent leur puiſſance, & leurs loix chez ces inſulaires, juſqu'à l'Empire d'Honorius, qui rendit aux Anglois leur liberté, l'an CCCCX par une acte ſolemnel.

Les (*) Pictes, alliés avec les Ecoſſois, les attaquerent enſuite ; les Bretons, foiblement ſecourus des Romains & toujours battus par leurs ennemis, eurent recours aux Saxons : ceux-ci ſubjuguerent toute l'Ile après une guerre de 150 ans ; & de leurs auxiliaires ils devinrent leurs maîtres.

Les Anglo-Saxons introduiſirent dans la grande-Bretagne leurs loix, les mêmes qui ſe pratiquoient anciennement en Allemagne : ils partagerent l'Angleterre en ſept royaumes, qui ſe gouvernoient ſéparément ; ils avoient tous des aſſemblées (†) générales, compoſées des grands, du peuple & de l'ordre des payſans : la forme de ce gouvernement, qui étoit enſemble monarchique, ariſtocratique, & démocratique, s'eſt conſervée juſqu'à nos jours ; l'autorité ſe trouve encore partagée entre le roi, la chambre des ſeigneurs & de celle des communes.

(*) Les Pictes, peuples venus du Mecklenbourg.

(†) Ces aſſemblées s'appelloient Wittenagemot ou conſeil des ſages, dont le gouvernement prit le nom d'Heptarchique.

ALFRED le Grand donna à l'Angleterre les premieres loix, réduites en corps. Quoiqu'elles fussent douces, ce prince fut inexorable envers les magistrats convaincus de corruption : l'histoire remarque qu'en une seule année il fit pendre quarante-quatre juges qui avoient prévariqué.

Rapin Thoiras. En 890. SELON le Code d'Alfred le Grand, tout Anglois accusé de quelque crime devoit être jugé par ses pairs, & la nation conserve encore ce privilége.

L'ANGLETERRE prit une nouvelle forme par la conquête qu'en fit (*) Guillaume, duc de Normandie : ce conquérant érigea de nouvelles cours souveraines, dont celle de l'Echiquier subsiste encore ; ces tribunaux suivoient la personne du roi : il sépara la jurisdiction ecclésiastique de la civile : & de ses loix, qu'il fit publier en langue Normande, la plus sévere étoit l'interdiction de la chasse, sous peine de mutilation ou de mort même.

DEPUIS Guillaume le conquérant, les rois ses successeurs firent différentes chartres.

En 1103. HENRI I dit Beauclerc, permit aux héritiers nobles de prendre possession des successions qui leur retomboient, sans rien payer au souverain : il permit même à la noblesse de se marier, sans le consentement du prince.

En 1134. NOUS voyons encore que le roi Etienne donna une chartre, par laquelle il reconnoit tenir son pou-

(*) Couronné à Londres 1066.

voir du peuple & du clergé, qui confirme les prérogatives de l'église, & abolit les loix rigoureuses de Guillaume le Conquérant.

ENSUITE Jean Sans-Terre accorda à ses sujets la chartre, dite la Grande-Chartre, elle consiste en LXII articles. *Rapin Thoiras, liv. VIII.* En 1215.

LES articles principaux reglent la façon de relever les fiefs; le partage des veuves, en défendant de les contraindre à convoler en secondes nôces, elle les oblige sous caution à ne se point remarier sans la permission de leur seigneur suserain: ces loix établissent les cours de justice dans des lieux stables: elles défendent au parlement de lever des impôts sans le consentement des communes, à moins que ce ne soit pour racheter la personne du roi, ou afin de faire son fils chevalier, ou pour doter sa fille; elles ordonnent de n'emprisonner, de ne déposséder, ni de ne faire mourir personne, sans que ses pairs l'aient jugé selon les loix du royaume; & de plus le roi s'engage à ne vendre, ni refuser la justice à personne.

LES loix de Westminster, qu'Edouard I publia, n'étoient qu'un renouvellement de la Grande-Chartre, excepté qu'il défendit l'acquisition des terres aux gens de main morte, & qu'il bannit les Juifs du royaume. En 1275.

QUOIQUE l'Angleterre ait beaucoup de sages loix, c'est peut-être le pays de l'Europe où elles sont les moins en vigueur. Rapin Thoyras remar-

que très-bien que par un vice du gouvernement, le pouvoir du roi se trouve sans cesse en opposition avec celui du parlement; qu'ils s'observent mutuellement, soit pour conserver leur autorité, soit pour l'étendre; ce qui distrait & le roi & les représentans de la nation du soin qu'ils devroient employer au maintien de la justice: & ce gouvernement turbulent & orageux change sans cesse ses loix par acte de parlement, selon que les conjonctures & les événemens l'y obligent: d'où il s'ensuit, que l'Angleterre est dans le cas d'avoir plus besoin de réforme dans sa jurisprudence qu'aucun autre royaume.

IL ne nous reste qu'à dire deux mots de l'Allemagne. Nous reçumes les loix Romaines, lorsque ces peuples conquirent la Germanie; & nous les conservames, parce que les empereurs abandonnant l'Italie, transporterent chez nous le siége de leur Empire; cependant il n'est aucun cercle, aucune principauté, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait un droit coutumier différent, & ces droits par la longueur du tems se sont acquis force de loix.

APRE'S avoir exposé la maniere dont les loix se sont établies chez la plupart des peuples policés, nous remarquerons que dans tous les pays où elles ont été introduites du consentement des citoyens, c'étoit le besoin qui les y fit recevoir; & que dans les pays subjugués, c'étoient les loix des conquérans qui devenoient celles des conquis; mais qu'éga-

lement par-tout elles ont été augmentées successivement. Si l'on est étonné de voir au premier coup d'œil, que les peuples puissent être gouvernés par tant de loix différentes, on peut revenir de sa surprise, en observant que, pour l'essentiel des loix, elles se trouvent à-peu-près les mêmes: j'entens celles qui, pour le maintien de la société, punissent les crimes.

NOUS observons encore, en examinant la conduite des plus sages législateurs, que les loix doivent être adaptées au genre du gouvernement & au génie de la nation qui les doit recevoir; que les meilleurs législateurs ont eu pour but la félicité publique; & qu'en général toutes les loix, qui sont les plus conformes à l'équité naturelle, à quelques exceptions près, sont les meilleures.

COMME Lycurgue trouva un peuple ambitieux, il lui donna des loix plus propres à faire des guerriers que des citoyens; & s'il bannit l'or de sa république, c'étoit parce que l'intérêt est de tous les vices celui qui est le plus opposé à la gloire.

SOLON disoit de lui-même, qu'il n'avoit pas donné aux Athéniens les loix les plus parfaites, mais les meilleures qu'ils fussent capables de recevoir: ce législateur considéra non-seulement le génie de ce peuple, mais aussi la situation d'Athenes qui étoit aux bords de la mer: par cette raison, il infligea des peines pour l'oisiveté; il encouragea l'industrie; & il ne défendit point l'or & l'argent, prévoyant que

Plutarque, vie de Solon.

ſa république ne pouvoit devenir grande ni puiſſante, que par un commerce floriſſant.

IL faut bien que les loix s'accordent avec les génies des nations, ou il ne faut point eſpérer qu'elles ſubſiſtent. Le peuple Romain vouloit la démocratie; tout ce qui pouvoit altérer cette forme de gouvernement, lui étoit odieux : de-là vint qu'il y eut tant de ſéditions pour faire paſſer la loi agraire; le peuple ſe flattant que, par le partage des terres, il rétabliroit une ſorte d'égalité dans les fortunes des citoyens : de-là vint qu'il y eut de fréquentes émeutes pour l'abolition des dettes; parce que les créanciers, qui étoient les grands, traitoient leurs débiteurs, qui étoient les Plébéïens, avec inhumanité; & que rien ne rend plus odieuſe la différence des conditions, que la tyrannie que les riches exercent impunément ſur les miſérables.

ON trouve trois ſortes de loix dans tous les pays; à ſavoir, celles qui tiennent à la politique, & qui établiſſent le gouvernement; celles qui tiennent aux mœurs, & qui puniſſent les criminels; & enfin les loix civiles, qui réglent les ſucceſſions, les tutelles, les uſures & les contracts. Les légiſlateurs, qui établiſſent des loix dans des monarchies, ſont ordinairement eux-mêmes ſouverains. Si leurs loix ſont douces & équitables, elles ſe ſoutiennent d'elles-mêmes : tout les particuliers y trouvent leur avantage. Si elles ſont dures & tyranniques, elles ſeront bientôt abolies, parce qu'il faut les maintenir par la

violence, & que le tyran eſt ſeul contre tout un peuple, qui n'a de déſir que de les ſupprimer.

DANS pluſieurs républiques, où des particuliers ont été légiſlateurs, leurs loix n'ont réuſſi qu'autant qu'elles ont pu établir un juſte équilibre entre le pouvoir du gouvernement & la liberté des citoyens.

IL n'eſt que les loix qui regardent les mœurs, ſur leſquelles les légiſlateurs conviennent en général du même principe; excepté qu'ils ſe ſont plus roidis contre un crime que contre un autre : & cela ſans doute, pour avoir connu les vices auxquels la nation avoit le plus de penchant.

COMME les loix ſont des digues qu'on oppoſe au débordement des vices, il faut qu'elles ſe faſſent reſpecter par la terreur des peines; mais il n'en eſt pas moins vrai que les légiſlateurs, qui ont le moins aggravé les châtimens, ſont au moins les plus humains, s'ils ne ſont pas les plus rigides.

LES loix civiles ſont celles qui différent le plus entre elles : ceux qui les ont établies, ont trouvé certains uſages introduits généralement avant eux, qu'ils n'ont oſé abolir ſans choquer les préjugés de la nation; ils ont reſpecté la coutume, qui les fait regarder comme bonnes; & ils ont adopté ces uſages, quoiqu'ils ne ſoient pas équitables, purement en faveur de leur antiquité.

QUICONQUE s'eſt donné la peine d'examiner les loix avec un eſprit philoſophique, en aura ſans

doute trouvé beaucoup, qui d'abord paroiſſent contraires à l'équité naturelle, & qui cependant ne le ſont pas : je me contente de citer le droit de primogéniture. Il paroit que rien n'eſt plus juſte que de partager la ſucceſſion paternelle en portions égales entre tous les enfans; cependant l'expérience prouve que les plus puiſſans héritages, ſubdiviſés en beaucoup de parties, réduiſent avec le tems des familles opulentes à l'indigence; ce qui a fait que des peres ont mieux aimé deshériter leurs cadets, que de préparer à leur maiſon une décadence certaine : & par la même raiſon, des loix qui paroiſſent génantes & dures à quelques particuliers, n'en ſont pas moins ſages, dès qu'elles tendent à l'avantage de la ſociété entiére : c'eſt un tout, auquel un légiſlateur éclairé ſacrifiera conſtamment les parties.

LES loix qui regardent les débiteurs, ſont ſans contredit celles qui exigent le plus de circonſpection & de prudence, de la part de ceux qui les publient. Si ces loix favoriſent les créanciers, la condition des débiteurs devient trop dure; un malheureux hazard peut ruiner à jamais leur fortune : ſi au contraire cette loi leur eſt avantageuſe, elle altere la confiance publique, en infirmant des contracts qui ſont fondés ſur la bonne foi.

CE juſte milieu, qui, en maintenant la validité des contracts, n'opprime pas les débiteurs inſolvables, me paroît la pierre philoſophale de la juriſprudence.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur cet article; la nature de cet ouvrage ne nous permet point d'entrer dans un plus grand détail ; nous nous bornons aux réflexions générales.

Un corps de loix parfaites ſeroit le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, dans ce qui regarde la politique du gouvernement : on y remarqueroit une unité de deſſein, & des régles ſi exactes & ſi proportionnées, qu'un état conduit par ces loix reſſembleroit à une montre, dont tous les reſſorts ont été faits pour un même but : on y trouveroit une connoiſſance profonde du cœur humain & du génie de la nation. Les châtimens ſeroient tempérés, de ſorte qu'en maintenant les bonnes mœurs, ils ne ſeroient ni legers, ni rigoureux. Des ordonnances claires & préciſes ne donneroient jamais lieu au litige ; elles conſiſteroient dans un choix exquis de tout ce que les loix civiles ont eu de meilleur, & dans une application ingénieuſe & ſimple de ces loix aux uſages de la nation : tout ſeroit prévû, tout ſeroit combiné, & rien ne ſeroit ſujet à des inconvéniens : mais les choſes parfaites ne ſont pas du reſſort de l'humanité.

Les peuples auroient lieu d'être ſatisfaits, ſi les légiſlateurs ſe mettoient à leur égard dans les mêmes diſpoſitions d'eſprit où étoient ces peres de famille qui donnerent les premieres loix : ils aimoient leurs enfans ; les maximes qu'ils leur preſcrivoient, n'avoient d'objet que le bonheur de leur famille.

Peu de loix ſages rendent un peuple heureux :

beaucoup de loix embarraſſent la juriſprudence. Par la raiſon, qu'un bon médecin ne ſurcharge pas ſes malades de remédes, le légiſlateur habile ne ſurcharge pas le public de loix ſuperflues; trop de médecines ſe nuiſent & empêchent réciproquement leurs effets; trop de loix deviennent un dédale, où les juriſconſultes & la juſtice s'égarent.

CHEZ les Romains les loix ſe multiplierent lorſque les révolutions étoient fréquentes : tout ambitieux, qui ſe voyoit favoriſé de la fortune, ſe faiſoit légiſlateur : cette confuſion dura, commme nous l'avons dit, juſqu'au tems d'Auguſte, qui annulla toutes ces ordonnances injuſtes, & remit les anciennes loix en vigueur.

EN France les loix devinrent plus nombreuſes, lorſque les Francs, en conquérant ce royaume, y introduiſirent les leurs. Louis XI eut deſſein de réunir toutes ces loix, & d'établir dans ſon empire, comme il le diſoit lui-même, une ſeule loi, un ſeul poids, & une ſeule meſure.

IL eſt pluſieurs loix auxquelles les hommes ſont attachés, parce qu'ils ſont la plûpart des animaux de coutume : quoiqu'on pût en ſubſtituer de meilleures à leur place, il ſeroit peut-être dangereux d'y toucher : la confuſion que cette réforme mettroit dans la juriſprudence, feroit peut-être plus de mal que les nouvelles loix ne produiroient de bien.

CELA n'empêche pas qu'il n'y ait des cas où la réforme ſemble abſolument néceſſaire : c'eſt lorſqu'il

ſe trouve des loix contraires au bonheur public, & à l'équité naturelle ; lorſqu'elles ſont énoncées en termes vagues & obſcurs ; & lors enfin qu'elles impliquent contradiction dans le ſens ou dans les termes.

ENTRONS dans quelques éclairciſſemens ſur cette matiere. Les loix d'Oſiris ſur le vol, ſont, par exemple, dans le cas de ces premieres dont nous avons parlé : elles ordonnoient que ceux qui voudroient faire le métier de voleurs, ſe fiſſent inſcrire chez leurs capitaines, & qu'on portât chez lui à l'inſtant tout ce qu'on déroberoit. Ceux chez qui s'étoit fait le vol, venoient chez le chef des voleurs revendiquer leurs biens, qu'on leur reſtituoit, pourvû que le propriétaire donnât le quart de la valeur. Le légiſlateur penſoit que par cet expédient, il fourniſſoit aux citoyens un moyen de recouvrer ce qui leur appartenoit, moyennant une légere redevance : c'étoit le moyen de faire des voleurs de tous les Egyptiens. Oſiris n'y penſoit pas ſans doute en établiſſant cette loi, à moins qu'on ne veuille dire qu'il conniva au vol, comme à un mal qu'il ne pouvoit pas empêcher : de même que le gouvernement d'Amſterdam ſouffre les Muſicos, & celui de Rome les maiſons de joie privilégiées.

LES bonnes mœurs & la ſûreté publique demanderoient cependant qu'on abrogeât cette loi d'Oſiris, ſi malheureuſement on la trouvoit établie.

LES François ont pris le contre-pied des Egyp-

tiens : ceux-là étoient trop doux, ceux-ci trop sévéres : les loix Françoises sont d'une rigueur terrible : tous les voleurs domestiques sont punis de mort : ils disent pour se justifier, qu'en punissant sévérement les coupeurs de bourses, ils détruisent la semence des brigands & des assassins.

L'ÉQUITÉ naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le crime & le châtiment : les vols compliqués méritent la mort : ceux qui se commettent sans violence, ont des côtés par lesquels on peut envisager avec compassion ceux qui en sont coupables.

IL y a l'infini entre le destin d'un riche & d'un misérable : l'un regorge de biens & nage dans le superflu ; l'autre, abandonné de la fortune, manque même du nécessaire. Qu'un malheureux dérobe, pour vivre, quelques pistoles, une montre d'or, ou pareilles bagatelles, à un homme que sa magnificence empêche de s'appercevoir de cette perte, faut-il que ce misérable soit dévoué à la mort ? L'humanité n'exige-t-elle pas qu'on adoucisse cette extrême rigueur ? Il paroit bien que les riches ont fait cette loi : les pauvres ne seroient-ils pas en droit de dire : » Que n'a-t-on de la commisération de notre état » déplorable ? Si vous étiez charitables, si vous étiez » humains, vous nous secourriez dans nos miséres, » & nous ne vous volerions pas : parlez ; est-il juste » que toutes les félicités de ce monde soient pour » vous, & que toutes les infortunes nous accablent » ?

LA

LA jurisprudence Prussienne a trouvé un tempérament entre le relâchement de celle d'Egypte, & la sévérité de celle de France : les loix ne punissent point de mort le vol simple ; elles se contentent de condamner le coupable à certain tems de prison : peut-être feroit-on mieux encore d'introduire la loi du Talion qui s'observoit chez les Juifs, par laquelle le voleur étoit obligé de restituer le double de ce qu'il avoit dérobé, ou de se constituer l'esclave de celui dont il avoit saisi le bien. Si l'on se contente de punir légérement les petites fautes, on réserve les derniers supplices aux brigands, aux meurtriers, aux assassins, de sorte que la punition marche toujours de pair avec le crime.



AUCUNE loi ne révolte plus l'humanité, que le droit de vie & de mort, que les peres avoient sur leurs enfans, à Sparte & à Rome : en Gréce un pere, qui se trouvoit trop pauvre pour fournir aux besoins d'une famille nombreuse, faisoit périr les enfans qui lui naissoient de trop. A Sparte & à Rome, qu'un enfant vînt au monde mal conformé, cela autorisoit suffisamment le pere à lui ôter la vie : nous sentons toute la barbarie de ces loix, à cause que ce ne sont pas les nôtres ; mais examinons un moment si nous n'en avons pas d'aussi injustes.

N'Y a-t-il point quelque chose de bien dur dans la façon dont nous punissons les avortemens ? A Dieu ne plaise que j'excuse l'action affreuse de ces Médées, qui, cruelles à elles-mêmes, & à la voix

du ſang, étouffent la race future (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) ſans lui laiſſer le tems de voir le jour ! Mais que le lecteur ſe dépouille de tous les préjugés de la coutume, & qu'il daigne prêter quelque attention aux réfléxions que je vais lui préſenter.

LES loix n'attachent-elles pas un dégré d'infamie aux couches clandeſtines ? Une fille, née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promeſſes d'un débauché, ne ſe trouve-t-elle pas, par les ſuites de ſa crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de ſon honneur, ou celle du fruit malheureux qu'elle a conçu ? N'eſt-ce pas la faute des loix, de la mettre dans une ſituation auſſi violente ; & la ſévérité des juges ne prive-t-elle pas l'Etat de deux ſujets à la fois ; de l'avorton qui a péri, & de la mere qui pourroit réparer abondamment cette perte, par une propagation légitime ? On dit à cela qu'il y a des maiſons d'Enfans-Trouvés : je ſai qu'elles ſauvent la vie à une infinité de bâtards : mais ne vaudroit-il pas mieux trancher le mal par ſes racines, & conſerver tant de pauvres créatures qui périſſent miſérablement, en aboliſſant les flétriſſures attachées aux ſuites d'un amour imprudent & volage ?

Cicéron Verrine.

Cicéron pro Cluentio.

MAIS rien de plus cruel que la queſtion : les Romains la donnoient à leurs eſclaves, qu'ils regardoient comme une eſpèce de bétail domeſtique : jamais aucun citoyen ne la recevoit.

LA queſtion ſe donne en Allemagne aux malfaiteurs, après qu'ils ſont convaincus, afin d'arracher

de leur propre bouche l'aveu de leurs crimes : elle se donne en France pour avérer le fait, ou pour découvrir les complices : autrefois les Anglois avoient (*) l'ordéal ou l'épreuve par le feu, & par (†) l'eau : ils ont à présent une espece de question moins dure que l'ordinaire, mais qui revient à peu près à la même chose. *Rapin Thoiras.*

QU'ON me le pardonne, si je me récrie contre la question ; j'ose prendre le parti de l'humanité contre un usage honteux à des chrétiens, & à des peuples policés, & j'ose ajouter contre un usage aussi cruel qu'inutile.

QUINTILIEN le plus sage, & le plus éloquent des rhéteurs, dit, en traitant de la question, que c'est une affaire de tempérament. Un scélérat vigoureux nie le fait : un innocent d'une complexion foible l'avoue : un homme est accusé, il y a des indices ; le juge est dans l'incertitude, il veut s'éclaircir : ce malheureux est mis à la question : s'il est innocent, quelle barbarie de lui faire souffrir le martyre ? Si la force des tourmens l'oblige à déposer contre lui-même ; quelle inhumanité épouvantable que d'exposer aux plus violentes douleurs, & de condamner *Quintilien, liv. V, des preuves & de la réfuta-*

(*) *L'Ordéal par le feu* ; on mettoit entre les mains de l'accusé un morceau de fer ardent ; s'il étoit assez heureux pour ne se point brûler, il étoit absous : sinon, on le punissoit comme coupable.

(†) *L'Ordéal par l'eau* : on lioit le coupable & on le jettoit dans l'eau : s'il surnageoit, il étoit absous.

à la mort un citoyen vertueux, contre lequel il n'y a que des ſoupçons ! il vaudroit mieux pardonner à vingt coupables que de ſacrifier un innocent. Si les loix ſe doivent établir pour le bien des peuples, faut-il qu'on en tolere de pareilles, qui mettent les juges dans le cas de commettre méthodiquement des actions criantes qui révoltent l'humanité ?

IL y a huit ans que la queſtion eſt abolie en Pruſſe ; on eſt ſûr de ne point confondre l'innocent & le coupable ; & la juſtice ne s'en fait pas moins.

EXAMINONS à préſent les loix vagues & les procédures qui ſont dans le cas d'être réformées.

IL y avoit une loi en Angleterre qui défendoit la bigamie : un homme fut accuſé d'avoir cinq femmes ; & comme la loi ne s'expliquoit pas ſur ce cas, & qu'on l'interprete littéralement, il fut mis hors de cour & de procès. Pour que cette loi fût claire, elle auroit dû porter, que quiconque prend plus d'une femme ſoit puni &c. Les (*) loix vagues & littéralement interprétées en Angleterre, ont donné lieu aux abus les plus ridicules.

DES loix préciſes ne donnent point lieu à la chicane, elles doivent s'entendre ſelon le ſens de la lettre : lorſqu'elles ſont vagues ou obſcures, elles obligent de recourir à l'intention du légiſlateur, &

(*) *Muralt.* Un homme coupa le nez à ſon ennemi : on voulut le châtier d'avoir mutilé un citoyen ; mais il ſoutint que ce qu'il avoit coupé n'étoit point un membre, & le parlement déclara par un arrêt qu'on regarderoit le nez comme un membre.

au lieu de juger des faits, on s'occupe à les définir.

La chicane ne se nourrit pour l'ordinaire que de successions & de contracts ; & par cette raison les loix qui roulent sur ces articles, ont besoin de la plus grande clarté. Si l'on s'occupe à vetiller sur les termes en composant des ouvrages d'esprit frivoles, à combien plus forte raison les termes de la loi méritent-ils d'être pesés scrupuleusement ?

Les juges ont deux piéges à craindre, ceux de la corruption, & ceux de l'erreur : leur conscience doit les garantir des premiers, & les législateurs, des seconds : des loix claires, qui ne donnent pas lieu à des interprétations, y sont un premier remede ; & la simplicité des plaidoyers, le second : on peut restraindre les discours des avocats à la narration du fait, fortifiée de quelques preuves & terminée par une epilogue ou courte récapitulation : rien n'est plus fort dans la bouche d'un homme éloquent que l'art de manier les passions : l'avocat s'empare de l'esprit des juges ; il les intéresse, il les émeut, il les entraîne, & le prestige du sentiment fait illusion sur le fond de la vérité. Lycurgue & Solon interdirent tous les deux cette sorte de persuasion aux avocats ; & si nous en rencontrons dans les Philippiques & dans les Harangues sur la Couronne, qui nous restent de Démosthenes & d'Eschine, il faut observer qu'elles ne se prononcérent pas devant l'Aréopage, mais devant le peuple ; que les Philippiques sont du genre délibératif ; & que celles sur la

Couronne ſont plutôt du genre démonſtratif que du judiciaire.

Les Romains n'étoient pas auſſi ſcrupuleux que les Grecs ſur les harangues de leurs orateurs ; il n'eſt point de plaidoyer de Cicéron, qui ne ſoit plein de paſſion ; j'en ſuis fâché pour cet orateur ; mais nous voyons dans ſa harangue pour Cluentius, qu'il avoit auparavant plaidé pour ſa partie adverſe ; la cauſe de Cluentius ne paroit pas abſolument bonne, mais l'art de l'orateur l'emporta : le chef-d'œuvre de Cicéron eſt ſans doute la peroraiſon de la harangue pour Fonteius ; elle le fit abſoudre, quoiqu'il paroiſſe coupable. Quel abus de l'éloquence, que de e ſervir de ſon enchantement pour énerver les loix les plus ſages !

La Pruſſe a ſuivi cet uſage de la Gréce : & ſi les rafinemens dangereux de l'éloquence ſont bannis des plaidoyers, elle en eſt redevable à la ſageſſe du grand-chancelier, dont la probité, les lumieres, & l'activité infatigable, auroient fait honneur aux républiques Grecques & Romaines, dans les tems où elles étoient les plus fécondes en grands-hommes.

Il eſt encore un article, qui doit être compris ſous l'obſcurité des loix, c'eſt la procédure & le nombre d'inſtances que les plaideurs ont à parcourir, avant que de terminer leurs procès. Que ce ſoient de mauvaiſes loix, qui leur faſſent injuſtice ; que ce ſoient des plaidoyers artificieux, qui obſcurciſſent leurs droits ; ou que ce ſoient des longueurs, qui, abſorbant le fond même du litige, leur faſſent perdre

les avantages qui leur sont dûs ; tout cela revient au même : l'un est un mal plus grand que l'autre ; mais tous les abus méritent réforme ; ce qui allonge les procès donne un avantage considérable aux riches sur les plaideurs qui sont pauvres ; il trouvent le moyen de traduire le procès d'une instance à l'autre ; ils mattent & ruinent leur partie ; & ils restent à la fin les seuls dans la carriere.

Autrefois dans ce pays les procès duroient au de-là d'un siécle : lors même qu'une cause avoit été décidée par cinq tribunaux, la partie adverse, au plus haut mépris de la justice, en appelloit aux universités, & les professeurs en droit réformoient ces sentences à leur gré : un plaideur jouoit bien de malheur, qui, dans cinq tribunaux & je ne sai combien d'universités, ne trouvoit pas des ames vénales & corruptibles : ces usages ont été abolis, les procès sont jugés en dernier ressort dès la troisiéme instance ; & le terme limité d'un an est prescrit aux juges, dans lequel ils doivent terminer les causes les plus litigieuses.

Il nous reste encore à dire quelques mots sur les loix qui impliquent contradiction, soit par les termes, soit par le sens même.

Lorsque dans un Etat les loix ne sont pas rassemblées en un seul corps, il faut qu'il y en ait qui se contredisent entre elles ; comme elles sont l'ouvrage de différens législateurs, qui n'ont pas travaillé sur le même plan, elles manqueront de cette unité

si essentielle & si nécessaire à toutes les choses importantes.

QUINTILIEN traite de cette matiere dans son livre de l'orateur, & nous voyons, dans les oraisons de Cicéron, qu'il oppose souvent une loi à une autre : nous trouvons de même dans l'histoire de France, des édits, tantôt en faveur & tantôt contre les huguenots ; le besoin de rédiger ces sortes d'ordonnances est d'autant plus indispensable, que rien n'est moins digne de la majesté des loix, (qu'on suppose toujours établies avec sagesse) que d'y découvrir des contradictions ouvertes & manifestes.

lien, liv. VII. ch. VII.

Edit de Nantes de 1598. révoqué par Louis XIV.

L'ÉDIT contre les duels est très-juste, très-équitable, très-bien fait : mais il n'amene point au but que les princes se sont proposé en le publiant : des préjugés plus anciens que cet édit l'emportent sur lui de haute lutte ; & il semble que le public, rempli de fausses opinions, soit convenu tacitement de n'y point obéir : un point d'honneur mal-entendu, mais généralement reçu, brave le pouvoir des souverains ; & ils ne peuvent maintenir cette loi en vigueur, qu'avec une espèce de cruauté. Tout homme qui a le malheur d'être insulté par un brutal, passe pour un lâche dans tout l'univers, s'il ne se venge de son affront, en donnant la mort à celui qui en est l'auteur. Si cette affaire arrive à un homme de condition, on le regarde comme indigne des titres de noblesse qu'il porte : s'il est militaire, & qu'il ne termine point son différend, on le force de sortir avec ignominie du corps dans lequel il sert ; & il ne

trouve de l'emploi dans aucun ſervice de l'Europe. Quel parti prendra donc un particulier, s'il ſe trouve engagé dans une affaire auſſi épineuſe? Voudra-t-il ſe déshonorer en obéiſſant à la loi, ou ne riſquera-t-il pas plutôt ſa vie & ſa fortune pour ſauver ſa réputation?

Le point de la difficulté, qui reſte à réſoudre, ſeroit de trouver un expédient, qui, en conſervant l'honneur aux particuliers, maintînt la loi dans toute ſa vigueur.

La puiſſance des plus grands rois n'a rien pû contre cette mode barbare. Louis XIV, Frédéric I, & Frédéric-Guillame, publierent des édits rigoureux contre les duels: ces princes n'avancerent rien, ſi-non que les duels changerent de nom & paſſerent pour des rencontres; & que bien des nobles qui avoient été tués, furent enterrés comme étant morts ſubitement.

Si tous les princes de l'Europe n'aſſemblent pas un congrès, & ne conviennent entre eux d'attacher un deshonneur à ceux qui malgré leurs ordonnances tentent de s'égorger dans ces combats ſinguliers; ſi, dis-je, ils ne conviennent pas de refuſer tout aſile à cette eſpece de meurtriers, & de punir ſévérement ceux qui inſulteront leurs pareils, ſoit en paroles, ſoit par écrit, ou par voies de fait, il n'y aura point de fin aux duels.

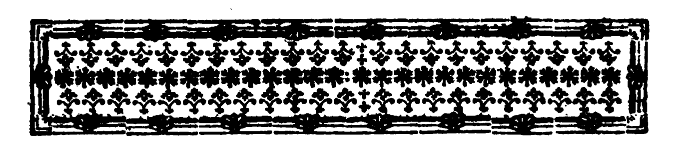
Qu'on ne m'accuſe point d'avoir hérité des viſions de l'abbé de Saint-Pierre: je ne vois rien d'impoſſible à ce que des particuliers ſoumettent leurs

querelles à la décision des juges, de même qu'ils y soumettent les différens qui décident de leurs fortunes : & par quelle raison les princes n'assembleroient-ils pas un congrès pour le bien de l'humanité, après en avoir fait tenir tant d'infructueux sur des sujets de moindre importance? J'en reviens-là, & j'ose assurer que c'est le seul moyen d'abolir en Europe ce point-d'honneur mal placé, qui a coûté la vie à tant d'honnêtes-gens, dont la patrie pouvoit s'attendre aux plus grands services.

TELLES sont en abrégé les réflexions que les loix m'ont fournies : je me suis borné à faire une esquisse au lieu d'un tableau ; & je crains même de n'en avoir que trop dit.

IL me semble enfin que chez des nations qui sortent à peine de la barbarie, il faut des législateurs sévéres ; que, chez les peuples policés dont les mœurs sont douces, il faut des législateurs humains.

S'IMAGINER que les hommes sont tous des démons, s'acharner sur eux avec cruauté, c'est la vision d'un misanthrope farouche : supposer que les hommes sont tous des anges, & leur abandonner la bride, c'est le rêve d'un capucin imbécile : croire qu'ils ne sont ni tous bons, ni tous mauvais ; récompenser les bonnes actions au-delà de leur prix ; punir les mauvaises au-dessous de ce qu'elles méritent ; avoir de l'indulgence pour leurs foiblesses, & de l'humanité pour tous ; c'est comme en doit agir un homme raisonnable.



CONTINUATION DES MÉMOIRES DE BRANDEBOURG.

FREDERIC GUILLAUME SECOND ROI DE PRUSSE.

Frédéric-Guillaume étoit né à Berlin le 15 août de l'anné 1688 (comme nous l'avons dit) de Frédéric I, roi de Prusse, & de Sophie-Charlotte, princesse d'Hanovre. Son regne commença le 28 février 1713, sous les auspices favorables de la paix. Cette paix fut conclue à Utrecht, entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande & la plûpart des princes d'Allemagne.

Frederic-Guillaume obtint que Louis XIV reconnût sa royauté, la souveraineté de la principauté de Neuchatel, & qu'il lui garantît le pays de Gueldre & de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui & pour ses descendans. La France & l'Espagne lui accorderent en même tems le titre de majesté, qu'elles ont refusé encore long-tems aux rois de Dannemarck & de Sardaigne.

APRE'S le rétabliſſement de la paix, toute l'attention du roi ſe tourna ſur l'intérieur du gouvernement. Il travailla au rétabliſſement de l'ordre dans les finances, de la police, de la juſtice & du militaire, parties qui avoient été également négligées ſous le regne précédent. Il avoit une ame laborieuſe dans un corps robuſte. Jamais homme ne fut né avec un eſprit auſſi capable de détail : s'il deſcendoit juſqu'aux plus petites choſes, c'eſt qu'il étoit perſuadé que leur multiplicité fait les grandes. Il ramenoit tout ſon ouvrage au tableau général de ſa politique : & travaillant à donner le dernier dégré de perfection aux parties, c'étoit pour perfectionner le tout.

IL retrancha toutes les dépenſes inutiles, & boucha ces canaux de la profuſion, par leſquels ſon pere avoit détourné les ſecours de l'abondance publique à des uſages vains & ſuperflus. La cour ſe reſſentit la premiere de cette réforme. Il ne conſerva qu'un nombre de perſonnes néceſſaires à ſa dignité, ou utiles à l'Etat : de cent chambellans qu'avoit eus ſon pere, il en reſta douze : les autres prirent le parti des armes, ou devinrent des négociateurs. Il réduiſit ſa propre dépenſe à une ſomme modique, diſant qu'un prince doit être économe du ſang & du bien de ſes ſujets : c'étoit à cet égard, un philoſophe ſur le trhône, bien différent de ces ſçavans, qui font conſiſter leur ſcience ſtérile dans la ſpéculation des matieres abſtraites, qui ſemblent

ſe dérober à nos connoiſſances : il donnoit l'exemple d'une auſtérité & d'une frugalité dignes des premiers tems de la république Romaine. Ennemi du faſte & des dehors impoſans de la royauté, ſa ſtoïque vertu ne lui permettoit pas même les commodités les moins recherchées de la vie. Des mœurs auſſi ſimples, une frugalité auſſi grande formoient un contraſte parfait avec la hauteur & la profuſion de Frédéric I. Les objets politiques que ce prince ſe propoſoit par ſes arrangemens intérieurs, étoient de ſe rendre formidable à ſes voiſins, par l'entretien d'une armée nombreuſe. L'exemple de George Guillaume lui avoit appris combien il étoit dangereux de ne pouvoir pas ſe défendre ; & celui de Frédéric I, dont les troupes étoient moins à ce prince qu'aux alliés qui le payoient, lui avoit fait connoître qu'un ſouverain n'eſt reſpecté, qu'autant qu'il ſe rend redoutable par ſa puiſſance. Laſſé des humiliations que tantôt les Suédois, & tantôt les Ruſſes, donnerent à Frédéric I, dont ils traverſoient impunément les Etats, il vouloit protéger efficacement ſes peuples contre l'inquiétude de ſes voiſins, & ſe mettre en même tems en état de ſoutenir ſes droits ſur la ſucceſſion de Bergue, qui alloit être ouverte à la mort de l'électeur Palatin, dernier prince de la maiſon de Neubourg.

QUOIQUE le public ſoit dans la prévention que le projet d'un gouvernement militaire ne venoit pas du roi même, mais qu'il lui avoit été ſuggéré par

le prince d'Anhalt, nous n'avons point adopté cette opinion, à cauſe qu'elle eſt erronée, & qu'un eſprit auſſi tranſcendant que l'étoit celui de Frédéric-Guillaume, pénétroit & ſatisfaiſoit les plus grands objets, & connoiſſoit mieux les intérêts de l'Etat, qu'aucun de ſes miniſtres ni de ſes généraux. Si les hazards peuvent faire naître les plus grandes idées, nous pouvons dire que des officiers Anglois donnerent lieu à Frédéric-Guillaume de former des projets, qu'il exécuta dans la ſuite. Ce prince fit dans ſa jeuneſſe les campagnes de Flandre ; & comme il aſſiſtoit au ſiége de Tournai, il trouva deux généraux Anglois qui diſputoient vivement enſemble : l'un ſoutenoit que le roi de Pruſſe auroit de la peine à payer quinze mille hommes ſans ſubſides ; & l'autre ſoutenoit qu'il en pouvoit entretenir vingt mille. Le jeune prince tout en feu, leur dit : Le roi mon pere en tiendra trente mille lorſqu'il le voudra. Les Anglois prirent cette réponſe pour la ſaillie d'un jeune homme ambitieux, qui relevoit avec exagération les avantages de ſa patrie. Mais Frédéric-Guillaume parvenu au trône, prouva plus qu'il n'avoit avancé, & la bonne adminiſtration ce ſes finances fit que, dès la premiere année de ſon regne, il entretint cinquante mille hommes, ſans aucune puiſſance qui lui payât des ſubſides. La paix d'Utrecht, qui avoit appaiſé en partie les troubles qui agitoient le Sud, n'empêchoit pas que la guerre ne continuât dans le Nord entre Charles XII, qui étoit

encore prisonnier à Andrinople, & le Czar, le roi Auguste, & Frédéric IV, roi de Dannemarck, qui s'étoient ligués contre lui. Frédéric-Guillaume ne vouloit point se mêler des troubles du Nord, & à l'exemple de son pere, il observa une exacte neutralité. La situation avantageuse dans laquelle il se trouvoit, le nombre de ses troupes, & les besoins que l'on avoit de son assistance, le firent rechercher des deux parties. Il voyoit que la nature & le voisinage de cette guerre l'obligeroient tôt ou tard de s'en mêler : mais il ne perdoit rien pour attendre & peut-être voulut-il voir de quel côté tourneroit la fortune, avant que de prendre des engagemens qui le lieroient dans la suite. Cette fatalité, que le vulgaire appelle hazard, les théologiens prédestination, & dont les sages rejettent la cause sur l'imprudence des hommes ; cette fatalité, dis-je, s'opiniâtroit encore également à persécuter Charles XII. Tandis que ce roi perdoit son tems à cabaler à Constantinople contre le Czar ; son général Stembock, qui avoit exercé des cruautés inouies sur les malheureux habitans d'Altena, se retira à Toninge à l'approche des Moscovites & des Saxons : son dessein étoit d'y passer l'hiver sur la glace : son malheur voulut qu'il survint un dégel inopiné.

MANQUANT de pont pour passer, & se trouvant entouré des ennemis, il fut contraint de se rendre prisonnier avec les douze mille hommes qu'il commandoit. La perte de ces troupes, & l'ignominie

que leur reddition imprimoit aux armes Suédoises, ne furent que des avant-coureurs des plus grands malheurs qui menaçoient ce royaume. La mauvaise conduite de ce général rejaillit principalement sur la Poméranie Suédoise. Les armées Moscovites & Saxones, qui n'avoient plus d'ennemis en tête, se préparoient dejà à entrer dans cette province, qui alloit de nouveau devenir le théatre de la guerre.

DANS cette appréhension, le duc administrateur de Holstein, & le général Welling, gouverneur de la Poméranie, proposerent au roi de lui remettre la Poméranie Suédoise en séquestre. Leur embarras étoit d'autant plus grand, qu'ils manquoient de troupes pour défendre cette province, & ils eurent recours à ce remède désespéré, par la haine qu'ils portoient aux Moscovites, qui les aveugloit si fort sur les intérêts de leur maître, qu'ils auroient plutôt vû passer la Poméranie entiere sous la domination Prussienne, qu'un seul village sous le pouvoir du Czar. Le roi, qui regardoit les propositions de l'administrateur & de Welling comme très-avantageuses, se prêta avec plaisir au séquestre de la Poméranie, se flattant que ce seroit le moyen de maintenir la paix dans cette province voisine de ses Etats. Vingt mille Prussiens se mirent incessamment en marche sur les frontieres de la Poméranie, en même tems que Bachewitz, ministre du duc de Holstein, accompagné du général Arnim, que le roi y avoit envoyé, se rendirent à Stettin, &

ordonnerent,

ordonnerent, au nom de Welling à Mayerfeld, qui étoit gouverneur de cette place, de la remettre aux Prussiens. Mayerfeld, qui connoissoit la façon de penser de son maître, refusa d'obéir, & demanda du tems, pour qu'il pût recevoir de la régence de Stockolm des instructions positives sur la conduite qu'il devoit tenir.

La désobéissance de Mayerfeld étoit un témoignage autentique de ce que Welling avoit trop présumé de son autorité, & que sa précipitation l'avoit engagé dans toute cette affaire plus avant qu'il ne le devoit, & qu'il n'en avoit le pouvoir. Le roi qui ne s'étoit chargé de ce séquestre que par complaisance, s'en désista sans témoigner le moindre ressentiment : il retira aussi-tôt ses troupes, abandonnant la Poméranie au sort des événemens. Il étoit plus glorieux aux Suédois de perdre la Poméranie en combattant, que de la conserver à la faveur d'un séquestre. Mentzikow qui avoit désarmé Stembock en Holstein, vint fondre sur la Poméranie, à la tête des Moscovites & des Saxons. Il mit d'abord le siége devant Stettin : cette ville qu'il fit bombarder, & qu'il pressoit vivement, fut dans peu de jours réduite aux abois. Bachewitz, Iwelling & Mayerfeld crurent encore bien servir Charles XII en remettant cette place entre les mains du roi. On y fit d'abord entrer deux mille Prussiens, & un bataillon de troupes de Holstein, qui en composérent la garnison.

X

LES alliés consentirent au séquestre, à condition que le roi empêcheroit les Suédois de pénétrer de la Poméranie en Pologne, de même que cette république s'engageât de son côté à maintenir la neutralité ; & pour lever les scrupules qui pouvoient rester aux alliés sur cette affaire, le roi leur paya 400000 écus ; il donna une seigneurie & une bague de grand prix à Mentzikow, qui auroit peut-être même vendu son maître, si le roi avoit voulu l'acheter.

DE patissier, Mentzikow étoit parvenu à devenir premier ministre, & généralissime du czar. Lui & toute cette nation étoient si barbares, qu'il ne trouvoit dans cette langue aucune expression qui signifiât l'honneur & la bonne foi.

CHARLES XII, le roi de Dannemarck, celui de Pologne & l'Empereur, étoient également mécontens de ce séquestre : le roi de Suéde, parce qu'il voyoit bien qu'il perdoit la Poméranie, ou qu'il auroit le roi de Prusse pour ennemi, lui qui en avoit déjà tant ; le roi de Dannemarck & le roi de Pologne s'étoient proposé à la vérité de dépouiller Charles XII de ses provinces ; pleins de cet unique objet de vengeance, ils n'avoient point réglé le partage de leurs conquêtes, & ils voyoient avec envie que le séquestre mît le roi de Prusse en possession de la Poméranie, moyennant quoi il retiroit tout le fruit de la guerre, sans en avoir partagé avec eux les hazards.

L'EMPEREUR chassé de l'Espagne, & soutenant seul une guerre malheureuse contre la France, avoit l'esprit aigri de ses mauvais succès, & voyoit avec chagrin que Frédéric-Guillaume fit des acquisitions, quand il ne faisoit que des pertes. Cependant la place étoit livrée, l'argent payé, Mentzikow corrompu, & de plus le roi de Prusse étoit un prince qui s'étoit rendu formidable : ces raisons obligerent les voisins d'étouffer leur jalousie, & de continuer à ménager Frédéric-Guillaume.

Le roi de Suéde écrivit au roi de Prusse, du fond de la Bessarabie, qu'il protestoit contre la conduite de Welling, qu'il ne rembourseroit jamais les 400000 écus à ses ennemis, & qu'il ne souscriroit de sa vie au séquestre.

QUELQUE dur que fût le procédé de Charles XII, le roi, conjointement avec l'Empereur, prit les mesures les plus convenables pour le rétablissement de la paix. Ces deux princes proposoient d'assembler un congrès à Brunswick ; mais ils échouerent contre l'opiniatreté du roi de Suéde, & contre les haines du czar & du roi de Pologne, qui avoient appris à l'école de Charles XII, à ne point mettre de bornes aux sentimens de leur vengeance.

PENDANT que le désordre régnoit dans le Nord, Frédéric-Guillaume fit l'acquisition de la Baronie de Limbourg. Woltrat qui en étoit en possession vint à mourir, & avec lui s'éteignit sa race. Frédéric I en avoit reçu l'expectative de l'Empereur,

en faveur de la cession de la principauté de Schwibus.

DANS le Sud, Philippe V régnoit déjà paisiblement en Espagne, & Victor-Amedée, duc de Savoye, reconnu roi de Sicile par la paix d'Utrecht, s'étoit fait couronner à Palerme, malgré les menaces de l'Empereur & les cris du pape. Louis XIV qui venoit de faire sa paix avec la plus grande partie de l'Europe, pressoit vivement Charles VI, que son obstination roidissoit contre la paix. Dans le cours de cette campagne, Villars prit Landau & Fribourg, sans que l'habileté du prince Eugene pût s'y opposer. L'Empereur soutenoit cette guerre, plutôt par orgueil que par raison, trop foible par lui-même pour résister à Louis XIV. Ses troupes étoient fondues, ses ressources épuisées, & la bourse des puissances maritimes étoit fermée pour lui.

LE mauvais succès de cette campagne, & la crainte d'un avenir plus malheureux, firent connoître à l'Empereur que sans force l'arrogance est vaine, & qu'il y a une politique pour tous les tems, qui cale les voiles dans la tempête, & les déploie lorsque le vent est favorable. La hauteur Autrichienne plia pour cette fois sous la nécessité. Eugene & Villars se rendirent à Rastadt, dans le marquisat de Bade; ils convinrent entr'eux des préliminaires, ce qui achemina l'ouverture du congrès de Bade en Suisse, où la paix fut signée le 7 de septembre.

L'EMPEREUR céda Landau à la France : il reconnut Philippe V & renonça à ses prétentions sur le royaume d'Espagne. Louis XIV restitua les conquêtes qu'il avoit faites au-delà du rhin : il promit de raser les fortifications de Huningue, & de ne point troubler l'Empereur dans la possession du royaume de Naples, du Milanois & du Mantouan : il reconnut le neuviéme électorat, & l'on convint de régler, par un traité particulier, ce qui restoit à discuter touchant la barriere de Flandre.

DANS ce tems mourut la reine d'Angleterre, après une maladie longue & cruelle : quelques-uns de ses ministres avoient fait d'inutiles efforts pour appeller le Prétendant à sa succession. George de Hanovre, petit-fils de la princesse Palatine, fille de Jacques I, fut proclamé roi d'Angleterre, & porté sur ce trône par les vœux de toute cette nation. C'est ce prince que nous avons vû gouverner l'Angleterre, en respectant la liberté ; se servant des subsides que lui accordoit le parlement, pour le corrompre ; roi sans faste, politique sans fausseté, & qui s'attira par sa conduite la confiance de toute l'Europe.

APRE's avoir parlé des affaires du Sud, il est tems de revenir au Nord, où la complication des événemens embrouilloit les choses plus que jamais. Charles XII lassé de cette opiniatreté sans exemple, qui le tenoit au lit à Demotica ; toujours résolu d'exciter la Porte contre le czar, tandis que ses

ennemis profitant de son absence, détruisoient ses armées, & lui enlevoient ses plus riches provinces; Charles XII, dis-je, passa subitement, & sans admettre de nuances, de cette inactivité aux plus rudes travaux. Il partit de Demotica, faisant une diligence prodigieuse, & traversant à cheval les états-héréditaires de l'Empereur, la Franconie & le Meklenbourg, il arriva l'onziéme jour à Stralsund, lorsqu'on l'y attendoit le moins. Sa premiere démarche fut de protester contre le séquestre de Stettin, & de déclarer que n'ayant signé aucune convention, il n'étoit point obligé de reconnoître celle que ses généraux avoient faite en son absence. Avec un caractere comme celui de ce prince, il n'y avoit d'autres argumens que ceux de la force. Fréderic-Guillaume fit avertir Charles XII, qu'il ne souffriroit point que les Suédois entrassent en Saxe, & il fit en même tems avancer un corps considérable de troupes auprès de Stettin.

Le peu d'attention que les Suédois sembloient faire à ces remontrances, obligea le roi d'entrer dans l'alliance des Russes, des Saxons, & des Hanovriens, afin de maintenir ses engagemens contre l'opiniatreté de Charles XII. Ce monarque s'empara d'Anclam, de Wolgast, & de Grips-Walde, où il y avoit garnison Prussienne: cependant par un reste de ménagement, il renvoya ces troupes sans leur faire de violence. Mais la modération de ce caractere violent, n'étoit que passagere. Au commencement de

la campagne ſuivante, les Suédois délogerent les Pruſſiens de l'Iſle d'Uſedom, & firent priſonniers de guerre un détachement de trois cens hommes : ils rompirent par cette hoſtilité la neutralité des Pruſſiens, & devinrent les aggreſſeurs. Le roi jaloux de ſa gloire, fut irrité du procédé des Suédois. Quoiqu'il eût peine à digérer dans ce premier moment l'affront qu'on lui faiſoit, il ne put s'empêcher de s'écrier : *Ah! faut-il qu'un roi que j'eſtime, me contraigne à devenir ſon ennemi ?* Flemming ſe trouvoit alors à Berlin : c'étoit le même qui par ſes intrigues avoit rendu ſon maître roi de Pologne, en habile miniſtre ; & qui fut cauſe qu'on le détrôna par l'imprudente conduite qu'il tint comme général. Flemming apprenant l'infraction que les Suédois venoient de faire de la neutralité, ſe rendit d'abord chez le roi, & profita ſi bien des premiers momens de ſon emportement, qu'il le pouſſa à l'heure même à déclarer la guerre à Charles XII. Dès le mois de Juin, vingt mille Pruſſiens joignirent les Saxons & les Danois en Poméranie. Le roi ſe rendit à Stettin : où après avoir fait déſarmer le bataillon des troupes de Holſtein, qui y étoient en garniſon, il fit prêter le ferment de fidélité à la bourgeoiſie, & de là il vint en perſonne ſe mettre à la tête de ſon armée. L'Europe vit alors un roi qui ſe trouvoit aſſiégé par deux rois en perſonne : mais ce roi étoit Charles XII, à la tête de quinze mille Suédois aguerris, & amoureux juſqu'à l'idolatrie de l'héroïſme de leur prince

X iv

de plus, sa grande réputation & les préjugés de l'Univers combattoient encore pour lui. Dans l'armée des alliés, le roi de Prusse examinoit les projets, décidoit des opérations, & persuadoit aux Danois de s'y prêter. Le roi de Dannemarck, mauvais soldat, & peu militaire, ne s'étoit rendu au siége de Stralsund que dans l'espérance d'y jouir du spectacle de Charles XII humilié.

SOUS ces deux rois, le prince d'Anhalt étoit l'ame de toutes les opérations militaires : c'étoit un homme d'un caractere violent & entier, vif, mais sage dans ses entreprises, qui avec la valeur d'un héros, avoit l'expérience des plus belles campagnes du prince Eugene : ses mœurs étoient féroces, son ambition démesurée, sçavant dans l'art des siéges, heureux guerrier, mauvais citoyen, & capable de toutes les entreprises des Marius & des Sylla, si la fortune avoit favorisé son ambition, de même que celle de ces Romains. Les généraux Danois étoient des fantômes, & leurs ministres des pédans. Cette armée composée, comme nous venons de le dire, vint mettre le siége devant Stralsund : cette ville est assise au bord de la mer Baltique ; la flotte Suédoise pouvoit la rafraîchir de vivres, de munitions & de troupes. Son assiète est forte, un marais impraticable défend deux tiers de sa circonférence ; le seul côté dont elle est accessible, étoit défendu par un bon retranchement, qui du septentrion prenoit au bord de la mer, & alloit s'appuyer à l'orient du

marais dont nous avons parlé. Dans ce retranchement campoient douze mille Suédois, & Charles XII, à leur tête.

Le nombre des obstacles qu'il y avoit à vaincre, obligea les assiégeans à les lever successivement. Le premier point étoit d'éloigner la flotte Suédoise des côtes de la Poméranie, afin de priver Charles XII, de toutes les sortes de secours qu'il pouvoit attendre de la Suéde. Le roi de Dannemarck ne vouloit point risquer un combat avec l'escadre qu'il avoit dans ses parages, & ce préalable du siége devint une affaire de négociation. Il est aussi facile de prouver à un homme clair-voyant la nécessité d'une chose, par de bonnes raisons, qu'il est, pour ainsi dire, impossible de faire sentir l'évidence à un esprit borné, qui se défie de soi-même & qui craint que les autres ne l'égarent. Cependant l'ascendant que le génie du roi de Prusse avoit sur celui du roi de Dannemarck, força en quelque maniere ce prince à avoir la victoire que son amiral remporta sur l'escadre Suédoise. Les deux rois furent spectateurs de ce combat, qui se donna à une lieue des côtes, & la mer devint libre aux alliés. Les Prussiens, commandés par le général Arnimb, firent ensuite une descente sur l'isle d'Usedom, d'où ils chasserent les Suédois, & prirent le fort de Penamunde l'épée à la main. Après que cet obstacle fut levé, on se prépara à l'attaque des retranchemens. Pour le malheur des Suédois, il se trouva un officier Prussien, qui

facilita cette entreprise, la plus difficile & la plus décisive de tout le siége. Cet officier s'appelloit Gaudi: il se ressouvint que dans le tems qu'il faisoit ses humanités au collége de Stralsund, il s'étoit souvent baigné dans ce bras de mer, qui n'étoit ni profond, ni fangeux, proche du retranchement. Pour plus de sûreté, il le sonda de nuit, & trouva qu'on y pouvoit passer à gué, tourner le retranchement par sa gauche, & prendre les ennemis en flanc & à dos. Ce projet fut heureusement exécuté : on attaqua les Suédois de nuit. Tandis qu'un corps marchoit droit au retranchement, un autre passoit la mer proche du rivage, & se trouva dans leur camp, avant même qu'ils s'en apperçussent. La surprise d'une attaque inopinée, la confusion, qui est inséparable de toutes les affaires de nuit, & sur-tout le corps considérable qui leur tomboit en flanc, les mit promptement en déroute.

Ils abandonnerent leur retranchement, & se sauverent vers la ville. Charles XII, au désespoir d'être abandonné de ses troupes, voulut combattre seul. Ses généraux ne le sauverent qu'à peine de la poursuite des assiégeans : tout ce qui ne gagna pas promptement Stralsund, fut tué, ou fait prisonnier; le nombre de ceux qu'on prit alors passoit quatre cens hommes. Pour resserrer entierement la ville, il fut résolu de se rendre maître de l'isle de Rugen, d'où les assiégés pouvoient encore tirer quelque secours.

Le prince d'Anhalt, à la tête de vingt mille hommes, paſſa ſur des vaiſſeaux de tranſport le bras de mer qui ſépare la Poméranie de cette iſle: cette flotte conſervoit l'ordre de bataille que les troupes obſervent ſur terre. On fit mine d'aborder à l'iſle du côté de l'Orient; mais tournant tout d'un coup à gauche, le prince d'Anhalt débarqua ſes troupes au petit port de Streſſau, où l'ennemi ne l'attendoit point. Il ſe poſta en quart de cercle, de ſorte que ſes deux aîles étoient appuyées à la mer. Il fit travailler avec beaucoup de diligence à des retranchemens, qu'il fortifia de chevaux de friſe. Sa diſpoſition étoit telle, que deux lignes d'infanterie ſoutenoient le retranchement: la cavalerie formoit le troiſiéme, à l'exception de ſix eſcadrons, qu'il avoit poſtés au dehors, afin d'être à portée de tomber ſur le flanc gauche de ceux qui pourroient venir l'attaquer de ce côté-là.

Charles XII, trompé par la feinte du prince d'Anhalt, ne put arriver à tems pour s'oppoſer à ſon débarquement. Connoiſſant l'importance de cette iſle, quoiqu'il n'eût que quatre mille hommes, il s'avança de nuit vers le prince d'Anhalt, tant pour lui cacher le petit nombre de ſes troupes, que dans l'eſpérance de le ſurprendre. Il marchoit à pied, l'épée à la main, à la tête de ſon infanterie, qu'il conduiſit juſqu'au bord du foſſé; il arracha de ſes propres mains les chevaux de friſe qui le bordoient: il fut bleſſé légerement dans cette attaque,

& le général During tué à ſon côté. L'inégalité du nombre, l'obſcurité de la nuit, l'effort de ces ſix eſcadrons Pruſſiens, qui tomberent ſur le flanc des Suédois, les obſtacles d'un retranchement garni de chevaux de friſe, & ſur-tout la bleſſure du roi; toutes ces raiſons, dis-je, firent perdre aux Suédois les fruits de leur valeur. La fortune avoit tourné le dos à cette nation : tout s'acheminoit à ſon déclin. Le roi bleſſé, ſe retira pour ſe faire panſer; ſes troupes rebutées, s'enfuirent. Le lendemain, douze cens Suédois furent faits priſonniers au Fehrchantz; & l'iſle de Rugen fut entierement occupée par les alliés. On donna beaucoup de regret à la mémoire du brave colonel Wartenſleben, qui fut tué à la tête des gendarmes Pruſſiens, après avoir contribué en grande partie à la défaite des Suédois.

APRE's cette infortune, Charles XII abandonna l'iſle de Rugen, & repaſſa à Stralſund. Cette ville étoit preſque réduite aux abois. Les aſſiégeans parvenus à la contreſcarpe, commençoient déja à conſtruire leur galerie ſur le foſſé principal.

LE caractere du roi de Suéde étoit de ſe roidir contre les revers; il vouloit s'opiniatrer contre la fortune, & défendre en perſonne la bréche, à laquelle les aſſiégeans alloient donner un aſſaut général.

LES généraux ſe jetterent à ſes pieds, pour le conjurer de ne pas s'expoſer auſſi inutilement; & voyant qu'ils ne pouvoient pas le fléchir par leurs

prieres, ils lui firent voir le danger qu'il couroit de tomber entre les mains de ses ennemis. Cette appréhension le détermina enfin à abandonner cette ville ; il s'embarqua sur une légere nacelle, avec laquelle il passa, à la faveur de la nuit, au milieu de la flotte Danoise, qui bloquoit le port de Stralsund, & il gagna avec peine le bord d'un de ses vaisseaux, qui le transporta en Suéde. Quatorze ans auparavant il étoit parti de ce royaume, comme un conquérant qui alloit assujettir le monde à sa fortune, & il y revint alors comme un fugitif, poursuivi par ses ennemis, dépouillé de ses plus belles provinces, & abandonné de son armée.

Dès que le roi de Suéde fut parti, la ville de Stralsund ne songea qu'à se rendre ; la garnison capitula le 27 décembre. Le général Decker, qui en étoit gouverneur, envoya au quartier du roi de Prusse, pour traiter des articles de la capitulation. La garnison se rendit prisonniere de guerre, & deux bataillons Prussiens, autant de Saxons, & autant d'Hanovriens, prirent possession de cette ville. De tous les Suédois faits prisonniers dans le cours de cette campagne, le roi forma un nouveau régiment d'infanterie, qu'il donna au prince Léopold d'Anhalt, second fils de celui qui commandoit ses armées.

Ensuite de cette expédition, les vainqueurs se partagerent les dépouilles des vaincus. Le roi conserva cette partie de la Poméranie, qui est située

entre l'Oder & la Sene, petite riviere qui sort de Mecklenbourg, & qui va se jetter dans la mer à Pennamunde. La Poméranie située entre la Sene & le duché de Mecklenbourg, fut restituée à la Suede, par la paix de Stockholm ; & George, roi d'Angleterre, acheta les duchés de Bremen & de Verden, que le roi de Dannemarck avoit conquis sur la Suéde, & que la maison de Hanovre posséde encore aujourd'hui.

QUOIQUE la paix ne fût pas encore conclue, le roi jouissoit déja tranquillement de ses conquêtes. Il alla en Prusse, où il ne se fit point couronner ; il pensoit que cette cérémonie vaine convenoit mieux à des royaumes électifs, qu'à des royaumes héréditaires. En méprisant tous les dehors de la royauté, il n'en étoit que plus attaché à en remplir les véritables devoirs. Il parcouroit la Prusse & la Lithuanie, & il fit le projet de rétablir ces provinces de la misere & du dépeuplement que la peste y avoit occasionnés.

POUR ne point interrompre l'enchaînement des faits, nous avons rapporté de suite les événemens principaux de la campagne de Poméranie ; il est tems de voir à présent les changemens qui arriverent pendant cette année dans le reste de l'Europe, & comment les combinaisons politiques des puissances venant à s'altérer, donnerent lieu à de nouveaux sistêmes.

1716. LA mort de Louis XIV fit prendre au gouver-

nement de la France une face toute nouvelle. De la nombreuse postérité de ce monarque, il ne restoit que son arriere-petit-fils : ce prince étoit au berceau. Son bisayeul avoit établi son fils légitimé, le duc du Maine, président du conseil de la régence. Ce roi si absolu pendant sa vie, fut mal obéi après sa mort. Le parlement jugea entre le duc d'Orléans & le duc du Maine, ou, pour mieux dire, il s'érigea en arbitre de la derniere volonté du feu roi, & il décida que Philippe d'Orléans, premier prince du sang, avoit des droits incontestables à la régence.

La politique du nouveau régent se rapporta à deux objets principaux, dont l'un étoit de maintenir la paix avec ses voisins, ce qui l'engagea à ménager l'amitié de l'empereur, & à s'unir étroitement avec le roi d'Angleterre ; & l'autre étoit d'acquitter les dettes de la couronne, qui étoient immenses : ce qui donna lieu au systême de Law, dont le plan étoit aussi utile, que l'abus qu'on en fit devint pernicieux. Le régent doué d'un génie supérieur, avoit les défauts des esprits vifs & hardis : les plus vastes idées lui paroissoient aussi simples que les communes ; il s'abandonnoit aux impressions d'une imagination ardente, qui souvent outroit les choses. Né pour les beaux arts, qu'il cultiva, il eut les foiblesses des héros, son tempérament encourageoit son cœur à la sensibilité. Il fit l'abbé Dubois cardinal, moins parce qu'il servoit l'état, que parce qu'il étoit le ministre secret de ses passions.

La calomnie osa charger ce prince, doux & humain, du plus horrible des forfaits, du dessein d'empoisonner son pupille & son roi : un crime utile n'inspire pas moins d'horreur aux ames bien nées, qu'une mauvaise action perdue; mais l'apologie véritable du régent, c'est le regne de Louis XV.

1716. POUR assurer la paix du royaume, & pour écarter toutes les occasions de disputes, le régent conclut le traité de la barriere à Anvers, par lequel il fut arrêté que les Hollandois entretiendroient garnison dans Namur, Furnes, Tournai, Ypres, Menin, & le fort de Knock, moyennant six cens mille florins d'Allemagne, que la maison d'Autriche s'engageoit de leur payer par an, en vertu de quoi ils renonçoient à la régie des Pays-bas, dont l'entiere possession resta à l'empereur Charles VI.

1717. LES guerres qui se succédoient les unes aux autres, empêchoient l'Europe de jouir des fruits de la paix de l'année 1715. Les Turcs étoient entrés dans la Morée, qu'ils avoient enlevée aux Vénitiens. Le pape, qui craignoit pour l'Italie, conjura l'empereur de prendre la défense de la chrétienté. Charles VI assembla des troupes en Hongrie, afin de favoriser les Vénitiens, par la diversion qu'il alloit faire contre les Turcs. Dès l'an 1716, le prince Eugene avoit battu le grand-visir auprès de Temeswar : cette année il entreprit le siége de Belgrade, & fortifia son camp d'un bon retranchement. Les Turcs vinrent assiéger l'armée du prince

Eugene

Eugene, & non contens de la bloquer, ils avancérent à lui par des approches & des tranchées. Eugene, après leur avoir laissé passer un ruisseau, qui les séparoit de son camp, sortit de ses retranchemens le 16 d'août, les attaqua, les battit, & leur prit canons, bagages, en un mot, tout leur camp; & Belgrade, qui n'avoit plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur par capitulation.

Le maréchal Starenberg, ennemi du mérite d'Eugene, déclama contre sa conduite, qu'il taxoit d'imprudente, & parla avec tant de force, qu'il s'en fallut peu que l'empereur ne fît traduire le héros de l'Allemagne devant un conseil de guerre, pour avoir exposé l'armée Impériale à périr sans ressource. Cependant la gloire d'Eugene étoit si brillante, qu'elle fit éclipser l'envie & les envieux.

L'année suivante, les Turcs firent la paix à Passarowitz, & cédérent à l'empereur Belgrade, & tout le Bannat de Temeswar. Les Vénitiens, qui avoient servi de prétexte aux conquêtes de Charles VI, payerent les acquisitions que l'empereur fit par la perte de la Morée; & ils s'apperçurent, mais trop tard, que le secours d'un allié puissant est toujours dangereux. 1718.

Charles VI étoit à peine sorti de cette guerre, qu'il eut d'autres ennemis à combattre. Il s'étoit élevé en Espagne un homme d'un esprit entendu & entreprenant, profond, hardi, fécond en ressources, & fait en un mot pour agrandir, ou pour

bouleverser les empires : c'étoit l'abbé Alberoni, Italien de naissance, que le duc de Vendôme amena en Espagne, où son habileté se fit d'abord connoître par le renvoi du cardinal del Judice, qui gouvernoit ce royaume, & dont il occupa la place.

ALBERONI fit des pas de géant vers la fortune. Il s'insinua dans l'esprit de la reine, qui étoit une princesse de Parme, & il seconda les vûes qu'elle avoit d'établir ses fils en Italie. La flotte que le roi d'Espagne avoit d'abord destinée au secours des Vénitiens, fut employée à la conquête de l'isle de Sardaigne, qui appartenoit à l'empereur.

CAGLIARI passa sous le pouvoir des Espagnols, & toute la province fut dans peu subjuguée.

LES représentations de l'Angleterre & de la France n'empêcherent pas la reine d'Espagne de suivre les desseins qu'Alberoni, devenu cardinal, lui suggéroit. Cette princesse avoit secrettement résolu de conquérir tout ce qu'elle pourroit de l'Italie. L'empereur, aux pressantes sollicitations de l'Angleterre, avoit consenti à donner l'investiture de la Toscane, du Parmesan & du Plaisantin, à l'infant Don Carlos : mais Philippe V s'obstinoit à demander le royaume de Naples.

CE débordement d'ambition d'une puissance nouvellement établie, porta l'empereur, le roi de France & celui d'Angleterre, à la conclusion de la quadruple alliance, comme une digue puissante, qu'ils

opposoient aux entreprises de Philippe. Les Hollandois, qui devoient accéder à cette ligue, se réserverent pour la médiation, & ils furent remplacés par le duc de Savoie.

CETTE formidable alliance n'altéra ni les projets d'Alberoni, ni la fermeté de la reine d'Espagne, ni le desir qu'avoit le roi son époux d'établir sa famille. La flotte Espagnole, que l'Europe croyoit destinée pour Naples, aborda à Palerme, qui se rendit, & le marquis de Lede prit le titre de vice-roi de Sicile. Cependant l'amiral Bing vint avec vingt vaisseaux Anglois dans la méditerranée, battit la flotte Espagnole dans le Fare : mais quoiqu'il eût pris quatorze de ses plus beaux vaisseaux, il ne put empêcher que le marquis de Lede ne prît Messine. Le duc de Savoie se détermina dans cette nécessité, à troquer avec l'empereur la Sicile contre le royaume de Sardaigne, dont il prit le nom dans la suite. Le génie d'Alberoni, trop peu occupé d'une entreprise, étoit si vaste, qu'il en méditoit plusieurs à la fois. Ses desseins s'étendoient de tous les côtés, comme ces mines qui poussent plusieurs rameaux éloignés les uns des autres, au loin dans la campagne ; qui jouent successivement, & font sauter les ennemis aux endroits où ils s'y attendent le moins : une mine étoit crevée en Italie, une autre fut éventée en France.

C'ETOIT la fameuse conjuration que le prince Cellamare forma contre le régent. Selon ce projet,

l'Espagne vouloit faire un débarquement sur les côtes de Bretagne, rassembler les mécontens du Poitou, saisir le roi & le duc d'Orléans, assembler les Etats généraux, qui représentent la nation en corps, & faire nommer le roi d'Espagne tuteur de Louis XV, & régent de la France. Un hazard singulier fit avorter ce dessein : le secrétaire du P. Cellamare étoit un des chalands de la Fillon, personne renommée pour les mariages clandestins qui se faisoient chez elle.

L'INDUSTRIE de cette femme avoit servi plus d'une fois le régent & le cardinal Dubois. La Fillon trouvant un jour le secrétaire d'Espagne plus rêveur qu'à son ordinaire, & ne pouvant tirer de lui le sujet de sa mauvaise humeur, lui lâcha une fille adroite & rusée, qui le fit boire & parler : cette fille le fouilla dans son yvresse ; les papiers dont il étoit chargé, parurent à la Fillon d'une si grande conséquence, qu'elle les porta dans l'instant au régent. Ce prince fit arrêter sur le champ le secrétaire : tous les complices de la conjuration furent découverts. Il en coûta la vie à cinq gentilshommes Bretons : le duc du Maine, le cardinal de Polignac, & quelques autres seigneurs, furent exilés. La cour envoya des troupes en Bretagne, & lorsque le duc d'Ormond s'y présenta avec sa flotte Espagnole, personne ne remua. La constance du régent ne fut jamais aussi ébranlée que par cet événement. Quelques personnes ont prétendu qu'il méditoit son ab-

dication, mais qu'il fût retenu par la fermeté du cardinal Dubois, qui admiroit les voies dont la Providence s'étoit servie dans cette affaire, pour conserver la régence entre les mains du duc d'Orléans. L'Europe étoit comme une mer agitée, qui gronde encore après l'orage, & ne se calme que successivement. Les malheurs de Charles XII ne l'avoient point corrigé de ses passions : son ressentiment qui le suivoit en Suéde, éclata contre le Dannemarck.

Il attaqua la Norwége, ayant avec lui le prince héréditaire de Hesse, qui venoit d'épouser sa sœur la princesse Ulrique. Il prit Christiania ; mais ne pouvant forcer la citadelle de Friderichs-halle, & manquant de subsistance, il abandonna ses conquêtes. L'appréhension des Russes l'avoit retenu en Scanie. 1717.
Il fit cependant cette année une nouvelle irruption en Norwége : il assiégea Friderichs-halle & fut tué dans la tranchée. Cette valeur, dont il étoit si prodigue, lui devint funeste : un coup de fauconneau tiré d'une bicoque, termina la vie d'un prince qui faisoit trembler le Nord, dont la valeur tenoit de l'héroïsme, & qui auroit été le plus grand homme de son siécle, s'il avoit été modéré & juste. La mort de ce prince fut le signal de l'armistice. Les Suédois leverent le siége de Friderichs-halle ; ils repasserent leurs frontieres, & les Danois ne les suivirent pas. Avec Charles XII expirerent ses projets de vengeance. Il étoit encore occupé des plus vastes 1718.

desseins : animé contre le roi George d'Angleterre, qui lui avoit enlevé les duchés de Bremen & de Frerden, il alloit former une alliance avec le czar, afin de chasser la maison de Hanovre, d'Angleterre, & d'y rétablir le Prétendant. Gortz qui succéda au comte de Piper dans le ministere de Suéde, étoit dans le Nord ce qu'Alberoni étoit dans le Sud. Ses intrigues agitoient tous les cabinets des princes. Ses desseins ne se bornoient point à l'Europe : il étoit né pour devenir le ministre d'Alexandre ou de Charles XII. Mais en formant les plus grands desseins, il surchargeoit la Suéde d'impôts, afin de pouvoir les exécuter. La misere des peuples & la faveur dont il jouissoit, lui attirerent la haine du public. Dès que la nouvelle de la mort du roi se répandit, la nation fit le procès à son ministre : l'envie inventa un nouveau crime pour le charger : il fut accusé d'avoir calomnié la nation auprès du roi; & il eut la tête tranchée.

En punissant Gortz, les Suédois flétrissoient indirectement la réputation d'un héros, dont ils adorent encore à présent la mémoire. Mais le peuple est un monstre composé de contradictions, qui passe impétueusement d'un excès à l'autre, & qui dans ses caprices protége ou opprime le vice & la vertu indifféremment. Le trône vacant de Suéde fut rempli par Ulrique, sœur de Charles XII, & épouse du prince héréditaire de Hesse-Cassel. Frédéric-Guillaume ne put s'empêcher de répandre quelques

larmes, lorſqu'il apprit la mort prématurée de Charles XII : il eſtimoit les grandes qualités de ce prince, dont il étoit devenu l'ennemi à regret, & par une eſpéce de violence.

L'EXEMPLE de Charles XII avoit fait tourner la tête à bien des petits princes de l'Allemagne, trop foibles pour l'imiter.

LE duc Charles-Léopold de Mecklenbourg forma le projet ambitieux de lever une armée ; & pour fournir aux frais de ſon entretien, il foula ſes ſujets par des vexations énormes. Le poids des impôts s'appeſantit à un point, que la nobleſſe excédée en porta ſes plaintes à Vienne, où elle fut appuyée par Berendorff, miniſtre de Hanovre, mais Mecklenbourgeois de naiſſance.

IL obtint de l'empereur un décret fulminant contre le duc. Quoique ce prince eût épouſé la niéce du czar, pour s'aſſurer d'une puiſſante protection, cela n'empêcha pas l'empereur, pouſſé par Berendorff, de donner un décret de commiſſion à l'électeur de Hanovre & au duc de Brunſwick, pour prendre ce pays en ſéqueſtre. Le roi de Pruſſe ſe plaignit à Vienne, de ce qu'étant directeur du cercle de la baſſe Saxe, ce décret ne lui avoit point été adreſſé. L'empereur répondit qu'il étoit contre les loix de l'empire de charger le roi de ce ſéqueſtre, à cauſe qu'il avoit l'expectative ſur le Mecklenbourg : ſur quoi le czar déclara qu'il ne ſouffriroit jamais qu'on opprimât un prince qui venoit d'entrer dans ſa famille. 1719.

CE qui arrêta le plus Frédéric-Guillaume dans cette affaire, c'est que le roi d'Angleterre ayant eu l'adresse de se faire médiateur de la paix que la Prusse négocioit en Suéde, devoit alors être traité avec beaucoup de ménagement; de sorte que les Hanovriens resterent en possession du séquestre, dont ils font monter les frais à quelques millions. Cette affaire est demeurée en ces termes, & elle y est encore au tems que nous écrivons cette histoire. Quoique la paix ne fût point conclue avec la Suéde, elle étoit autant que si elle eût été faite. Le roi qui voyoit la tranquillité de ses états assurée, commença dès lors véritablement à regner, c'est-à-dire, à faire le bonheur de ses peuples. Ce prince haïssoit ces génies remuans, qui communiquent leurs passions tumultueuses dans toutes les régions où l'intrigue peut pénétrer: il n'aspiroit point à la réputation de ces conquérans, qui n'ont d'autre amour que celui de la gloire; mais bien à celle des législateurs, qui n'ont d'objet que le bien & la vertu. Il pensoit que le courage d'esprit, si nécessaire pour réformer des abus, & pour introduire des nouveautés utiles dans un gouvernement, étoit préférable à cette valeur de tempérament, qui fait affronter les plus grands dangers, sans crainte, à la vérité, mais souvent aussi sans connoissance. Les traces que la sagesse de son gouvernement a laissées dans l'état, dureront autant que la Prusse subsistera en corps de nation. Frédéric-Guillaume établit alors véritable-

ment son systême militaire, & le lia si étroitement avec le reste du gouvernement, qu'on ne pouvoit y toucher sans hazarder de bouleverser l'état même. Pour juger de la sagesse de ce systême, peut-être qu'il ne sera pas inutile d'entrer ici dans quelque discussion sur cette matiere.

DÈs le regne de Frédéric I, il s'étoit glissé quantité d'abus touchant les taxes, qui étoient devenues arbitraires : les cris de tout l'état en demandoient la réforme. Lorsque cette matiere fut examinée, il se trouva qu'il n'y avoit aucun principe, selon lequel les possesseurs des terres étoient taxés de payer les contributions ; que dans quelques endroits, on avoit réglé les impôts sur le pied où ils étoient avant la guerre de trente ans ; mais que tous les propriétaires des terres défrichées depuis ce tems, dont le nombre étoit considérable, étoient taxés très-différemment. Afin de rendre ces impôts proportionnés; le roi fit exactement mesurer tous les champs cultivables, & rétablit l'égalité des contributions, selon les différentes classes de bonnes ou de mauvaises terres ; & comme le prix des denrées étoit de beaucoup haussé depuis la régence du grand électeur, il haussa de même les impôts, à proportion de ce prix : ce qui augmenta considérablement ses revenus.

MAIS afin de répandre d'une main ce qu'il recevoit de l'autre, il créa quelques régimens d'infanterie nouveaux, & augmenta sa cavalerie, de sorte

que l'armée montoit à ſoixante mille hommes, & il diſtribua ces troupes dans toutes ſes provinces, de ſorte que l'argent qu'elles payoient à l'état, leur retournoit ſans ceſſe par le moyen des troupes; & afin que le payſan ne fût point chargé par l'entretien des ſoldats, toute l'armée, tant cavalerie qu'infanterie, entra dans les villes: par ce moyen les acciſes augmentoient ſes revenus. La diſcipline s'affermiſſoit dans les troupes, les denrées hauſſoient de prix, & nos laines que nous vendions aux étrangers, & que nous rachetions lorſqu'ils les avoient travaillées, ne ſortirent plus du pays: toute l'armée fut habillée de neuf régulierement tous les ans, & Berlin ſe peupla d'un nombre d'ouvriers, qui ne vivent que de leur induſtrie, & qui ne travaillerent que pour les troupes. Les manufactures ſolidement établies, devinrent floriſſantes, & elles fournirent d'étoffes de laine une grande partie des peuples du Nord.

AFIN que cette armée, qui dès l'an 1718 montoit à près de ſoixante mille hommes, ne devînt point à charge à l'état par le nombre de recrues dont elle avoit beſoin, le roi fit une ordonnance par laquelle chaque capitaine étoit obligé d'enrôler du monde dans l'empire; & quelques années après, les régimens ſe trouverent compoſés la moitié de citoyens, & l'autre d'étrangers.

LE roi repeupla la Pruſſe & la Lithuanie, que la peſte avoit dévaſtées; il fit venir des colonies

de la Suiſſe, de la Suabe & du Palatinat, qu'il y établit, avec des frais énormes, à force de tems & de peine : il parvint enfin à rebâtir & à repeupler ce pays déſolé, que la ruine avoit effacé pour un tems, du nombre des terres habitables. Il parcouroit annuellement toutes ſes provinces; & dans cette évolution périodique il encourageoit en tout lieu l'induſtrie, & faiſoit naître l'abondance. Beaucoup d'étrangers étoient appellés dans ſes états; ceux qui établiſſoient des manufactures dans les villes, & ceux qui y faiſoient connoître des arts nouveaux, étoient excités par des bénéfices, des priviléges, & des récompenſes.

L'ESPRIT d'intrigue, & la malice d'un ſimple particulier, altéra pour un tems la tranquillité dont jouiſſoit la cour & l'état : ce malheureux étoit un gentilhomme Hongrois, il ſe nommoit Clément; il fondoit les eſpérances de ſa fortune ſur la ſubtilité de ſa fourberie. Il avoit été employé dans les affaires en ſubalterne par le prince Eugene, & depuis par le maréchal Fleming. A force d'impoſtures, il étoit parvenu à ſémer la méſintelligence entre la cour Impériale & celle de Saxe. Comme il ne vivoit que d'artifices, il lui falloit ſouvent des dupes nouvelles, & il réſolut d'étendre ſes contributions juſque ſur la bourſe du roi. Il vint à Berlin, & s'introduiſit à la cour, en s'offrant de découvrir des ſecrets de la derniere importance. Ces ſecrets conſiſtoient dans une conjuration imaginaire, tramée entre l'empereur & le roi de Pologne, dans

laquelle les principales perſonnes de la cour étoient impliquées. Clément aſſuroit que ces perſonnes mécontentes avoient été corrompues par l'appas des richeſſes, & par des vues d'ambition. Le plan de la conjuration étoit, à ce qu'il prétendoit, de ſaiſir la perſonne du roi, dans un château nommé Wuſterhauſen, où il paſſoit régulierement deux mois de l'automne, & de le livrer à l'empereur. Ce qui donnoit en quelque ſorte de la vraiſemblance à ce projet, c'eſt que ce château n'étoit qu'à quatre milles des frontieres de la Saxe, & que le roi y étoit ſans gardes.

FREDERIC - Guillaume mépriſa, au commencement, ces inſinuations, & il ne fut ébranlé que par une lettre du prince Eugene, remplie de ce deſſei, que Clément lui montra. Ce ſcélérat ſe fit fort de convaincre entierement le roi de tout ce qu'il avoit avancé, en lui produiſant des lettres du prince d'Anhalt, du général Grumkow, & d'autres ſeigneurs de la cour. Tant d'effronterie & de hardieſſe jetta le roi dans de cruels ſoupçons & dans des méfiances continuelles. Il ſe propoſa enfin d'éprouver en ſa préſence, ſi Clément connoîtroit l'écriture des perſonnes qu'il accuſoit. On jetta ſur une table une liaſſe de lettres de différentes mains, en l'obligeant d'en reconnoître l'écriture. Clément s'y trompa, & ſa fourbe fut découverte : il avoua dans ſa priſon qu'il avoit contrefait l'écriture & le ſceau du prince Eugene. Il reçut le juſte ſalaire que méritoient ſes

impostures & ses méchancetés ; & on lui coupa la tête. Cependant ces fausses accusations ne laissoient pas que de renverser quelques fortunes, & de causer pour un tems des méfiances & des ombrages. La calomnie s'introduit plus facilement dans l'esprit des princes, que la justification ; ils connoissent assez les hommes pour sçavoir qu'il n'est gueres de vertu sans tache, & ils voient tant d'exemples de la méchanceté du cœur humain, qu'ils sont plus sujets à être trompés que des particuliers, qui vivent éloignés du monde. Les mensonges de Clément avoient pris crédit en quelque maniere, à la faveur de la conjuration du prince Cellamare, dont l'exemple étoit encore tout récent. Cette conjuration bien plus réelle que celle de Clément, eut aussi des suites bien plus importantes, au moyen de la quadruple alliance qui venoit de se conclure. Le régent avoit la facilité de se venger, sans courir le moindre risque, des entreprises du cardinal Alberoni : il n'en laissa pas échapper l'occasion, & il publia, en déclarant la guerre à l'Espagne, qu'il n'en vouloit qu'au premier ministre. . . . .

Berwick, à la tête de l'armée Françoise, prit Saint-Sébastien & Fontarabie, tandis que la flotte Angloise désola les ports de Saint-Antoine & de Vigos, & que Merci passant en Sicile avec l'armée de l'Empereur, obligea le marquis de Leda à lever le siége de Melatzo, & reprit la ville & la citadelle de Syracuse. Le roi d'Espagne marcha avec

ſon armée ſur les frontieres de ſon royaume : il conduiſoit une colomne de ſes troupes ; la reine la ſeconde, & le cardinal la troiſiéme : mais ils n'étoient pas faits tous les trois pour commander des armées, & le roi découragé par la mauvaiſe tournure que prenoit pour lui le commencement de cette guerre, aima mieux ſacrifier ſon miniſtre, que d'expoſer ſa monarchie à de plus grands hazards : c'étoit effectivement l'unique moyen pour rétablir dans l'Europe une paix ſolide. Qu'on eût donné deux mondes comme le nôtre à bouleverſer au cardinal Alberoni, il en auroit encore demandé un troiſiéme ; ſes deſſeins étoient trop vaſtes, & ſon imagination trop fougueuſe : il avoit réſolu de chaſſer l'Empereur d'Italie, de rendre ſon maître régent de la France ; & afin de remettre le Prétendant ſur le trône d'Angleterre, il vouloit animer Charles XII contre le roi George, & armer les Turcs & les Ruſſes contre l'Empereur Charles VI.

LA raiſon qui fait échouer tous ces vaſtes projets des ambitieux, eſt, à ce qu'il paroît, qu'en politique comme en méchanique, les machines ſimples ont un avantage extrême ſur celles qui ſont trop compoſées : plus les reſſorts qui concourent à un même mouvement ſont compliqués, & moins ils ſont d'uſage.

L'ENTHOUSIASME d'Alberoni ne ſe communiqua pas aux princes qui devoient être les exécuteurs de ſon projet : il étoit vivement frappé de ſes idées ;

les autres le furent foiblement. Lors même que le bon ſens ſe laiſſe entraîner dans la carriere hazardeuſe de l'imagination, il n'y fait pas un long chemin, la réfléxion l'arrête, la prévoyance l'intimide, & ſouvent les obſtacles le découragent. C'eſt ce qu'Alberoni éprouva des princes qu'il vouloit engager dans ſes vûes; il tomba lui-même dans le piége qu'il avoit tendu à la tranquillité de l'Europe, & il repaſſa en Italie à la faveur des paſſeports qu'il reçut des puiſſances qu'il avoit le plus griévement offenſées.

On prévint un embraſement qui pouvoit devenir funeſte à l'Europe, en éteignant le flambeau qui étoit prêt à le cauſer. La chûte d'Alberoni remit l'Eſpagne dans ſon vrai point d'équilibre; elle rechercha l'amitié de la France, & accéda même à la quadruple alliance, pour que ſa réconciliation en fût plus ſincere. 1720.

Le régent qui parvint à terminer auſſi glorieuſement les démêlés qui s'étoient élevés entre la France & l'Eſpagne, n'eut pas le bonheur de préſerver ce premier royaume d'un bouleverſement plus grand & plus général que ceux dont des guerres longues & ruineuſes ſont d'ordinaire ſuivies: le ſyſtême de Law avoit pouſſé l'entêtement des François pour le papier juſqu'à la folie; quelques fortunes ſubites firent extravaguer la nation, & ce fut en outrant les choſes, qu'elle les perdit.

Dès l'an 1716, Law étoit devenu directeur de

la banque royale. Il commença dès lors à déployer son fameux syſtême, en établiſſant la compagnie d'Occident ou de Miſſiſſipi, & la Banque, dont le roi de France étoit tout à la fois le protecteur & le propriétaire. Le deſſein du régent & de Law étoit de doubler les fonds du royaume, en balançant le crédit du papier par le réel de l'argent, pour attirer peu à peu les eſpéces dans les coffres du ſouverain. L'arrêt du 2 août 1719, porte défenſe aux particuliers, ſous les plus fortes peines, de ne garder tout au plus qu'une ſomme de 500 liv. chez eux. Aux premieres actions en ſuccéderent de nouvelles, qu'on nomma les filles; enfin ces filles engendrerent des petites filles, & le papier créé par ce ſyſtême, monta à trois milliards ſoixante-dix millions. Toutes les dettes de l'état furent acquittées par des billets timbrés à un certain coin. Les fondemens de cet édifice n'avoient été faits au commencement que pour une certaine proportion: on voulut la porter au double & au quadruple: il s'écroula bientôt, bouleverſa le royaume, & renverſa en même tems l'architecte qui l'avoit édifié. Law penſa plus d'une fois être lapidé par le peuple, lorſque ſon papier tomba en décadence. Il quitta enfin le royaume, abandonnant la charge de controlleur génénal des finances, dont il avoit été revêtu au commencement de l'année, & les grands établiſſemens qu'il avoit dans ce royaume. Law n'étoit pas riche lorſqu'il vint en France, il en repartit de même, & ſe ré-

fugia à Venise, où il finit ses jours dans l'indigence.

Il est peu d'histoires qui dans un aussi court espace, représentent autant d'ambitieux humiliés. Les fortunes rapides de Gotz, d'Alberoni, de Law, se précipiterent aussi subitement qu'elles s'étoient élevées; mais l'ambition n'est pas capable de conseil, elle s'égare en suivant un chemin bordé de précipices. Après les chûtes d'Alberoni & de Gotz, le Sud & le Nord de l'Europe respirerent également : la paix que le roi négocioit à Stockholm, fut enfin conclue : la modération de ce prince diminua ses avantages. D'Ilgen ne cessoit de lui représenter, selon l'usage des ministres, qu'il devoit profiter de ses avantages ; & qu'en se roidissant encore, la Suéde seroit contrainte de lui céder l'isle de Rugen & la ville de Volgast, & qu'il obtiendroit de même des Danois les franchises des péages du Sund. La réponse du roi se trouve dans les archives, écrite de sa propre main. « Je suis content, dit-il, du destin » dont je jouis, par la grace du ciel, & je ne veux » jamais m'aggrandir aux dépens de mes voisins. » Il paya deux millions à la Suéde pour l'enclavure de la Poméranie, de sorte que cette acquisition étoit plutôt un achat qu'une conquête.

Le roi d'Angleterre, qui avoit par sa médiation accéléré la paix de Stockholm, fit peu de tems après 1721. la sienne avec l'Espagne : & Philippe V céda Gibraltar & Port-Mahon à l'Angleterre, à condi-

tion que le roi George ne se mêleroit plus des affaires d'Italie. A Vienne on étoit mécontent & envieux des avantages dont jouissoit le roi de Prusse : la maison d'Autriche vouloit que les princes d'Allemagne, qu'elle regarde comme ses vassaux, la servissent contre ses ennemis, & non pas qu'ils fissent usage de leurs forces pour leur propre aggrandissement.

LE grand électeur avoit secondé l'empereur, à cause que leurs intérêts étoient souvent liés ensemble. Le roi Frédéric I l'avoit secouru, tant par ses préjugés, qu'afin d'être reconnu roi de Prusse. Frédéric-Guillaume, qui n'avoit ni préjugés ni intérêts qui jusqu'alors l'attachassent à la maison d'Autriche, ne lui fournit point de secours dans les guerres de Hongrie ni de Sicile : il n'étoit lié avec l'empereur par aucun traité, & de plus il s'excusa sous prétexte qu'il avoit à craindre des entreprises nouvelles de la part des Suédois. Dans le fond, il étoit trop clairvoyant pour forger ses propres chaînes, en travaillant à l'aggrandissement de la maison d'Autriche, qui aspiroit en Allemagne à une domination absolue.

LA politique sage & mesurée de Frédéric-Guil-
1722. laume se tournoit entierement à l'arrangement intérieur de ses états : il avoit établi sa résidence à Postdam, maison de plaisance qui originairement n'étoit qu'un chétif hameau de pêcheurs : il en fit une belle & grande ville, où fleurirent toutes

fortes d'arts, depuis les plus communs, jufqu'à ceux qui fervent au raffinement du luxe.

DES Liégeois qu'il avoit attirés par fes libéralités, y établirent une manufacture d'armes, qui fournit non feulement l'armée, mais encore les troupes de quelques puiffances du Nord. On y fabriqua bientôt des velours auffi beaux que ceux de Genes. Tous les étrangers qui poffédoient quelque induftrie, étoient reçus, établis & récompenfés à Poftdam.

LE roi établit dans cette ville, dont il étoit le fondateur, un grand hôpital, où font entretenus annuellement deux mille cinq cents enfans de foldats, qui peuvent apprendre toutes les profeffions auxquelles leur génie les détermine : il établit de même un hôpital de filles, qui font élevées aux ouvrages convenables à leur fexe. Par ces arrangemens charitables, il foulagea la mifère des foldats chargés de famille, & il procura une bonne éducation à des enfans auxquels les peres n'étoient pas en état d'en donner. Il augmenta la même année le corps des Cadets, où trois cens jeunes gentilshommes font leur noviciat du métier des armes : quelques vieux officiers veillent à leur éducation, & ils ont des maîtres pour leur donner des connoiffances, & pour leur apprendre les exercices qui conviennent à des perfonnes de condition. Il n'eft aucun foin plus digne d'un légiflateur, que celui de l'éducation de la jeuneffe. Dans un âge encore tendre,

ces jeunes plantes ſont ſuſceptibles de toutes ſortes d'impreſſions : ſi on leur inſpire l'amour de la vertu & de la patrie, ils deviennent de bons citoyens, & les bons citoyens ſont les derniers remparts des Empires. Si les princes méritent nos louanges en gouvernant leurs peuples avec juſtice, ils enlevent notre amour en étendant leurs ſoins juſqu'à la poſtérité. Le roi envoya la même année le comte de Truches en France, pour féliciter Louis XV, qui ayant atteint l'âge de majorité, fut ſacré à Rheims.

1723. LES calomnies que l'on avoit répandues contre le duc d'Orléans, avoient fait des impreſſions ſi fortes dans le public, que la France s'attendoit chaque jour à la mort de ſon roi, lorſqu'elle vit arriver inopinément celle du régent. Ce prince ayant paſſé le tems où il avoit coutume de ſe faire ſaigner, fut attaqué d'apopléxie, entre les bras de la ducheſſe de Falaris, dans un moment d'extaſe, qui fit douter s'il avoit rendu l'ame par un ſentiment de plaiſir ou de douleur. Lorſque le roi Auguſte de Pologne apprit les détails de cette mort, il dit ces mots de l'écriture : *Ah, que mon ame meure de la mort de ce juſte* ; & le cardinal Dubois avoit précédé le régent de quelques mois. Le peuple divulguoit qu'il étoit parti pour préparer un quartier au régent chez quelque Fillon de l'autre monde. La régence finit par la mort du duc d'Orléans, & le duc de Bourbon devint premier miniſtre. Ce changement dans le gouvernement de France, & quelques entrepriſes

de la maison d'Autriche, contraires aux traités de paix, firent changer tout le système de l'Europe : voici de quoi il étoit question. L'empereur avoit fait expédier des lettres de commission aux marchands d'Ostende, pour trafiquer aux Indes. Cela réveilla l'attention de toutes les nations commerçantes. La France, l'Angleterre & la Hollande, alarmées d'un projet qui leur étoit également préjudiciable, s'unirent pour demander la suppression de cette nouvelle compagnie ; mais la cour de Vienne ne s'en émut point, & voulut soutenir son projet de commerce avec hauteur.

On eut recours aux voies de conciliation, comme 1724. aux moyens les plus équitables pour terminer ces différends, & pour concilier d'autres intérêts, tels que la succession éventuelle de Parme & de Plaisance : on assembla un congrès à Cambrai, où personne ne voulut céder de son terrein. Les ministres disputerent, comme de raison, avec chaleur ; chacun soutenoit sa cause, par des argumens qu'il croyoit sans réplique. Les maîtres d'hôtels & les marchands de vin s'enrichirent : les princes en payerent les frais, & le congrès se sépara sans avoir rien décidé. Pendant que ces politiques disputoient vainement d'aussi grands intérêts, Philippe V s'échappa à la vigilance de son épouse, & abdiqua subitement en faveur de son fils Louis. C'étoit pour lui procurer cette couronne, dont il se démettoit volontairement, que la France avoit prodigué tant de sang

& tant de trésors ; mais la mort de son fils, qui lui remettoit les rênes du gouvernement entre les mains, ne lui laissa pas le tems de se repentir de son abdication.

1725. A peine étoit-il remonté sur le trône*, qu'il fit un traité de commerce avec l'empereur, à l'insçu de l'Angleterre. Le comte de Konigseck, ambassadeur de Charles VI, à Madrid, avoit leurré la reine d'Espagne du mariage de Don Carlos avec l'archiduchesse Marie-Thèrese, héritiere de la maison d'Autriche; & l'espérance de réunir dans leur maison toutes les possessions de Charles-Quint, porta la reine & le roi d'Espagne à faire des conditions très-avantageuses à l'empereur. Le roi George soupçonnoit que ce traité contenoit des articles secrets à l'avantage du Prétendant ; la France étoit mécontente de ce que l'Espagne, par ses subsides, mettoit l'empereur en état de soutenir la compagnie d'Ostende.

Le roi de Prusse étoit fâché de quelque décret fulminant que Charles VI lui avoit envoyé au sujet de certaines redevances qu'il exigeoit des fiefs du Magdebourg. Ces trois puissances ayant toutes des griefs contre la cour de Vienne, s'unirent par des engagemens étroits, qui devoient être d'autant plus durables, qu'ils étoient soutenus par leurs intérêts particuliers. Cette conformité de sentimens donna lieu au traité de Hanovre.

La forme du traité étoit défensive, & rouloit sur

des garanties réciproques. La France & l'Angleterre s'engageoient d'une façon vague, & susceptible de toutes sortes d'interprétations, d'employer leurs bons offices pour que les droits de la Prusse sur la succession de Bergue, ne reçussent aucune atteinte après la mort de l'électeur Palatin. La Suéde, le Dannemarck & la Hollande, accéderent ensuite à ce traité. La France & l'Angleterre en vouloient effectivement à la maison d'Autriche : dans cette intention, ils espéroient se servir du roi pour enlever la Silésie à l'Empereur. Frédéric-Guillaume n'étoit pas éloigné de se charger de l'exécution de ce projet ; il demandoit qu'on joignît une seule brigade des Hanovriens à ses troupes, afin de ne pas s'engager tout seul dans une entreprise aussi importante, ou que les alliés convinssent avec lui d'une diversion qu'ils feroient d'un autre côté, en même tems qu'il commenceroit les opérations en Silésie. Quoique cette alternative parût raisonnable, le roi d'Angleterre ne voulut jamais s'expliquer sur cette matiere.

A peine les alliés eurent-ils signé leur traité à Hanovre, qu'une autre alliance se fit à Vienne, entre l'Empereur & le roi d'Espagne, le czar & quelques princes d'Allemagne. C'est par le moyen de ces grandes alliances, qui séparent l'Europe en deux puissans partis, que la balance des pouvoirs se soutient en équilibre ; que la force des uns tient la puissance des autres en respect, & que la sagesse

des habiles politiques prévient ſouvent des guerres, & maintient la paix lors même qu'elle eſt ſur le point d'être rompue.

DÈS que le czar eut ſigné le traité de Vienne, il fit de fortes remontrances au roi de Pruſſe ſur le parti qu'il avoit pris, lui inſinuant, avec ces eſpéces de menaces auxquelles les expreſſions polies ſervent de vehicule, qu'il ne verroit pas indifféremment que les états héréditaires de l'Empereur fuſſent attaqués.

PIERRE I mourut dans ces circonſtances, laiſſant dans le monde plutôt la réputation d'un homme extraordinaire que d'un grand homme, & couvrant les cruautés d'un tyran des vertus d'un législateur. L'impératrice Catherine ſa femme lui ſuccéda; elle étoit Livonienne de naiſſance, & de la plus baſſe extraction, étant veuve d'un bas officier Suédois: elle devint maîtreſſe tour à tour de quelques officiers Ruſſes, depuis de Menzikof, enfin le czar en devint amoureux, & ſe l'appropria. En 1711 lorſque le czar s'approcha du Pruth avec ſon armée, les Turcs paſſerent cette riviere, & vinrent ſe retrancher vis-à-vis de ſon camp; il avoit en front deux cents mille ennemis, & à dos une riviere, qu'il ne pouvoit paſſer, manquant de pont. Le Grand Viſir, qui l'attaqua par différentes repriſes, voyant ſes troupes ſouvent repouſſées, changea de deſſein; il apprit par la dépoſition d'un transfuge, que l'armée Moſcovite ſouffroit une diſette cruelle, & que dans

le camp du czar il n'y avoit de vivres que pour peu de jours. Sur cela, il se contenta de bloquer les Russes ; c'étoit ce que Pierre I craignoit le plus ; son armée étoit presque fondue, il lui restoit à peine trente mille hommes, accablés de misere, énervés par la faim, sans espérance, & par conséquent sans courage. Dans cette situation désespérée, le czar prit une résolution digne de sa grandeur d'ame ; il ordonna au général Czerbatof, que l'armée se préparât à combattre le lendemain, afin de se frayer un chemin à travers des ennemis, au bout de la bayonette : il fit ensuite brûler tous les bagages, & se retira dans sa tente accablé de douleur. Catherine conserva seule la liberté d'esprit dans ce désespoir commun, où tout le monde attendoit la mort ou la servitude : elle témoigna un courage au-dessus de son sexe & de sa naissance : elle tint conseil avec les généraux, & résolut de demander la paix aux Turcs. Le chancelier Schaffiroff dressa la lettre du czar au Visir, que Catherine fit signer à Pierre I, à force de caresses, de prieres & de larmes : elle ramassa ensuite toutes les richesses qu'elle put trouver dans le camp, & les envoya au Visir. Après quelques renvois, les présens opérerent leur effet ; la paix fut conclue, & le czar en cédant Azoph aux Turcs, se tira d'un pas aussi dangereux que celui ou Charles XII trouva à Pultova, l'écueil de sa fortune. La reconnoissance du czar fût proportionnée au service que Catherine lui avoit rendu ; il la

trouva digne de gouverner un état, qu'elle avoit ſauvé ; il la déclara ſon épouſe, & elle fut couronnée impératrice. Cette princeſſe gouverna la Ruſſie avec ſageſſe & avec fermeté, & elle continua d'obſerver les engagemens que le czar avoit pris avec l'empereur Charles VI. Pendant que toute l'Europe s'armoit, Louis XV épouſa la fille de Staniſlas Leczinski, roi détrôné de Pologne. Le duc de Bourbon, qui avoit choiſi la reine de France, ſe maria peu de tems après avec la princeſſe de Rheinfels, dont la beauté étoit touchante. On prétend que le roi de France lui dit qu'il choiſiſſoit mieux pour lui-même que pour les autres. Cependant la reine de France marqua dans la ſuite qu'elle réparoit par ſon cœur & par ſon caractere les charmes paſſagers d'une beauté que le moindre accident fait évanouir.

1726. TOUTE l'année 1726 ſe paſſa en préparatifs de guerre. Trois vaiſſeaux de ligne Moſcovites vinrent hiverner en Eſpagne, dans le port de Saint-André. Les Anglois mirent trois flottes en mer, dont l'une fit voile aux Indes ; l'autre ſur les côtes d'Eſpagne, & la troiſiéme vers la Baltique. La France augmenta ſes régimens, & créa une milice forte de ſoixante mille hommes. Le roi ſe trouvoit dans une ſituation difficile & embarraſſante, à la veille d'une guerre, dont il couroit le plus grand riſque, ſans aſſurance des ſecours de ſes alliés, expoſé à l'irruption des Moſcovites, & devenant l'exécuteur d'un

plan qu'on lui cachoit : on avoit désigné les provinces qu'on vouloit conquérir, mais on n'avoit pas réglé le partage qu'on en vouloit faire ; &, pour tout dire, le ministre Hanovrien du roi George, affectoit de traiter le roi de Prusse en puissance subalterne. Tant de dangers, si peu d'avantages, & cet excès d'arrogance, dégoûterent le roi du ton impérieux que ses alliés affectoient de prendre avec lui, & dès ce tems il pensa à trouver ses sûretés ailleurs.

CETTE année fut funeste aux premiers ministres. Le duc de Ripperda fut congédié, & arrêté à Madrid, pour avoir fait le traité de Vienne ; il se sauva de sa prison, & passa chez le roi de Maroc, où il mourut peu de tems après. Le duc de Bourbon eut un sort plus doux, mais à peu près semblable : l'adresse de l'ancien Evêque de Frejus, précepteur du roi de France, le fit exiler. Le précepteur devint premier ministre, & cardinal. Les premieres fonctions de son ministere furent de soulager le peuple des impôts qui l'accabloient : il fit autant de bien aux finances du roi, où il mit de l'économie, que de mal au militaire, & sur tout à la marine, qu'il négligea. Souple, timide & rusé, il conserva les vices d'un prêtre dans les fonctions du ministere : tant il est vrai que les emplois décorent les hommes, mais ne les changent pas ! Nous pourrions ajouter à ces disgraces, l'élection & la chûte de Maurice, comte de Saxe, devenu duc de Courlande par

le choix des états, & chassé de son pays par la violence des Russes. C'est ce même comte de Saxe que nous avons vû briller à la tête des armées de Louis XV, & dont les grandes qualités tiennent lieu de la plus noble origine.

L'EUROPE perdit cette année deux têtes couronnées : l'impératrice Catherine mourut, & Pierre Alexiowitz, petit-fils de Pierre I, lui succéda : c'étoit un enfant qui croissoit sous les yeux de quelques Boiards attachés aux anciens usages de leur nation, & qui préparoient à ce jeune prince une tutelle éternelle. En Angleterre, George II, succéda à son pere, qui venoit de mourir. Frédéric-Guillaume & George II, quoiqu'élevés presque ensemble, quoique beaux-freres, ne purent se souffrir dès leur tendre jeunesse. Cette haine personnelle, cette forte antipathie pensa devenir funeste à leurs peuples, lorsqu'ils occuperent tous deux le trône. Le roi d'Angleterre appelloit celui de Prusse, *mon frere le sergent* ; & Frédéric-Guillaume appelloit le roi George, *mon frere le comédien*. Cette animosité passa bientôt des personnes aux affaires, & ne manqua pas d'influer dans les plus grands événemens. Tel est le sort des choses humaines, que des hommes conduits par des passions, le gouvernent, & que des causes pueriles dans leur origine, deviennent les principes d'une suite de faits, qui donnent lieu aux plus grandes révolutions.

D'ABORD après l'avénement de George II au

trône, le comte de Seckendorf vint à Berlin. Il servoit comme général en même tems, l'empereur & la Saxe; il étoit d'un intérêt sordide : ses manieres étoient grossieres & rustres ; le mensonge lui étoit si habituel, qu'il en avoit perdu l'usage de la vérité : c'étoit l'ame d'un usurier, qui passoit tantôt dans le corps d'un militaire, tantôt dans celui d'un négociateur. Ce fut cependant de ce personnage que se servit la Providence pour rompre le traité de Hanovre. Seckendorf avoit servi en Flandres, au siége de Tournai & à la bataille de Malplaquet, où le roi s'étoit trouvé : ce prince avoit une prédilection singuliere pour tous les officiers qu'il avoit connus dans cette guerre. Il se plaignoit à ce général du 1727.
mécontentement que lui donnoient les alliés. Seckendorf entra d'abord dans son sens, & il condamna sans peine les mauvais procédés de la France, & sur tout de l'Angleterre : il parla de l'empereur comme d'un prince plus solide dans ses engagemens, & plus ferme dans ses amitiés : il fit envisager l'union de la Prusse & de l'Autriche dans le point de vûe le plus avantageux : il représenta, comme une perspective riante, la facilité avec laquelle l'empereur accorderoit au roi toutes ses sûretés pour l'entiere possession de la succession de Berg : enfin il s'empara de l'esprit du roi, avec tant d'adresse, qu'il le disposa à signer à Wusterhausen un traité avec l'empereur : il consistoit dans des garanties réciproques, & dans quelques articles relatifs au commerce de sel que le

Brandebourg fait par l'Oder avec la Siléfie.

A peine ce traité fut-il conclu, qu'il penfa s'al-
1728. lumer une guerre en Allemagne entre les rois de Pruffe & d'Angleterre, fur un fujet de fi peu d'importance, qu'il n'en pouvoit fervir de prétexte qu'à des princes très-difpofés à fe nuire. La difpute vint fur deux petits prés fitués aux confins de la vieille Marche & du duché de Zell, dont les limites n'étoient pas réglées, & fur quelques payfans Hanovriens que des officiers Pruffiens avoient enrôlés. Le roi d'Angleterre, qui étoit à Hanovre, fit arrêter par repréfailles quarante foldats Pruffiens, qui traverfoient fon pays avec des paffeports. Ces princes ne cherchoient que des prétextes pour fe brouiller : quelquefois même les rois s'épargnerent cette peine.

LE roi de Pruffe trouvoit fon honneur intéreffé dans l'affaire des petits prés & dans l'arrêt des quarante foldats, & il s'abandonnoit à fa haine & à fon reffentiment. L'empereur attifoit ce feu : il auroit été bien aife de voir que les princes les plus puiffans de l'Allemagne s'entre-détruififfent : il promit un fecours de douze mille hommes. Le roi de Pologne, mécontent de celui d'Angleterre, en offrit un de huit mille. Toute la Pruffe étoit déja en mouvement ; les troupes filoient toutes vers l'Elbe. Hanovre trembla. George Hanovre, qui ne s'attendoit point à la guerre, fomma la Suéde, le Dannemarck, la Heffe & le Brunfwick, qui recevoient

des ſubſides Anglois, de lui fournir des troupes, & il ſonna le tocſin en France, en Ruſſie & en Hollande. L'empereur dans l'intention d'encourager le roi à cette rupture, lui garantit toutes ſes poſſeſſions du Weſer & du Rhin. Cette affaire alloit devenir des plus ſérieuſes, lorſqu'elle prit inopinément une face différente. Le roi aſſembla un conſeil, compoſé de ſes principaux miniſtres & de ſes plus anciens généraux : il leur propoſa l'état de la queſtion, & leur demanda leur ſentiment. Le Maréchal de Nazmer, qui étoit un Janſéniſte Proteſtant, fit un long diſcours, par lequel il déplora le ſort de la religion proteſtante prête à ſe voir éteinte par la diſſenſion des deux ſeuls princes d'Allemagne qui en étoient les protecteurs. Les miniſtres appuyerent ſur les raiſons ſecrettes qu'avoit la cour Impériale d'aigrir les eſprits avec tant de malice, dans une affaire d'elle-même peu importante, & qui étoit encore en termes d'accommodement. Un prince qui écoute les conſeils, eſt capable de les ſuivre. Le roi remporta ce jour ſur lui-même une victoire plus belle que toutes celles qu'il eût pû remporter ſur ſes ennemis. Il fit taire ſes paſſions pour le bien de ſes peuples, & les ducs de Brunſwic & de Gotha furent choiſis de part & d'autre pour accommoder ces petits différends. L'empereur fit ce qu'il put pour traverſer cette négociation; mais elle fut terminée promptement. On relâcha les ſoldats Pruſſiens: on rendit les

payſans de Hanovre ; & l'affaire des prés fut terminée.

CES ſortes d'accommodemens faits à l'amiable, ſont d'autant plus ſages que les princes, après les guerres les plus heureuſes, ſont tôt ou tard obligés d'en revenir là, ſans obtenir de plus grands avantages. Cet exemple de modération de la part de Frédéric-Guillaume, eſt peut-être l'unique dans l'hiſtoire. Ce prince toujours plus occupé du bien de ſes ſujets que de ſon ambition particuliere, fonda l'hôlel de la Charité à Berlin, ſur le modèle de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il bâtit Frederich-Stadt, dont l'étendue, la régularité des rues, toutes tirées au cordeau, & la beauté des édifices, ſurpaſſent de beaucoup ceux de l'ancienne cité, & il eut le plaiſir d'y recevoir le roi de Pologne. L'entrevue de ces deux princes ſe paſſa dans les feſtins & dans les magnificences.

CEPENDANT on ne ceſſoit de négocier pour prévenir les troubles de la guerre. Les puiſſances convinrent d'aſſembler un congrés à Soiſſons, où ſe rendirent les miniſtres de toutes les cours intéreſſées aux traités de Hanovre & de Vienne, & les avantages que la France & l'Angleterre offrirent à l'Eſpagne, la détacherent de l'intérêt de l'empereur.

1729. LE traité de Séville fut une ſuite du congrès de Soiſſons. Les articles de ce traité ſont d'autant plus remarquables, qu'ils ouvrent à l'Eſpagne l'entrée de

de l'Italie, & que l'Angleterre s'engage à faire tomber la succeſſion des ducs de Parme & de Plaiſance à l'Infant dom Carlos, en conſidération des avantages que l'Eſpagne permet aux Anglois de gagner, par le traité de l'Aſſiento.

Le roi de Pologne, qui étoit venu à Berlin l'an 1728, voulut à ſon tour étaler ſa magnificence aux yeux du roi, en lui donnant des fêtes toutes militaires. Il raſſembla vingt-trois mille hommes de ſes troupes dans un camp auprès de Radeberg, village ſitué ſur l'Elbe. Les manœuvres qu'il fit faire à ſon armée, étoient une image de la guerre des Romains, & mêlées aux viſions du chevalier de Folard : les connoiſſeurs jugerent que ce camp étoit plutôt un ſpectacle théatral, qu'une emblême véritable de la guerre. 1730.

Pendant ces démonſtrations apparentes d'amitié, les intrigues d'Auguſte dans toutes les cours de l'Europe, tendoient à fruſtrer Frederic-Guillaume de la ſucceſſion de Berg, & à la faire retomber à la Saxe. Ce camp, cette magnificence, & ces fauſſes marques d'eſtime, étoient des artifices par lesquels le roi de Pologne crut endormir le roi de Pruſſe; mais celui-ci en pénétra les motifs, & n'en déteſta que plus ſa fauſſeté. Ces ſortes d'actions ſemblent permiſes en politique, mais elles ne le ſont gueres en morale & à le bien examiner, la réputation de fourbe eſt auſſi flétriſſante pour le prince même, que déſavantageuſe à ſes intérêts. On crut que de ſemblables

réflexions dégoûterent le roi Victor de sa royauté ; mais effectivement ce ne fut que l'amour qu'il avoit pour madame de Saint Sébastien, qu'il épousa à Chamberi, après son abdication. On prétend qu'il conserva toujours ce caractere d'autorité qu'il avoit eu comme roi, & qu'ayant quelques mécontentemens contre le comte d'Ormea & quelques autres ministres, il voulut contraindre son fils à les disgracier. Le comte d'Ormea informé des intentions du roi Victor, craignit de voir sa perte assurée, s'il ne prévenoit ce prince. Il alla chez le roi de Sardaigne, & lui persuada que son pere conspiroit, & vouloit remonter sur le trône ; & il le pressa si vivement, que le pere fut arrêté, & conduit au château de Chamberi, où il mourut. Un prince est bien à plaindre se trouvant vis-à-vis de son pere, dans des circonstances aussi épineuses, où il a la nature, l'intérêt, & la gloire à combattre.

En Russie, le jeune czar Pierre II, mourut la même année : il étoit fiancé avec une princesse Dolgorouki. Cette maison eut des vûes pour placer cette princesse fiancée sur le trône : mais la nation voulut unanimement que le sceptre demeurât dans la maison de Pierre premier.

On l'offrit à Anne, duchesse douairiere de Courlande, qui l'accepta. Du commencement, les Russes limiterent son pouvoir. Mais la famille des Dolgorouki tomba, & l'aurorité de cette princesse devint despotique. Elle entretint, de même que ses

prédéceſſeurs, les liaiſons qui ſubſiſtoient depuis long-tems avec la maiſon d'Autriche.

L'EMPEREUR oublia bientôt les ſervices que le roi lui avoit rendus en quittant l'alliance de Hanovre : il s'accommoda avec le roi d'Angleterre, & lui donna l'inveſtiture du duché de Bremen & du Hadeler-Land, ſans ſonger aux intérêts de la Pruſſe. L'ingratitude eſt une monnoye décriée, & qui cependant a cours par-tout. 1731.

LA mort de tant de princes, le déplacement de tant de miniſtres, le renouvellement & le changement de tant d'alliances, produiſirent des combinaiſons d'intérêts tout nouveaux en Europe. L'Angleterre réconciliée avec l'Eſpagne & l'Autriche, joignit une flotte nombreuſe à celle d'Eſpagne, pour tranſporter dom Carlos en Italie. Au commencement du ſiécle, la Grande Bretagne s'étoit ruinée pour chaſſer les Eſpagnols du royaume de Naples & du Milanois, parce qu'ils croyoient la puiſſance de Philippe V trop redoutable avec ces poſſeſſions ; & à peine vingt ans s'étoient écoulés, que les navires Anglois ramenerent les Eſpagnols en Italie, & donnerent à l'infant, Parme & Plaiſance, dont le dernier duc venoit de mourir.

EN ce même tems les Corſes ſe révolterent contre les Génois, à cauſe de la dureté de leur gouvernement. L'empereur y envoya des troupes au ſecours des Génois, qui réduiſirent les rebelles à l'obéiſſance. Ces révoltes ſe renouvellerent ſouvent juſqu'à

l'année 1736, que les Corſes choiſirent pour leur roi un aventurier nommé Théodore de Neuhoff. On préſuma que le duc de Lorraine, qui depuis devint empereur, fomenta cette rébellion. Cependant, par le ſecours des François, l'iſle de Corſe fut entierement rangée ſous l'obéiſſance de ſes maîtres. On crut alors que l'Italie étoit menacée d'une nouvelle guerre. La reine d'Eſpagne toujours inquiéte & toujours en action, faiſoit de grands armemens; cependant au lieu de tomber ſur l'Italie,
1732. ſes troupes allerent en Afrique, & s'emparerent d'Oran. La reine d'Eſpagne obtint un bref du pape, qui enjoignit au clergé de payer le dixiéme de ſes revenus, tant que dureroit la guerre contre les infidèles. Dès ce moment, la reine ſe propoſa de perpétuer cette guerre à jamais; & en ſacrifiant tous les ans une centaine d'Eſpagnols, qui périſſent en eſcarmouchant contre les Maures, elle reſte en poſſeſſion des dîmes de l'égliſe, qui ſont un revenu très-important pour la couronne. Ainſi les maîtres du Perou & du Potoſi, manquant d'argent, ſe mettoient aux aumônes des prêtres de leur royaume.

APRE's toutes ces digreſſions, il eſt tems que nous revenions à Berlin, où Seckendorf, par ſes intrigues, avoit beaucoup étendu ſon crédit: il auroit bien voulu gouverner la cour tout-à-fait. Dans ce deſſein il propoſa au roi de s'aboucher avec l'empereur, qui s'étoit rendu à Prague, eſpérant

de ſe rendre ſi utile pendant ce ſéjour, que la confiance que le roi avoit en lui, ne pourroit que s'accroître infiniment. Le roi, qui mettoit dans les affaires la bonne foi de ſes mœurs, conſentit ſans peine à ce voyage, ſans prendre aucune meſure ſur le but de cette entrevûe, ni ſur l'étiquette, qu'il mépriſoit. Son exemple ſervit de témoignage que la bonne foi & les vertus, ſi oppoſées à la corruption du ſiécle, ne ſçauroient y proſpérer. Les politiques ont relegué la candeur dans la vie civile, & ils ſe voient au-deſſus des loix qu'ils font obſerver aux autres. Les mœurs unies du roi devinrent la victime de l'étiquette impériale : la garantie de la ſucceſſion de Berg, que Seckendorf avoit ſaintement promiſe au nom de l'empereur, s'en alla en fumée : & les miniſtres de l'empereur étoient dans des diſpoſitions ſi contraires à la Pruſſe, que le roi vit très-clairement que s'il y avoit en Europe une cour portée à contrecarrer ſes intérêts, c'étoit sûrement celle de Vienne. Ce prince s'étoit trouvé auprès de l'empereur, comme Solon auprès de Créſus, & il revint à Berlin, toujours riche de ſa propre vertu. Les cenſeurs les plus pointilleux ne purent reprocher à ſa conduite qu'une probité pouſſée à l'excès.

CETTE entrevûe eut le ſort qu'ont la plupart des viſites que les rois ſe rendent : elle refroidit, ou, pour le dire en un mot, elle éteignit l'amitié qui régnoit entre les deux cours. Frédéric-Guil- 1733.

laume partit de Prague, plein de mépris pour la mauvaiſe foi & l'orgueil de la cour impériale, & les miniſtres de l'empereur dédaignoient un ſouverain, qui voyoit ſans préoccupation la frivolité des préſéances. Sinzendorf trouvoit les prétentions du roi, ſur la ſucceſſion de Berg, trop ambitieuſes, & le roi trouvoit le refus de ces miniſtres trop groſſier : il les regardoit comme des fourbes, qui manquoient impunément à leur parole.

MALGRÉ tant de ſujets de mécontentement, le roi maria ſon fils aîné, par complaiſance pour la cour de Vienne, avec une princeſſe de Brunſwick Bevern, niéce de l'Impératrice. Pendant la célébration de ces noces, on apprit que le roi de Pologne étoit mort à Varſovie. Dans le tems que la mort le ſurprit, il étoit occupé des plus vaſtes deſſeins : il penſoit à rendre la ſouveraineté héréditaire en Pologne. Afin de parvenir à ce but, il avoit imaginé le partage de cette monarchie, comme un moyen par lequel il croyoit appaiſer la jalouſie des puiſſances voiſines. Il avoit beſoin du roi dans l'exécution de ce projet ; il lui demanda le maréchal de Grumkou, afin de s'en ouvrir à lui. Le roi de Pologne voulut pénétrer Grumkou, & celui-ci vouloit également le pénétrer. Ils s'enyvrerent réciproquement dans cette intention ; ce qui cauſa la mort du roi Auguſte, & à Grumkou une maladie, dont il ne ſe releva jamais. Cependant le roi fit ſemblant d'entrer dans les vûes d'Auguſte ; mais

en ſentant trop bien les dangereuſes conſéquences, il ſe concerta avec l'empereur & la Czarine, pour les contrecarrer. Ils convinrent d'exclure la maiſon de Saxe du trône de Pologne, & d'y placer le prince Emmanuel de Portugal ; mais la mort qui détruiſit l'homme & le projet, fit enviſager les affaires de Pologne dans un tout autre point de vûe. La cour Impériale voulut s'attacher à la Saxe, & elle promit de ſoutenir à main armée l'élection du fils d'Auguſte au trône de Pologne, pourvu qu'il garantît cette loi domeſtique que Charles VI avoit établie dans ſa maiſon, loi ſi connue dans l'Europe, ſous le nom de la Pragmatique Sanction. L'impératrice de Ruſſie, qui craignoit que Staniſlas Leſzczinski ne redevînt roi de Pologne, ſoutenu par la protection de Louis XV, ſe déclara la protectrice de l'heureux Auguſte. De tous les candidats à cette couronne, Staniſlas étoit le plus convenable aux intérêts de la Pruſſe. La France eſſaya de porter le roi à faire entrer un corps de troupes dans la Pruſſe Polonoiſe, & de la garder en ſéqueſtre, de même qu'il en avoit uſé avec la Poméranie. Mais Frédéric-Guillaume ne voulut rien donner au hazard : il craignoit de s'engager dans une guerre qui pourroit le mener trop loin, & qui diſtrairoit ſes forces d'un autre côté, tandis que l'électeur Palatin, infirme, & déjà fort âgé, pouvoit venir à mourir : il croyoit ſes droits, ſur la ſucceſſion de Juliers, légitimes, & l'entrepriſe ſur la Pruſſe Po-

lonoise injuste. La diète d'élection qui se tint à Varsovie : élut d'une commune voix Stanislas roi de Pologne, malgré les intrigues des cours de Vienne & de Petersbourg, & malgré les armées Russes & Autrichiennes qui menaçoient cette république. Quelques Palatins qui tenoient pour la Saxe, passerent la Vistule, allerent au village de Prague, s'assemblerent dans une auberge, & y élurent pour roi Auguste électeur de Saxe. Sur quoi les troupes Moscovites s'approcherent de Varsovie ; l'orage succéda au calme, & Stanislas descendit pour la seconde fois du trône de Pologne, où les vœux d'une nation libre l'avoient fait monter. Il se réfugia à Dantzic, où Munich vint l'as-
1734. siéger avec les Russes & les Saxons. Une dame Polonoise, nommée Massalska, tira le premier coup de canon du rempart sur les assiégeans, pour déterminer la bourgeoisie à une défense généreuse. Louis XV envoya trois bataillons au secours de son beau-pere, trop tard pour sauver Dantzic, & trop tôt pour le malheur qui leur arriva. Le marquis de Plelo, qui les conduisoit, fut tué, & ces trois bataillons débarqués sur une isle, ne pouvant regagner le bord de leurs vaisseaux, & manquant de vivres (*), furent faits prisonniers, & conduits

(*) Tout ce fait n'est pas exact. Le comte de Plelo vint bien avec les trois bataillons, mais ne les conduisoit point, & ne les commandoit point. Les François ne manquoient pas de vivres. Ce ne fut point après leur capitulation que

à Saint-Peterſbourg. Les Ruſſes attaquerent enſuite les ouvrages de Hagelſberg, où ils perdirent quatre mille hommes. La ville déchirée par des diſſenſions inteſtines, & qui d'ailleurs n'avoit plus de ſecours à attendre, étoit ſur le point de capituler. Dans cette extrêmité, Staniſlas, ſe ſauva la veille de ſa réduction : il ſouffrit pendant ſa fuite la plus cruelle miſere ; & après avoir couru des riſques inouis pour ſa perſonne, que les Ruſſes pourſuivoient, & avoir eu les avantures les plus ſingulieres, il arriva à Marienverder déguiſé en payſan, & de-là il ſe rendit à Koniſberg, après que le roi l'eut aſſuré de ſa protection.

Les troubles de la Pologne gagnerent toute l'Europe. Dès qu'on eut appris à Verſailles que l'empereur aſſembloit des troupes auprès de Glogau, & que les Ruſſes étoient entrés ſur les terres de la République, la France déclara la guerre à l'empereur. Son manifeſte annonçoit qu'elle n'en vouloit qu'à l'empereur, & point à l'empire ; mais par une contradiction que le cardinal Fleuri auroit pû éviter facilement, les armées Françoiſes ayant paſſé le Rhin à Straſbourg, prirent Kehl, qui eſt une forterєſſe de l'empire. Les ennemis de la France profiterent de cette faute, & tirerent des inductions malignes d'une conduite qu'ils avoient intérêt de rendre ſuſpecte.

les Ruſſes attaquerent Hagelsberg ; ce fut auparavant, à la veille même de leur arrivée. Les Ruſſes n'y perdirent point huit mille hommes, mais ſeulement deux mille ſix cent.

En même tems la guerre s'allumoit en Italie : les troupes Françoises joignirent celles du roi de Sardaigne auprès de Verceil : ils prirent Pavie, Milan, Pisighitone & Cremone. Le marquis de Montemare se joignit aux alliés, & les Espagnols se préparerent à la conquête du royaume de Naples.

QUOIQUE l'Angleterre ne fût point impliquée dans cette guerre, elle pensa être ébranlée par des troubles domestiques. George II avoit formé le projet de se rendre entierement souverain dans la grande Bretagne : c'étoit une entreprise qu'il ne pouvoit pas conduire à force ouverte, mais sourdement & par des voies détournées. Introduire l'accise en Angleterre, c'étoit enchaîner la nation : si l'affaire eut réussi, elle auroit donné au roi un revenu fixe & assuré, dont il auroit augmenté le militaire, & affermi sa puissance. Walpole proposa l'introduction des accises à quelques membres du parlement dont il se croyoit assuré ; mais ceux-ci lui déclarerent que s'ils les payoient, c'étoit pour souscrire au courant des sottises, mais non pas aux extraordinaires, comme l'étoit celle-là. Malgré ces représentations, Walpole porta l'affaire au parlement, où il harangua avec tant de force, que son éloquence l'emporta sur Pulteney & sur la cabale contraire à la cour : sa victoire parut si complette, que le bill des accises passa par une grande majorité de voix. Le lendemain il pensa y avoir une émeute dans la ville : les seigneurs & les principaux marchands présenterent une

adresse au roi, pour demander la suppression du bill. Quoique le parlement fut entouré de gardes, le peuple s'attroupa en grand nombre : il jettoit des cris séditieux, & commençoit à faire des avanies aux gens du roi : il ne leur manquoit qu'un chef, & la révolte éclatoit. Walpole qui vit que cettte affaire devenoit sérieuse, jugea qu'il falloit céder. Il cassa le bill sur le champ, & sortit du parlement couvert d'un mauvais manteau, qui le déguisoit, en criant, *liberté, liberté, & point d'accises.* Il trouva le roi à Saint-James, qui s'armoit de toutes piéces : il avoit mis son chapeau qu'il porta à Malplaquet : il essayoit son épée avec laquelle il avoit combattu à Oudenarde ; & il vouloit se mettre à la tête de ses gardes, qui s'assembloient dans la cour, pour soutenir avec fermeté l'affaire des accises. Walpole eut toutes les peines du monde à modérer son impétuosité, & il lui représenta avec cette généreuse hardiesse d'un Anglois attaché à son maître, qu'il n'étoit pas tems de combattre, mais bien d'opter entre le bill & la couronne. Enfin le projet de l'accise tomba, & le roi très-mécontent de son parlement, se défia de son autorité, dont il avoit pensé faire une triste expérience. Ces troubles intérieurs l'empêcherent alors de se mêler de la guerre d'Allemagne. 1734.

Nous avons dit que Kehl avoit été pris par les François, & que la rupture étoit ouverte. L'empereur à qui la France avoit donné si beau jeu, n'eut point de peine à faire déclarer l'empire en sa faveur ;

il demanda au roi le seconrs stipulé par l'alliance de 1728, & il menaçoit qu'en cas de refus, il rétracteroit la garantie qu'il avoit donnée du duché de Berg.

Le roi qui étoit demeuré neutre dans les troubles de la Pologne, quoique ses intérêts le sollicitassent en faveur de Stanislas, se déclara en cette occasion pour l'empereur, quoique ses intérêts y fussent contraires. Il n'avoit d'autre politique que la probité, & il observoit ses engagemens si scrupuleusement, que son avantage ni son ambition n'étoient jamais consultés, lorsqu'il s'agissoit de les remplir. En conséquence de ces principes, il fit marcher dix mille hommes au Rhin, qui servirent pendant cette guerre sous le prince Eugene de Savoie.

Au commencement du printems, le Maréchal de Barwick força les lignes d'Etlinghen, que le duc de Bevern avoit fait construire pendant l'hiver, & il vint mettre le siége devant Philisbourg. Eugene qui avoit à peine vingt mille hommes avec lui, se retira à Hailbron, où il attendit que les secours qu'on lui avoit promis, fussent arrivés. Il revint ensuite se camper auprès du village de Wisenthal, à une portée de canon du retranchement François. Le roi se rendit dans l'armée de l'empereur, accompagné du prince royal, tant par curiosité, que par l'attachement extrême qu'il avoit pour ses troupes, & il vit que les héros, comme les autres hommes, sont sujets à la caducité. Il n'y avoit plus dans cette armée que

l'ombre du grand Eugene ; il avoit ſurvécu à lui-même, & il craignoit d'expoſer ſa réputation ſi ſolidement établie, au hazard d'une dix-huitiéme bataille. Un jeune homme audacieux auroit attaqué le retranchement François, qui n'étoit qu'à peine ébauché lorſque l'armée vint à Wiſenthal. Les troupes Françoiſes étoient ſi proches de Philiſbourg, que leur cavalerie n'avoit pas aſſez de terrein pour ſe mettre en bataille entre la ville & le camp, ſans ſouffrir beaucoup de la canonade : elle n'avoit qu'un pont de communication ſur le Rhin, & en cas qu'on eût emporté le retranchement, toute l'armée Françoiſe, qui n'avoit point de retraite, auroit péri infailliblement. Mais le deſtin des empires en ordonna autrement. Les François prirent Philiſbourg à la vûe du prince Eugene, ſans que perſonne s'y opposât. Le maréchal de Barwick fut tué à la tranchée, & le maréchal d'Asfeld lui ſuccéda dans le commandement. Le roi, dont les fatigues avoient achevé de déranger la ſanté, prit un commencement d'hidropiſie, qui l'obligea de quitter l'armée, & le reſte de la campagne ſe paſſa en marches & en contremarches, d'autant moins déciſives, que le Rhin ſéparoit les François & les Impériaux.

En Italie, les François prirent Tortone, battirent le maréchal de Merci à Parme, & s'emparerent de preſque toute la Lombardie. Cependant le prince de Hilbourghauſen fournit au maréchal de Konigſeck le projet de ſurprendre l'armée Françoiſe, qui

étoit campée sur les bords de la Secchia : ce qui s'éxécuta de façon, que Coigni & Broglio furent attaqués de nuit, surpris & chassés. Le roi de Sardaigne répara leur faute par sa sagesse, & les alliés remporterent la victoire de Guastalla sur les Autrichiens.

DOM Carlos entra en même tems dans le royaume de Naples, & en reçut l'hommage. Montemare affermit son trône par le gain de la bataille de Bitonto-Visconti, & les Autrichiens furent chassés de ce royaume, & Montemare passa de la conquête de Naples à celle de la Sicile, prit Siracuse, & se rendit maître de Messine, qui capitula, après avoir fait une assez bonne défense.

1735. EN Lombardie, les Autrichiens furent encore battus à Parme, & sur le Rhin la campagne fut plus stérile que l'année précédente. L'armée Impériale fut augmentée par un secours de dix mille Russes. L'inquiet Seckendorf obtint du prince Eugene un détachement de quarante mille hommes, avec lequel il marcha sur la Moselle : il rencontra l'armée Françoise auprès de l'abbaye de Clauzen : la nuit sema la confusion & l'allarme dans les deux camps, & les troupes chargerent des deux parts sans qu'il parût d'ennemis. Le lendemain Coigni repassa la Moselle, & se campa sous Treves : Seckendorf le suivit, & les deux généraux apprirent dans ce camp que les préliminaires de la paix entre l'empereur & le roi de France étoient signés. Cette négociation avoit

été conduite ſecrettement entre le comte de Witt & le ſieur du Theil : ils étoient convenus qu'Auguſte ſeroit reconnu roi de Pologne par la France; que Staniſlas renonceroit à toutes ſes prétentions à cette couronne, en faveur du duché de Lorraine, dont il jouiroit, & qui ſeroit reverſible à la France après ſa mort; qu'en échange de cette ceſſion, on donneroit au duc de Lorraine, gendre de Charles VI, la Toſcane en dédommagement. De plus, l'Empereur reconnut Dom Carlos roi des deux Siciles, & il reçut le Parmeſan & le Plaiſantin pour équivalent de cette perte : il fut encore obligé de céder le Vigevanaſque au roi de Sardaigne, en faveur de quoi Louis XV lui promit la garantie de la Pragmatique Sanction.

L'EMPEREUR & la France firent cette paix ſans conſulter leurs alliés, dont ils négligerent les intérêts.

LE roi ſe plaignit de ce que la cour de Vienne n'avoit pris aucune meſure avec celle de Verſailles pour aſſurer la ſucceſſion de Berg. Ce prince s'étoit remis de ſon hydropiſie; mais ſes forces étoient ſi énervées, que ſon corps ne ſecondoit plus les intentions de ſon ame. Il eut cependant le plaiſir de voir proſperer une nouvelle colonie qu'il avoit établie en Pruſſe. Dès l'année 1732, il étoit ſorti plus de vingt mille ames de l'évêché de Saltſbourg, par zèle pour la religion proteſtante. L'évêque avoit perſécuté quelques-uns de ces malheureux avec plus

de fanatisme que de prudence. L'envie de quitter leur pays gagna le peuple, & devint épidémique. Cette émigration se fit à la fin plutôt par esprit de libertinage, que par attachement pour une secte. Le roi établit ces Saltsbourgeois en Prusse, & sans examiner les motifs de leur désertion, il repeupla par ce moyen des contrées que la peste avoit dévastées sous le régne de son pere.

1736. LA guerre générale étoit à peine finie, qu'il en survint aussi-tôt une nouvelle: elle s'alluma aux extrêmités de l'Europe & de l'Asie. Les Tartares, qui vivent sous la protection des Turcs, faisoient des incursions fréquentes en Russie : les plaintes qu'en porta l'impératrice à Constantinople, ne firent point cesser ces hostilités. Elle s'impatienta enfin de souffrir ces affronts, & elle se fit justice elle-même. Lasci s'avança contre ces Tartares, & prit Azof. Munich entra en Crimée, força les lignes de Precop, s'empara de cette ville, prit Baciésaray, & mit toute la Tartarie à feu & à sang. Cependant la disette d'eau & de vivres, & la chaleur ardente de ces climats, firent périr un grand nombre de Moscovites. L'ambition de Munich ne comptoit pour rien le nombre de soldats qu'il sacrifioit à sa gloire; mais son armée se fondit, & l'excès de misere auquel les Russes étoient réduits, rendit les vainqueurs semblables aux vaincus.

DANS ce tems mourut le dernier duc de Courlande de la maison de Kettler. Les états élurent

pour

pour la ſeconde fois le comte de Saxe ; mais l'impératrice de Ruſſie éleva Biron à cette dignité : c'étoit un gentilhomme Courlandois, qui s'étoit attaché à ſa perſonne, & dont le mérite conſiſtoit uniquement dans le bonheur qu'il avoit de lui plaire. Les armes de cette princeſſe continuerent d'être victorieuſes contre les Turcs. Munich aſſiégea Oczakoff, que 3000 Janiſſaires & 7000 Boſniacs défendoient : une bombe qu'il fit jetter, mit le feu par hazard au grand magaſin à poudre de la ville, qui ſauta auſſi-tôt, & bouleverſa en même tems la plus grande partie des maiſons. Munich ſaiſit ce moment, & fit donner un aſſaut général à la place. Les Turcs qui ne pouvoient revenir de leur perplexité, ni ſe défendre ſur des remparts étroits, où touchoient des maiſons abandonnées aux flammes, ne ſçavoient s'ils devoient éteindre l'incendie, ou repouſſer l'effort des Moſcovites. Dans cette confuſion la ville fut emportée l'épée à la main, & le ſoldat effrené y commit toutes les cruautés dont une fureur aveugle eſt capable.

LES prémiers progrès des Ruſſes contre les Turcs, réveillerent l'ambition des Autrichiens. On perſuada à l'Empereur, que c'étoit le moment d'attaquer les Turcs par la Hongrie ; que ſi les Moſcovites les preſſoient en même tems du côté de la mer Noire, c'en feroit fait de l'Empire Ottoman : on fit même courir des prophéties, qui annonçoient que le période fatal au Croiſſant étoit arrivé. La 1737.

ſuperſtition agit à ſon tour : le confeſſeur de Charles VI lui repréſentoit que c'étoit le devoir d'un prince catholique, d'extirper l'ennemi du nom chrétien. Toutes ces inſinuations différentes ne partoient effectivement que de l'impératrice, de Bartenſtein, de Seckendorf, & du prince de Hildbourghauſen, qui s'étant liés enſemble, faiſoient jouer ſecrettement tous ces reſſorts. Des haines & des intrigues de cour firent ſans raiſons valables réſoudre cette guerre, dans laquelle l'empereur fut en quelque façon étonné de ſe voir engagé. Le grand duc de Toſcane, ci-devant duc de Lorraine, fut créé généraliſſime des armées Impériales ; Seckendorf commanda ſous lui, ou, pour mieux dire, Seckendorf commanda en chef. Au commencement de la campagne, les impériaux prirent Niſſa : ce fut où ſe borna leur fortune. Le prince de Hildbourghauſen ſe fit battre avec un détachement qu'il commandoit à Bagnaluca. Kevenhuller leva le ſiége de Widdin, & fut vivement preſſé par les Turcs qui paſſerent le Timot, & donnerent ſur ſon arriere-garde. Le Toſt Bacha reprit Niſſa, & l'empereur fit trancher la tête à Doxat, qui avoit rendu cette place ſans faire aſſez de réſiſtance. Vers la fin de cette année mourut la reine d'Angleterre, qui avoit joui d'une eſpéce de réputation, dûe à la bonté dont elle honoroit les ſçavans.

1738. LA campagne ſuivante fut malheureuſe pour les Moſcovites & pour les Autrichiens. Munich entre-

prit vainement de pénétrer du côté de Bender, dans la Bessarabie. Ce pays avoit été ruiné par les Tartares, & il n'osa s'y enfoncer sans craindre pour ses troupes les mêmes malheurs que les Suédois y avoient éprouvés. La peste qui fit des ravages extraordinaires à Oczakoff, l'obligea d'abandonner cette ville; & Lascy ne put faire aucun progrès dans la Crimée. La mauvaise tournure que prenoit la guerre de Hongrie, abattoit l'esprit de l'empereur : il regretta le grand Eugene, mort en 1737, auquel il devoit la gloire de son regne. *La fortune de l'état*, disoit-il, *est-elle donc morte avec ce héros ?* Mais aigri des malheurs de la guerre, il s'en prit à ses généraux.

SECKENDORF fut mis en prison au château de Gratz, & Konigseck eut en Hongrie le commandement de l'armée. Les Imperiaux furent battus en plusieurs rencontres ; les Turcs prirent le vieux Orsova & Meadia ; ils mirent le siége devant le nouvel Orsova, qu'ils leverent, ayant été repoussés à Cornia : mais Konigseck qui se retira mal-à-propos après sa victoire, leur donna le moyen de recommencer ce siége : le nouvel Orsova ne tint pas longtems, & les Turcs y prirent tout le gros canon de l'empereur. Il se donna encore une bataille auprès de Meadia, aussi peu décisive que la premiere, où les Imperiaux eurent le dessous.

L'EMPEREUR irrité de ses pertes, ne sçavoit à qui s'en prendre : il punissoit ses généraux, mais 1739.

c'étoit les projets de campagne qu'il devoit ré-prouver. L'expérience a fait voir, dans les guerres de Hongrie, que toutes les armées qui se sont éloignées du Danube, ont été malheureuses, à cause qu'elles s'éloignoient en même tems de leurs subsistances. Lorsque Eugene fit la guerre contre les Turcs, il ne sépara jamais son armée ; & dans ces tems modernes, l'envie qu'avoient des généraux en crédit à la cour, de commander des corps séparés, fit que toute l'armée étant en détachemens, n'étoit nulle part formidable. Les vieilles maximes étoient négligées, & les généraux étoient d'autant plus à plaindre, que la cour les jettoit dans des incertitudes perpétuelles, par le nombre d'ordres contradictoires qu'elle leur envoyoit. On ôta le commandement de l'armée à Konigseck, de même qu'à ses prédécesseurs, & pour le consoler on le fit grand maître de la maison de l'impératrice.

OLIVIER Wallis fut choisi pour le remplacer. Ce maréchal écrivit au roi, & il dit dans sa lettre : » l'Empereur m'a confié le commandement de son » armée : le premier qui l'a conduite avant moi, » est en prison : celui auquel je succéde, a été fait » Eunuque du Sérail : il ne me reste que d'avoir la » tête tranchée à la fin de ma campagne.

L'ARMÉE Impériale, forte de soixante mille hommes, s'assembla auprès de Belgrade : celle des Turcs étoit plus nombreuse du double. Wallis marcha à l'ennemi : sans sçavoir précisément sa force ;

& ſans avoir fait la moindre diſpoſition, il attaqua avec ſa cavalerie, par un chemin creux, un gros corps de Janiſſaires poſtés dans des vignes & des haies auprès du village de Krotzka, & il fut battu dans ce défilé avant que ſon infanterie eût le tems d'arriver : celle-ci fut menée à la boucherie avec la même imprudence ; de ſorte que les Turcs pouvoient tirer ſur elle à couvert. Sur la fin du jour, les Impériaux ſe retirerent, après avoir laiſſé vingt mille hommes ſur le carreau. Si l'armée des Turcs les eut pourſuivis, c'en étoit fait de Wallis & de tout le corps qu'il commandoit. Ce maréchal étourdi de cette diſgrace, au lieu de reprendre ſes eſprits, accumula ſes fautes. Quoique Neuperg l'eût joint avec un gros détachement, il ne ſe crut en ſûreté que dans les retranchemens de Belgrade, qu'il abandonna encore, & repaſſa le Danube à l'approche du Grand Viſir. Les Turcs qui ne trouverent dans leur chemin aucune réſiſtance, mirent le ſiége devant Belgrade.

Les mauvais ſuccès des impériaux étoient balancés par les progrès des Ruſſes. L'armée Moſcovite plus heureuſe ſous la conduite de Munich, battit les Turcs auprès de Cockzim, prit cette ville, & pénétra par la Moldavie en la Valachie, dans le deſſein de joindre les Impériaux en Hongrie. Mais l'empereur rebuté de ſes malheurs, & d'une guerre qui le couvroit de honte, eut recours à la médiation de la France pour moyenner la paix. Le ſieur

de Villeneuve, ambassadeur de France à la Porte, se rendit dans le camp des Turcs, & les Russes alarmés de cette démarche, y envoyerent un Italien, nommé Cagnoni.

LE maréchal de Neuperg fut chargé par l'empereur de cette négociation ; l'empereur & le duc de Toscane en pressoient également la fin. Les ordres du maréchal étoient de faire la paix à quelque prix que ce fût. Il eut l'imprudence de se rendre chez les Turcs sans aucune sûreté, & sans s'être muni des passeports qu'on demande toujours dans de pareilles occasions. Il fut arrêté, la peur le saisit, & il signa la paix avec précipitation : il en coûta à l'empereur le royaume de Servie & la ville de Belgrade. La fermeté de Cagnoni en imposa au Visir : cet Italien eut l'adresse de conclure en même tems la paix pour les Moscovites, dont les conditions furent que l'impératrice rendroit Azof & toutes ses conquêtes.

OLIVIER Wallis ne se trompa pas beaucoup dans le prognostic qu'il avoit fait ; il fut mis en prison dans la forteresse de Brim ; & Neuperg moins coupable encore, fut conduit dans la citadelle de Glatz. Ce maréchal avoit eu, outre les ordres de l'empereur, des instructions positives du grand duc pour hâter l'ouvrage de la paix. Ce prince craignoit que l'empereur son beau-pere ne mourût avant la fin de cette guerre, & ne lui attirât sur les bras, par la succession litigieuse des pays héré-

ditaires, de nouveaux ennemis, auxquels il n'auroit pas été en état de résister.

BIENTÔT une nouvelle guerre s'alluma dans le Sud entre l'Angleterre & l'Espagne, à cause de la contrebande que les marchands Anglois faisoient dans les ports de la domination Espagnole. L'objet de ces différends rouloit peut-être sur cinquante mille pistoles par an, & les parties dépenserent de chaque côté plus de dix millions pour les soutenir. Le roi n'avoit pris aucune part à toutes ces guerres; il n'avoit fourni de troupes ni reçu de subsides de personne : d'ailleurs, depuis l'attaque d'hydropisie qu'il avoit eue en 1734, il ne vivoit que par l'art des médecins. Vers la fin de cette année sa santé s'affoiblit considérablement : dans cet état valétudinaire, il passa une convention avec la France, dont il obtint la garantie du duché de Berg, à l'exception de la ville de Dusseldorp, & d'une banlieue large d'un mille, tout le long des bords du Rhin. Il se contenta d'autant plus facilement de ce partage, que la perte de son activité le faisoit désespérer de faire des acquisitions plus considérables.

L'HYDROPISIE dont il étoit incommodé, augmenta considérablement, & il mourut enfin le 31 mai 1740, avec la fermeté d'un philosophe, & la résignation d'un chrétien. Il conserva une présence d'esprit admirable jusqu'au dernier moment de sa vie, ordonnant de ses affaires en politique, examinant les progrès de sa maladie en physicien, & 1740.

triomphant de la mort en héros. Il avoit épousé en 1707 Sophie-Dorothée, fille de George de Hanovre, qui devint roi d'Angleterre. De ce mariage naquit Frédéric II, qui lui succéda, les trois princes Auguste-Guillaume, Louis-Henri, & Ferdinand; Wilhelmine, Margrave de Bareith; Frédéric, Margrave d'Anspach; Charlotte duchesse de Brunswick; Sophie, Margrave de Swed; Ulrique, princesse royale de Suéde, & Amélie, abbesse de Quedlimbourg.

LES ministres de Frédéric-Guillaume lui firent signer quarante traités ou conventions, que nous nous sommes dispensés de rapporter à cause de leur fri olité : ils étoient si éloignés de la modération de ce prince, qu'ils songeoient moins à la dignité de leur maître, qu'à augmenter les bénéfices de leurs emplois. Nous avons de même passé sous silence les chagrins domestiques de ce grand prince : on doit avoir quelque indulgence pour la faute des enfans, en faveur des vertus d'un tel pere. La politique du roi fut toujours inséparable de sa justice : moins occupé à s'étendre, qu'à bien gouverner ce qu'il possédoit : toujours armé pour sa défense, & jamais pour le malheur de l'Europe : il préféroit les choses utiles aux choses agréables, bâtissant avec profusion pour ses sujets, & ne dépensant pas la somme la plus modique pour se loger lui-même. Circonspect dans ses engagemens, vrai dans ses promesses, austere dans ses mœurs, rigoureux sur celles

des autres, févere obfervateur de la difcipline militaire, gouvernant fon état par les mêmes loix que fon armée, il préfumoit fi bien de l'humanité, qu'il prétendoit que fes fujets fuffent auffi ftoïques qu'il l'étoit.

FRÉDÉRIC-Guillaume laiffa en mourant foixante-fix mille hommes, qu'il entretint par fa bonne économie, fes finances augmentées, le tréfor public rempli, & un ordre merveilleux dans toutes fes affaires. S'il eft vrai de dire qu'on doit l'ombre du chêne qui nous couvre, à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieufe de ce prince, & dans les mefures qu'il prit avec fageffe, les principes de la profpérité dont la maifon royale a joui après fa mort.



ELOGE DE JORDAN.

CHARLES-ETIENNE Jordan naquit à Berlin le 27 août 1700, d'une bonne famille bourgeoise, originaire du Dauphiné. Son pere, qui avoit quitté sa patrie pour la religion, conservoit ce zèle ardent, qui, occupé entiérement à satisfaire le ciel, ne juge pas toujours avec impartialité & justesse des affaires de ce monde. Il avoit destiné les trois aînés de ses fils au négoce, & il voua le cadet à l'église sans consulter son inclination & ses talents.

Le jeune Jordan avoit une passion pour les lettres & pour l'étude : il dévoroit avec avidité tous les livres qui lui tomboient entre les mains, suivant ce penchant irrésistible avec lequel la nature marque les génies chacun à un coin particulier. Son pere y fut trompé, & crut que, qui dit un homme de lettres dit un ministre ou un théologien. Il envoya son fils étudier à Magdebourg, sous la direction de son oncle, qui étoit prêtre en cette ville. L'année 1719, il se rendit à Genève, où il fréquenta les plus habiles professeurs en philosophie, en éloquence & en théologie. Après qu'il se fut approprié les trésors de Genève, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il vola à Lausane pour y puiser de nouvelles connoissances dans de nouvelles sources.

DE retour à Berlin en 1721, il fut connu de M. de la Croze qui l'inſtruiſit par amitié, tant dans les langues que dans les lettres. Il continua enſuite ſes études en théologie par déférence aux volontés de ſon pere, & après avoir paſſé par les dégrés qui précédent le miniſtere, il fut revêtu de ce caractere en 1725. On lui confia la conduite de la petite égliſe de Potzlow, village ſitué dans une des Marches.

LA jeuneſſe de M. Jordan, la vivacité de ſon eſprit, & ſa paſſion pour un genre d'étude tout différent de la théologie, lui firent ſentir la grandeur du ſacrifice qu'il faiſoit à ſon pere. Pour l'en conſoler on le paſſa du village où il étoit à Prentzlow en 1727. Prentzlow étoit une ſphere bien étroite pour M. Jordan. C'étoit un genet d'Eſpagne devant le ſoc d'une charrue. Son application & l'étendue de ſa mémoire l'avoient mis en peu de tems au bout de ſa bibliothéque.

UN homme de ſon âge ne pouvoit ni ne devoit ſe reſtraindre à ne converſer qu'avec les morts; il devoit goûter la ſociété des vivants. C'eſt ce qui l'engagea à épouſer une perſonne dans laquelle il rencontroit les talents ſi rares, de la beauté, de l'eſprit, & de la ſageſſe: c'étoit Suſanne Perrault, de laquelle il eut deux filles pendant les cinq années de leur mariage.

CE même eſprit qui donne le goût des ſciences, porte ceux qui l'ont, à remplir exactement leurs devoirs. Plus le jugement eſt ſûr, les idées claires, le

raisonnement conséquent, plus l'homme est porté à s'acquitter sans reproche de l'emploi, tel qu'il soit, qu'il doit remplir. M. Jordan agit ainsi : y avoit-il quelque mésintelligence dans le troupeau dont il étoit pasteur ? c'étoit lui qui portoit les paroles de paix, & qui travailloit avec une activité infatigable à réconcilier les esprits. Y avoit-il des personnes affligées ? c'étoit M. Jordan qui les consoloit, qui abandonnoit son étude, sa femme & tout ce qu'il avoit de plus cher, pour rendre le repos & la tranquillité d'ame à ceux qu'une affliction immodérée, & le peu de force qu'ils avoient sur eux-mêmes en avoit privés. Y avoit-il quelques malades ou quelques mourants, fussent-ils même de cette espèce humaine méprisée par l'avilissement des emplois dans lesquels elle vit ? c'étoit encore M. Jordan, dont le cœur compâtissant & tendre assistoit dans leurs dernieres heures ces personnes qui sans lui auroient souffert sans secours, & seroient mortes sans consolation.

Un caractère si serviable, cette bonté de cœur qui ne se démentoit jamais, ce fond de charité inépuisable, en un mot toutes les bonnes qualités de M. Jordan le firent aimer & respecter de tous ces François, que la révocation de l'édit de Nantes avoit établis à Prentzlow : s'il prit part à leur affliction & à leur malheur, ils furent également sensibles à la mort de sa femme qu'il perdit au mois de mars de l'année 1732. La vivacité de son tempéra-

ment & la force avec laquelle les passions regnent dans l'ame de la jeunesse, ne permirent pas à M. Jordan de souffrir cette perte avec une constance stoïque. Vrai portrait de la fragilité humaine, qui nous permet de triompher par nos raisons de la foiblesse des autres, mais qui nous laisse tomber les armes des mains quand il s'agit de nous mêmes ; le chagrin & la douleur le rongeoient ; sa santé en fut altérée si considérablement qu'il eut des attaques réitérées de crachement de sang, qui manquerent de le rendre aux cendres de son épouse. Sa maladie dégénéra en mélancolie, & il prit ce prétexte pour quitter les emplois du ministere, & pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude & du repos.

DANS les chagrins qui proviennent de la tendresse, l'affliction est d'autant plus opiniâtre qu'elle se croit autorisée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites r'ouvre de nouveau ces plaies, en y enfonçant le poignard de la mélancolie, guidé des mains de la constance & de la fidélité : les distractions & le tems ont seuls le droit de les guérir.

CES considérations jointes aux instances de ses parens, déterminerent M. Jordan à faire le voyage de France, d'Angleterre & de Hollande. Il ne s'y attacha point à se donner le spectacle de la scène mobile du monde. Son esprit, porté à la philosophie & à l'étude, lui fit tourner ce voyage entierement du côté de la littérature. Il ne se borna point à voir

des palais, à contempler des édifices, à se rendre spectateur de diverses cérémonies, d'une pratique différente de celle de ce pays; unique fruit que la légereté & le peu de discernement de la plûpart de la jeunesse recueille de ses voyages. Car, en effet, quel usage peut-on tirer de l'inspection locale de ces ouvrages qui sont le produit de l'opulence, & souvent de la prodigalité? Il ne se fixa qu'à connoître ces grands hommes, dont l'esprit étendu, l'élévation du génie & l'érudition, font l'honneur de leur patrie & de leur siécle. Je ne vous tracerai point le nom des s'Gravezend, des Muschenbrock, des Voltaires, des Fontenelle, des Bubos, des Clarcke, des Pope, des le Moivre, & de tant d'autres que j'omets pour l'amour de la brieveté: ce furent ces hommes célébres que M. Jordan voulut voir & qu'il étoit digne de connoître. C'étoit ainsi que les Romains voyageoient autrefois en Grece & sur-tout à Athenes, pour se former l'esprit & le goût, dans ce pays qui étoit alors le berceau des arts, & l'azile des talents. Il satisfaisoit sa curiosité, c'étoit peu pour lui; il voulut encore contenter ses sentimens: il composa la relation de son voyage, dans laquelle il rend justice à la beauté du génie & aux talens de ces hommes rares, pour lesquels il conserva une haute estime pendant toute sa vie. Qu'il est difficile à l'amour propre de rendre au mérite un hommage pur & exempt de toute envie! Les bonnes qualités de nos semblables, & sur-tout de ceux qui courent avec

nous la même carriere semblent ravaler les nôtres : & qu'il est rare d'unir la modestie & l'impartialité avec beaucoup d'esprit & de connoissance ! C'étoit une vertu particuliere en M. Jordan, à laquelle il a été constamment attaché toute sa vie, & sans laquelle il n'eût point laissé ce grand nombre d'amis, qui donnerent à sa perte de véritables regrets.

DE retour à Berlin, il rentra dans son cabinet, où l'excitoit à l'étude cette noble émulation qui porte les esprits bien faits, à se perfectionner davantage : il lisoit tout & ne perdoit rien de ce qu'il avoit lû.

SA mémoire étoit si vaste, qu'elle étoit comme un répertoire de tous les livres, de toutes les variantes, de toutes les éditions, & des anecdotes les plus curieuses en ce genre.

L'ESPRIT, le mérite, & sur-tout le bon caractere de M. Jordan, ne lui permirent point de rester enseveli plus long-temps dans son cabinet. Monseigneur le prince Royal, à présent le roi, l'appella à son service au mois de septembre 1736. Depuis ce temps il passa sa vie à Reinsberg, partagé entre l'étude & la société, estimé & aimé universellement : & unissant cette politesse que donne l'usage du monde, à la profondeur de ses connoissances, il déridoit les sciences, & les produisoit à la cour sous les livrées des agréments & de la galanterie.

APRES la mort de Frédéric-Guillaume, le roi le plaça dans une situation où il pût tourner au pro-

fit de la patrie les talents de ſon eſprit, & les vertus de ſon cœur. Il fut revêtu du caractere de conſeiller privé. Il employa toute la ſagacité de ſon eſprit à l'utilité de l'état : c'eſt à lui que Berlin eſt redevable des nouveaux réglemens de police qui y ont introduit le bel ordre que nous y voyons regner. Toutes les rues furent débaraſſées de cette eſpèce lâche & abjecte de fainéans, dont l'apparence abuſe de la charité des citoyens. Une maiſon de travail s'éleva par ſes ſoins, dans laquelle mille perſonnes qui vivoient à la charge des particuliers, ſe nourriſſent à préſent de leur induſtrie, & emploient leurs facultés au bien public. La ville fut partagée en quartiers, dans chacun deſquels des perſonnes furent prépoſées pour veiller aux régles de la police. Les académies furent pourvûes avec diſcernement & connoiſſance, de profeſſeurs habiles & ſavans : toutes ces nouvelles inſtitutions, & le ſoin de faire fleurir les académies ſont dûs à l'activité de M. Jordan. En 1744, au renouvellement de cette académie royale des ſciences & belles lettres, il en fut élu vice-préſident.

Qu'on ne diſe point que la culture des ſciences & des arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon eſprit fait les mêmes progrès dans toutes les matières qu'il embraſſe. Les ſciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les emplois un nouveau luſtre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité ſe formerent ſous la

tutelle

tutelle des lettres, si je puis me servir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'état ; & ce qui sert à éclairer l'esprit, à perfectionner le jugement, & à étendre la sphere des connoissances, forme certainement des sujets propres à toute espèce de destinations. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs & les fruits sont d'une beauté plus rafinée, & d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres, qui dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes, croissent au hazard, & dont les branches bizarrement entortillées, n'offrent pas même à la vûe un spectacle agréable.

LORSQU'APRES la mort de l'empereur Charles VI, le roi entra en Silésie à la tête de ses armées pour revendiquer l'héritage de ses ancêtres, que la prospérité de la maison d'Autriche lui avoit retenu longues années avec peu d'attention à ses droits ; M. Jordan suivit sa majesté dans la campagne de 1741, alliant la douceur du commerce des muses au tumulte des armes & à la dissipation d'une armée, dont les opérations & les mouvemens étoient continuels. Ces campagnes & son séjour fréquent à la cour, lui laisserent cependant le temps de travailler aux différents ouvrages qui nous restent de lui, à sçavoir, une dissertation latine sur la vie & les écrits de *Jordanus Brunus*, un recueil de littérature, de philosophie & d'histoire ; l'histoire de la vie & des ouvrages de M. la Croze, sans compter quelques manuscrits qu'une modestie outrée l'em-

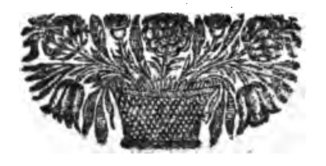
pêcha de faire imprimer. Il disoit qu'il falloit porter la lumiere dans ces endroits ténébreux que la nature envieuse paroit vouloir cacher aux hommes; qu'il faut instruire l'univers par des faits nouveaux & dignes de son attention, ou qu'il faut savoir rendre féconde la stérilité de matières, & revêtir des traits & des carnations de la Venus de Médicis un squelete décharné, pour publier ses ouvrages & pour faire rouler la presse. Sa critique scrupuleuse n'avoit pour objet que ses ouvrages; il paroissoit même regretter d'avoir laissé échapper dans sa jeunesse les premieres productions de sa plume. Subjuguant son amour-propre, il corrigeoit sans cesse ses nouveaux écrits; ne croyant jamais, par son travail & son assiduité, pouvoir dônner assez de preuves du respect & de la déférence qu'il portoit au public.

Il ne manquoit aux avantages dont M. Jordan jouissoit, qu'une vie moins limitée que la sienne. Les sciences, la patrie & son maître le perdirent par une maladie longue & douloureuse, qui l'emporta le 24 mai 1745, âgé de 44 ans & quelques mois, sans que sa patience l'abandonnât dans des maux dont le poids s'appésantit par la durée, & qui deviennent souvent insupportables aux ames les plus fermes, & à ceux même dont la constance paroit inébranlable dans les périls les plus évidents.

M. Jordan étoit né avec un esprit vif, pénétrant, & en même tems capable d'application: sa mémoi-

re étoit vaste, & contenoit comme dans un dépôt, le choix de ce que les bons écrivains dans tous les siécles ont produit de plus exquis. Son jugement étoit sûr, & si son imagination étoit brillante, elle étoit toujours arrêtée par le frein de la raison, sans écart dans ses saillies, sans sécheresse dans sa morale, retenu dans ses opinions, ouvert dans ses discours, préférant la secte académique aux autres opinions des philosophes, ardent à s'instruire, modeste à décider, aimant le mérite & le faisant connoître, plein d'urbanité & de bienfaisance, chérissant la vérité & ne la déguisant jamais, humain, généreux, serviable, bon citoyen, fidèle à ses amis, à son maître & à sa patrie : sa mort fut un deuil pour tous les honnêtes gens : la malignité & l'envie se tut devant lui : le roi & tous ceux qui le connurent, l'honorerent de leurs regrets sinceres.

TELLE est la récompense du vrai mérite, d'être estimé pendant la vie, & de servir d'exemple après la mort.



ELOGE DE GOLTZE.

GEORGE-CONRAD, baron de Goltze, général-major des armées du roi, commandant des gendarmes, commiſſaire général de guerre, droſſart de Cottbus, de Peitz & d'Aſcherſleben, chevalier de l'ordre de S. Jean, ſeigneur de Kutlau, Neucrantz, Mélentin, Henrisdorff, Pépau, Blumenwerder, Larisch & Langenhoff, naquit à Parſan en Poméranie l'an 1704, de Henning-Bernard, baron de Goltze, capitaine de cavalerie au ſervice de Pologne, & de Marie-Catherine de Heidbrecht. Il fit ſes humanités aux Jéſuites de Thorn, d'où il paſſa à l'univerſité de Halle, où il acheva de ſe perfectionner dans l'étude, & d'acquérir les connoiſſances qui conviennent à un jeune homme de condition, que ſes parens deſtinent aux affaires.

IL fut attiré l'année 1725, au ſervice du roi de Pologne par ſon oncle, le comte de Manteuffel, qui étoit miniſtre d'état. M. de Goltze fut envoyé en France l'année 1727, avec le comte de Hoïm, en qualité de conſeiller d'ambaſſade. Deux ans après, il fut rappellé en Saxe, où il devint conſeiller de légation actuel, & reçut en même tems la clef de chambellan.

LES cabales d'une cour remplie d'intrigues, ren-

verſerent ſon protecteur, & ébranlerent ſa fortune naiſſante. M. de Goltze fut bientôt dégoûté de la carriere épineuſe dans laquelle il s'étoit engagé ; il ne voyoit devant lui que des chûtes célébres, & des paſſages rapides du comble de la faveur à la diſgrace & à l'oubli : il renonça à la politique : & quittant le ſervice de Saxe, il choiſit une profeſſion où il ſuffit d'être honnête homme pour faire ſon chemin.

La réputation des troupes Pruſſiennes, & l'amour de la patrie l'engagerent à préférer ce ſervice à tout autre. Ce fut l'année 1730, qu'il reçut une compagnie de dragons dans le régiment de Bareuth. Ce n'étoit pas alors une choſe facile, de paſſer d'un autre ſervice dans celui de la Pruſſe ; & il falloit avoir un mérite reconnu pour être reçu. M. de Goltze juſtifia bien la bonne opinion qu'on avoit de lui : doué d'un génie heureux & de toutes ſortes de talents, il ne dépendoit que de lui d'être tout ce qu'il vouloit, & d'exceller en chaque genre. A peine fut-il officier, qu'il ſurpaſſa tous ceux de ſon régiment en exactitude & en vigilance, & il parvint par ſon application à une connoiſſance ſi parfaite de ſon metier, qu'on jugea d'abord par ſes commencemens de ce qu'il ſeroit un jour. Ulyſſe reconnut ainſi Achille en lui préſentant des armes.

Le génie de M. de Goltze n'avoit pas échappé au feu roi, qui ſe connoiſſoit bien en hommes. Il l'envoya à Warſovie l'année 1733, lorſque la mort

d'Auguſte, roi de Pologne, ouvroit un vaſte champ aux intrigues, au partis & aux diſſenſions de la République, qui étoit agitée par les mouvemens que ſe donnoient les puiſſances de l'Europe pour l'élection d'un nouveau roi.

M. de Goltze connoiſſoit non-ſeulement les intérêts de toutes les grandes familles de ce royaume; il avoit de plus une perception vive, & cet heureux talent de démêler d'abord la vérité de la vraiſemblance. Ses relations pronoſtiquerent exactement les deſſeins de la Pologne; il lut l'avenir dans les cauſes préſentes, & s'acquitta de ſa commiſſion avec tant de dextérité, que l'eſtime que le feu roi avoit pour lui en augmenta encore.

Le roi ne pouvoit lui en donner des marques plus agréables, qu'en lui faiſant naître des occaſions de ſe diſtinguer. Il le choiſit pour faire la campagne du Rhin en 1734, avec les dix mille Pruſſiens qui y ſervirent dans les armées de l'empereur. Cette campagne, ſtérile en grands événemens, trompa l'attente de ce jeune courage qui brûloit de ſe diſtinguer. Les bons eſprits ſavent tirer parti de tout: M. de Goltze étudia l'arrangement des ſubſiſtances, & dans peu il fut ſupérieur à ſes maîtres.

La campagne ſuivante, le roi le plaça comme lieutenant-colonel dans le régiment de Coſel; mais la paix qui ſurvint immédiatement après, ramena M. de Goltze de la pratique de la guerre à la ſimple théorie. Il retourna en Pruſſe avec ſon régiment, où

il reprit ſon ancienne étude, c'eſt-à-dire, celle des belles-lettres: étude ſi utile à ceux qui ſe vouent aux armes, que la plûpart des grands capitaines y ont conſacré leurs heures de loiſir.

EN 1740, après la mort de Frédéric-Guillaume, le roi appella M. de Goltze pour l'attacher à ſa perſonne. La guerre de Siléſie qui ſurvint alors, fournit au militaire les plus belles occaſions de ſe diſtinguer. M. de Goltze dreſſa la capitulation de Breſlaw; il fut dépêché au prince Léopold d'Anhalt, avec ordre de donner l'aſſaut à la ville de Plogau: il fut même des premiers qui eſcaladerent les remparts, & après en avoir donné la nouvelle au roi, il eut commiſſion de hâter la marche de quatorze eſcadrons qui devoient joindre l'armée, & qui n'arriverent qu'à la fin de la bataille de Mollwitz: M. de Goltze s'en ſervit à pourſuivre les ennemis dans leur fuite.

CES ſervices lui valurent la ſeigneurie de Kutlau, dont le fief étoit venu à vaquer. Mais M. de Goltze, ſenſible aux bontés du roi, préféroit l'avantage de lui être utile à celui d'être récompenſé: laborieux comme il étoit, il ne pouvoit manquer d'occaſions pour ſatisfaire une auſſi noble paſſion.

C'EST ſur-tout à la guerre que l'on reconnoît le prix de l'activité & de la vigilance. C'eſt-là que la faveur ſe taît devant le mérite, que les talents éclipſent la préſomption, & que le bien des affaires exige un choix sûr & judicieux des perſonnes qui ſont employées. Car combien de reſſorts ne faut-il pas

faire jouer ensemble, pour faire subsister & pour mettre en action ces armées nombreuses que l'on assemble de nos jours ? Ce sont des émigrations de peuples qui voyagent en faisant des conquêtes, mais dont les besoins qui se renouvellent tous les jours, veulent être satisfaits régulièrement. Ce sont des nations entieres & ambulantes, qu'il est plus difficile de défendre contre la faim que contre leurs ennemis. Le dessein du général se trouve par conséquent enchaîné à la partie des subsistances ; & ses plus grands projets se réduisent à des chimeres héroïques, s'il n'a pas pourvu avant toutes choses, aux moyens d'assurer les vivres. Celui auquel il confie cet emploi, devient en même tems dépositaire de son secret, & tient par-là même à tout ce que la guerre a de plus sublime, & l'état de plus important.

MAIS quelle habileté ne faut-il pas dans ce poste pour embrasser des objets aussi vastes, pour prévoir des incidens combinés, des cas fortuits, & pour prendre d'avance des mesures si exactes qu'elles ne puissent être dérangées par aucune sorte de hazard ? Quelles ressources dans l'esprit, & quelle attention ne faut-il pas, pour fournir en tous lieux & en tout tems le nécessaire & le superflu à une multitude composée de gens inquiets, impatients & insatiables ? Tous ces talens divers & toutes ces heureuses dispositions se trouvoient réunis en la personne de M. Goltze. Le roi lui confia l'intendance de son

armée, & ce qui eſt plus remarquable encore c'eſt que tout le monde applaudit à ce choix.

M. de Goltze étoit comme le Protée de la fable. Dans cette ſeule campagne il fit le ſervice d'aide de camp, de général, d'intendant & même de négociateur. Il fut chargé d'une commiſſion importante & ſecrette, dont le public n'a jamais eu une entiere connoiſſance; mais ce que le public n'ignoroit pas, c'eſt qu'il paſſoit d'un emploi à un autre, ſans qu'on s'apperçût qu'il changeoit de travail, s'acquittant toujours également bien de celui qu'il faiſoit.

L'ANNÉE 1742, il ſuivit le roi en Bohème, & donna des marques de ſa capacité à la bataille de Czaſlau, qui firent juger aux connoiſſeurs que ſon génie lui tenoit lieu d'expérience. Il devint colonel à la fin de la campagne, & reçut en même tems le commandement des gendarmes.

LA paix de Breſlaw, qui fut une ſuite de cette victoire, le ramena à Berlin, où au renouvellement de l'académie royale des ſciences, il en fut élu membre honoraire. Il aſſiſta ſouvent à nos aſſemblées, y apportant des connoiſſances ſi variées & ſi étendues, qu'aucune des matieres qui ſe traitoient ne lui étoit étrangere ou nouvelle.

IL devint général-major en 1743, & les devoirs de ſon état nous l'enleverent l'année d'après, à l'occaſion de la guerre qui ſe ralluma de nouveau. M. de Goltze fut de toutes les expéditions de cette

campagne, & y fut utile en toutes, trouvant des ressources dans son intelligence pour la subsistance des troupes, là même où il paroissoit que la famine devoit suspendre les hostilités.

Nous venons enfin à la plus belle époque de sa vie, je veux dire la campagne de l'année 1745, campagne où il eut occasion de déployer toute l'étendue de sa capacité. Au commencement de cette année, le roi lui communiqua le projet de sa campagne, qui étoit de rendre la guerre offensive par le moyen d'une bataille, & de poursuivre les ennemis jusques dans leurs propres provinces. Ce qui rendoit l'opération de M. de Goltze plus difficile, c'étoit l'incertitude du lieu par lequel l'ennemi feroit des efforts; ce qui l'obligeoit à prendre des arrangemens doubles, tant vers les frontieres de la Moravie que vers celle de Bohème.

Tout le monde sçait que les ennemis pénétrerent en Siléfie par la Bohème, & qu'à cette occasion se donna le 4 de Juin la bataille de Friedberg. M. de Goltze combattit à la droite à la tête de sa cavalerie, & fit des merveilles pendant la bataille & pendant la poursuite. A peine fut-il descendu de cheval, que prenant la plume à la main, il donnoit ses ordres pour arranger les convois qui devoient suivre l'armée.

Les Prussiens pousserent les troupes de la reine jusqu'au-delà de Koenisgratz. Le roi passa l'Elbe & se campa au village de Clum, qui est encore à un

mille au-delà : ainsi les Prussiens étoient à dix milles de leurs magazins, ayant derriere eux une chaîne de montagnes qui les séparoit ; aucune riviere navigable pour s'en servir, & l'entour de leur camp abandonné de ses habitans, ce qui en faisoit un désert. M. de Goltze surmonta tous ces obstacles, & quoique les subsistances se tirassent de la Silésie, personne ne s'apperçut de ces embarras, & l'armée vécut dans l'abondance.

En examinant le nombre prodigieux de détails qu'entraînoit son emploi, on croiroit qu'un seul homme ne pourroit y suffire. Mais M. de Goltze avoit ce talent particulier à César, il dictoit, comme ce grand homme, à quatre secrétaires à la fois, conservant toujours la tête fraîche malgré le poids des occupations les plus compliquées & les plus difficiles.

A peine M. de Goltze devint-il commissaire général, & drossart de Cottbus & de Peitz, qu'il en témoigna sa reconnoissance à son maître, de la façon la plus noble qu'un sujet le puisse faire envers un souverain, c'est-à-dire, par des services plus importans encore que ceux qu'il avoit rendus.

Des raisons politiques & militaires engagerent le roi de se rapprocher des frontieres de la Silésie. Son armée étoit affoiblie par trois gros détachemens, dont l'un avoit joint le vieux prince d'Anhalt au camp de Magdebourg, le second sous les ordres du général de Nassau avoit repris la forteresse de Co-

ſel, & le troiſiéme ſous le général du Moulin occupoit les gorges des montagnes qui ménent en Siléſie, & par où les convois arrivoient à l'armée. Les Autrichiens jugeant ces circonſtances favorables, vinrent de nuit & ſe rangerent à la droite de l'armée du roi, ſur une montagne qui ajoutoit à l'avantage du nombre qu'ils avoient, celui du terrein.

M. de Goltze qui campoit à la droite, fut le premier qui avertit le roi de l'arrivée des ennemis; auſſitôt l'armée prit les armes, & ſe mit en devoir de les attaquer. Dix eſcadrons qui compoſoient la premiere brigade que commandoit M. de Goltze, & deux eſcadrons de la ſeconde avec cinq bataillons de grenadiers, étoient à peine en bataille que M. de Goltze eut ordre de donner.

Il avoit devant lui cinquante eſcadrons des troupes de la reine, rangés en trois lignes ſur la croupe d'une montagne : les attaquer, les enfoncer & les diſperſer fut pour lui l'ouvrage d'un moment. Cette cavalerie débandée & fugitive à travers les vallons ne put jamais ſe rallier, & l'infanterie Pruſſienne trouva toutes les facilités pour emporter alors la batterie principale des Autrichiens. On étoit accoutumé d'exiger de M. de Goltze le double de ce qu'on demande aux autres : & comme ſi c'eut été trop peu de gagner une bataille en un jour; on le détacha avec ſa brigade qui devenoit inutile à la droite, vers la gauche, où il combattit une ſeconde fois avec le même ſuccès que la premiere. Le roi lui mê-

me rendit le témoignage à ce général, qu'il avoit eu la plus grande part au gain de cette bataille, où la valeur ſuppléa au nombre, & l'intelligence des officiers aux diſpoſitions que le tems n'avoit pas permis de faire.

L'ARMÉE entra enſuite dans ſes quartiers de cantonnement en Siléſie ; mais un nouvel orage s'éleva bientôt. Les ennemis de la Pruſſe, vaincus tant de fois n'en étoient pas moins animés à notre perte. Ils méditoient de faire une irruption dans le Brandebourg en traverſant la Saxe: ce projet découvert, demanda de nouvelles meſures pour s'y oppoſer. M. de Goltze travailla aux arrangemens des ſubſiſtances avec tout le zèle d'un bon patriote, & il ſurpaſſa dans ces occaſions tout ce qu'il avoit fait d'utile en ce genre juſqu'alors.

L'EXPEDITION de la Luſace fut une marche continuelle & ſans relâche, qui dura huit jours, pendant leſquels l'armée fut abondamment pourvûe. Il régla enſuite les contributions avec humanité & déſintéreſſement, & revint à Berlin après la paix de Dreſde, où il exerça ſes talens à des vertus civiles, qui le rendoient auſſi utile à l'état, qu'il l'étoit par les militaires.

CE fut par ſes ſoins que ſe perfectionnerent les arrangemens de ces magaſins qui préſervent toutes les provinces de la domination Pruſſienne des fléaux de la famine, & des ſuites encore plus funeſtes qu'elle attire après elle. Ce fut à ſes bonnes diſpoſitions que l'œconomie de l'hôtel-royal des Invalides eut

l'obligation de ſes meilleurs réglemens. Ce fut à ſon induſtrie qu'on dut le projet nouveau pour les caiſſons, les fours, & les batteaux du commiſſariat.

M. de Goltze ne perdoit jamais de vue le bien de l'état : il dreſſa des mémoires pour le défrichement des terres, pour ſaigner des marais, pour établir de nouveaux villages, pour proportionner les taxes & pour réformer différents abus, ſur les obſervations qu'il avoit faites en parcourant les provinces dans ſes voyages, dont beaucoup devinrent d'une utilité réelle par leur exécution.

A la fin de 1746, il fut attaqué d'une eſpèce d'aſthme, que les médecins, ſuperficiels dans leurs conjectures, mépriſerent ſelon leur coutume. Au commencement de l'année 1747, ſon mal augmenta & fut ſuivi d'un crachement de ſang aſſez violent, par lequel on ne s'apperçut que trop tard du mal qui le menaçoit. Le roi l'avoit admis dans ſa plus grande familiarité. Il aimoit ſa converſation qui étoit toujours pleine de choſes, mêlée de connoiſſances agréables & de connoiſſances ſolides, paſſant des unes aux autres avec cette facilité qu'y apporte un eſprit rempli d'aménité, & formé par un long uſage du monde. Sa majeſté le vit ſouvent & ſur-tout pendant les derniers jours de ſa vie, pendant leſquels il conſerva une préſence d'eſprit & une fermeté admirables, dictant ſa derniere volonté ſans embarras, conſolant ſes parens & ſe préparant à la mort en philoſophe, qui foule à ſes pieds les préjugés du vulgaire, & dont

la vie vertueuse & pure de crimes ne lui donnoit lieu à aucune espèce de repentir.

LE samedi 4 d'août, il se trouva plus mal le matin qu'à son ordinaire, & sentant que sa fin approchoit, il eut la présence d'esprit d'ordonner à son valet-de-chambre de fermer la porte de l'appartement de son épouse, qui étoit enceinte. Il lui prit en même tems un crachement de sang plus fort que ceux qu'il avoit eus jusqu'alors, pendant lequel il expira.

IL avoit épousé Charlotte-Wilhelmine de Grebnitz, de laquelle il eut trois fils & trois filles qu'il laissa en bas âge, sans compter un fils posthume dont sa femme accoucha peu de tems après sa mort. M. de Goltze avoit toutes les qualités d'un homme aimable & d'un homme utile : son esprit étoit juste & pénétrant, sa mémoire vaste, & ses connoissances aussi étendues que celles d'un homme de condition puissent l'être. Il fuyoit l'oisiveté & aimoit le travail avec passion : son cœur étoit noble, toujours porté au bien, & son ame étoit si généreuse qu'il secourut quantité de pauvres officiers dans leurs besoins : en un mot il étoit honnête-homme : louange trop peu estimée de nos jours, & qui cependant contient en elle plus que toutes les autres. Il avoit dans ses mœurs toute la simplicité qui a si souvent été la compagne des grands hommes : sa modestie fut poussée au point qu'il ne voulut point être enterré avec cette pompe par laquelle la vanité des vivants

croit encore triompher des injures de la mort. Le roi pour honorer la mémoire d'un homme qui avoit rendu tant de services à l'état, & à la perte duquel il étoit si sensible, ordonna, par une distinction particuliere, à tous les officiers des gendarmes d'en porter le deuil.

Il est vrai de dire qu'il étoit de ces génies dont il ne faut que trois ou quatre pour illustrer tout un regne. Il vécut long-tems, parce que toute sa vie se passa en méditations & en actions. La mort l'empêcha de faire de plus grandes choses. On peut lui appliquer cette strophe si connue de Rousseau:

Et ne mesurons point au nombre des années,
La trame des héros.

Fin des Mémoires de Brandebourg.





